

Le Témoin gaulois

Au Fil des jours

René Collinot
2004-2011

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans ce livre proviennent, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci. Ils sont présentés dans l'ordre chronologique, mais cinq instruments permettront au lecteur d'organiser son parcours :

- un [index des noms cités](#)
- un [index thématique](#)
- un [index des œuvres et publications citées](#)
- la [table des matières](#)
- le [renvoi aux derniers articles](#)

Les articles intitulés **Mai 1968** (daté du Vendredi 23 avril 2010) et **Saint-Ferdinand** (daté d'Avril-juin 2010) ayant été repris dans *L'École de la République*, il n'a pas semblé utile de les reproduire ici.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ANNÉES 2004-2006

Les Importants

*« Tout le monde I pue,
I sent la charogne
Y'a qu'le Grand Babu
Qui sent l'eau d'Cologne,
Tout le monde I pue,
I fait mal au cœur
Y'a qu'le Grand Babu qu'a la bonne odeur ! »*
(Pierre Dac et Francis Blanche, *Malheur aux barbus*)

Un ami m'a raconté que le fils d'un de nos collègues, professeur de maths au lycée technique où il commença sa carrière, avait coutume de lui demander : « Alors, mon père était-il très important aujourd'hui ? »

Une collègue, qui voyait venir avec terreur l'âge où il lui faudrait renoncer à ses fonctions, se lamentait : « La retraite, c'est la mort sociale ! » Non qu'elle craignît de s'ennuyer, mais parce qu'elle s'imaginait que ses fonctions lui conféraient pouvoir et importance !

Les Importants se manifestaient tout particulièrement à l'occasion des séminaires de l'E.N.N.A. Un jour un P.E.G. questionnait en ces termes M. Vacheret : « Vous qui êtes près du Ciel, M. l'Inspecteur Général, pourriez-vous nous dire... ». L'interpellateur était enivré par cette possibilité d'approcher un si grand homme, et tous deux se rengorgeaient.

J'ai lu quelque part que des singes d'Arabie vivent en troupes dont les femelles forment un harem exclusivement réservé au Grand

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mâle. Les jouvenceaux, pour assurer ce dernier de leur respect, lui montrent leur derrière... en attendant l'occasion de contester son pouvoir. Et j'ai souvent ri de voir mes semblables (ainsi M. Séguin devant Mitterrand, dans l'entretien télévisé qu'il lui avait accordé à l'occasion du référendum sur Maastricht) montrer leur derrière aux puissants du jour, et de voir ceux-ci, devenus vieux ou affaiblis pour quelque autre raison, défendre leur Importance.

Mercredi 24 février 2004

Psychogénétique

France-Culture, comme c'est son rôle, tient son auditoire au courant des dernières modes. Cet automne, elle n'en avait que pour la psychogénétique, théorie selon laquelle beaucoup de nos troubles et de nos problèmes sont hérités de quelque ancêtre, souvent lointain et inconnu. À titre d'exemple, j'ai retenu deux anecdotes censées l'illustrer.

Une psychogénéticienne distinguée termine une communication (sur le désir d'enfant, je crois), quelque part en Suisse, devant un public d'infirmières, et demande si personne, dans l'auditoire, ne pourrait apporter un témoignage. Une jeune femme se présente et explique qu'elle et son mari, bien que rien ne s'y oppose sur le plan médical, n'ont jamais pu avoir d'enfant après des années de mariage.

- Quel métier fait votre mari ? demande la conférencière.
- Militaire !
- Et votre père ?
- Militaire, ne cherchez pas, chez moi tout le monde est soldat depuis toujours !
- Depuis toujours ? Depuis les croisades ?
- Depuis les croisades !
- Amin Maalouf raconte que les croisés fracassaient le crâne des petits enfants contre les murs...

La jeune femme pousse un cri et s'évanouit ; on la ranime et la psy lui demande :

- Ne pourrait-on rien faire pour consoler ces enfants ?
- Peut-être leur chanter une berceuse en arabe ? avance la jeune femme.
- Y a-t-il quelqu'un dans la salle qui connaîtrait une berceuse

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

arabe ?

Une Libanaise monte sur l'estrade, et chante une berceuse que la salle reprend en chœur.

« Quelques mois plus tard, dit la conférencière, qui ne doute pas que sa patiente était obsédée par le remords d'un crime commis huit ou neuf siècles plus tôt par l'un de ses ancêtres qui n'en avait certainement jamais parlé à personne, j'ai reçu une lettre de remerciements de cette jeune femme : elle attendait un enfant ! »

Un jeune commerçant, ayant fait faillite, vient trouver un psy, parce qu'il désire vivement se lancer dans une nouvelle entreprise, mais est inhibé par la peur panique d'être définitivement condamné à toujours échouer. Après enquête, il apparaît que le grand-père de ce jeune homme a fait faillite en son temps (ce qu'il ignorait, semble-t-il). Le praticien lui fait écrire une lettre à cet ancêtre (décédé), lui expliquant qu'il compatit à son chagrin, mais qu'il ne se sent pas tenu de l'imiter. Et le voilà guéri, à la tête d'affaires florissantes !

Ainsi vont les fausses sciences !

Qui ne voit, en effet, que la jeune épouse et fille de soldats ne trouve plus, dans la société actuelle, une approbation unanime du métier des armes, et redoute de mettre au monde à son tour un soldat ? Et se fait peut-être aussi scrupule d'interrompre une si longue lignée ? Et que les enfants ne viennent pas sur commande ? Les exemples de procréation tardive ne manquent pas, sans remonter à Abraham et à Sarah !

Le deuxième exemple ne résiste pas davantage à l'examen. Bien des gens font faillite sans qu'il y ait le moindre antécédent dans leur famille, et s'en remettent tout seuls, comme l'un de mes

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

oncles Ce jeune homme manquait seulement d'assurance, et s'il a mieux réussi (comme beaucoup) à sa seconde tentative, c'est qu'il s'est montré plus prudent, instruit par l'expérience...

Pourtant il est un bon usage des théories les plus saugrenues. Depuis quelque années, j'étais souvent obsédé par des rêves d'une cruauté insoutenable. Je me réveillais angoissé, moins par leur contenu que par le fait que j'avais éprouvé une grande jouissance dans ces combats où je déployais un véritable sadisme. Comme j'en parlais à mon beau-frère, il me répondit que cela ne l'étonnait pas, après ce que nous avons vécu en Algérie (sic). Mais je n'ai fait aucune expérience traumatisante au cours de cette guerre !

C'est alors que (sous l'influence de la psychogénétique) j'ai repensé à mon père. Il avait fait une guerre autrement cruelle, en première ligne, et avait participé à bien des assauts. Comme il la racontait (sans jamais décrire le corps à corps), je lui demandai un jour s'il avait tué des Allemands, mais il éluda la question : « Je n'en sais rien ! » Or il fut lui-même sujet à des rêves très violents et pénibles dans ses dernières années.

Je n'en conclus naturellement pas que j'ai hérité de ses traumatismes et d'hypothétiques remords qu'il n'a, à coup sûr, jamais éprouvés, mais il se peut que ses souvenirs longtemps refoulés se soient manifestés de cette façon. Et il n'est pas exclu que son silence même ait impressionné l'enfant que j'étais. Toujours est-il que depuis cette auto-analyse, j'ai retrouvé un sommeil sans cauchemars.

Mais faut-il chercher si loin ? J'ai observé que les vieux hommes devenaient plus agressifs en paroles à mesure que diminue leur capacité de l'être en actions. Peut-être cette agressivité se donne-t-elle libre cours dans leurs songes ?

Vendredi 21 octobre 2005

Portraits oubliés (1)

Anonyme

J'ai oublié son nom. Roger avait embauché pour la moisson cet ouvrier agricole l'année de mes dix-huit ans – ce fut son seul employé mis à part celui du Courtillet. De taille moyenne, maigre et robuste, avec de belles moustaches gauloises, c'était un beau parleur dont Paulette détestait les plaisanteries lestes. On commençait à lier les bottes de céréales avec de la ficelle, plus pratique que les liens de paille qu'il fallait confectionner et maintenir humides. Nous utilisions pour faciliter l'opération une sorte de cheville courte où était creusée une gorge, qui retenait mal le nœud. Il nous fabriqua une longue aiguille de bois percée d'un trou pour passer la ficelle et d'une encoche pour coincer le nœud de l'une de ses extrémités, l'autre extrémité de la ficelle étant orné d'une boucle, de façon à faire un nœud coulant, qui nous facilita grandement la tâche.



Un jour, comme nous piochions le sol de la grange, peut-être pour le cimenter, sa pioche heurta et fit voler en éclats un pot de céramique. Je le vis se pencher sur les débris, mais j'étais trop loin pour dire si, comme le pensait ma tante, il avait prestement empoché une bourse qui aurait pu s'y trouver. Elle en perdit le sommeil pendant quelques jours : elle soupçonnait depuis longtemps son père d'avoir caché quelque part un trésor, et il fallait que ce fût ce *nipien* qui le retrouve !

L'appariteur

Comment avait-il pu nous impressionner, mon père et moi ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Hors du bureau du censeur, il trottait avec ses grands livres de présence sous le bras, frappait timidement à la porte de la classe au début du cours, et tendait respectueusement au professeur siégeant en majesté sur son estrade la liste des élèves, sous nos regards narquois. La plupart de nos maîtres ne faisaient pas d'appel, mais se contentaient de nous demander les noms des absents. Certains se montraient invariablement offensés par cette interruption du cours magistral, et le petit homme rougissait, cherchait un trou pour se cacher, et se sauvait sur la pointe des pieds, refermant la porte avec précaution. Je finis par m'attacher secrètement à ce petit bonhomme dont la patience inépuisable me rappelait mon cher Cadet.

Soixante-huitard

C'était un jeune collègue que j'avais connu au lycée technique de Nogent, et que je retrouvai un jour d'émeute sur le Boul'Mich. Nous sommes allés prendre un pot, et il a vidé son cœur sur la table grasse : il faisait partie de ces suppléants qui ont accumulé tous les diplômes requis pour enseigner, et souvent davantage, sans jamais arriver à passer le C.A.P.E.S., peut-être parce que les examinateurs flairent en eux des loups, et non les bons chiens de garde qu'ils attendent. On les emploie quand même, mais en réalisant sur leurs traitements de confortables économies. Mais il avait un autre sujet de rancœur : il avait inventé un moteur à eau qui, disait-il, ne coûtait rien, mais aucune firme n'avait pris au sérieux son brevet, et il en accusait les grands monopoles du pétrole. Après la débâcle, je pris encore un pot avec lui dans le même quartier : il me présenta à ses compagnons comme quelqu'un en qui l'on pouvait avoir confiance, et ils m'expliquèrent aussitôt que nous n'avions plus d'autre choix que la lutte armée, et qu'il était temps d'entrer dans la clandestinité. Je

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

leur répondis que je n’y étais nullement prêt, et que je ne pensais pas qu’une telle aventure ait la moindre chance de réussir : la plupart des étudiants étaient démobilisés, et le P.C. contrôlait fermement la classe ouvrière. Nous nous quittâmes assez froidement.

Je rencontraï une fois encore ce collègue dans les ateliers d’un L.E.P. de banlieue où je rendais visite à l’un de mes stagiaires de Saint-Denis. J’étais ma foi très content de le revoir, mais il pâlit, m’assura que nous ne nous étions jamais rencontrés, et s’éclipsa aussitôt.

Je n’en ai plus jamais eu de nouvelles.

Mardi 21 mars 2006

Morceaux choisis

Après mai 68, il fut de bon ton de vilipender les manuels de morceaux choisis, dont le modèle était (et demeure au moment où j'écris) le *Lagarde et Michard*. On leur reprochait de ne donner qu'une vision discontinue, imposée et appauvrie de la littérature française (au nom du « bon goût » défini par la classe dominante) et de faire l'impasse sur les littératures étrangères, et l'on préconisait l'étude d'œuvres complètes, tant françaises qu'étrangères. Ce reproche était infondé : l'étude de textes intégraux coexistait avec celle d'extraits ; s'il fallait ouvrir les programmes de Lettres au reste du monde, il est sans intérêt de conduire une étude stylistique sur un texte traduit, or tel était l'objectif de ces manuels, et seule la lecture et l'explication de morceaux choisis permet de découvrir rapidement l'ensemble de la production littéraire, et peut inciter l'élève à passer de l'extrait à la lecture du texte complet.

Mais deux autres reproches étaient tout à fait justifiés : d'une part, les textes étaient encadrés de questions souvent stupides et de commentaires datés, il fallait donc les réécrire, et surtout ils étaient incroyablement caviardés au nom de la morale victorienne. À l'E.N.N.A., j'ai toujours tenu à ne travailler que sur des textes non censurés, et j'ai exigé que mes stagiaires observent cette pratique, et réfléchissent au questionnement.

Le succès durable du *Lagarde et Michard* et de ses émules dont les auteurs reprennent paresseusement les textes mutilés, comme la relation infantiliste qui se perpétue entre maîtres et élèves contribuent à l'inadaptation tragique du collège et du lycée au public de masse : aussi des élèves heureux à l'école élémentaire se révoltent au collège et fuient le lycée dès que possible.

Mardi 2 mai 2006

Plages

Dans mon enfance, parmi les histoires que je me racontais pour m'endormir, celles de cités imaginaires tenaient une place de choix. L'une d'elles se dressait au centre d'une île imprenable que de hautes falaises plongeant à pic dans la mer protégeaient de toutes parts, d'autant mieux que cela se passait dans des temps très anciens. Elles n'offraient qu'une seule calanque au fond de laquelle s'abritait un port qui ne comportait qu'un fort, une auberge pour les marins, des entrepôts et des ateliers de réparation pour les navires. Le port était lui-même dominé par une muraille naturelle de cent-cinquante mètres que seuls cinq ascenseurs hydrauliques reliaient au sommet du plateau insulaire. Par ce port étroitement surveillé s'effectuaient les échanges indispensables avec l'extérieur.

Je me plaisais à tracer le plan géométrique de la ville et à imaginer l'architecture uniforme de ses maisons. De la place centrale, immense, ombragée et occupée par un palais, rayonnaient de larges avenues rectilignes également plantées d'arbres et reliées par des rues tirées au cordeau. Tous les habitants venaient passer les heures chaudes de la journée sous les frondaisons, étendus sur les magnifiques tapis que chacun apportait. Leurs seules occupations étaient la lecture et la conversation, et l'on buvait des boissons fraîches et parfumées en fumant le narghilé, découvert dans *Kéran le tétu* de Jules Verne.

Il n'est pas difficile d'analyser, au moins à un premier niveau, ce mythe enfantin : c'était l'image inversée du monde dans lequel je vivais. L'île imprenable me protégeait de la guerre qui obsédait tous les esprits et des envahisseurs, si odieusement présents ; la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

lecture, promue principale occupation, prenait sa revanche sur la suspicion qui l'entourait et les longues siestes paresseuses me dispensaient des travaux pénibles de l'été. En somme, j'avais inventé la plage moins la mer, ses jeux et les baignades que je ne devais découvrir qu'à l'âge de dix-neuf ans.

Cette découverte aurait dû me combler, mais mes rêveries avaient évidemment changé d'objet. La guerre européenne était terminée depuis huit ans – une éternité – et le sentiment d'insécurité avait fui. Les guerres coloniales paraissaient se dérouler sur une autre planète : celle que j'habitais me paraissait sûre, et je rêvais de la parcourir. D'autre part, j'avais pris goût au travail manuel pourvu qu'il n'exigeât qu'un effort physique et laissât l'esprit libre : les travaux des champs répondaient parfaitement à cette définition. Enfin, j'allais poursuivre mes études et la lecture était depuis longtemps et serait pour toujours mon activité principale.

Je ne vis donc dans la plage qu'un lieu de loisir – dont je n'avais encore jamais profité – pour les enfants ou pour les vieillards. Seul le moment de la baignade – j'ai toujours aimé nager longuement, paresseusement et voluptueusement – me procurait un vrai plaisir. Ne pouvant nous offrir le luxe d'une plage payante et dûment équipée de matelas et de grands parasols – je fuis le soleil – je traînais en pestant, outre les jouets et le bateau gonflable de notre fils, des nattes inconfortables et un petit parasol sous l'ombre chiche duquel j'essaierais de lire. Plus tard, la promiscuité de la plage et les bavardages insipides que j'étais obligé de subir, puis la pollution affreuse de la mer – un jour, à Cannes, je me trouvai nageant entre une serviette hygiénique et quelques étrons – m'en éloigna pour longtemps : j'abandonnai la plage, préférant errer dans la ville et sur le port et monter me

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

reposer à l'ombre de l'église du Suquet, où du moins, dominant un beau paysage, je lisais en paix.

À Deauville, l'apparition en bord de mer des premières monstruosité́s dénudées (on ne prête plus autant d'attention, à mon âge, aux formes harmonieuses des jeunes filles), corps flasques des jeunes obèses, corps avachis des adultes, corps dégradés des vieux, signale le retour de la saison des plages. Seuls les enfants et les jeunes, presque tous beaux, et les adultes présentables devraient oser se découvrir en public, un minimum de pudeur devrait en détourner les autres. Ne quitter sa chemise que le temps du bain limiterait au moins les nuisances ! Mais nous ne fréquentions guère la plage qu'en juillet, pendant les quinze ou vingt jours où nous y emmenions nos petits-enfants. La mer est trop froide et boueuse pour que je songe à m'y baigner (il y eut une courte exception pendant la canicule de 2003) mais le soleil est assez discret pour qu'on puisse s'en abriter aisément, le matériel indispensable – chaises longues et grands parasols – étant entreposé pour un mois dans une cabine. Surtout, le temps pluvieux nous en dispense pendant presque tous nos séjours et les promenades ne manquent pas, à pied ou en voiture. Enfin, avec l'âge, comme je le supposais, l'inactivité me pèse moins que par le passé et j'y tiens quelquefois compagnie à ma femme et à nos amis.

Nos petits enfants, devenus rebelles aux activités trop dirigées, selon eux, du club de la plage, nous ont donné cette année l'occasion d'un retour à Cannes. Nous avons donc retrouvé la plage, moins peuplée en cette première quinzaine de juillet, et j'ai eu le grand plaisir de m'immerger dans une eau propre où j'ai pu nager longuement sans dégoût. Surtout, la présence de nos

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

proches qui se sont beaucoup occupés des enfants m'a permis de n'y passer que deux heures matin et soir, le temps de me décider à me baigner, de faire le tour des balises et de me sécher. C'est une dose tolérable de plage, quand on est vieux, comme je l'avais pressenti.

Mardi 25 juillet 2006

L'Art d'être grand-père

Le père Hugo avait la tâche bien facile. En ce temps-là, comme dit ma belle-fille, les enfants ne répondaient pas. En fait, c'est à peine s'ils s'exprimaient, conformément à l'étymologie du mot qui les désigne et, si l'humeur ou les manies des vieux les irritaient, ils se gardaient bien de le manifester.

La patience n'a jamais été ma principale vertu et, quand nous sommes arrivés à Cannes, j'étais sous pression. Dès le premier soir nous avons dîné sur la plage, dans la très médiocre gargote qu'affectionne mon beau-frère. Le patron avait dressé notre table tout contre un grand écran de télévision dont le son était poussé au maximum afin que tous les clients puissent en profiter – c'était l'année du Mondial de foot-ball – et nous fûmes assourdis par les vociférations d'un commentateur stupide comme ils le sont tous : comment décrire l'inanité du discours sportif qui allie termes « techniques », platitudes débitées avec emphase, hyperboles ridicules, métaphores grotesques et patrouillotisme ? Je ne le puis, une analyse sérieuse exigeant réécoutes et relectures, ce qui est bien au-dessus de mes forces !

Ce n'aurait été qu'une mauvaise soirée à passer, mais Paul (sept ans) et Marie (dix ans) n'avaient que cet « événement » à la bouche et poussaient le mimétisme jusqu'à brancher la télé de leur chambre sur ce spectacle chaque fois que l'équipe de France déployait ses talents ! Ce n'était d'ailleurs que frime, car passée la première mi-temps ils éteignaient le poste d'un commun accord et s'endormaient aussitôt, épuisés par les jeux de la journée. Mais en parfaits petits perroquets ils revenaient sans cesse, à table, sur ce sujet, et je ne pouvais m'empêcher de manifester vivement ma

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

mauvaise humeur, les reprenant pour leur tenue ou sous n'importe quel prétexte. Finalement, comme ils rapportaient avec quelque excitation que certains spectateurs criaient « Mort à... » l'équipe adverse, dont j'ai oublié le nom, j'essayai de leur expliquer ce qui me rend insupportable ce genre de manipulations médiatiques, et je crois que Marie, au moins, a compris. Évidemment, j'aurais dû commencer par là !

Celle-ci n'a pas manqué, à son tour, de me faire la leçon avec beaucoup de vivacité et même d'éloquence, et je lui en sais gré. Un jour, comme elle parlait d'une jeune femme qui gagnait sa vie en écrivant des dialogues et des scénarios de mangas, je lui dis avec une hargne sénile qu'elle n'avait pas grand travail à accomplir, ces récits se résumant en combats très répétitifs entre « *supermen* » et les dialogues se réduisant à quelques onomatopées. Marie monta aussitôt sur ses ergots :

« Tu portes des jugements sur ce que tu ne connais pas, tu n'en as jamais lu !

– Si, bien sûr, j'en ai lu deux chez vous !

– C'est bien ce que je disais ! »

Et de me décrire la variété des genres, la richesse de certains dialogues, et la diversité des scénarios :

« Tiens, lis celui-ci, on en reparlera après ! » conclut-elle.

J'ai lu – sans grand plaisir, bien sûr, car de la BD de ma jeunesse aux mangas s'est produit, comme dit mon fils, un véritable saut culturel – et j'ai dû faire amende honorable.

Quant à Paul, autre amateur de mangas, il ne s'élève pas encore à de tels degrés d'abstraction, mais il n'a pas manqué de me reprendre, lui aussi, un jour où je manifestais mon impatience (Marie fait toujours répéter cinq fois à sa grand-mère qu'elle doit

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

se préparer) en soulignant ma remarque à l'aide du mot de Cambronne : « Tu as dit un gros mot, ce n'est pas comme ça que tu feras notre éducation ! » Je me le tiens pour dit.

Margaret Mead a parlé quelque part, je crois, de sociétés « *Younger directea* » !

Mardi 25 juillet 2006

La scène du Balcon

Ce jour-là, je devais donner l'exemple de l'explication en classe d'une scène de théâtre à mes stagiaires de Saint-Denis. Les élèves étaient des B.E.P. de mécanique auto. Leurs tables étaient disposées en carrés concentriques ouverts du côté du bureau du professeur, posé à même le parquet, l'estrade magistrale ayant depuis longtemps disparu des écoles. Sur un côté du plus grand carré siégeaient comme toujours en cette circonstance leur professeur habituel et un demi-groupe de stagiaires, dont la tâche serait d'observer puis de discuter le cours.

Je distribuai aux élèves le texte photocopié de la scène 3 de l'acte I du *Barbier de Séville*, situai l'auteur et la scène et lus le texte. Après une courte pause, je relus la didascalie décrivant le décor, expliquai que la scène du balcon était l'un des topoï du théâtre, et demandai aux élèves s'ils en connaissaient d'autres exemples. Plusieurs dirent en même temps : « *Cyrano de Bergerac* ! » Un grand garçon du troisième rang ajouta :

« Il y a aussi la scène de *Roméo et Juliette* !

– Vous en connaissez d'autres ?

– Celle de *L'École des femmes* ! »

Mes stagiaires, dont plusieurs n'auraient pas su en citer autant, étaient pantois. Ils me dirent après le départ des élèves, au cours de la discussion, que j'avais pris un mauvais départ en posant une question trop difficile qui risquait de laisser les élèves coincés pour le reste de l'explication. L'un d'eux ajouta : « Vous avez eu beaucoup de chance ! »

J'ai toujours eu beaucoup de difficulté à faire admettre à la plupart des jeunes professeurs stagiaires qu'il ne fallait jamais

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

sous-estimer les élèves, quelles que soient les sources de leur connaissances – ici, il s’agissait plutôt du cinéma et de la télé que d’un savoir livresque – et que l’on risquait moins à placer la barre trop haut, quitte à l’abaisser ensuite, qu’à susciter l’ennui en la plaçant trop bas. Pourtant, il arriva que nos lycéens, las des textes techniques, journalistiques et des romans médiocres que mes collègues croyaient devoir leur proposer pour se mettre à leur portée, réclament « de vrais textes » ! Ainsi désignaient-ils les œuvres classiques qu’étudiaient leurs camarades des filières d’enseignement général.

Mercredi 26 juillet 2006

Convivialité

Mes stagiaires techniciens adoraient faire des exposés qu'ils préparaient avec le plus grand soin. Ils y mettaient le meilleur d'eux-mêmes, déployant toutes les ressources de l'audiovisuel d'avant l'informatique, au point que je dus limiter la place accordée à cet exercice afin que mon cours ne soit pas un simple lieu d'échanges et leur donne aussi l'occasion d'élargir leur horizon, ce pourquoi ils étaient d'ailleurs également motivés.

Certains sujets revenaient d'année en année, aussi sûrement que les articles du marronnier, et bien qu'ils me fussent à l'origine assez étrangers, je finis par y acquérir quelque compétence. Ainsi, j'eus droit chaque année à un ou deux exposés d'un Champenois sur les vins de sa région, et cela se terminait toujours par la dégustation de deux ou trois bouteilles dans des gobelets de carton ; l'un d'eux, même, s'offrit le luxe de nous apporter des flûtes de verre !

D'autres étaient plus inattendus, et m'apprenaient davantage sur mes stagiaires. Ainsi l'un d'entre eux, grand amateur de spéléologie, nous en parla longuement, diapositives à l'appui. Comme ces expéditions souterraines se terminaient par un pique-nique réunissant les familles des coéquipiers, quand ceux-ci refaisaient surface, il nous montra fièrement plusieurs photos de sa femme et de celles de ses compagnons, sympathiques jeunes femmes, joviales et souvent bien en chair... Un autre, lors d'un exercice de prise de parole – faute de caméra vidéo, on se contentait alors d'enregistrer la prestation, pour ensuite l'examiner ensemble, en faire la critique et proposer éventuellement des exercices de diction – nous raconta une scène surréaliste qui nous a tous beaucoup frappés : à la sortie d'une bourgade espagnole, il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

avait vu une file de vieilles femmes qui attendaient devant l'abattoir pour boire le sang tout chaud des bêtes abattues...

Comme je souhaitais profiter de la coexistence dans ma clientèle de stagiaires littéraires et techniciens pour les mettre en relation afin que plus tard ils puissent faire équipe sur certains sujets au lieu de s'ignorer superbement, comme c'était le cas dans la plupart des établissements professionnels et techniques, où généralistes et techniciens ne se rencontraient guère que dans les conseils de classe, j'eus l'idée d'organiser, avec un collègue, une semaine d'atelier pour mes stagiaires littéraires. Sous la direction de leurs camarades, qui s'en trouveraient valorisés, chacun réaliserait une belle lanterne en fer forgé qu'il emporterait en souvenir. Ce scénario naïf aboutit à un demi-fiasco : les littéraires, malgré leur bonne volonté initiale, se sentirent quelque peu humiliés de se retrouver en situation d'apprentissage sous la direction des techniciens.

Nous orientâmes par la suite ces tentatives de rapprochement vers des échanges ou des travaux en commun plus équilibrés. Mais de cette première expérience je rapportai le troisième objet qui soit jamais sorti de mes mains (les deux premiers furent, en quatre années de cours complémentaire, un coquetier de bois et un entonnoir de fer). Ma lanterne fit glorieusement carrière sur la façade de la maison de mes parents, à Appoigny, dont elle éclaire sans doute encore la cour.

Toutes les sections de techniciens tenaient à organiser, en fin d'année, un repas de promotion qui se tenait souvent dans de lointaines banlieues. Nous y buvions avec l'inconscience de ces temps naïfs où l'on ne connaissait pas l'alcootest, qui est bien la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

seule mesure « sécuritaire » que j'approuve. Ce genre de fête était l'exception chez les littéraires, qui en revanche prenaient le café, souvent accompagné de gâteaux, à dix heures et à quatre heures : une armoire de fer était en partie dédiée à ce rite...

Mercredi 26 juillet 2006

Sur un Cliché raciste

« *L'Homme descend du singe
et le singe de l'arbre* »

J'ai failli refermer sans l'avoir lu ce livre que ma belle-fille nous a prêté, mais je me suis ravisé, me souvenant de la réprimande de Marie (« Tu juges sans avoir lu ! ») et m'en suis bien trouvé : *Grâce et dénuement* n'est pas une œuvre immortelle, mais enfin Alice Ferney a du style et son récit est de ceux qu'on ne lâche pas, ce qui n'est pas si fréquent. Elle me rappelle Giono, son épaisseur charnelle, son optimisme qui ne se fonde que sur l'utopie.

À l'origine de mon mouvement de rejet, il y avait ces phrases, dès la première page, à propos de Gitans :

« *Ils ne possédaient que leur caravane et leur sang. Mais c'était un sang jeune qui flambait sous la peau, un flux pourpre de vitalité qui avait séduit des femmes et engendré sans compter.* »

Peu importe que l'on découvre par la suite que l'un des quatre frères est fou, que la femme d'un autre ne réussit à mener une grossesse à terme qu'à la fin du roman, et qu'un autre ne sait pas aborder les femmes et mourra sans doute sans enfants, peu importe que leur père, mort jeune, ait été un homme chétif et maladif. Il me semble que cela en dit long sur la représentation inconsciente des Gitans dans l'esprit de l'auteur. L'essentiel est de sacrifier à un rite de reconnaissance du politiquement correct, sans se demander ce qu'il signifie.

Il y a quelques années, un article du *Monde* qui défendait à juste titre l'immigration avançait, en plus des arguments habituels, qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

me semblaient tous recevables, celui-ci, qui me parut singulier : il fallait renouveler le vieux sang épuisé de l'Europe en lui infusant le jeune sang des pays sous-développés !

Comment le sang d'un groupe humain peut-il être plus jeune que celui d'un autre ? Eh quoi ! Tout ce qui n'est pas « *Blanc* » (encore un mot employé par Alice Ferney pour opposer ceux qu'on appelle aujourd'hui les « *Gaulois* » aux Gitans) serait-il descendu plus récemment de l'arbre ? Et faut-il, avant de conter les exploits charitables d'une dame patronnesse (mais juive, naturellement : il est un philosémitisme qui ne me paraît pas moins redoutable que l'antisémitisme dont il est l'image fidèle mais inversée) les justifier en affirmant la supériorité raciale des Gitans dont elle entreprendra de tirer les enfants de l'ignorance et de la misère ?

Rien de nouveau sous le soleil : bien des auteurs du XIX^e siècle ont retourné contre la noblesse d'Ancien Régime le mythe de fondation de cette caste déchue, en affirmant que le sang bleu était appauvri (par un trop long usage ?) et que seul un apport de sang bourgeois ou populaire pouvait le régénérer. Rien de plus monotone et répétitif que le discours raciste, qui est le fruit de la paresse et du conformisme.

Mardi 8 août 2006

Choses vues

Vu au journal télévisé, sur LCI : visages souriants des réfugiés libanais regagnant dès le cessez-le-feu leurs villages du sud détruits ; visages martyrisés des campeurs français que la pluie oblige à regagner prématurément leurs pénates.

Lundi 14 août 2006

Crevettes

Derrière le centre nautique de Deauville se cache une garderie pour enfants. Comme nous sortions du café qui se trouve en face et que je fuis d'ordinaire, parce qu'on n'y sert que des boissons tristes – eaux minérales et thé – ou que je m'interdis – jus de fruits – tout alcool étant exclu, même sous les espèces du vin ou de la bière, nous nous sommes approchés de cette sorte de grand aquarium que la tombée de la nuit plongeait dans une demi-obscurité.

Le local, encombré de jouets, paraissait vide. En cherchant bien, nous découvrîmes une toute petite fille de deux ou trois ans qui jouait silencieusement, toute seule, assise par terre. Peut-être ses parents vauquaient-ils à leurs plaisirs, peut-être étaient-ils encore retenus par leur travail, en tous cas ce spectacle nous serra le cœur : on eût dit d'une pauvre petite crevette attendant d'être dévorée par la murène de la vie.

C'était deux ans plus tôt. Trompés par la publicité et par les rapports enthousiastes des collègues de ma femme, nous avions offert à Marie, alors âgée de deux ans et demi, des vacances un peu tristes à Saint-Raphaël, dans une résidence du Notariat. Notre petite-fille avait pris en grippe la plage de galets, peut-être parce que je m'y étais blessé dès le premier jour sur des rochers coupants. N'ayant pas pris de voiture, nous l'emmenions l'après-midi dans un beau parc où s'ébattaient les petits enfants du pays. Marie les abordait courageusement, se présentait, mais ils n'associaient guère à leurs jeux cette petite Parisienne. Le soir, elle souffrait d'être séparée de sa mère, avait mal à la tête, ou aux fesses, et sa grand-mère devait caresser l'endroit douloureux pour

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'endormir.

Afin de rompre ce cercle monotone, nous décidâmes de passer une journée à Monaco, où nous n'avions mis les pieds qu'une fois. Le clou de la journée devait être la visite du Musée océanographique. De fait, Marie fut émerveillée par ce spectacle. Elle passait gaiement d'une salle à l'autre quand elle tomba en arrêt, saisie d'horreur, devant un aquarium. Elle nous montra, dans un coin, parmi les plantes aquatiques, une toute petite crevette qui tremblait tandis qu'une grosse murène planait au-dessus d'elle, apparemment indifférente, en un vol silencieux. Marie se laissa entraîner vers d'autres spectacles, mais le charme était visiblement rompu, et elle restait préoccupée. Sur le chemin du retour, dans l'autocar, elle nous dit qu'il fallait retourner à l'aquarium pour délivrer la petite crevette. J'objectai que l'aquarium était bien fermé, et elle suggéra de casser la vitre avec un marteau. « Mais, lui dis-je, les gardiens nous en empêcheraient, et puis il y a longtemps que la murène a mangé la crevette ! »

Marie était une enfant sage et réfléchie qui ne faisait jamais de caprices. Cette fois encore, elle comprit qu'il ne fallait pas insister.

Mardi 26 septembre 2006

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ANNÉE 2009

Photographes

Passé plus de deux heures, mercredi dernier, à parcourir la *Maison Européenne de la Photographie*, dans un bel hôtel du Marais. J'ai consacré la moitié de ce temps à Cartier-Bresson, dont je connaissais l'œuvre en grande partie, mais on ne se lasse pas de la revoir, et presque autant à l'un de ses amis et disciples, Ferdinando Scianna, né en Sicile en 1943, qui fit carrière chez Magnum et que j'ai découvert à cette occasion.

Son style est proche de celui de son maître avec, me semble-t-il, plus de sacrifices à l'exotisme, parfois assez gratuitement. Mais ses portraits sont souvent saisissants, avec une façon exceptionnelle de saisir les regards, les yeux étant d'une netteté si extraordinaire qu'on peut y lire le reflet de ce qu'ils regardent, et son exposition compte beaucoup de chefs-d'œuvres. Une photo m'a particulièrement frappé, celle d'une petite Péruvienne coiffée d'un grand chapeau noir, et photographiée en plongée dans une espèce de capharnaüm : elle ressemble beaucoup à notre petite-fille, à l'âge de deux ou trois ans.

De Scianna, j'ai retenu une réflexion que je cite de mémoire, non pour sa profondeur, mais parce qu'elle pourrait figurer dans mon album : « *Après quarante ans d'exercice de ce métier, j'incline à croire que toute photo rêve de finir dans un album de famille.* »

Les acquisitions récentes, en revanche, sont de peu d'intérêt, sauf peut-être la singulière vidéo (il s'agit en fait d'un véritable dispositif scénique) de Claude Lévêque, *Le Crépuscule du jaguar* : encore un regard, les yeux étant le seul motif retenu. Ce nom m'a fait penser – je ne sais pourquoi, car Claude Lévêque est né en

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

1953 et ne lui ressemble vraiment pas – à l'un de mes étudiants de préparation à Vaugirard, garçon très intelligent et sensible. Il s'éprit d'une de ses condisciples, jeune fille charmante, très belle, bon chic bon genre comme lui. Elle lui préféra un autre garçon du groupe, également très sympathique, et aussi négligé dans sa tenue que Serge Gainsbourg. Ces derniers passèrent le concours avec succès et je les suivis donc pendant quelques années. Quant à l'amoureux éconduit, je crois qu'il y échoua volontairement. Je me souviens de son indignation quand je parlai des safaris payants dont les Indiens d'Amazonie étaient le gibier. Sur le moment, je crois qu'il a envisagé de faire un reportage à ce sujet, ce qui eût été fort risqué. Je n'ai malheureusement plus jamais entendu parler de lui mais comme j'ai craint, ce jour-là, d'avoir involontairement suscité une vocation périlleuse, je pense peut-être plus souvent à ce trio qu'à d'autres étudiants aussi dignes d'intérêt.

Vendredi 24 juillet 2009

Choses vues

À la mi-mai, visite de Naples, Pouzzole, Pompei, Paestum... Naples, sinistrée comme Athènes par le capitalisme sauvage, sa baie bordée de friches industrielles, le Pausilippe en proie aux promoteurs, une gravissime pollution. Du travail pour des générations écologistes ! On a envie de s'écrier avec le poète, mais pour d'autres raisons :

« *Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie* ».

Et puis bien sûr, les merveilles accumulées par les siècles. Mais il n'est pas question de réécrire, à partir de cette courte incursion, un N^{ième} Voyage en Italie ! Je me contenterai de noter deux observations qui m'ont amusé, faites à Castillo del Mar, petite station balnéaire assez luxueuse où nous avons passé deux nuits.

Les familles italiennes viennent goûter la fraîcheur du soir sur le front de mer ; la plage est belle, la nuit, mais déserte : on le comprend mieux quand le jour la montre jonchée de bouteilles cassées, de vieux papiers, de sacs et de bouteilles de plastique et autres déchets. Sur les bancs les moins éclairés, sont assis des couples d'amoureux en extase, qui ne voient pas autour d'eux passer les mères de famille exténuées, poussant les voitures d'enfants, et suivies de leurs rejetons plus âgés et de leur mari maussade.

La campagne des élections européennes bat son plein ; sur tous les murs, des affiches appellent à voter pour un candidat anti-européen : « *Vota Julio Caesar !* » Décidément, les Italiens ont de la suite dans les idées !

Vendredi 24 juillet 2009

Polars

Difficile de s'orienter dans le foisonnement (pathologique ?) de ce genre, depuis longtemps majeur. *Le Monde* est, dans ce domaine comme dans d'autres, un guide peu sûr. Pour les vacances des enfants j'avais emporté, parmi d'autres livres, un roman islandais, *La Voix*, d'Arnaldur Indridason. Le sujet est original : la victime est un enfant prodige qui a perdu sa voix au moment de la mue, ruinant toutes les espérances de son père... Le traitement, à la manière suédoise, assez réussi, s'enracine dans la réalité sociale d'un milieu très restreint, et le récit est bien conduit. En somme, cela se lit sans ennui, mais non sans dégoût, du moins en ce qui me concerne, tant le monde décrit est crasseux et sordide.

L'obsession du sexe n'est pas nouvelle en Occident, mais il me semble que se développe un goût maladif pour des descriptions aussi minutieuses qu'inutiles de ses manifestations. Où est le joyeux appétit d'un Rabelais ou d'un Diderot (dont *Les Bijoux indiscrets* ont été misérablement repris dans *Les Monologues du vagin*, plagiat d'Eve Ensler qui n'a jamais été repéré à ma connaissance par aucun commentateur ; mais quel journaliste s'est avisé du fait que le fameux « *N'ayez pas peur* » de Jean-Paul II n'est qu'une citation de la *Bible*, où l'expression revient à chaque théophanie, car l'aspect de Dieu est si effrayant qu'il doit d'abord rassurer ceux à qui il fait l'honneur d'apparaître ? Ou l'élégance d'un Gide ou d'un Proust ? Peut-être l'absence de censure, que je crois bonne en soi, est-elle tout à fait nuisible dans le domaine de l'écriture ou, pour mieux dire, peut-être un thème (ici le sexe), à partir du moment où ne pèsent plus sur lui de pesants tabous, cesse-t-il d'être un thème littéraire ? Nous avons en effet vu lundi *The Children's Hour* (*La Rumeur*), adapté en 1936 par William Wyler

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

d'une pièce de théâtre à succès de Lilian Hellman datant de 1934, puis dont il a fait un remake en 1961, alors que le code Hays était encore en vigueur. Le film n'aborde jamais de façon explicite le thème de l'homosexualité féminine qui est le sujet même de l'accusation portée contre deux enseignantes. Le résultat est une merveille, qui doit autant à la pudeur avec laquelle le sujet est traité qu'à la direction d'admirables comédiennes, Audrey Hepburn et Shirley Mac Laine, bien sûr, mais aussi Miriam Hopkins, la grand-mère trop crédule, et les deux fillettes à l'origine de la rumeur, la monstrueuse et manipulatrice Fay Bainter et la fragile Karen Balkin.

Autre ouvrage vivement recommandé par mon journal, *Le Noyé du grand canal* dont l'auteur, parce qu'il est diplomate, est comparé d'emblée à ses collègues Paul Claudel et Saint John Perse. Je ne sache pas que Jean-François Parrot ait mérité la comparaison avec le premier, infâme et hypocrite cagot dont les seuls vers qui offrent quelque beauté sont des paraphrases des *Psaumes* (voir le livret du bel oratorio de Honegger, *La Danse des morts*) ; en revanche, on lui fait beaucoup trop d'honneur en rapprochant son nom du second. Son gros livre pourrait être contracté sans aucune perte de 458 à 150 pages : il suffirait de retirer tout ce qui est étalage gratuit des connaissances historiques de ce « spécialiste du XVIII^e siècle ». Ce pédant se flatte, en outre, d'avoir trouvé une langue intermédiaire entre celle de cette époque et la nôtre ; ce procédé qui fait partie de la couleur locale était bien connu de nos romantiques, mais eux savaient écrire, alors que cet auteur laborieux (le polar en question est le huitième de la série) multiplie impropriétés et phrases mal bâties ou incohérentes et confond constamment le futur et le conditionnel, à moins que ce soit la faute d'Isabelle Tujague citée dans *Remerciements* « qui, avec

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

un soin exceptionnel et prenant sur ses loisirs, continue de procéder à la mise au point de [son] texte. » Il est vrai que l'incertitude dans le choix des modes verbaux tend à se répandre : peut-être reflète-t-elle la confusion croissante (et inquiétante, à l'heure où l'homme a pour la première fois les moyens de détruire son espèce) entre réel et virtuel ?

Ouvert le livre de Raoul Vaneigem, philosophe situationniste, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, que mon fils m'a prêté hier. Il m'avait prévenu que l'auteur ne brillait pas par la clarté du style, mais je ne m'attendais pas à autant d'autosatisfaction. Tant mieux, en un sens, cela change du noir pessimisme des polars !

Mardi 28 juillet 2009

Robots

J'ai demandé à mon savant neveu son avis sur la question qui agiterait les milieux scientifiques : sommes-nous à la veille de la prise du pouvoir par les robots ? Il a souri :

« Pas avant longtemps, ils sont bien trop cons !

– Mais ils gagnent chaque jour en autonomie, on dit par exemple que les drones décideront bientôt eux-mêmes de tuer ou de ne pas tuer...

– Ils le font déjà ! Quand ils détectent une cible humaine, ils se livrent à des calculs de probabilité pour savoir s'il s'agit d'un ennemi, et si la réponse est affirmative, ils tirent. Note bien que le résultat n'est pas pire que lorsque la décision est directement prise par des militaires ! En réalité, le grand danger vient de ce que les dirigeants politiques, au lieu de raisonner, se fient de plus en plus aux statistiques et aux modèles mathématiques qu'on leur propose...

– La crise actuelle en est un bel exemple ! »

Dimanche 2 août 2009

Claude Lanzmann

Commencé il y a trois jours *Le Lièvre de Patagonie*, les mémoires de l'auteur de *Shoah*, sur la recommandation d'un ami. Ce livre se dévore comme un récit d'aventure. On sent chez l'auteur beaucoup de satisfaction de soi ; mais aussi, quelle force de la nature que cet homme capable de faire sa première expérience des avions de combat à soixante-sept ans, et celle du parapente à soixante-dix !

Et ce type incontestablement courageux, engagé dans la Résistance à dix-huit ans, est de plus capable d'avouer ses petites lâchetés, ainsi que la manière incroyable dont il a abandonné sa mère, sous l'occupation, à un moment où des antisémites flairaient en elle une juive !

Avec tous ses défauts, c'est incontestablement un grand Monsieur. Chapeau !

Samedi 8 août 2009

Raoul Vaneigem :

Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations (1967)

Quelqu'un m'ayant invité à lire ce petit livre dont il fait grand cas, je me suis mis à la tâche et j'ai d'abord éprouvé une grande répugnance pour la personne de l'auteur, telle qu'elle transparait dans des confidences dont il n'est pas avare. Cet homme de mon âge, qui avait donc trente-trois ans au moment où il écrivit son essai, m'est apparu comme un type mal dans sa peau et prêtant à l'humanité entière son mal de vivre. Il me paraissait peu rigoureux, capable d'écrire à quelques pages de distance que nos contemporains sont plongés dans le malheur, puis que la société du spectacle leur fait croire qu'ils sont heureux ! Or, qu'est-ce qu'être heureux, sinon le croire ? Il y avait aussi ce ton sentencieux de l'homme d'expérience qui a beaucoup à apprendre aux jeunes, qui n'est pas rare chez les soixante-huitards et qui relève d'un gâtisme précoce ; j'ai bien conscience de tomber quelquefois dans ce travers mais, comme disait Céline: « *y a l'âge, vous me direz... y a l'âge !... c'est entendu* ». Et puis je constate un curieux machisme qui n'est certes pas dans sa pensée consciente, mais qui tient à ce qu'il est incapable de regarder le monde à partir d'un autre point de vue que le sien, ne serait-ce que temporairement et par méthode : « *Le désir inextinguible de connaître passionnément tant de filles charmantes [c'est moi qui souligne] naît dans l'angoisse et dans la peur d'aimer, tant l'on craint de ne se libérer jamais des rencontres d'objets. L'aube où se dénouent les étreintes est pareille à l'aube où meurent les révolutionnaires sans révolution. L'isolement à deux ne résiste pas à l'isolement de tous. Le plaisir se rompt prématurément, les amants se retrouvent nus dans le monde, leurs gestes devenus soudain ridicules et sans force. Il n'y a pas d'amour possible dans un monde malheureux.* » Dieu merci, il y a d'autres expériences plus heureuses de l'amour ! Je

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

note encore sur Internet cette citation : « *Les femmes du monde arabe savent bien que leur combat pour l'émancipation implique à la fois la fin du pouvoir patriarcal, dont la plupart des hommes se font les complices, et l'éradication d'une religion qui en justifie la prépondérance.* » (De *l'inhumanité de la religion*, 2 000) Quelques femmes arabes ont sans doute atteint ce degré de conscience, mais la plupart, comme tous les dominés, partagent l'idéologie dominante, faute de quoi cesserait cette domination et leur esclavage ! Enfin le titre de l'ouvrage m'avait d'abord paru relever de l'humour, mais il n'y a rien de plus étranger à l'humour que ce monsieur. Bref, je m'ennuyais ferme, et le livre a fini par me tomber des mains.

Je suis revenu à cette lecture après plusieurs semaines, par acquit de conscience, et bien m'en a pris. Vaneigem finit au bout de quelques chapitres par oublier sa petite et précieuse personne, et par se consacrer entièrement à son sujet. Il reprend alors avec beaucoup de punch et souvent de brio la critique marxiste de la religion et du capitalisme, et j'avoue que souvent ses analyses emportent mon adhésion (je pense en particulier au chapitre *Le rôle*), d'autant qu'il a compris la nature perverse d'un certain nombre d'héritiers de Marx, de Trotsky à Mao en passant par Staline.

Plus dure sera la chute ! Tout cela, fatras et bonnes pages, débouche sur la perspective d'une révolution sanglante, seule capable, paraît-il, de libérer l'humanité souffrante !

« *La révolution de la vie quotidienne liquidera les notions de justice, de châtement, de supplice, notions subordonnées à l'échange et au parcellaire. Nous ne voulons pas être des justiciers, mais des maîtres sans esclaves, retrouvant, par-delà la destruction de l'esclavage, une nouvelle innocence, une grâce de vivre. Il s'agit de détruire l'ennemi, non de le juger. Dans les villages libérés par sa colonne, Durruti rassemblait les paysans, leur demandait de*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

désigner les fascistes et les fusiller sur-le-champ. La prochaine révolution refera le même chemin. Sereinement. Nous savons qu'il n'y aura plus personne pour nous juger, que les juges seront à jamais absents, parce qu'on les aura mangés. » On retrouve là le méchant pédant des premières pages, le frustré avide de vengeance, et assez naïf pour croire que des massacres peuvent se perpétrer sans chefs, et ignorer que ces chefs, même librement désignés, commanderont bientôt des esclaves, et que tout sera à refaire ! Certes, la Révolution française a permis de grands progrès, mais à quel prix ? Les Anglais en ont fait l'économie – non par vertu, ils ont le goût de la violence autant qu'homme du monde, mais du fait des hasards de leur histoire ; ils ont coupé le cou d'un roi qui se voulait tyran, sur fond de luttes religieuses, mais à peu de frais, et la bourgeoisie a pu investir l'aristocratie et finalement la digérer sans recourir à la guillotine ! Et dès la fin du XVIII^e siècle, ils disposaient des libertés que la Révolution a apportées aux Français, et que Bonaparte a de nouveau confisquées pour longtemps. Les tyrans issus de la Révolution russe, Lénine, Trotsky et Staline, eux, n'ont rien eu à confisquer, sinon des espérances folles.

Non, décidément, il n'y a rien à attendre de la « pensée » révolutionnaire et de ses prédicateurs, qui à partir de critiques largement justifiées et d'un idéal qu'on pourrait croire généreux ne songent, à la manière des prêtres et ayatollahs, qu'à se donner de l'importance et à asseoir, si possible, leur pouvoir.

*

**

N.B. J'ai appris depuis ma lecture que Vaneigem serait un « médiéviste reconnu » et qu'il s'est beaucoup intéressé à l'histoire des religions. Pourtant, le passage suivant m'avait laissé rêveur :

« Que signifie le dogme des trois personnes en Dieu, qui fera couler tant

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

d'encre et tant de sang ?

Par l'âme, l'homme appartient à Dieu, par le corps au chef temporel, par l'esprit à lui-même ; son salut est dans l'âme, sa liberté dans l'esprit, sa vie terrestre dans le corps. L'âme enveloppe le corps et l'esprit, sans elle ils ne sont rien. N'est-ce pas, à y regarder de plus près, l'union du maître et de l'esclave dans le principe de l'homme envisagé comme créature divine ? L'esclave est le corps, la force du travail que le seigneur s'approprie ; le maître est l'esprit qui, gouvernant le corps, lui concède une parcelle de son essence supérieure. L'esclave se sacrifie donc par le corps à la puissance du maître pendant que le maître se sacrifie par l'esprit à la communauté de ses esclaves (le roi au service du peuple, de Gaule au service de la France, le lavement des pieds dans l'Eglise...). Le premier offre sa vie terrestre, en échange il reçoit la conscience d'être libre, c'est-à-dire l'esprit du maître en lui descendu. La conscience mystifiée est la conscience du mythe. Le second offre idéalement son pouvoir de maître à l'ensemble de ceux qu'il dirige ; en noyant l'aliénation des corps dans l'aliénation plus subtile de l'esprit, il économise sur la dose de violence nécessaire au maintien de l'esclavage. Par son esprit, l'esclave s'identifie, ou du moins peut s'identifier, au maître auquel il livre sa force de vie ; mais à qui s'identifiera le maître ? Pas aux esclaves en tant que choses possédées, en tant que corps ; plutôt aux esclaves en tant qu'émanation de l'esprit du maître en soi, du maître suprême. Puisque le maître particulier se sacrifie sur le plan spirituel, il doit chercher dans la cohérence du mythe un répondant à son sacrifice, une idée en soi de maîtrise à laquelle il participe et se soumette. C'est pourquoi la classe contingente des maîtres a créé un Dieu devant lequel elle s'agenouille spirituellement pour s'identifier à lui. Dieu authentifie le sacrifice mythique du maître au bien public, et le sacrifice réel de l'esclave au pouvoir privé et privatif du maître. Dieu est le principe de toute soumission, la nuit qui légalise tous les crimes. Le seul crime illégal est le refus d'accepter un maître. Dieu est l'harmonie du mensonge ; une forme idéale où s'unissent le sacrifice volontaire de l'esclave (le Christ), le sacrifice consenti du maître (le Père ; l'esclave est le fils du maître) et leur lien

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

indissoluble (le Saint-Esprit). L'homme idéal, créature divine, unitaire et mythique où l'humanité est invitée à se reconnaître réalise le même modèle trinitaire : un corps soumis à l'esprit qui le guide pour la plus grande gloire de l'âme, la synthèse englobante. »

Il n'y a rien de nouveau dans cette idée que la figure du Christ sacrifié pour apaiser la juste colère du Père reflète le rapport social de l'esclave au maître, mais l'interprétation que Vaneigem propose du dogme trinitaire est amusante. D'abord, parce qu'elle ignore les travaux de Dumézil : sa fameuse triade indo-européenne – prêtres, guerriers et paysans – a le mérite de refléter beaucoup plus clairement l'ordre social que la Trinité chrétienne ! Aussi Vaneigem est-il plutôt embarrassé (et comme on le comprend !) par la personne du Saint-Esprit. Il me semble qu'un héritier du marxisme devrait savoir que les superstructures religieuses ont leur autonomie et que leur discours se développe pour lui-même, comme le discours poétique du *Cantique des cantiques* :

*« Tes dents sont comme un troupeau de brebis,
Qui remontent de l'abreuvoir;
Toutes portent des jumeaux,
Aucune d'elles n'est stérile. »*

ou de la chanson :

*« La belle si tu voulais (bis)
Nous dormirions ensemble (bis)
Dans un grand lit carré (bis)
Garni de ta-yes blanches (bis)
Dans la mitan du lit (bis)
La rivière est profonde (bis)
Tous les chevaux du roi (bis)
Y viennent boire ensemble » (bis)*

Mercredi 2 septembre 2009

Quelle histoire !

Grand émoi dans le monde scolaire, universitaire et médiatique : on parle de rendre facultatif l'enseignement de l'histoire en terminale scientifique !

J'ai beaucoup étudié et aimé l'histoire, que j'aime encore, et l'ai même enseignée pendant deux ans, au début de ma carrière. Puis j'ai passé ma vie à jeter aux orties les fables qu'on m'avait apprises, grâce au travail des nouveaux historiens, d'ailleurs. Au terme de ce cheminement, il me semble que l'histoire présente deux visages bien différents.

C'est à coup sûr une discipline scientifique, dont les méthodes – recherche et examen critique des documents et des monuments, établissement des faits – sont seules capables de nous donner une idée exacte de certains traits du passé : comment se sont développées les sociétés humaines, leurs technologies, leurs modes de production, d'échange, de consommation et de communication, leurs sciences et leurs arts... Ici, l'histoire est si nécessaire que si on l'ignore, on s'empresse de fabriquer des fables pour en tenir lieu. La télévision en offre parfois des exemples amusants comme dans ce téléfilm récemment diffusé, où l'on prétendait montrer la situation, à la Libération, d'une Française amoureuse d'un Américain noir : cela commençait par une vue d'une petite ville de province aux immeubles fraîchement ravalés (Malraux était passé par là !) où marchait un policier en chemise bleue : de quoi le faire mettre à pied immédiatement, à l'époque ! Mais l'inévitable traction de service assurait la couleur locale ! Le pis est que la petite cité française, au spectacle de ces amours « mixtes », réagissait avec une hystérie digne d'une ville

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

du sud profond des U.S.A. ! Or, si les Français regardaient alors sans aménité ce genre de couples (une caméra cachée l'a montré dans les années 1970, je crois), l'immense majorité de nos concitoyens considéraient les voies de fait et les lynchages comme une spécialité d'outre-Atlantique, et en étaient scandalisés.

L'autre aspect de l'histoire est que les historiens, tentés par de vastes synthèses, se prêtent alors volontiers au rôle de griots, chantant la gloire des rois et des gouvernements qu'ils servent, ou bien les combattant. C'est ainsi que sont nés les mythes qui ont accompagné et aidé l'instauration de la monarchie de droit divin, puis l'avènement de la bourgeoisie et de la nation : de « *nos ancêtres les Gaulois* » à la « *mission civilisatrice* » de la France coloniale. C'est ainsi que Michelet, grand écrivain comme tous nos historiens, se fit le chantre des sacrifices humains à la Nation, justifiant les massacres guerriers passés et à venir.

On m'objectera que l'histoire a fait de grands progrès, et que nos historiens ont su « déconstruire » ces fables issues des idéologies du passé ? Ô que nenni ! Devrais-je voir autre chose que le reflet des idéologies actuelles dans l'affirmation de Georges Duby (*Le Chevalier, la femme et le prêtre*) selon laquelle les chevaliers avaient peur des coups et de la mort ? La preuve, c'est qu'ils portaient de lourdes armures, préféraient échanger des rançons plutôt que de se faire tuer, et réglementaient les tournois. Mais de nos jours aussi on fabrique des gilets pare-balles, on rachète des prisonniers et on essaie de faire respecter les « lois de la guerre » qui, bien sûr, ne peuvent être appliquées qu'entre des égaux.

Ou bien faut-il reprendre à son compte cet éloge unanime de la société tolérante bâtie par les conquérants musulmans en

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Espagne, où auraient coexisté dans la bonne entente et se seraient développées harmonieusement les cultures musulmane, chrétienne et juive ? Certes, Cordoue fut alors un grand foyer de civilisation, et cette rencontre de trois cultures n'y est pas pour rien ! Mais comment cela fut-il réellement vécu ?

Dans ma jeunesse, j'eus l'occasion de célébrer en famille, avec toute l'autorité que me donnait mon statut de prof et la lecture quotidienne du *Monde*, la tolérance que les Marocains exerçaient à l'égard des juifs, dont le roi assurait la sécurité. Une amie de ma belle-mère, née au Maroc, sourit discrètement mais n'osa pas me contredire. Quelques mois plus tard, un ami me racontait l'anecdote suivante : ayant pris un taxi pour l'aéroport (c'était, je crois, à Casablanca), il fut retardé par une foule qui se montrait extrêmement excitée. Il demanda au chauffeur ce qui se passait :

« C'est rien, une femme juive qui est morte.

– Qui est morte ou qu'on a tuée ? »

Le chauffeur haussa les épaules sans répondre.

Pourtant il est bien vrai que notre histoire nationale s'est débarrassée des mythes qui ont fondé la république. Peut-être est-ce pour cette raison que nos actuels dirigeants ne l'aiment guère ; je note avec intérêt qu'ils tendent à lui substituer l'enseignement de l'économie, nouvelle forme de bourrage de crâne qu'il me faudra examiner un jour...

Mardi 15 décembre 2009

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ANNÉE 2010

Le Monde

J'ai cessé depuis une quinzaine d'acheter *Le Monde* chaque jour et ne le lis plus guère que le jeudi, pour son supplément *Le Monde des livres*. La première raison de cette désaffection est qu'après cinquante ans de lecture quotidienne j'ai l'impression d'avoir déjà lu tous les articles, et que je pourrais les rédiger après avoir lu les titres : dans ces conditions, il me suffit de parcourir ces derniers sur Internet.

Mais ce qui m'a décidé à passer à l'acte, après des années de lassitude croissante, c'est que ce quotidien « de gauche » est subrepticement devenu, au fil des ans, le journal des bien-pensants, l'exact équivalent du *Figaro* abhorré de ma jeunesse. L'ennui est qu'aucun autre ne me satisfait : c'est peut-être que l'information et les débats sont passés sur Internet, à ces adresses que mon fils me signale de temps à autre. Mardi 4 janvier 2003

Mes bonnes résolutions n'ont pas tenu, et j'ai même fini, après plusieurs mois, par m'abonner ! C'est qu'aucun média ne remplace encore de façon efficace, en France, ce vilain canard, si l'on veut se tenir informé. Mardi 15 octobre 2003

Actuellement (janvier 2010), je reste abonné à la version informatique minimale, et j'achète le journal papier deux ou trois fois par semaine. Simple manie de vieux : qu'est-ce qu'un journal sans rédacteurs ni reporters ? Les quelques articles de fond sont (souvent mal) traduits du *New York Times*, et l'information puisée sur Internet et directement auprès des lecteurs. De toute évidence, la presse écrite quotidienne est aussi obsolète que les almanachs de nos aïeux. Janvier 2003 à Janvier 2010

Siècles et Cycles

On a observé que les siècles historiques ne coïncident pas avec la chronologie : pour nous en tenir à la France, le XVII^e siècle ne commence qu'en 1610, à la mort de Henri IV, le XVIII^e en 1715, à la mort de Louis XIV, le XIX^e en 1815, après Waterloo, le XX^e en 1914 avec la première guerre mondiale qui a mis fin à l'hégémonie de l'Europe, et je ne crois pas que le XXI^e ait encore vraiment commencé. Il se prépare évidemment avec la mondialisation, l'émergence de nouvelles puissances industrielles et l'alerte écologique qui remonte au club de Rome (1968) et à son manifeste de 1972 sur *Les Limites de la croissance*, et est marquée en France par la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle de 1974 ; la décadence des U.S.A. est amorcée, mais la plupart de nos contemporains, et d'abord les Américains, ne s'en aperçoivent pas, leur pays faisant encore figure d'unique superpuissance, bien qu'il vive à crédit et, comme l'Espagne jadis, du travail des autres, et qu'il n'ait connu que des défaites militaires depuis 1945 ; et les vieux conflits du XX^e siècle s'éternisent. En France même, le régime bonapartiste instauré par de Gaulle se survit et offre le spectacle tragicomique d'un successeur qui s'agite frénétiquement dans un costume trop grand, avec pour seul effet de casser les meubles de famille et de les brader à ses amis, qui font de l'argent qu'ils en tirent un feu de joie en bourse, et se tournent ensuite vers la « France d'en bas » (sic) pour les renflouer...

Les cycles économiques s'inscrivent dans le paysage urbain, que j'ai vu se modifier plusieurs fois au cours de ma vie. C'est un fait que les villes et villages de France ont singulièrement rajeuni depuis mon enfance : il suffit de regarder de vieilles cartes

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

postales pour constater que de 1900 aux années 1960 les rues présentaient surtout des maisons délabrées et grises. Quand je revins, en 1966, au Quartier latin que je n'avais quitté que huit ans plus tôt, je fus frappé par l'élégance des étudiants : mis à part le microcosme des *Cousins* de Chabrol (1959), nous n'étions guère soucieux de nos frusques, et si la cravate était obligatoire, nous avions pour la plupart l'air plutôt minable. Mais déjà, à mon retour d'Algérie, j'admirais l'élégance des Parisiennes, de la petite vendeuse à la grande bourgeoise. Je ne doute pas que les femmes soient aujourd'hui aussi émouvantes que jadis pour les jeunes hommes mais, à l'exception d'une classe très restreinte, ce n'est pas leur élégance qui peut les séduire. Dès la fin des années 1970 ma mère, venue nous voir de sa retraite provinciale, était frappée par la négligence vestimentaire des passants : mais il ne s'agissait encore que d'un laissez-aller consécutif à la révolution morale de 1968, qui avait fait sauter corsets, cravates, et quelques préjugés, ce dont on ne pouvait que se féliciter. Le spectacle qu'offre la foule parisienne, aujourd'hui, est celui d'une grande pauvreté. Je sais bien que les dépenses se sont déplacées vers de nouveaux postes : transports et surtout machines électroniques telles qu'ordinateurs, consoles de jeux, téléphone portable... Mais la voracité des riches qui ne cessent de piquer davantage dans l'assiette des pauvres est pour beaucoup dans cet appauvrissement : quelle ironie de l'histoire que le P.C. ait rejeté la loi de paupérisation absolue de Marx, et le P.S. toute référence au marxisme, au moment même où cette loi, qui s'appliquait pourtant à l'échelle mondiale, la misère du Tiers-Monde alimentant l'opulence de l'Occident, commençait à montrer de nouveau ses effets dans les pays les plus favorisés ! Heureusement, et sauf catastrophe universelle, la fin de l'Histoire n'est pas pour demain.

Lundi 25 janvier 2010

Miséreux

« "Combien de gens qui n'ont pas soupé, combien de gens percés par la pluie sur la place publique, combien dont les dents claquent de froid, se sont couchés pour dormir aujourd'hui, et toi, tu dévores les gros poissons, tu te reposes dans un beau lit avec tous tes péchés ; et tu te réchauffes sous une couverture de trente-six pièces d'argent ! Le pêcheur Jean ne s'en couvrira plus une autre fois !" Et, dès le matin, il la fit vendre et en donna l'argent aux pauvres. »

Jacques de Voragine (*La Légende dorée, Saint Jean l'Aumônier*)

Ce sont évidemment les villes du XIII^e siècle qui sont ainsi décrites, et non l'Alexandrie antique. Le problème des S.D.F. est récurrent dans notre société. Je me souviens d'un livre de mon enfance où l'on voyait une dame élégante donner un sou avec un air de bonté, à la sortie de la messe, à un mendiant respectueux. Je détestai d'instinct cette image, bien avant de pouvoir en donner la raison. En fait, j'ai toujours eu horreur de cette façon de monnayer sa pitié et de se donner bonne conscience. Puis les mendiants se firent très rares : ai-je lu ou m'a-t-on dit que le spectacle de la misère, en Inde, était si insoutenable qu'on se sentait « un salaud » de ne pouvoir la soulager ? Jusqu'au jour du début des années 1970 où je revis un mendiant sur les marches de l'église de mon quartier. Il en annonçait bien d'autres !

J'avoue que je ne fais pas volontiers l'aumône : il me semble que ce geste est aussi humiliant pour celui qui reçoit que pour celui qui donne, et que mon air de vieil enfant gâté par la vie est en soi une insulte à ceux qui sont tombés dans la misère. Je crois plus efficace de passer, comme beaucoup d'autres, par une O.N.G., qui peut vraiment venir en aide aux nécessiteux : est-ce encore une

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

façon de se donner bonne conscience ? Peut-être, pourtant j'ai honte de cette misère qui ne peut trouver de remède que si elle est traitée comme un vrai problème politique et social.

Samedi 30 janvier 2010

Œufs Mollet

En 1955, l'UNEF envoya une délégation à l'Assemblée nationale à l'occasion d'un débat sur l'Algérie. Nous étions alors persuadés qu'en rendant son indépendance à ce pays, on pouvait assurer le maintien des Pieds-Noirs dans leur patrie et nouer d'excellentes relations avec le jeune état. Je crois encore que c'était possible à cette époque.

Nous fûmes reçus, pendant une interruption de séance, par deux députés, un socialiste et un communiste. Le second nous assura de son soutien, ce dont nous ne doutions pas, même si le parti de Thorez, très chauvin depuis son engagement un peu lent dans la Résistance, avait trop tardé à reconnaître ce qu'il appelait « le sens de l'histoire ». Le premier – je crois qu'il est mort récemment, que le diable l'emporte ! – nous dit qu'il nous comprenait et partageait notre point de vue : on s'acheminait vers une République algérienne, l'indépendance de l'Algérie étant inéluctable. Mais, ajouta-t-il aussitôt, les esprits n'étaient pas mûrs, et il convenait d'attendre...

Ce prudent homme nous envoya donc au casse-pipe, cautionnant la torture et les horreurs d'une guerre qu'il savait perdue.

Samedi 30 janvier 2010

Audiovisuel : Vous avez dit audio ?

« *Deaf sentence* » (David Lodge)

Le cinéma est le paradis des sourds. Sitôt installé, je retire mes aides auditives, certain que le volume sera largement suffisant pour me permettre de suivre sans peine commentaires et dialogues, et de jouir de surcroît de la musique, s'il s'en trouve sur la bande son. Je ne suis pas très sûr des raisons qui conduisent tous les exploitants à pousser ainsi leurs enceintes à la limite de leurs possibilités. Peut-être tiennent-ils compte du vieillissement de la population ? Ou bien de la surdité prématurée de jeunes spectateurs, victimes innocentes mais consentantes de leur musique favorite ? Quoi qu'il en soit, je remercie le Ciel de cette mode, tout en plaignant de tout cœur ceux qui ont la malchance de souffrir d'une audition normale.

Il en va tout autrement de la télévision. Passons sur la muflerie de la publicité, qui pousse le son au maximum de peur qu'on en perde une miette, ce qui a pour effet d'obliger le téléspectateur vigilant à agir immédiatement sur sa télécommande pour couper totalement le son et à vaquer à d'autres occupations, en attendant que passe l'orage !

Mais la télévision souffre de deux maux. D'abord, quand le spectacle commence, il n'est pas question de lâcher sa télécommande : à chaque nouveau plan ou presque, on passe du chuchotement presque inaudible des dialogues au vacarme infernal qui accompagne nécessairement toute vue de rues animées par une circulation automobile normale, ou bien à la musique tonitruante d'un juke-box, ou encore aux cris

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

épouvantables d'une dispute d'amoureux qui vous réveillerait tout un quartier ! Ensuite, monologues et dialogues sont presque toujours à peu près inaudibles. On me dit que, pour les vieux films, c'est dû à une légère accélération destinée à gagner un peu de temps pour la publicité : peut-être un lecteur bien informé pourrait-il confirmer ou démentir cette explication ? J'entends aussi déplorer que l'on n'enseigne plus la diction aux jeunes comédiens qui souvent, en effet, ne paraissent pas savoir ce que c'est que d'articuler. Mais il n'est pas rare que des feuilletons mêlant des comédiens de toutes générations soient à peu près incompréhensibles d'un bout à l'autre : je ne parle pas pour moi, qui n'en vois guère et qui suis évidemment suspect du fait d'une infirmité que l'âge m'a infligée, mais pour des gens de mon entourage ayant une ouïe intacte.

Est-ce dû, comme on dit parfois, au fait que les constructeurs de postes de TV sacrifieraient les performances sonores de leurs appareils en tirant sur les prix, pour faire bénéficier l'image de leurs économies ? En fait, il n'y a aucune raison technique à ce massacre de la bande son : d'abord parce que les informations, les débats, les interviews et même la plupart des documentaires et la publicité (si on la ramène à un niveau sonore supportable) ne souffrent d'aucun de ces maux. Ensuite, parce qu'il advient que des films récents aient une bande son impeccable : la semaine dernière, j'ai ainsi pu voir et entendre *L'Île des Pachydermes*, le beau film de Beineix si bêtement éreinté par la critique. Mais aussi, la prise de son avait été confiée à un ingénieur du son (j'en profite pour dire à Pierre Befve et à toute sa promotion l'excellent souvenir qu'il m'ont laissé), c'est-à-dire à un vrai « pro », et non à quelque obscur tâcheron aussi bien formé que moi à cette tâche.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

J'allais passer à la conclusion de ce billet, quand je suis tombé sur ce titre du *Monde Télévisions* : *La Télé à l'écoute des sourds*. J'apprends ainsi que grâce à l'action de l'UNISDA – Union nationale pour l'insertion sociale du déficient auditif (sic) – les grandes chaînes vont, à partir du 12 février, « sous-titrer tous leurs programmes ». Je passe sur le fait qu'il s'ensuivra, au grand dam des adaptateurs et traducteurs, une baisse considérable de leurs émoluments et de la qualité de leur travail, nos bons gestionnaires voulant évidemment s'en tirer à « prix cassés ». Et j'observe que s'il est sans doute louable de réinventer le cinéma muet à l'intention des sourds à 100% dont je rejoindrai peut-être un jour la cohorte, il ne le serait pas moins de prendre en compte les besoins de ceux qui entendent bien, avec ou sans aide auditive.

Mais cela coûterait cher, et il ne faudrait rien moins qu'une Union nationale des téléspectateurs assez, bien ou très bien entendants (UNTABBTB, excusez du peu !) pour imposer aux gestionnaires de la télévision le respect qu'ils doivent au public qui les paie.

Samedi 6 février 2010

Crimes de Guerre

L'an dernier j'écrivais, en réponse à un certain Pierre Stambul, militant du SNES qui intimait à Israël, l'ordre de reconnaître ses crimes de guerre et appelait « la communauté internationale » à prendre de lourdes sanctions contre cet état dans un article intitulé *Solidarité avec le peuple de Gaza* (*Supplément à l'US* n° 677 du 2 février 2009) :

« Sur ce que doit être l'attitude du SNES dans le conflit du Proche Orient, je n'ai rien à ajouter à l'article de Denis Villar qui exprime mieux que je ne saurais le faire mon opinion [Il estimait que le rôle d'un syndicat d'enseignants dans un conflit armé est de tenter d'établir un dialogue entre gens de bonne volonté des deux bords, et non de prendre parti pour l'un ou l'autre]. En revanche, je ne puis laisser passer sans y répondre la leçon de morale internationale que Pierre Stambul délivre du haut de sa bonne conscience. Je le ferai en rappelant quelques vérités élémentaires :

- la guerre est le premier des crimes et les engendre tous ;*
- pour faire la guerre, il faut être deux ;*
- on ne peut citer un conflit armé où l'un des belligérants n'ait pas commis des « crimes de guerre » (quelle drôle d'expression !) Il n'y a pas de guerre juste ou de guerre propre : pour écraser le nazisme, les Alliés ont écrasé des villes entières, sans regarder aux centaines de milliers de civils qu'ils écrasaient du même coup, sans même les en prévenir ; on ne parlait pas encore de « dommages collatéraux » pour excuser des crimes destinés à mettre fin à d'autres crimes.*

En conclusion, il faut refuser les mots d'ordre meurtriers du genre « solidarité avec la Palestine », « solidarité avec Israël » ; on ne peut être solidaire que des hommes, des femmes et des enfants qui souffrent, des deux côtés, du fait de ceux qui prétendent les guider. Vouloir distinguer dans une guerre les bons des méchants, c'est se faire le complice de ceux qui répandent la haine pour

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

conquérir ou conserver le pouvoir. »

Il me semble qu'en ces temps où l'O.N.U. met en demeure Israéliens et Palestiniens de reconnaître leurs crimes de guerre, cette lettre qui, bien sûr n'a jamais reçu de réponse, reste d'actualité.

Je suis bien placé pour savoir qu'on ne peut demander cette neutralité à ceux – Juifs et Arabes – qui sont, bon gré mal gré, impliqués dans ce conflit : pendant la guerre d'Algérie, que je savais inutile et où je jugeais que la France n'avait pas le beau rôle, je me suis battu contre la politique du gouvernement français, mais n'ayant jamais songé à abandonner à leur sort mes compatriotes Pieds-Noirs, je ne me suis pas dérobé au service militaire (bien que j'eusse aimé l'accomplir dans de plus douces conditions).

Mais il en va autrement de ceux qui sont en situation de prendre quelque distance vis-à-vis de l'événement parce qu'ils n'y sont pas directement engagés. Et c'est la honte des prétendues grandes puissances de n'avoir pas voulu jusqu'à ce jour mettre un terme à cette guerre et à quelques autres qui ne se prolongent que du fait de leurs minables intrigues et de leurs calculs sordides.

Mercredi 17 février 2010

Mais je suis bien naïf ! Par nature, les états ne sont pas plus capables d'instaurer la paix que les féodaux du temps jadis. Seul un gouvernement mondial pourrait y parvenir. Les bandes armées, avec ou sans uniformes, ont encore un bel avenir devant elles !

Jeudi 18 février 2010

Ordre moral

Il est dans l'ordre des choses qu'aux joyeux enfants libertaires de Mai 68 (« Il est interdit d'interdire ! ») aient succédé de sinistres censeurs qui, au nom du « politiquement correct » fourrent leur sale nez dans ce qui relève de la vie privée, et prétendent nous imposer leurs vues de pisse-froid sur ce qu'il faut ou ne faut pas consommer. Ces inconscients ou ces crapules (ou non exclusif) osent recommander aux 15 millions de Français qui ont peine à boucler leur maigre budget de consommer cinq légumes par jour, et les priver d'un de leurs rares petits plaisirs en augmentant sans cesse le prix du tabac !

Je me garderai bien de faire ici l'éloge du tabac, qui n'est comme l'alcool et le cannabis qu'une drogue dont les bienfaits ne sont pas nécessaires et les méfaits évidents, même si l'usage des deux premières a été longtemps licite et même socialement valorisant en Occident et si le cannabis, toléré depuis longtemps au Proche-Orient, tend à les remplacer, avec des drogues plus dures, dans les pays occidentaux. Il est clair qu'aucune société humaine ne peut s'édifier et perdurer sans produire interdits et tabous. La nôtre asphyxie les populations et les accable d'allergies à force de pollution, en attendant de les faire cuire par effet de serre (mais après tout, les climats ont toujours varié, sans le secours des hommes) ; pourtant, elle traque les fumeurs sous prétexte de protéger leur santé, comme l'Inquisition traquait naguère d'autres mal pensants afin de sauver leur âme !

Je ne fais donc pas l'éloge du vice, mais refuse, ici comme ailleurs, de hurler avec les loups. Il faut combattre sans relâche toutes les tyrannies et préserver des espaces de liberté. Cela mérite bien que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

P'on prenne quelques risques !

Aussi ne renoncerais-je à fumer ma pipe que le jour où je n'y prendrai plus aucun plaisir. Certes, les tabacs pour pipe (gris, bleu ou vert, que je fumais exclusivement) sont devenus infects, mais je les ai remplacés par de petits cigarillos que j'émiette directement dans le fourneau. Et comme les infâmes inscriptions des censeurs m'importunent, j'ai recouvert leurs slogans débiles au verso, par une reproduction du tableau *Ceci n'est pas une pipe* de Magritte, et au verso par l'incipit de *Dom Juan* :

«SGANARELLE, tenant une tabatière. – Quoi que puisse dire Aristote, et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac, c'est la passion des honnêtes gens ; et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre ; non seulement il réjouit, et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner, à droite, et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai, que le tabac inspire des sentiments d'honneur, et de vertu, à tous ceux qui en prennent. »

Molière (*Dom Juan*, I,1)

Fumeurs impénitents, tenez bon contre ceux qui prétendent régir votre vie !

Lundi 22 février 2010

Du Plagiat

« *Je sème à tous les vents.* »

Une collègue me dit un jour, fort indignée : « Savez-vous que Mme I*** a présenté au Québec vos exercices sur l'image comme ses exercices, et qu'ils sont connus des professeurs qu'elle a rencontrés sous son nom ? » Je lui répondis que je n'étais nullement propriétaire de ces exercices, que je les avais empruntés à l'ICAV de Bordeaux, et que tout mon travail avait été de les encadrer d'un protocole destiné à éviter certaines dérives. Encore, ajoutai-je, s'agissait-il d'un travail d'équipe dont je ne pouvais honnêtement m'attribuer la paternité.

Une autre fois, une excellente collègue P.E.G., qui avait fait office de maîtresse d'application pour l'une de nos stagiaires, se plaignit amèrement : « Savez-vous que votre ancienne stagiaire reprend à son compte mes préparations, et les présente partout comme venant d'elle ? » Je lui répondis : « Lao Tseu a écrit "*Le disciple croit avoir volé ce que le maître lui a donné*" ». Ravie, elle nota pieusement cette citation que j'avais puisée dans... *Le Génie des Alpages*, une B.D. Géniale de F'Murr qui donnait une représentation très réjouissante de la dynamique de groupes, que son auteur l'ait ou non voulu !

Je crois en effet que les enseignants sont payés pour partager ce qu'ils savent et, éventuellement, ce qu'ils trouvent. Et je rends grâce à Internet qui me permet en quelque manière de continuer, après tant d'années de retraite, à suivre ma vocation.

Vendredi 26 février 2010

S'en foutre comme de l'An Quarante

Seuls les amoureux du langage pourront comprendre le plaisir que j'ai éprouvé dans la recherche des origines de cette expression.

Il doit bien y avoir trente ans ou plus que le linguiste alors attaché au journal *Le Monde* (et dont j'ai oublié le nom) lançait auprès des lecteurs un avis de recherche sur une expression qui l'intriguait et dont l'origine reste mystérieuse. On savait que l'explication qui venait spontanément à l'esprit, en cette fin du XX^e siècle (une allusion à la débâcle de l'an 1940) ne tenait pas, l'expression étant attestée depuis le XVIII^e siècle, et les autres hypothèses avancées (la date réelle de la mort de Jésus, par exemple) n'étaient guère satisfaisantes. Je répondis pour ma part en attirant l'attention du Maître sur l'ouvrage de Louis Sébastien Mercier, *L'An 2440*, paru en 1771, et qui connut en son temps un très grand succès. Il s'agissait non d'une utopie, comme on l'écrit parfois, car le récit se déroule en un lieu parfaitement identifiable, à savoir le royaume de France toujours gouverné par les Bourbons, mais d'un livre de politique-fiction, qui décrivait la société du futur, régie selon les principes philosophiques, ce qui donnait sans que l'auteur s'en doutât une société que nous qualifierions aujourd'hui de totalitaire.

Je ne reçus jamais de réponse, et aucune suite ne fut donnée à cet article, mais ma contribution ne fut peut-être pas perdue pour tout le monde, à moins que d'autres ne soient parvenus tout seuls au même résultat, ce qui n'est pas non plus invraisemblable. Toujours est-il qu'on lit dans *Le Bouquet des expressions imagées – Encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française*, de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Claude Duneton et Sylvie Claval (Seuil, 1990) cette citation du Père Duchesne (1790) suivie de ce commentaire : « "*Charles Villette, ce bon citoyen qui s'est toujours distingué par son patriotisme et qui se fout de son marquisat comme de l'an 40...*" Pourtant, l'an 40 pourrait être un raccourci de l'An 2440, titre célèbre de Louis Sébastien Mercier paru en 1771 et constamment réédité jusqu'à la Révolution. » Les auteurs notent au passage que cette citation « réduit à néant les hypothèses traditionnelles sur son origine [celle de l'expression] – notamment celle de l'an 40 de la République. », ce qui n'est pas si sûr, puisque dès 1789 on commença à compter les années à partir de la prise de la Bastille, et que c'est en « l'an IV de l'ère de la Liberté », donc en 1792, que fut proposé le calendrier républicain, qui fut adopté par la Convention en 1793, an I de la République, si j'en crois *Wikipédia*.

Mais mon histoire ne s'arrête pas là. Vers 1985, au musée d'Albi, je tombai en arrêt devant une gravure de Toulouse-Lautrec intitulée *En quarante*. On y voyait, au centre, un bourgeois renfrogné attablé dans un café devant un bock, et regardant droit devant lui ; au premier plan, en amorce, sur la gauche de l'image, se tient une femme qui le regarde. Je pensai immédiatement à la quarantaine qu'on imposait aux « filles de débauche » atteintes de la syphilis depuis l'ordonnance royale du 20 avril 1684. On sait en effet que beaucoup d'expressions argotiques ont une origine sexuelle ou scatologique. Ainsi, en avoir ras le bol ne fait pas allusion à une nourriture trop abondante (être gavé) : le mot bol désigne tout simplement, comme dans « avoir du bol »... le cul !

Notons que Toulouse-Lautrec a commis toute une série de gravures portant cette légende. On peut en trouver, en permanence, des reproductions sur Internet : l'une d'elles

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

représente un bourgeois en goguette (un pochard) et une femme, apparemment une prostituée. Mais sur l'autre, il s'agit sûrement d'un couple de bourgeois d'âge mûr, bras dessus, bras dessous, qui semblent se détester cordialement, ce qui s'accorde à la rigueur avec l'idée de quarantaine. De là peut être la traduction anglaise qu'on y accole et qui me paraît un contresens : *In the forties* ! Il est vrai que les Anglais disent que la vie commence *in the forties*, mais nous n'avons pas l'équivalent de ce proverbe (*life begins in the forties*), et Toulouse-Lautrec aurait écrit : « La quarantaine » s'il avait voulu illustrer un âge de la vie bourgeoise ! Je pensais pourtant avoir résolu le problème, quand je fus conduit à deux autres hypothèses.

La première provient de l'enquête inaboutie que je fis à la bibliothèque de la Ville de Paris sur la police de la prostitution, pour vérifier si la quarantaine avait été appliquée jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Curieusement, c'est dans le *Dictionnaire du Français non conventionnel* de Jacques Cellard (je crois bien que c'est lui qui est à l'origine de mes recherches) et Alain Rey que je trouvai l'article suivant :

« *Quarante (en)*

En posture de combat, prêt à se battre, sur se gardes. "Je me mis en quarante et bondis sur le gosse qui riait encore de ma blouse, de moi, et peut-être de mon trouble" (Jean Genet, Miracle de la rose) »

et encore ceci : « *1901. Se carer (carrer) sur ses pieds, assurer son équilibre face à un adversaire. La graphie quarante est constante, à la fois par l'oubli de l'étymologie et par attraction du nombre rond. »*

Cette fois, je tenais mon explication : l'idée de défier, d'être sur ses gardes, rendait bien compte du contenu des trois gravures de Toulouse-Lautrec... mais ne cadrerait pas bien avec l'idée de « s'en foutre ! »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

C'est alors que le hasard m'a proposé une troisième hypothèse : comme je parlais de mon problème en présence d'une amie qui a fait le métier de marchande foraine elle se récria : « Mais je connais, se mettre en quarante, c'est se mettre au turbin, c'est prendre sa place à son étalage ! » Et de m'expliquer que l'expression venait d'un décret de Napoléon (lequel ?) qui aurait réglementé ce métier et fixé l'espace attribué à chaque marchand (à 40 cm au-dessus du sol, et non à terre, comme dans le pauvre étalage de Sarina ?). Sur ce point, mon informatrice n'est guère fiable, et je pencherais plutôt, mais sans preuve, pour un hypothétique « en quarre », vieux mot français rencontré au Morvan, et qui signifiait l'angle, mais aussi le cadre. S'il s'avérait que cette expression, que je n'ai trouvée dans aucun texte, remonte au XVII^e ou au XVIII^e siècle, s'en foutre comme de l'en quarante signifierait s'en moquer comme du turbin ou du règlement et pourrait, étant donné le sens ancien de « foutre », provenir du langage des prostituées.

Encore une trouvaille : j'ai cherché de longue date et sans succès la graphie en carante ; mais Internet ne cesse de s'enrichir, et il fournit actuellement de nombreux exemples de cette expression (Boris Vian, etc.) au sens de se fâcher, se mettre en colère : c'est évidemment ce que signifie la citation de Jean Genet, n'en déplaise à Cellard et Alain Rey ! Enfin, aux dernières nouvelles (Internet toujours), un carant est une planche et une carante est une table, ou une armoire, ce qui nous dispense, pour les marchands, de passer par les règlements de Napoléon !

En conclusion, je manque d'éléments et de temps pour trancher et laisse ce soin à d'autres plus jeunes, plus habiles ou mieux armés qui pourront reprendre ces pistes... sans compter celle de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

jeûner la quarantaine et jeûner la sainte quarantaine au sens de faire carême (*Dictionnaire de l'Académie*, 1832-1835). Mais je crois avoir bien établi que si aucune explication ne rend compte de l'an quarante, il existe de multiples pistes à partir de l'en quarante, et qu'on ne se moque probablement pas de l'an quarante, mais bien de l'en quarante.

Vendredi 26 février-Samedi 2010

Deux slogans à la mode

« pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat et le danger de ce crollement, si je pouvoy planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce point, je le ferois de bon cœur! »

Montaigne, (Essais, XVII, II, *De la presumption*)

Montaigne avait la tête bien faite et bien pleine, et le cœur sensible : il déplorait la torture judiciaire et la maltraitance des enfants, alors très courante selon son témoignage. Pourtant il rêvait d'arrêter le cours de l'histoire, cette « *branloire pérenne* » dont le mouvement perpétuel l'importunait. La fin de l'histoire, une société figée dans un monde immobile : c'est un rêve de privilégiés, ou bien des plus misérables qui voient remettre en cause non leurs privilèges comme on veut faire croire à droite, mais leurs pauvres acquis, c'est-à-dire la reconnaissance souvent obtenue au prix du sang d'un certain savoir-faire et le statut social modeste qui en résulte. Actuellement, ils se heurtent à deux mots d'ordre qui présentent si bien tous les caractères de l'évidence que l'extrême-gauche se réfugie dans les solutions du passé et nie le mouvement, ce qui est un comble, tandis que la gauche se rallie à ces formules sans examen, peut-être parce que ses représentants appartiennent à cette « classe politique » qui ne recrute que des nantis, ceux qui se chargent de nous gouverner, au nom de la démocratie.

1^{er} slogan : « L'État doit réduire son train de vie »

Rien de plus certain : comment un petit pays, dont l'économie est en chute libre, pourrait-il maintenir les dépenses d'une grande puissance ? « *Tout petit prince a des ambassadeurs* » notait déjà La Fontaine. En ce XXI^e siècle où les chefs d'État et les ministres

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

sont en déplacement perpétuel pour régler directement leurs problèmes avec leurs pairs (ce qu'ils pourraient souvent faire aussi bien par vidéo-conférences), à quoi riment ces coûteuses ambassades que chaque province de l'Europe se flatte de maintenir partout, par pure vanité ? Combien d'institutions et d'administrations héritées du passé se chevauchent au point de rendre illisibles et inefficaces nos institutions, comme à la fin de l'Ancien Régime ? Milliers de communes de toutes dimensions, cantons, départements, régions, sous-préfecture et préfectures, que sais-je ? Mais ces mêmes institutions inutiles et coûteuses permettent de multiplier les prébendes dont s'engraisse la classe politique. On se garde bien de répartir dans les régions, qui ont reçu certaines compétences, les fonctionnaires de l'administration centrale, on en recrute de nouveaux.

L'État, qui perd du pouvoir du fait de la décentralisation, en perd aussi au profit des multinationales qu'il est bien incapable de contrôler, et de la grande machine européenne qui est censée le permettre, alors qu'elle est soumise aux lobbies. Au diable l'avarice, on a créé un parlement, une cour de justice, une banque et une grande quantité d'organismes et de postes de responsabilité sans doute utiles, mais sans rien retrancher de tout ce qui fait double emploi au niveau des états-nations. Mieux, on ne cesse de recruter des super-fonctionnaires européens, grassement rétribués (3,5% d'augmentation cette année) et... dispensés de l'impôt, ce qui revient à créer une nouvelle aristocratie.

Nos dirigeants – et ceux qui aspirent à les remplacer – se gardent bien aussi de trancher dans leurs dépenses somptuaires, leurs cumuls et leurs pensions, mais ne cessent au contraire de les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

accroître. Ils réduisent non pas « le train de vie de l'État », mais le train de vie de leurs sujets. Je dis bien sujets, car qui aurait encore la naïveté, dans ce pays, de se prendre pour un citoyen ? Ils font des économies sur les hôpitaux (au profit des cliniques privées), sur la protection sociale (au profit des compagnies d'assurances) et sur l'éducation (au profit de l'enseignement privé, c'est-à-dire religieux) mais se vantent de ne plus remplacer un fonctionnaire sur deux : comme ce raisonnement comptable n'a pas de sens, ils continuent à recruter, mais à bas prix, dans des emplois précaires, un personnel surqualifié mais taillable et corvéable à merci. Tous (enfin, presque) font les frais de cette politique : les agents de l'État et des ex-services publics, bien sûr, mais aussi l'immense majorité de la population, qui n'a plus affaire qu'à un personnel légitimement démotivé, quand il n'est pas désespéré.

2^{ème} slogan : « Il faut plus de flexibilité »

Les travailleurs durement touchés par l'évolution des technologies et les agissements des marchés incontrôlés protestent en invoquant leurs savoir-faire, ce qui est bien compréhensible de leur part, mais quand les syndicats reprennent à leur compte cet argument, ils ne jouent pas leur rôle de guides (au sens d'éclaireurs), et se laissent aller à la démagogie par paresse et manque d'initiative. Que de savoir-faire irrémédiablement oubliés, ou parfois laborieusement reconstitués par des historiens curieux, de l'érection des mégalithes à la construction des pyramides et à l'industrie des diligences ! Parce que personne n'a trouvé de cheville pour fixer la roue de l'histoire, il faut bien s'adapter, se reconverter, même si cela se fait à grande douleur. Les structures rigides de la société française n'ont pas résisté à la pression, les statuts ont volé en éclats, seul celui des possédants tient encore, et pour combien de temps ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mais qui a eu l'audace de demander à ceux qui produisent pour tous, par leur travail, tout le nécessaire et tant de superflu, de se montrer « flexibles » ? Ceux, bien sûr, qui se gardent de remédier, parce qu'il en tirent profit, aux incroyables rigidités de l'appareil d'État ! Flexible rime avec docile et servile, et c'est bien de la docilité qu'on exige, la servilité que l'on veut imposer, en attendant de rétablir le servage. Y a-t-il une limite à l'oppression ? On ne voit pas de révolution poindre à l'horizon. Les esclaves ne savent déclencher que des révoltes vite réprimées. En sommes-nous déjà là ?

Jeudi 4 mars 2010

Europe et patates

Je suis, sur le plan politique, un chaud partisan de l'Europe, tant le cadre des petits états-nations est devenu étroit et inefficace sur tous les plans. J'éprouve un sentiment de libération à pouvoir me déplacer sans passeport ni change dans ce grand espace, et sa cour de justice est le dernier rempart qui nous protège de l'arbitraire qui s'installe sournoisement dans notre douce France.

Toutefois je suis sans illusions : lorsque mon père était jeune, il voyageait aussi sans passeport, parmi des peuples dont les nationalismes allaient engendrer un demi-siècle de massacres... La construction européenne n'est pas, comme on le répète bêtement, une garantie de paix éternelle : d'abord parce qu'elle peut générer un nouveau nationalisme, ensuite parce que des conflits nord-sud ne sont pas à exclure. Les exemples de la croisade des Albigeois et, plus près de nous, de la guerre de Sécession et de l'éclatement de la Yougoslavie sont là pour le rappeler... Après tout, la guerre civile n'est pas faite pour les chiens mais, comme toute guerre, pour les grands singes et, par conséquent, pour les hommes.

J'ai voté régulièrement pour tous les traités qui pouvaient affermir l'Europe. Qu'elle fût d'abord une construction au service de la haute finance et du grand commerce international ne me paraît pas un péché originel : il faut bien commencer par un bout, et l'Allemagne du *Zollverein* n'a pas procédé autrement. Encore faudrait-il que d'autres forces sociales prennent le relais et que les politiques prétendument de gauche veuillent bien s'aviser du fonctionnement anti-démocratique de ses institutions et se mettre en devoir d'y porter remède.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

La guerre des O.G.M., dans laquelle je ne saurais prendre position, du fait de mon ignorance, est un bel exemple de cette dérive : le parlement européen est opposé à la culture et à la commercialisation de plantes génétiquement modifiées ; pourtant, la Commission européenne a décidé de son propre chef que chaque état pourrait autoriser des pommes de terre résistant aux antibiotiques. Or cette commission qui a seule le droit d'initiative en matière de fiscalité et d'économie et que le parlement ne contrôle que sur sa gestion, est une petite assemblée de 27 délégués nommés par les chefs d'état de l'Union. Il s'agit en somme d'une sorte de chambre des Pairs, dont les membres sont désignés par des princes (eux-mêmes élus, il est vrai). Cette bizarrerie est évidemment bien commode pour les lobbies, officiellement représentés et très actifs à Bruxelles : il est bien plus facile de convaincre une trentaine de décideurs, quels que soient les arguments employés, de la coïncidence des intérêts des multinationales et de l'intérêt général, que 626 députés qui reflètent la diversité des états et de l'opinion !

Il n'y aura pas de démocratie en Europe tant que des partis appelés à gouverner ne s'engageront pas à remettre sur pied les institutions, qui marchent sur la tête : le rôle consultatif devrait revenir à la commission, qui n'est qu'une chambre haute, et la décision appartenir au parlement. Mais je rêve : depuis que le parti socialiste a acquis « une culture de gouvernement », ses chefs ont le même intérêt que les barons de droite à maintenir ce pouvoir de princes : pouvoir d'agir dans le monde dérisoire, sans doute, comme celui des rois africains de jadis et de toujours, mais pouvoir illimité de nuire, comme ces derniers, à leurs sujets.

À propos d'Europe : il paraît que les ambassades de nos roitelets

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

sont de la plus grande utilité pour le commerce : soit ! Mais un équivalent international des chambres de commerce beaucoup moins dispendieux devrait suffire ? On apprend dans le même temps que l'Europe va se doter prochainement de 3 000 diplomates : comme chacun constate, dans le monde, que l'Union européenne n'a aucune existence dans les relations internationales (Obama vient de donner une belle gifle à nos grands chefs en refusant de perdre son temps avec eux), on se réjouira qu'ils puissent malgré tout distribuer à nos frais de nouvelles pensions à leurs courtisans.

Mardi 9 mars 2010

Pelure d'oignon

J'ai noté dans mes *Témoignages* que ma tante Maria craignait qu'en filmant les siens, je ne m'empare d'une partie de leur être, comme si l'image que je leur dérobaient était une des innombrables pelures qui les composaient :

« Mon oncle et ma tante n'aimaient pas me voir trop lire, et ne le toléraient que parce que je n'étais pas leur fils. Leur conception du monde était étrangement archaïque, presque primitive. Un jour où je montrais à ma tante, du haut de l'escalier de son grenier, des nuages qui évoquaient superbement des forêts, des lacs et des tours, elle me répondit simplement : "Qui sait ?" Quand je voulus filmer sa famille, il me fallut d'abord la convaincre qu'en prenant leur image animée, je n'allais pas amputer mes modèles.

Il est vrai que Balzac avait éprouvé cette même crainte que lui inspirait la photographie, et l'avait même théorisée, ce que j'ai découvert en préparant un cours à Vaugirard.» C'était, notais-je, une conception qu'on retrouve chez Honoré de Balzac. Grand amateur des prétendues « sciences » occultes (magnétisme, télépathie...) il fait en 1847, dans *Le Cousin Pons*, l'apologie de la chiromancie :

« En ne regardant que le côté possible de la divination, croire que les événements antérieurs de la vie d'un homme, que les secrets connus de lui seul peuvent être immédiatement représentés par des cartes qu'il mêle, qu'il coupe et que le diseur d'horoscope divise en paquets d'après des lois mystérieuses, c'est absurde ; mais c'est l'absurde qui condamnait la vapeur, qui condamne encore la navigation aérienne, qui condamnait les inventions de la poudre, de l'imprimerie, des lunettes, de la gravure et, la dernière, la daguerréotypie. Si quelqu'un fût venu dire à Napoléon qu'un édifice et un homme sont incessamment et à toute heure, représentés par une image dans l'atmosphère,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

que tous les objets existants ont un spectre insaisissable, perceptible, il aurait logé cet homme à Charenton [...] Et c'est là, cependant, ce que Daguerre a prouvé par sa découverte. »

Le célèbre photographe Nadar, grand ami de l'écrivain, a rapporté après sa mort (1850) une conversation qui montre son attachement à ces idées :

« Selon Balzac, chaque corps de la nature se trouve composé d'une série de spectres, en couches superposées à l'infini, foliacées en pellicules infinitésimales, dans tous les sens où l'optique perçoit ce corps. L'homme à jamais ne pouvant créer – c'est-à-dire, d'une apparition de l'impalpable, constituer une chose solide, ou de rien, faire une chose – chaque opération daguerrienne venait donc surprendre, détachait et retenait en se l'appliquant, une des couches du corps objecté. De là, pour ledit corps, et à chaque opération renouvelée, perte évidente d'un des spectres, c'est-à-dire d'une partie de son essence constitutive. Y aurait-il perte absolue, définitive, ou cette déperdition partielle se réparait-elle consécutivement dans le mystère d'un renouveau plus ou moins instantané de la matière spectrale ? Je suppose bien que Balzac, une fois parti, n'était pas homme à s'arrêter en aussi bonne route, et qu'il devait marcher jusqu'au bout de son hypothèse. Mais ce deuxième point ne se trouva pas abordé entre nous. »

Texte cité par Michel Braive (*L'Âge de la photographie*)

Mardi 19 décembre 2009

En lisant le très stimulant ouvrage d'Alfred Gell, *L'Art et ses agents*, j'ai appris que Balzac empruntait son étrange théorie à celle des « simulacres flottants » de Lucrèce et d'Épicure, qui sous-tend implicitement la sorcellerie : je ne croyais pas si bien dire !

Mardi 9 mars 2010

Mémoires de France

J'étais invité, hier, à la présentation du documentaire *La France des camps* de Denis Peschanski et Jorge Amat par l'*Association Ciné-Histoire*. En traversant la place de l'Hôtel de Ville, je suis tombé en arrêt devant l'affiche ignoble du film *La Rafle* de Roselyne Bosch : on y voit un brave agent de police portant les sacs de deux petits écoliers juifs qu'il guide vers ce qu'on devine être le salut !

Certes, il y eut des fonctionnaires de police qui, comme on dit, « ont sauvé l'honneur » en fermant les yeux quand il le fallait ou mieux, en avertissant les familles menacées. L'un de nos amis, Élie Sissa, époux d'une des rares rescapées d'Auschwitz, est mort tout récemment avec l'étrange remords d'avoir été jeté hors du Vel' d'Hiv par un de ces policiers qui le connaissait, échappant ainsi à une mort certaine, mais abandonnant malgré lui à leur sort (il avait quatorze ans !) ses meilleurs amis. Mais enfin, ces familles ne se sont pas rendues de leur plein gré dans cet enfer, elles y ont bel et bien été jetées par la police de Vichy, c'est-à-dire par les fonctionnaires recrutés par la République et passés sans état d'âme, pour la plupart, au service de l'État français ! Au lieu de quoi cette image veut donner aux nouvelles générations le sentiment qu'il y eut autant (et peut-être plus) de générosité que de complicité empressée ou lâche dans les rangs de cette police ! Voilà pourquoi, sans doute, le premier geste de de Gaulle fut de lui donner la fourragère ?

J'ai vu à la télévision la présentation de *La Rafle*, et je suis bien certain de ne jamais voir ce film. Les bonnes intentions de ses auteurs ne font pas de doute, malheureusement l'enfer en est pavé ! C'est une erreur irréparable de vouloir faire du grand

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

spectacle avec la Shoah et, d'une manière générale, avec l'horreur. Je me souviens encore, même si j'en ai oublié le titre et le sujet, de ce film d'Andrzej Wajda qui s'ouvrait sur la libération d'un camp de la mort : un panoramique faisait découvrir au spectateur les déportés qui venaient, gras à faire craquer leur tenue de bagnards soigneusement repassée, s'agglutiner derrière les barbelés ! Même impression devant ces prises de vues du Vel'd'Hiv reconstituées : non pour les plans d'ensemble, qui sont un beau travail ; mais dès que la caméra s'approche des visages, il est impossible d'y croire ! Des enfants roses et bien nourris ont beau faire de leur mieux pour exprimer l'affliction, il suffit de les comparer, par exemple, à la photo de la famille d'Isaac Pinto publiée dans mon album et prise quelques jours avant son arrestation pour comprendre que toute tentative de reconstitution réaliste est vouée à l'échec.

Mais revenons à *La France des camps*. La projection a été précédée par une brève présentation faite par Denis Peschanski, qui conclut en disant que ce film posait le problème des possibles dérives du fonctionnement d'institutions démocratiques. Le film est un documentaire rigoureux et implacable, qui montre comment les camps d'internement administratif créés par la Troisième République en 1938 à l'intention des « indésirables étrangers » puis des Tziganes, se sont transformés en lieux d'extermination ou antichambres de la mort, avec à l'appui de ce discours documents et témoignages : c'est bien la seule façon (avec la poésie) d'aborder ce sujet.

Pendant la discussion qui suivit la projection, une question me brûlait les lèvres : pourquoi faut-il, en France, attendre trois quarts de siècles et l'autorisation d'un président de la République (merci, M. Chirac !) pour aborder les sujets qui nous font honte ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

On ne doit jamais cesser de se remémorer la Shoah, certes, mais qu'attendent les médias pour porter sur la place publique le débat sur les camps où l'on entasse réfugiés et candidats à l'émigration, y compris leurs enfants, non seulement aux portes de l'Europe mais partout en France, et jusqu'à Vincennes, aux portes de Paris ? Mais la moyenne d'âge de l'assistance était élevée, et saignaient là tant de plaies qui ne se refermeront jamais que je cherchais encore mes mots quand une intervenante posa la question, en l'associant au problème des tziganes, que le film mentionne sans vraiment l'aborder. Elle sut trouver des mots si justes que j'applaudis d'enthousiasme, et j'eus la satisfaction de n'être pas le seul.

Je ne m'étendrai pas sur la réponse de Denis Peschanski, de peur de le trahir. Je noterai seulement qu'il est l'auteur d'un ouvrage publié en 1994 par le C.N.R.S., intitulé *L'Internement des tsiganes en France 1940-1946* et réédité ce mois-ci. Et que c'est, pour autant que j'en puisse juger, un historien rigoureux, et sans le moindre doute, un honnête homme. J'ajouterai qu'il confirma qu'en annonçant que son film était destiné à nous mettre en garde contre les dérives possibles des institutions démocratiques il avait bien pensé aux camps de rétention administrative actuels. Il ajouta, avec raison, que l'historien est plus sensible aux différences qu'aux ressemblances, et que c'est rendre un mauvais service à une cause que de tout confondre. Sur quoi, il raconta une anecdote qui laisse beaucoup à penser.

C'était, je crois, à l'époque où Nicolas Sarkozy était ministre de l'Intérieur. L'administration avait ouvert (au début de la présidence de Mitterrand, c'est moi qui le signale) un centre de rétention administrative pour étrangers en situation irrégulière sur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

le site de Rivesaltes qui « accueillit » jadis les réfugiés espagnols, puis les juifs allemands, etc. Denis Peschanski, au cours d'un entretien avec le préfet, lui représenta quel serait le scandale pour des touristes américains venant visiter les restes du camp de concentration français de découvrir sur son emplacement, ou à deux pas, un camp de rétention ! Le camp fut fermé, c'était en 2007.

Mais on en ouvrit d'autres ailleurs... Cher Denis Peschanski, permettez-moi de vous dire que ce que vous avez pris, malgré votre modestie, pour une petite victoire, a conduit la France éternelle à pousser ses saletés sous le tapis, ce qu'elle s'entend parfaitement à faire, afin de donner d'elle-même une image présentable. Contrairement à ce que disait une vieille ganache, les Français n'ont pas la mémoire courte : l'Ancien Régime, la Révolution, la Commune, l'Affaire Dreyfus, la collaboration, ils connaissent. J'ai eu déjà l'occasion de m'en expliquer à propos des jeux de nos petits Morvandiaux (pp. 44-45). Mais il est aussi dans la tradition de leurs gouvernements de s'efforcer de les décerveler. Si l'on s'en tient à sa classe dirigeante, on peut bien dire : « France, tu as la mémoire courte ! »

En sortant de l'auditorium de l'Hôtel de Ville, j'ai acheté mon journal et lu ce titre : « *Le plus grand centre de rétention de France ouvre près de l'aéroport de Roissy* » Encore une fois, si le principe est le même que celui des camps d'internement de 1938, son application est, jusqu'à présent, moins inhumaine, quoique les enfants soient aussi concernés, mais restons vigilants ! Aussi bien, je ne sache pas que radio et télévision aient relayé cette information !

Mercredi 17 mars 2010

Le Principe de Karski

Vu l'interview de Karski, ce témoin polonais qui témoignait longuement dans *Shoah* et dont Lanzmann, avec raison, n'avait pas retenu la deuxième journée de tournage, où le *young man* de jadis apparaît sous un jour très différent. Ici l'homme, bouleversé la veille par les souvenirs qu'il avait accepté d'évoquer, pose avec tant de solennité et de satisfaction de soi que c'en est touchant ; on sent bien qu'il répète avec plaisir un numéro mis au point de longue date. Mais il ne parle jamais au hasard, écoute les questions, prend toujours le temps de réfléchir avant d'y répondre, et analyse la situation de l'époque avec une rare intelligence : eh oui, nous sommes programmés de telle façon que nous ne pouvons croire, à moins d'en être les témoins directs, à des événements auxquels notre histoire ne nous a pas préparés. C'est ce que j'appelle « le principe de Karski ». Il s'applique aux contemporains du génocide nazi comme aux communistes des pays occidentaux et à beaucoup d'hommes de gauche, qui de bonne foi refusaient de croire au Goulag et aux crimes de Staline.

Le génocide fait si bien partie de l'horizon de nos contemporains qu'ils ne peuvent comprendre l'attitude des Alliés, celle de la Résistance et des cheminots en France, et celle du pape : vaccinés contre certaines formes de l'horreur, ils sont en quelque sorte puceaux de l'Histoire. Ils disent : « Plus jamais ça ! » bien sûr, mais parce que cela s'est une fois produit, cela peut se reproduire. C'est en vertu de ce même principe qu'ils peuvent supporter avec insouciance, comme l'humanité a appris de longue date à s'accommoder des famines, des guerres et de la torture qui sont le pain quotidien de son histoire, les périls qu'ils côtoient, en particulier celui que représentent les armes nucléaires, et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

poursuivre allègrement leur chemin, alors que le sol se dérobe sous leurs pas, comme ces personnages de bandes dessinées qui courent dans le vide sans s'apercevoir qu'ils ont dépassé le bord de la falaise. Peut-être cette inconscience est-elle nécessaire à notre survie ?

Lanzmann a donc bien fait de monter et de publier cette partie du témoignage de Karski, dans la mesure où elle est de nature à dessiller les yeux des générations actuelle et à venir. Il est plus difficile de le suivre dans la polémique qui l'oppose à Haenel. On ne saurait demander à autrui d'être traumatisé comme le fut notre génération par un événement qu'il n'a ni vécu ni découvert. Il est vrai que la vision que ce romancier a de l'histoire est mesquine, mais même les médiocres ont le droit de s'exprimer, sinon qui donc oserait le faire ? Certainement pas moi !

Dimanche 21 mars 2010

Économie

Depuis que nos prétendus socialistes se sont donné une « culture de gouvernement » et se sont faits les chantres de l'entreprise, une tribu nombreuse, bavarde (pour ne pas dire criarde) et pleine d'assurance sévit sur les médias et nous assourdit de ses doctes disputes : celle des économistes !

Cherchant une définition d'une discipline si importante, je n'ai pas trouvé mieux que celle de *Wikipedia* :

« L'économie, ou l'activité économique (du grec ancien οἰκονομία "administration d'un foyer", de οἶκος "maison, dans le sens de patrimoine" et νόμος "loi") est l'activité humaine qui consiste en la production, la distribution, l'échange et la consommation de biens et services. L'économie est étudiée par les sciences économiques qui prennent appui sur des théories économiques. »

Pour être exhaustif, je me permettrai d'ajouter à la production, la distribution, l'échange et la consommation... l'épargne, qu'on peut, il est vrai, considérer comme une production ou une consommation différée. En revanche je m'assoierai sans façon sur la notion de « biens rares » gravement introduite par un certain Monsieur Barre, qui en dépit de sa suffisance ignorait que grâce à la bonne gouvernance assurée par lui-même et par ses semblables, tous les biens sont rares, et de plus en plus, pour la majeure partie de l'humanité et dans une proportion qui ne cesse de croître, à commencer par l'air respirable et l'eau potable.

La première partie de la définition ne me paraît donc pas poser de problème. et je n'ai aucune compétence pour disserter sur la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

seconde, qui traite de sciences économiques. Toutefois, comme j'appartiens à une espèce pour qui « rien de ce qui est humain n'est étranger », je me suis bien sûr interrogé sur le caractère scientifique du discours économique. Je suis alors tombé en arrêt sur des propos de Gérard Jorland rapportés par *Le Monde* à l'occasion de la publication de son livre (passionnant) *Une Société à soigner*, qui retrace l'histoire des hygiénistes aux XVIII^e et XIX^e siècles, et que voici :

« La question philosophique qui m'a toujours guidé, c'est la capacité prédictive de la science. Prévoir par le calcul l'existence d'une planète, comme l'a fait Le Verrier, ou l'existence d'éléments chimiques, comme l'a permis Mendeleïev, ou encore l'existence d'une particule élémentaire, que Higgs met ses collègues au défi d'observer... Comment est-ce possible ? »

Si Gérard Jorland s'est intéressé aux travaux de philosophie des sciences de Koyré [ajoute Roger-Pol Droit, auteur de l'article où j'ai trouvé ce texte], c'est qu'ils proposaient à cette question une réponse claire : les sciences sont prédictives pour autant qu'elles sont mathématiques. *« J'ai alors voulu tester cette réponse sur l'économie. Elle représente en effet le cas particulier d'une discipline entièrement mathématisée, mais qui n'est pas prédictive ! La crise récente en fournit un exemple cuisant : aucun modèle théorique ne l'a vue venir, et ceux qui l'ont prédite l'ont fait grâce à leur intuition, non grâce à leurs équations. »*

Soit, mais à cette aune, aucune de nos prétendues « sciences humaines » ne devrait se parer de ce titre : d'abord parce qu'elles ne sont guère mathématisées, ensuite parce qu'aucune n'est prédictive. On s'en tire ordinairement en distinguant sciences dures (*hard*) et sciences molles (*soft*). Le terme français dit assez en quel mépris sont tenues les secondes, et bien à tort, car il est bien des façons de connaître, y compris hors du champ des sciences

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

humaines : on sait très bien que l'on aime ou que l'on déteste, bien qu'on soit incapable de dire ce qu'il adviendra de cet amour ou de cette haine, et ce savoir est plus important pour chacun de nous que tous les résultats des sciences réunis ; savoir jouer d'un instrument, fabriquer un meuble à partir du bois brut, peindre, cuisiner, écrire, bricoler, vaut bien la prédiction de la prochaine éclipse. Peut-être serait il plus honnête de réserver le titre de science aux sciences *hara*, et de parler plus simplement, pour les autres, de savoirs.

Tel est pourtant le prestige du mot science, que chaque détenteur d'une partie des connaissances humaines s'en réclame. J'ai beaucoup de respect, par exemple, pour le droit constitutionnel et ses représentants : ayant eu à relire une thèse fort brillante, je me plais à reconnaître, dans la mesure (très limitée) où je puis comprendre ce texte, que son jeune auteur possède dans ce domaine des connaissances positives très pointues, et argumente avec rigueur et talent. Mais la revendication de scientificité dans des domaines où l'idéologie règne si visiblement ne laisse pas de me gêner. Non que l'idéologie soit absente des sciences dures : mais toute la démarche scientifique consiste à l'éliminer, ce qui n'est possible, non sans travail, que parce que leur objet, précisément, n'est pas humain.

Pour en revenir aux « sciences » économiques, il me semble, à suivre les interminables débats qu'elles suscitent entre spécialistes et dont les médias nous régalent, que si des gens honnêtes arrivent à la rigueur à s'entendre sur la définition et la description de certains processus, ils échouent dès qu'il faut passer du constat aux projets, parce que leurs raisonnements s'appuient non sur les faits mais sur des présupposés idéologiques. Les uns, soucieux des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

conséquences humaines des décisions à prendre, mais aveuglés par le modèle dominant qui traite de l'économie comme d'une mécanique et semblables aux médecins de Molière, proposent des remèdes qui ne font qu'affaiblir le malade. Les autres sont simplement les serviteurs zélés des riches, et toute leur science, moins noble que celle des pickpockets, consiste à élaborer des procédés destinés à puiser dans la poche des plus pauvres pour enrichir toujours plus leurs maîtres.

Puisqu'elles ne sauraient se passer d'idéologie, je prendrai au sérieux les prétendues « sciences économiques » le jour où elles se donneront pour première tâche de calculer quelles ressources sont nécessaires à une femme, un enfant, un homme, non pour survivre mais pour vivre dignement, ce qui suppose un habitat adapté au climat, une nourriture saine et suffisante, de l'eau potable, l'accès aux soins médicaux et une éducation qui ne vise pas seulement à les rendre utilisables par la machine de production, mais qui leur permette d'épanouir ce qu'il peut y avoir en eux de potentialités créatives ; le jour où elles s'assigneront pour seconde tâche de proposer les mesures qui permettent à tous d'accéder à ces ressources !

Mais pourquoi faudrait-il s'en remettre à des spécialistes autoproclamés ? Ces tâches reviennent évidemment à tous ceux qui refusent d'être des sujets, des serfs ou des esclaves. Ils n'y parviendront pas en jouant le jeu truqué de nos prétendues démocraties, mais en trouvant et en imposant de nouvelles formes d'organisation. Je veux voir dans la vitalité du monde associatif les prémices de cette révolution.

Dimanche 28 mars 2010

Révolution

J'ai plusieurs fois écrit ce gros mot qui suscite chez beaucoup de nos républicains (mais qui, de nos jours, ne se réclame pas de la République ?) la gêne ou l'ironie. Tantôt je condamne celle que prônent des politiciens peu inventifs qui se repaissent inlassablement de leurs vomissures, comme le chien de la *Bible*, tantôt je l'appelle de mes vœux.

Ce mot a mauvaise presse parce qu'il évoque les images sanglantes de la Révolution française et de toutes celles, plus ou moins avortées, qui jalonnent le long XIX^e siècle jusqu'à la mauvaise copie russe d'octobre 1917 et à ses affreuses séquelles. Et il est vrai que dans des sociétés aussi rigides que celle de l'Ancien Régime, où la classe dirigeante exerçait une pression féroce pour se maintenir, seule une violence égale pouvait faire bouger les lignes. On peut aussi penser que les sociétés américaines, où la violence fondatrice est encore toute neuve, feront difficilement l'économie d'un nouveau bain de sang quand le modèle actuel aura cessé de fonctionner, même de façon chaotique comme c'est aujourd'hui le cas : je ne verrai pas cet événement, mais suis persuadé qu'il est programmé pour ce siècle.

Mais je suis beaucoup plus optimiste en ce qui concerne la vieille Europe, même si ses vieux démons continuent de la tarauder. Je constate en effet que depuis la chute du mur de Berlin, elle a connu une véritable Contre-Révolution qui continue à se développer et à briser impitoyablement tout ce que deux siècles de luttes acharnées des classes populaires avait arraché à la bourgeoisie. Or ce retournement inouï de l'histoire ne s'est nullement appuyé sur une Terreur Blanche, comme ce fut le cas

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

dans les phases de réaction du XIX^e et du XX^e siècles.

Je crois indispensable une riposte au pouvoir arrogant et méprisant qu'exercent aujourd'hui les représentants modernes de la bourgeoisie – banquiers qui ne contribuent plus à la production de richesses, patrons des multinationales imbus de leur prétendue compétence et surtout préoccupés d'échapper aux lois, chefs d'entreprises qui ont trouvé une cuillère d'or dans leur berceau et sont souvent incapables de la conserver – tous ne cherchent qu'à s'enrichir par le jeu, comme des fils de familles dévoyés, et aux frais de ceux qui travaillent ou qu'ils empêchent de travailler !

Mais nos vieilles sociétés ont multiplié les contre-pouvoirs et développé l'esprit critique et le goût de s'exprimer et de se réunir en associations où les problèmes de pouvoir interne sont secondaires par rapport aux fins recherchées (justice, logement, santé, éducation, droits de l'homme, etc.) : c'est pourquoi il y a sans doute beaucoup plus à espérer d'elles que des partis, fourbus et piégés par des modèles anciens et le mirage des ambitions personnelles. Il y a aussi beaucoup moins à craindre de violence de leur part, parce qu'elles sont tournées vers l'avenir et ne ressassent pas les vieilles histoires du passé.

Mercredi 31 mars 2010

Réformons la Constitution !

« Dans une interview aux Echos vendredi, l'ancien ministre du budget se prononce pour que "l'on modifie la Constitution en prévoyant que la loi de programmation des finances publiques, qui deviendrait quinquennale, fixe un objectif contraignant de réduction des dépenses pour l'Etat et la Sécurité sociale". » (Le Monde, 2 avril 2010)

M. Jean-François Copé ne coûte sans doute pas plus cher aux contribuables que la moyenne de ses collègues ; c'est injuste, car il est impayable ! Des naïfs s'imaginent peut-être que réduire les dépenses de l'État et, pourquoi pas, celles de la Sécurité sociale, n'est en ces temps de crise et d'endettement qu'une question de bonne gouvernance, et que le seul problème est de savoir dans quelles dépenses il faudra tailler. Que nenni, vous n'y êtes point, sachez qu'en notre bon vieux pays, rien ne se fait si on ne l'inscrit dans la Constitution ! Des esprits chagrins objecteront peut-être que le droit au logement est reconnu par plusieurs lois comme découlant du préambule de la Constitution et que... mais on balaira sans peine les arguments de ces factieux, en leur faisant remarquer que le préambule est une chose, et les articles de la Constitution une autre. Ce n'est quand même pas la faute de nos réformateurs s'ils parent au plus pressé, et n'ont pas encore eu le temps de régler ce point de détail !

Les bons citoyens, chaussant les bottes de M. Copé, auront à cœur de lui suggérer quelques nouveaux articles qu'il est urgent d'introduire dans notre Constitution. Pour ma part, je me permets d'en proposer quelques uns :

1. Le Président de la République et les ministres sont tenus de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

traiter avec politesse leurs concitoyens ; cette disposition s'applique également à celles et ceux qui ont exercé ces fonctions ou y aspirent.

2. Le Parlement détient le pouvoir législatif : il vote les lois proposées par le Président de la République, directement ou par l'intermédiaire de députés ou de sénateurs ; en vertu du droit de remontrance, il peut également présenter respectueusement ses observations au Président, qui décide en dernier ressort de la suite à leur donner.
3. Les magistrats, qui sont détenteurs du troisième pouvoir, doivent se soumettre avec le plus grand respect et le plus grand empressement aux deux premiers.
4. La presse et les médias, représentant le quatrième pouvoir, se feront un devoir de servir dévotement les trois premiers et de chanter leurs louanges.
5. Le Peuple souverain est la source du pouvoir. Il exerce cette prérogative en votant chaque fois qu'on le sonne. Entre les scrutins, ce serait un abus de sa part de se mêler des affaires publiques dont il a ainsi délégué la gestion.
6. La Sécurité sociale, la Santé, l'Éducation, les Transports et d'une façon générale tout ce qu'on appelle les services publics relèvent des entreprises privées, seules capables de répartir les prestations en fonction du mérite des citoyens, c'est-à-dire de l'argent qu'eux-mêmes ou leurs parents ont su accumuler. Ceux qui n'auraient pas les moyens d'accéder à ces prestations sont confiés à la charité publique et aux O.N.G.
7. Les enseignants sont payés non pour en saigner, mais pour enseigner la pensée libérale, les militaires pour cogner et saigner, et tous les fonctionnaires civils et militaires pour obéir en silence.
8. Les travailleurs licenciés et les chômeurs sont dans l'obligation

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

d'accepter tout emploi qui leur est proposé en n'importe quel point de la planète, pourvu que leur soit assuré un salaire équivalant au salaire moyen pratiqué pour ce type d'emploi dans le pays qui leur sera assigné. C'est leur humble mais louable contribution à la mondialisation.

Je laisse à nos éminents spécialistes du droit constitutionnel le soin de mettre dans les formes requises cette première mouture. Bien entendu, l'adoption de ces amendements salutaires donnera lieu à un toilettage général de la Constitution, afin que n'y subsiste aucune disposition qui puisse leur être opposée.

Soucieux, comme M. Jean-François Copé, de ménager le budget de l'État, je suggère enfin que l'ensemble de ces amendements soit voté par le Congrès en une seule fois, et que de nouvelles réformes de la Constitution ne puissent être entreprises que tous les dix ans.

Samedi 3 avril 2010

Tolérance

« Je ne crois pas qu'il puisse y avoir d'égalité dans une société dominée par la religion. Les pays occidentaux prônent le développement économique pour diminuer la pauvreté. Or, en Arabie Saoudite par exemple – un pays économiquement développé, – les femmes sont privées de tous les droits. Il est impossible de faire co-exister la suprématie de la religion et la liberté d'expression, les droits des femmes et la démocratie. C'est pourquoi je tiens cette domination religieuse comme le principal ennemi de l'émancipation des femmes. »

(Taslina Nasreen, *Le Courrier de l'UNESCO*, Juin 2000)

L'intolérance a encore de beaux jours devant elle, parce que tout combat, si juste soit-il, peut l'engendrer.

Je ne dis pas cela pour Taslima Nasreen, femme admirable dont on ne peut que saluer le courage et l'engagement, et je souscris pour ma part entièrement à ses propos. Car ce qu'elle condamne, ce n'est pas la religion en elle-même : dans une interview donnée l'autre matin à *France Culture*, elle précise qu'elle a rencontré des croyants musulmans favorables aux thèses féministes et à la liberté d'expression, au point d'être obligés de s'expatrier, comme certains journalistes algériens. Ce qu'elle met en cause, c'est la domination d'une société par la religion, c'est-à-dire par les clercs et les politiciens qui en font métier.

Le folklore anticlérical du siècle dernier est d'une violence que nécessitait la lutte contre une Église catholique dominatrice et qui, par nature, ne peut renoncer à une once de son pouvoir. La séparation des églises et de l'État a libéré la société française de son emprise, et la plupart des catholiques ont fini par l'accepter et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

même par y trouver avantage dans la mesure où elle déliait l'Église de toute subordination au politique. Mais la papauté ne s'y est jamais résignée, et s'efforce même de peser sur une scène plus vaste en demandant à l'Europe de reconnaître ses racines chrétiennes, comme si elle ne devait pas tout autant à la pensée des Lumières, au judaïsme, à l'islam et d'abord à ses racines païennes que les splendeurs du palais du Vatican attestent, les papes ayant chaussé les bottes des empereurs romains et repris pour un temps leurs mœurs et pour toujours leur prétention à gouverner le monde.

Il convient donc de rester vigilants vis-à-vis d'une Église qui n'a rien oublié ni rien appris. Mais il faut aussi prendre garde à la présence d'une nouvelle sorte d'intolérance née de ces luttes : des hommes politiques, des journalistes, des associations font leur fonds de commerce de la laïcité dont ils font une espèce de religion non moins normative et ennemie des libertés que celle qu'ils dénoncent. L'actuel déchaînement politique et médiatique à propos des prêtres pédophiles relève en partie de ce folklore peu glorieux de la République : c'est le cas affligeant de Plantu, dessinateur qui eut du talent mais qui s'essouffle depuis longtemps et dont les dessins, bourrés de ses anciennes trouvailles devenues clichés ne se suffisent plus sans le recours à des textes de plus en plus envahissants, dépourvus d'humour, voire orduriers. Rien de nouveau sous le soleil, direz-vous, depuis les combats homériques du vieux parti radical de la Troisième République ?

Pas si sûr ! Ce qui est condamnable dans cette affaire, c'est la prétention de la hiérarchie romaine de se placer au-dessus des lois, pratiquant l'*omerta* comme n'importe quelle mafia pour ne pas

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

être éclaboussée par le scandale. Il ne s'agit même pas de laver son linge sale en famille : on se contente de déplacer les déviants quand on ne peut plus fermer les yeux, leur permettant de prolonger impunément leur carrière criminelle. Mais est-ce une raison pour marquer du sceau de l'infamie l'ensemble des prêtres et des croyants ? C'est pourtant ce que font allègrement et sans surprendre certaines églises rivales et leurs médias, comme s'ils ne comptaient pas de pédophiles dans leurs rangs, ou un théologien catholique en délicatesse avec Rome, qui enfourche le dada du célibat des prêtres pour régler quelques vieux comptes. Sans entrer dans une polémique qui ne m'intéresse pas, je ferai observer que la plupart des célibataires ne sont pas pédophiles, et qu'on n'en compte sans doute pas moins parmi les hommes mariés – Montherlant était célibataire et Gide était marié – et pères de famille.

Mais l'Église a de longue date perdu griffes et dents, elle ne fait que se survivre, et la plupart des catholiques ont pris avec elle leurs distances, appris à relativiser le dogme et les bulles et ne se sentent pas personnellement stigmatisés par les attaques dont elle est l'objet. Plus grave sans doute est la campagne menée en permanence dans notre pays contre l'islam, pour deux raisons :

- parce que l'interprétation intégriste qui en est faite par les barbus et qui sert de justification à ce nouveau visage de l'intolérance présente de vrais dangers et doit être combattue par l'explication et l'exemple ;
- parce que beaucoup de musulmans s'estiment, non sans raison, plus ou moins directement visés ou atteints par le zèle des défenseurs tardifs mais fanatiques de la laïcité, manteau dont ils

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

couvrent leur vieille xénophobie, et *muleta* qu'ils agitent devant le bon peuple pour le détourner des trop réels problèmes qu'ils ont créés ou qu'ils ne savent pas résoudre.

La querelle incessante du voile puis de la burka n'a pas d'autre fonction, et pour raison garder sans être naïf, il faut tenir les deux bouts de la chaîne :

- oui, les intégristes ne cessent de tâter le terrain, et nous mettent à l'épreuve pour savoir jusqu'où ils peuvent aller dans la transgression des règles de notre société et le refus de droits durement et très imparfaitement acquis comme l'égalité des sexes et la dignité de la femme ;
- oui, les musulmanes ont le droit, comme toutes les femmes et tous les hommes, de se vêtir à leur guise. Cette liberté est, comme toutes les autres, limitée par celle d'autrui. On peut donc édicter des règles vestimentaires concernant l'école, l'armée, les hôpitaux et les administrations : les membres du personnel de santé, les enseignants, les fonctionnaires et les usagers qui ont recours à leurs services, ont le droit de savoir à qui ils s'adressent. Mais chacun est libre d'aller et venir dans la tenue de son choix ou selon les traditions vestimentaires dont il se réclame (qu'elles soient attestées par l'histoire ou fantasmées, ce n'est pas à l'État laïque de le décider) dans la rue, sur les marchés et dans la plupart des lieux publics.

Notre tâche n'est pas d'ajouter notre oppression à celle que subissent déjà quelques femmes assujetties au voile intégral, même si elles acceptent volontiers cette coutume. Il est, le moment venu, d'aider leurs filles quand elles voudront jeter cette

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

défroque aux orties. Faisons-leur confiance : élevées parmi les nôtres, elles sauront un jour revendiquer le même statut. L'interdiction dans les établissements scolaires d'un voile qui ne cachait pas le visage n'allait pas de soi (il aurait suffi de l'enlever en gymnastique, ou de le remplacer par une coiffure protectrice) : dans mon enfance, les religieuses et les infirmières en portaient un, et les femmes (comme les hommes) ne sortaient pas « en cheveux ». Pourtant, cette mesure quelque peu discriminatoire a été finalement acceptée par les musulmans de France, ce qui prouve leur intégration et leur bonne volonté, et les fillettes en mal d'originalité et d'affirmation de soi sont passées à d'autres jeux.

Alors, que l'on cesse de créer des problèmes qui ne se posent pas et de stigmatiser une partie de nos concitoyens et de nos hôtes : ils ont, comme les Gaulois, le droit de vivre, et d'accéder à tous les droits humains. Ou qu'on avoue qu'on tient boutique d'intolérance !

Lundi 12 avril 2010

LA RETRAITE

I. Écrire

« *Le tout est de tout dire*

Et je manque de mots

Et je manque de temps

Et je manque d'audace » (Paul Éluard)

« *Je crains pas ça tell'ment où va la bouquinaille,*

Les quais, les cabinets, la poussière et l'ennui.

Je crains pas ça tell'ment, moi qui tant écrivaille » (Raymond Queneau)

« *Les citations dans mon travail sont comme des voleurs de grand chemin qui surgissent en armes et dépouillent le promeneur de ses convictions.* »

(Walter Benjamin)

Il y a toujours une part de narcissisme dans l'acte d'écrire. Pour certains, c'est un moyen d'exorciser des démons, de prendre du recul vis-à-vis de leurs angoisses ou de leurs obsessions. Avec du talent cette entreprise peut aboutir à une œuvre littéraire. Si l'exercice ne permet pas à l'auteur de prendre une distance suffisante par rapport à ses problèmes, on en reste à la confession d'un malade, comme c'est le cas pour *L'Hygiène de l'assassin* d'Amélie Nothomb. Pour d'autres, les auteurs de *Mémoires*, par exemple, l'écriture peut être le moyen de se justifier, ou répondre au désir puéril de laisser une trace. Pour d'autres enfin, elle n'est qu'un passe-temps...

J'ai le bonheur d'avoir si bien exorcisé mes démons, en pratiquant de bonne heure la formule de Saint Thomas, qui fut pour moi une révélation : « Charité bien ordonnée commence par soi-même », qu'aucune angoisse ne m'habite. Rien d'extraordinaire dans mon expérience ne mérite d'être transmis. Et en fait de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

survie, il n'en est qu'une en laquelle je croie et qui me paraisse désirable : celle qui échoit pour quelques années à presque tous, dans la mémoire de celles et ceux qu'ils ont aimés. Si je tente ici de rassembler quelques images des miens, c'est parce que tout vieillard aime à se réfugier dans le passé et le présent, au fur et à mesure que l'horizon de ses jours rétrécit, et afin de laisser à mes petits-enfants quelques indications sur une partie de leurs origines. J'y suis encouragé par le fait que nos contemporains s'efforcent de retrouver leurs racines : la mode des recherches généalogiques en témoigne. Mais elle me semble bien vaine, si l'on ne réussit qu'à réunir des noms et des dates. Et puis il est permis de se demander combien de temps cette mode durera et si elle aura un sens pour les enfants de demain, conçus dans des utérus artificiels et produits de manipulations génétiques. C'est pourquoi je n'ai fait quelques recherches que pour contrôler ou préciser certains souvenirs.

En entreprenant mes *Fragments* d'où j'ai extrait ce texte, je voulais surtout laisser à mes proches, à mon fils et à ses enfants en particulier, si cela peut les intéresser, ce que j'aurais aimé recevoir de mon père après sa mort : de quoi poursuivre encore un peu notre dialogue, avec quelque chose de l'image qu'il s'est faite de lui-même et des siens (je crois savoir assez bien ce qu'il pensait du reste du monde). Non que nous ayons eu, lui et moi, rien d'important à dire : bien installés dans notre niche biologique et sociologique, à l'aise dans notre peau, nous n'avons éprouvé que des passions communes, nos joies et nos malheurs n'ont rien eu d'exceptionnel. Mais enfin, « Chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition », comme disait Montaigne.

Mardi 3 avril 2001-Vendredi 2 avril 2010

LA RETRAITE

II. Vieillir

« *J'ai aujourd'hui soixante-seize ans
Et bien vécus à mon envie* » (d'après Apollinaire)

Quelle belle chose que l'écriture ! Au lieu de ressasser, comme tant d'autres, « *les remembrances du vieillard idiot* », au risque d'importuner mon entourage, elle me permet de jouir pleinement de ce dernier cadeau de l'existence qu'est le retour obsessionnel et, dans mon cas, enchanté, de souvenirs oubliés. Je sais que ma vie fut insignifiante et banale, et que je suis le type même du Français moyen. Mais, né sur une petite planète démente et ensanglantée, j'ai eu jusqu'à ce jour le privilège immense d'y bénéficier d'une niche préservée, où j'ai connu plus de joies que de peines. J'ai participé de mon mieux aux luttes des plus démunis et à la construction d'un monde meilleur que je voulais léguer aux générations à venir, pendant un temps par l'action syndicale et l'engagement politique, et surtout par le choix d'un métier dont j'attendais des miracles. J'ai cru dur comme fer au mot de Hugo : « *Ouvrir une école, c'est fermer une prison.* » C'était sans doute bien de la naïveté, et je laisse aux miens un monde où l'injustice et les périls n'ont en rien diminué. Mais je continue à espérer et persiste à faire confiance à l'humanité, si elle ne meurt pas prématurément comme tant d'espèces qui l'ont précédée et tant d'autres qui s'éteignent chaque jour sous nos yeux et par notre faute, parce qu'elle est dans son enfance, et qu'il faut toujours faire confiance aux enfants.

À l'époque où j'ai quitté l'enseignement, la plupart des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

fonctionnaires devaient, bon gré mal gré, cesser d'exercer à l'âge de soixante-cinq ans. Je me souviens encore de la désespérance d'une collègue pour qui la retraite était « une mort civile », et de l'indignation d'une autre, enseignante de grande valeur, quand elle reçut un papier du ministère l'informant qu'ayant atteint la limite d'âge, elle était « rayée des cadres » : ainsi était-elle remerciée de plus de quarante ans de bons et loyaux services, alors qu'elle était en état de travailler au moins dix ans de plus ! Elle s'en est consolée en aidant bénévolement des jeunes de son voisinage : les notes qu'ils ont obtenues au bac et aux concours auxquels elle les a préparés attestent la perte qu'a faite une administration imbécile. Dans le privé, les entreprises jouaient déjà sur les retraites anticipées pour dissimuler des suppressions de postes, au détriment des salariés qui restaient en place et devaient assurer, en plus de la leur, la charge de travail de ceux qui partaient parfois bien malgré eux. Mais la retraite était généralement bien accueillie par les intéressés, quoique les conditions de travail et l'ambiance dans les entreprises et les établissements scolaires aient été bien meilleures qu'aujourd'hui. C'est que, même si l'on aimait son métier et si on l'exerçait bien, la perspective d'une entière liberté, à un âge où l'on pouvait en profiter, et avec des revenus suffisants, séduisait la plupart d'entre nous.

Sur ce sujet, le libéralisme montre bien ses limites : il serait dans sa logique de libérer complètement l'âge de la retraite en permettant à chacun de choisir le moment de quitter le monde du travail. Au lieu de quoi on projette de reculer l'âge de la retraite, ce qui revient à abaisser les pensions, ou encore à augmenter le nombre des annuités, options dont les syndicats discutent gravement, bien qu'elles reviennent au même. Dans le même temps, les entreprises ne songent qu'à se débarrasser des plus

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

vieux de leurs salariés rebaptisés « seniors », ce qui leur fait une belle jambe, considérant que le personnel de plus de cinquante ans est bon à jeter ! C'est que le prétendu libéralisme n'est qu'un discours destiné à couvrir l'exploitation des travailleurs. Et les « socialistes » tombent dans ce panneau, ou se font les complices de cette infamie ! Car on feint de croire que l'augmentation du nombre de retraités par rapport aux actifs exige automatiquement de réduire les pensions et de prolonger la durée de la vie active, alors qu'il ne s'agit que d'un problème de répartition des richesses, dont 10% supplémentaires ont été confisquées au profit du capital dans les vingt dernières années ! Les curieux pourront se reporter à :

<http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/retraites/productivite-ps.pdf>

et, quand ce site disparaîtra, il leur suffira de taper sur leur moteur de recherche deux mots – retraite productivité – pour le comprendre. Quant à l'argument de l'augmentation de l'espérance de vie, il n'est pas moins fallacieux : on vit plus longtemps, certes, mais pour devenir dépendant ou grabataire pendant les dix ou quinze ans prétendument gagnés, et si les sexagénaires sont en meilleure forme qu'il y a cinquante ans, l'âge et ses petites misères ne tardent pas à se manifester pour la plupart et à réduire leur capacité de travail.

J'ai pris ma retraite à soixante ans, c'est-à-dire dès que j'en ai eu la possibilité, parce que mon travail avait changé de nature et perdu presque tout intérêt. Je travaillai d'abord huit heures par jour à mes hypertextes pédagogiques, appréciant infiniment cette détente et l'entière liberté dont je jouissais pour la première fois, d'autant que je me sentais toujours jeune et en parfaite santé. En 1998, je crois, un bilan de santé donna des résultats qui appelaient

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

un suivi médical. Je n'y croyais pas, mais il fallut l'admettre et suivre un traitement léger. Tout paraissait stabilisé quand je reçus, en décembre 2003, une convocation d'urgence à l'hôpital, après avoir porté un holster pendant vingt-quatre heures. Je compris aussitôt que j'avais été frappé par le mal qui a emporté mon père. On me le confirma. La pose d'un stimulateur cardiaque était très urgente. Depuis, j'ai la chance de n'avoir aucun problème de santé. Certes, mes forces diminuent et mon corps se dégrade insensiblement mais puisque, comme disait Sainte-Beuve, « Vieillir est ennuyeux, mais c'est le seul moyen que l'on ait trouvé de vivre longtemps », il faut l'accepter gaiement !

Mes projets pédagogiques ayant été menés à bien, je n'avais plus qu'à assurer la maintenance de mes deux logiciels et j'ai travaillé jusqu'à fin 2002 pour le S.N.E.S. à l'évaluation des cédéroms d'enseignement pour une base de données diffusée sur Internet : des collègues les analysaient, je faisais les synthèses. Cela m'assurait un minimum de relations au-delà du cercle chaleureux mais restreint de la famille et des amis et m'acquittait d'une dette envers un syndicat qui m'avait bien défendu tout au long de ma carrière. J'avais entrepris la rédaction de *Fragments*, qui a fini par absorber toute mon activité, et j'en ai éprouvé une véritable allégresse. Le site actuel a suivi : j'y consacre moins d'heures, non que j'en éprouve moins de plaisir, mais parce que je veux profiter des jours qui me restent à vivre ; j'aime prendre le temps de goûter chaque instant, et il y a tant de choses à voir et à faire !

Mon seul sujet de chagrin est de voir mes proches vieillir comme moi, même si j'éprouve quelque difficulté à m'en persuader, car il vient un temps où l'on a du mal à croire à son âge. Vieillir, cela veut dire aussi que faute d'aliments l'esprit commence à tourner

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

en rond comme un écureuil dans sa cage, mais avec moins d'agilité : on raconte inlassablement les mêmes souvenirs qui se modifient sans qu'on s'en aperçoive, puis s'étiolent et se raréfient, et l'on n'en finit pas de détailler ses petits ou grands ennuis de santé et ceux des autres, qui sont les seuls événements d'une existence de plus en plus végétative. C'est pourquoi j'aime ce mot de George Sand qui, dans *Histoire de ma vie*, dit qu'elle ne comprend pas ces égoïstes qui veulent survivre à tous les leurs.

À mon âge, l'horizon rétrécit, et redevient celui de l'enfance : il s'étend de l'instant qui suit à quelques années. Aujourd'hui, le mien est aussi proche que celui de l'un de mes héros préférés, *Félix le Chat*, et cela m'amuse au lieu de m'angoïsser. Plus que jamais, je suis prêt à partir :

*« Et quand viendra le temps d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soin et mourrai sans remords »*

Sans soin, c'est-à-dire sans souci : du moins depuis que j'ai pris ma retraite....

Mardi 8 mai 2001-Mardi 5 mars 2010

LA RETRAITE

III. Mourir

« *Je crains pas ça tell'ment. La nuit se coule douce
Entre les bords teigneux des paupières des morts
Elle est douce la nuit, caresse d'une rousse,
Le miel des méridiens des pôles sud et nord.* » (Raymond Queneau)
« *La mort ne surprend pas le sage.* » (La Fontaine)
« *Ô Mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre !* » (Baudelaire)

Autrefois, faire une bonne mort, c'était la voir venir, avoir le temps de s'y préparer et de se repentir pour se mettre en règle avec le Ciel. Mouraient « de male mort » ceux qui partaient d'un seul coup, sans avoir pu se confesser. Il valait mieux « rendre l'âme » les membres rompus sur la roue par le bourreau, mais après avoir reçu l'absolution, qu'être emporté par surprise. Aujourd'hui, dans ce monde désenchanté, nous souhaitons une mort si soudaine, quelque bon infarctus par exemple, que nous n'en ayons pas conscience, et nous préférons évacuer toute pensée qui touche à notre condition mortelle.

Pendant toute mon enfance, puis au cours des deux grandes années qu'a duré ma conversion, j'ai récité chaque jour une prière où je demandais à la Vierge Marie de « *prie[r] pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* » Élevé pieusement par Marraine, je ne prononçais pas cette phrase mécaniquement, comme cela m'arriva plus tard, à la fin de la crise religieuse de mes vingt ans. Chaque mot avait alors son poids, et la pensée de la mort, du plus loin que je me souvienne, m'a toujours été présente et familière. Elle me fut présentée d'abord sous un

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

double aspect rassurant. D'une part le cimetière, où nous allions souvent, en particulier à Brassy (nous y trouvions, le long d'un mur bien orienté, de délicieuses fraises sauvages) ; les morts y étaient allongés, leur corps étaient retournés à la poussière d'où ils étaient venus, il n'en restait que des squelettes. D'autre part, leur âme était montée au ciel et menait une vie étrange, dans un « *Paradis peint où sont harpes et luths* » dont l'existence était attestée par les belles images sur fond d'or des missels. Il suffirait de se confesser à temps et de se repentir pour que nos péchés soient pardonnés ; tout au plus risquions-nous de passer par le sas du Purgatoire, que je me représentais un peu comme le placard où l'on mettait parfois les enfants turbulents. Seuls des criminels endurcis comme Hitler et Mussolini iraient à coup sûr en Enfer ; nous étions renseignés de première main sur les supplices qui les y attendaient, horribles bûchers, fourches et tenailles des diables cornus et rouges des images pieuses et des illustrations de nos livres d'enfants.

Dès l'époque de ma première communion, qui fut fervente, je ne croyais plus à ces fables étranges : j'avais vu mourir Maurice et Marraine, je n'imaginai pas les revoir jamais. À la limite, je ne le souhaitais pas, quel que fût l'amour que je leur avais porté et le chagrin que m'avait causé leur perte. Au fond, j'avais hâte de sortir de l'enfance. Au début de la classe de cinquième je tombai sur un petit recueil de poésies de Vigny. Si bizarre que cela puisse paraître, je ne distinguais pas nettement, en littérature, le réel de la fiction, parce qu'il me semblait moralement impossible qu'un auteur puisse se permettre de prêter à des personnes qui avaient eu une existence historique des actions imaginaires ou des sentiments ou des pensées qu'ils n'auraient pas réellement éprouvés, et je fus frappé par le beau leitmotiv de son *Moïse* :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

« *Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire.
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.* »

Ainsi donc, Moïse ne croyait pas à la survie de l'âme, tout ce fatras ne lui avait pas été révélé, ce n'étaient que des histoires venues d'ailleurs ? Le monde, soudain, me parut agrandi et purifié : la mort était semblable à un sommeil sans rêve, elle n'avait pas plus de réalité que le temps qui avait précédé notre naissance ! Sous l'influence des discours voltairiens de mon père (il disait volontiers que la religion était excellente pour la formation morale des enfants et l'ordre de la société, mais que Jésus n'avait pas existé), je me détachai bientôt de la foi de mon enfance.

L'idée que je me faisais de la mort n'a plus varié. Au plus fort de ma conversion, je fis pourtant un rêve affreux : j'étais condamné à mort et attendais l'heure de mon exécution. J'éprouvais un sentiment très concret, presque palpable, du néant qui m'attendait. Mais ce n'était qu'un cauchemar. Dans cette période, j'aimais tant la vie que la mort me paraissait redoutable. Cependant je devais avoir bientôt quelques occasions de l'affronter, et je le fis gaiement. Puis je compris, au fur et à mesure qu'augmentait la cohorte de ceux que j'avais connus et aimés, et qui n'étaient plus – bien plus nombreuse aujourd'hui que celle des vivants – qu'il n'y a malheureusement que les autres qui meurent. Face à cette évidence, comme l'écuyer du *Septième Sceau*, « Je me tais, mais je proteste. » Je verrai peut-être venir ma mort, mais je ne la connaîtrai pas : c'est à d'autres qu'elle appartiendra.

Ainsi ai-je depuis longtemps atteint, à cet égard, la sérénité qui fut celle de mon père et de notre lignée de paysans, de ces hommes simples qu'enviait Montaigne. C'est la grâce que je souhaite à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

chacun. Si je parle si longuement de la mort, c'est qu'elle a toujours fait partie de mon paysage mental, et que je crois que nos contemporains, si éloignés des choses élémentaires de la vie, ont tort d'en éluder la pensée. Jadis le cimetière entourait l'église, au centre du village. Aujourd'hui, il est relégué à la périphérie de nos villes. La Fontaine écrivait tout naturellement :

*« Un riche laboureur sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoin. »*

Ayant parlé, le mourant se retournait vers le mur, et tout était dit. De nos jours le trépas est honteusement volé au premier intéressé, et dissimulé à ses proches derrière les murs d'un hôpital. Notre époque prétendument écologiste réserve à sa dépouille le plus coûteux des traitements, l'incinération, qui en effacera les dernières traces. De ce nouveau tabou renaît, bien sûr, l'angoisse. Et on a dû imaginer pour les derniers instants des « soins palliatifs », avec cette ersatz de curé qu'on nomme « psy », faute d'avoir osé y penser et en parler avant !

J'aime ce joli mot de ma petite-fille, parlant à cinq ans de la tombe de son grand-père maternel :

« J'ai vu l'endroit où on l'a planté ! »

« *Si le grain ne meurt...* » Comme dit sa grand-mère : « Elle a tout compris ! » Bien sûr, je n'interprète pas ce mot de l'Évangile comme les croyants : je vois qu'il est bon que chaque génération s'efface pour faire place à la suivante. Comme disait Jean Rostand, l'accepter doit être pour chaque homme « sa dernière générosité ».

Neuf ans après avoir écrit ce texte, je n'ai rien à y ajouter ou à en retrancher.

Mercredi 9 mai 2001-Mardi 13 avril 2010

Histoire vraie

Notre ami – appelons-le Ahmed – appartient, bien qu'il soit né en France, à ce qu'on appelle sottement « les immigrés de la deuxième génération ». Comme ses frères et sœurs, qui se sont mariés indifféremment avec des musulmans ou des chrétiens, il est parfaitement intégré. C'est un homme qui frise la cinquantaine, grand, carré, ouvert, chaleureux et non dépourvu d'humour. Comme mes grands-parents, ces immigrés de l'intérieur, il a cherché et trouvé une promotion sociale dans le petit commerce. Sympathique, il inspire confiance, ce qui lui vaut des confidences de la part de ses clients.

L'autre jour, une dame charmante lui dit qu'elle s'intéresse beaucoup au judaïsme et aimerait visiter une synagogue, mais ne sait comment s'y prendre, peut-être pourrait-il lui donner un conseil ?

« Mais, dit Ahmed, je suis entré plusieurs fois dans une synagogue, ce n'est pas un problème !

– Pour vous, bien sûr, dit la cliente, vous êtes juif, mais je suis catholique...

– Je crois qu'il vous suffit de vous présenter et de demander au rabbin l'autorisation de visiter, il ne fera aucune difficulté !

– Merci, j'essaierai : c'est que nous sommes très proches, chrétiens et juifs. Avec les musulmans, bien sûr, ce n'est pas la même chose ! »

Samedi 17 avril 2010

Anciens combattants

Rien ne m'est plus étranger que l'esprit « anciens combattants », et pour bien des raisons, dont la première est que mon enfance a été saturée de récits de la guerre de 14. Du moins, mon père ne s'est-il jamais donné le ridicule d'assister à ces commémorations qui ébahissent les touristes de la place de l'Étoile, comme si la grossière pâtisserie de l'Arc de Triomphe ne suffisait pas à la déshonorer !

Je suis d'autant plus étonné et agacé de voir tant de ceux qui ont agi ou figuré dans les événements de Mai 68 témoigner de cet esprit, célébrant des exploits qu'ils s'exagèrent, s'imaginant naïvement qu'ils ont couru de grands périls : un romancier baveux, Paul Rollin, comparait récemment les bagarres avec les C.R.S. autour des usines Renault avec Waterloo ou quelque autre bataille napoléonienne !

Les anciens combattants de 14 et des glorieuses défaites qui ont fait depuis notre histoire, préfèrent ignorer qu'ils n'ont été que des victimes, et croire que leur sacrifice était justifié (cela fait pitié), ou adhèrent aux valeurs militaires, et c'est consternant. Mais que dire de ceux qui, après avoir joué sans projet ni danger à la Révolution – et nous nous sommes certes bien amusés, et ce n'a pas été tout à fait inutile – singent les vétérans des grandes guerres et se prennent pour des héros ?

Samedi 8 juin 2002-Mardi 20 avril 2010

Brève de comptoir

C'est rue de Turin, au « Bar de l'Achéron », que j'ai fait la connaissance de ce vieil homme. Il est entré, maigre et droit comme un I, visage rectangulaire et glabre de vieux catcheur, voix tonitruante de sourd profond, et s'est avancé, suivi de deux vieilles femmes, avec l'assurance que donne une vie bien remplie et un statut social bien défini, pour s'asseoir à une table voisine.

Quand mon beau-frère a évoqué ces ouvriers espagnols chassés par Franco, emprisonnés dans des camps par les Français et qui, l'été 1945, reconstruisaient Royan détruite par les combats de la Libération, le vieux a répété en écho, dans une espèce de hennissement : « Franco ! »

Mon beau frère parti, il a pris familièrement sa place comme si nous étions de vieilles connaissances, et m'a dit :

« J'ai ri quand vous avez parlé de Franco : c'est que je suis Espagnol... enfin d'origine espagnole, j'avais quarante-cinq jours quand mes parents sont venus en France en 1926. J'ai eu plusieurs amis qui sont partis au front à seize ans. Leurs parents ont été fusillés, ils ne les ont jamais revus. Alors moi, vous comprenez, Franco !

– Vous avez été internés en 1939 ?

– Ils ont enfermé mon père au camp d'Argelès, puis ils l'ont relâché... Mes parents s'étaient installés à Saint-Denis où j'ai été élevé et où je serai enterré avec eux. Mon père était maçon, et j'ai été maçon à mon tour, pendant quarante-quatre ans, puis j'ai conduit une camionnette de livraison pendant quinze ans encore...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

- J'ai longtemps travaillé à Saint-Denis, lui dis-je, comme enseignant.
- Ah ! Quand on pense à ce qui se passe dans les écoles ! De mon temps, on marchait droit ! Ce que j'en ai reçu, comme taloches !
- Je n'ai jamais donné de taloches, même à de jeunes élèves, mais...
- Mais c'était une autre époque ! Plus tard, les Allemands ont voulu m'arrêter, mais je courais bien, pensez donc, j'avais dix-huit ans ! »

Après un temps de réflexion, il conclut :

« Doriot, vous savez, je ne l'oublierai jamais ! D'accord, il a tourné sa veste, mais je peux dire qu'il m'a habillé de la tête aux pieds : le béret, la veste, la culotte, les chaussures... Sans lui, je n'aurais jamais été en vacances, mes parents étaient bien trop pauvres pour nous payer la colo ! Aujourd'hui, j'ai quatre-vingt-quatre ans... Non, je ne l'oublierai jamais ! »

Mercredi 21 avril 2010

D'autres façons de voyager

J'ai dit ailleurs le peu de bien que je pensais de ce que nos contemporains appellent « voyager », même s'il m'arrive parfois de céder aux séductions de ces bulles aseptisées que nous proposent les voyagistes. J'ajoutais que je ne connaissais, à l'ère des transports aériens de masse, que deux manières authentiques de voyager, la première étant ce parcours dans le temps qu'est la vie, et qui réserve tellement plus de surprises et de nouveautés à l'observateur le moins attentif que n'importe quel saut de puce instantané d'un point à l'autre de notre petite planète ; la seconde consistant à se déplacer par ses propres moyens et à descendre chez l'habitant pour profiter du peu de diversité humaine qui subsiste. Mais j'en oubliais une troisième, qui est celle des reporters dont le métier est de se rendre dans un canton qu'ils ne connaissent pas jusque-là pour y jeter un regard neuf afin d'en rapporter les images et les pages qui seront jetées en pâture aux sédentaires ; et une quatrième qui est pour ces derniers de lire des romans dépayants, soit parce qu'ils sont nés sur d'autres terres, soit parce qu'ils s'appuient sur ce que les médias nous livrent d'elles pour en tirer leurs héros et leurs aventures. Parmi ces ouvrages, le roman policier a acquis depuis longtemps un statut privilégié, et je ne suis sans doute pas le seul lecteur de culture classique pour qui ce genre de littérature représente près de la moitié des livres qu'il dévore.

Je ne vous apprendrai peut-être rien en vous disant que Gérard Delteil, dont je n'avais vaguement retenu le nom que pour avoir lu les compte rendu de certains de ses reportages d'investigation sur les prisons, le marché de la viande, la médecine et l'argent, est aussi l'auteur d'une cinquantaine de polars nourris de ses

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

reportages et de ses voyages en Amérique latine, ainsi que de romans de science-fiction, genre qui n'est évidemment pas non plus sans rapport avec le voyage... Toujours est-il que, malgré sa notoriété, je l'ignorais parfaitement, jusqu'au moment où j'ai trouvé, oublié sur une banquette du Bar de l'Achéron, un petit livre de moins de trois cents pages joliment présenté et intitulé *Gombo*, son dernier roman policier, inspiré par un voyage d'étude au Cameroun et publié aux Éditions Liana Levi !

Je ne sais si vous avez déjà mangé des gombos, qui sont de délicieux légumes verts d'origine africaine dont l'aspect rappelle un peu celui des cornichons, mais de consistance molle après cuisson. Ils sont appelés *bahmias* en Turquie, et je les ai d'abord découverts sous ce nom, mais ils ont aussi conquis le Nouveau Monde : ils entrent en particulier, en Louisiane, dans la composition d'un plat cajun traditionnel, le *gumbo* (ça, je le sais de science récente, pour l'avoir trouvé sur le site :

http://www.diakadi.com/en_savoir_plus/le_gombo.htm !

En France, vous trouverez plus facilement des gombos en conserves. C'est aussi, au Cameroun, l'équivalent d'un mot plus universellement connu, le bakchich.

Je me dispenserai de résumer l'intrigue et de vous en dire plus sur l'auteur, journaliste de gauche, en vous renvoyant à son site: <http://site.voila.fr/Delteil> et vous dirai simplement que son récit est de ceux qu'on lit volontiers d'un trait et que, même s'il ne fait pas vraiment découvrir au lecteur tant soit peu informé de l'actualité des aspects nouveaux et imprévus de l'Afrique postcoloniale, il vous transporte sur ce continent. De l'aéroport de Douala, il vous plonge au milieu de la foule des petites gens vacant à leurs minuscules affaires ou agitées par l'émeute, puis au

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

plus profond de la sinistre prison de New Bell que mieux vaudrait nommer *New Hell* (j'imagine que beaucoup de ses hôtes ne m'ont pas attendu pour faire ce jeu de mots facile) et vous entraîne d'une main ferme, sans artifices mais non sans art, à la suite de personnages qui ont toute l'épaisseur du réel, au fil d'une intrigue qui vous fera entrer dans des milieux aussi divers que ceux des enfants des rues en survie précaire, des résidents français, des grands groupes industriels aux pratiques inavouables – je lisais justement *Les États-Désunis* de Vladimir Pozner : rien de changé depuis 1938 – et des *faymans*, ces hommes d'affaires véreux qui mettent de l'huile dans les rouages d'une machinerie folle, pourvu qu'on leur graisse la patte ! J'allais oublier aussi, pour les amoureux de la langue française, la découverte savoureuse de l'une de ses variantes les plus vivantes et les plus prometteuses !

Comme tout bon polar, *Gombo* se hausse au niveau de la tragédie, et son dénouement obéit aux règles classiques, ne laissant rien ignorer du destin de chaque protagoniste. C'est pourtant ici que j'introduirai ma seule réserve : il m'a semblé que sur quelques pages le narrateur s'essouffle et poursuit sa tâche sans conviction, comme si tout était dit et qu'il fallait s'acquitter d'une simple formalité, oubliant au passage de dramatiser des scènes pourtant fortes qu'il traite assez platement. Mais que le lecteur ne se décourage pas et qu'il continue de foncer bon train : plus dure (ou plus drôle) sera la chute !

Dimanche 25 avril 2010

Tolérance, encore !

« *La tolérance ? Il y a des maisons pour ça !* »

Désirant vérifier sur Internet que la citation fameuse que j'ai placée en épigraphe était bien de Claudel, j'ai eu quelques sujets de surprise. Ce fut d'abord de constater que beaucoup l'attribuaient à Clemenceau, sans que rien, apparemment, permette de les départager : au fond, peu importe, on ne prête qu'aux riches, et ces deux gaillards qui se situaient aux antipodes de l'échiquier politique étaient des hommes de foi, c'est-à-dire deux bonnes brutes que le doute n'a jamais effleurées.

Ensuite, en voyant ce que le mot « *tolérance* » (en français seulement) jeté dans l'océan du web en faisait surgir, j'ai eu l'impression d'avoir mis le pied dans une fourmilière, ayant trouvé en réponse 2 300 000 pages (à comparer aux 28 000 000 de *liberté*, aux 7 600 000 d'*égalité* et aux 2 630 000 de *fraternité*, aux 14 000 000 de *cuisine* et aux 89 000 000 d'*automobile*), ce qui donne une idée des préoccupations de nos contemporains.

Enfin, ayant lu au hasard quelques-unes des réponses, j'ai éprouvé ce sentiment que l'on a en soulevant une vieille planche et en découvrant le pullulement de tout un peuple de cloportes : tentez l'expérience, dégoût assuré. Tout ce que le monde peut receler de haines recuites, de racisme tous azimuts et de rancœurs rancies vous saute à la figure. Il semble qu'il y ait unanimité pour condamner ce que ce mot désigne. Parmi ces imprécateurs certains s'élèvent jusqu'à l'argumentation afin de justifier leur phobie. On rappelle par exemple que l'étymologie latine, verbe *tolero*, substantif *tolerantia*, signifie supporter (non pas au sens

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

anglais ou franglais, mais au sens d'endurer), et qu'on ne supporte qu'un mal nécessaire, comme par exemple les cris d'un bébé ! (en quoi est-ce un mal ? parce qu'ils m'incommodent ? ne serait-ce pas un appel qu'il faudrait interpréter ?) ou une réalité qui nous laisse indifférent (exemple : je me fiche de ce que les homos font au lit – je cite de mémoire). Plus indulgent, un abbé de cour relève doctement que la tolérance peut être le fruit d'une vertu, mais n'est en elle-même et en aucune façon une vertu ! Ma foi, Monsieur l'abbé, je ne me pique d'aucune vertu, mais je prêche et m'efforce de pratiquer la tolérance tout bonnement parce que, n'ayant pas reçu la Révélation, je ne détiens pas la Vérité, et parce que je présume que mes semblables, y compris ceux qui me sont *a priori* les moins sympathiques, ne sont pas moins capables que moi de raisonner et d'entrevoir certaines vérités (sans majuscule) qui peuvent m'échapper. Ailleurs, on reproche à la tolérance d'être une « idéologie molle » – on pense aux « *pleureuses pacifistes* » de *Mein Kampf* – qui insidieusement « détruit nos valeurs ». Laissons les valeurs à leur place, c'est-à-dire dans le monde marchand pour lequel je n'éprouve aucun mépris, mais enfin il faut employer le mot propre, et parlons de convictions ou d'idéaux. Si certaines convictions ne résistent pas à la tolérance, c'est peut-être que celle-ci n'est pas aussi « molle » qu'on veut bien le dire ?

Notre benoît pape a dit le dimanche 17 avril, à Malte, que « *les valeurs évangéliques encore une fois deviennent une contre-culture* ». Je crois le catholicisme romain trop vermoulu pour porter quelque contre-culture que ce soit mais, s'agissant de morale sexuelle, il participe bien à une vaste contre-culture qui ne laisse rien augurer de bon pour l'avenir, si la contre-culture d'aujourd'hui est la culture de demain. Seulement, voilà, cette contre-culture-là n'est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

que la culture d'hier. Tant que la religion est affaire privée, rien ne la distingue des autres opinions, chacun cherche et trouve son bonheur comme il peut. Mais dès lors qu'une religion est confisquée par un clergé ou des doctes, elle tend invariablement à exercer sa tyrannie sur toute la société et à lui imposer son étrange phobie des femmes et du sexe. C'est le Vatican fulminant inlassablement contre le contrôle des naissances, l'affranchissement des femmes et, au bon vieux temps, imposant à celles-ci de dissimuler leur corps et leur interdisant les relations sexuelles hors mariage et... le port de la culotte ! C'est le puritanisme américain accouchant du code Hays régissant les bonnes mœurs au cinéma : il est interdit de filmer un homme et une femme partageant le même lit, la durée d'un baiser est strictement réglementée ainsi que les dimensions d'un décolleté etc. Chose plus bizarre, le nombril des femmes doit toujours être caché ; on sait que lors du procès que sa femme intenta au respectable sénateur républicain Will H. Hays en invoquant sa « cruauté mentale » celle-ci, invitée à en donner un exemple, révéla le secret de cet étrange interdit : « Mon mari, chasseur infatigable, confondait à plaisir le nombril... avec la fleur plus pure de la procréation » ! C'est le pieux ayatollah Kazem Sedighi qui accuse récemment les femmes, par leur attitude provocante, de déclencher des séismes, confondant ingénument dans un lapsus admirable les tremblements de terre et les branlettes de son adolescence frustrée par la façon dont il entendait sa religion, qui a souvent été interprétée et pratiquée de façon plus aimable comme l'attestent les belles enluminures persanes et les *Mille et une Nuits*. C'est le judaïsme qui a fait un livre sacré de l'un des plus beaux chants d'amour, *Le Cantique des cantiques*, mais qui, réduisant la sexualité à la procréation, a prétendu la resserrer dans l'étroit corset du mariage et a qualifié l'onanisme d'abomination ! C'est,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

tout récemment, au pays du *Kamasoutra*, un tribunal interdisant la diffusion en Inde pendant neuf jours de la chaîne satellitaire *Fashion TV* coupable d'avoir montré en septembre dernier un défilé de mannequins seins nus. J'en passe, et des meilleures.

Les religions sans dieux ne fonctionnent pas autrement : les radicaux qui ont tenté de ravalier la laïcité à un *ersatz* de religion ont repris textuellement la morale chrétienne, et la morale stalinienne n'était pas moins coercitive que l'orthodoxe. La religion du fric à l'honneur en Sarkozye reprend, dans un débat franco-français récemment relancé, la vieille querelle de la réouverture des maisons closes – des progressistes prônant plutôt l'ouverture de « maisons ouvertes » – et pour deux raisons. D'abord parce qu'il est dans la nature de « *l'ordre bourgeois [d'] assigner les humains à résidence. Le rôle des pouvoirs publics est de veiller à ce que chacun s'y tienne. Les criminels doivent se trouver dans les prisons, les malades dans les hôpitaux, les indigents dans les hospices, les fous dans les asiles [...] Les paysans doivent rester aux champs. Les ouvriers pointent dans les manufactures, les employés dans les bureaux, les enfants dans les écoles [...] Les prostituées doivent être enregistrées et enfermées, de préférence dans des maisons closes* » (Gérard Jorland, *Une Société à soigner – Hygiène et salubrité publiques au XIXème siècle*, Gallimard, 2010). Ensuite parce qu'en ces temps de misère fort inégalement répartie, il est bien dommage que l'État, sur-endetté, ne recueille pas sa part des ressources abondantes que pourrait lui procurer un contrôle plus étroit d'un métier si prospère. Et c'est pourquoi nous aurons peut-être bientôt l'honneur d'élire en la personne du président ou de la présidente de la République le maquereau ou la maquerelle en chef de France !

Mercredi 28 avril 2010

Anti...

À Gérard Delteil

Tu m'écris :

« De toute évidence, nous avons une sensibilité commune, antiraciste en particulier. Je dois toutefois te signaler une divergence. Ton site m'a appris que tu avais démissionné du SNES que tu accuses ou soupçonnes d'antisémitisme. Pour ma part, je pense qu'on peut parfaitement être antisioniste sans être pour autant antisémite. Même s'il est vrai que des antisémites peuvent se dissimuler sous le masque de l'antisionisme. La frontière n'est évidemment pas toujours étanche et le problème est complexe. Mais je pense que tu ne soupçonneras pas des personnalités comme Maurice Rajfus (qui compte parmi mes amis) ou Esther Benbassa d'antisémitisme... »

Je reconnais volontiers « qu'on peut parfaitement être antisioniste sans être pour autant antisémite » et que Maurice Rajfus et Esther Benbassa et sans doute beaucoup de leurs compagnons de route sont au-dessus de tout soupçon d'antisémitisme. Il me semble toutefois que les deux cas sont bien différents : la seconde, « Juive sans Dieu », condamne la politique actuelle des dirigeants sionistes mais elle tient à ce que soit préservée l'œuvre des fondateurs sioniste, à savoir l'existence même de l'État juif d'Israël ; si elle revendique ou accepte l'étiquette d'antisioniste, cela ne me paraît pas très cohérent. Sinon, et bien que mes raisons soient différentes, je partage en toute modestie cette position. Maurice Rajfus est antisioniste par héritage familial, si j'ai bien compris, et surtout parce que son analyse d'historien et de militant l'a conduit à estimer que le sionisme était une mauvaise solution au sort que l'histoire a réservé aux Juifs, parce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

qu'il créait plus de problèmes qu'il ne pouvait en résoudre, en lésant gravement les Palestiniens, injustice qui ne pouvait que déboucher sur un conflit inextricable. Mais je ne connais pas assez sa pensée pour savoir si, comme les dirigeants du S.N.E.S., il conclut de ces prémices qu'il faut soutenir toutes les exigences arabes et palestiniennes au nom de la défense des faibles et passer l'éponge sur leurs propres excès. Dans ce cas, j'ai le regret de dire, malgré le respect qu'il m'inspire, qu'il fait preuve de beaucoup de naïveté, ce qui est déjà arrivé à d'autres hommes généreux, de grande expérience et de grand savoir.

Je crois avoir bien expliqué les raisons que j'avais de quitter le S.N.E.S. qui avait rompu avec sa politique traditionnelle : aider les acteurs du conflit à dialoguer en commençant par les hommes et femmes de bonne volonté des deux bords, sans prendre parti dans un problème en effet très complexe. Ma lettre à Pierre Stambul publiée sur ce site sous le titre *Crimes de guerre* explicite ce choix. Si je regrette aujourd'hui, en te lisant, l'amalgame trop rapide que j'ai fait entre antisémitisme et antisionisme, « Même s'il est vrai que des antisémites peuvent se dissimuler sous le masque de l'antisionisme. La frontière n'est évidemment pas toujours étanche. » comme tu le dis toi-même, je n'ai rien à en retrancher.

Mais je voudrais aller plus loin : je refuse sans exception toutes les prises de parti anti-quelque chose. Être anti-, cela veut dire rejoindre une meute où se mêlent des gens aux motivations généreuses et des individus dont les buts sont inavouables, avec le risque pour les premiers d'être manipulés et instrumentalisés par les seconds. J'ai toujours défendu ce que les communistes nommaient des « libertés formelles » et condamné les crimes staliniens (du moins dès que j'ai pu y croire), mais je ne me suis

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

jamais enrôlé sous les bannières anticomuniste et antistalinienne, qui recouvrent tant de marchandises douteuses. Quant à l'antifascisme, je ne puis oublier qu'au sein même des Brigades internationales les commissaires du peuple du NKVD procédaient gaiement à l'élimination physique des anarchistes !

En un mot, je refuse de hurler avec les loups.

Mardi 4 mai 2010

Généralisations hâtives

Un ami journaliste me demandait, un jour : « Que penses-tu des enseignants ? »

Je réfléchis un instant, c'est-à-dire trop peu, et lui répondis qu'il me semblait avoir rencontré parmi eux le désir sincère d'être utiles à leurs élèves, et beaucoup de dévouement. Lui-même avait gardé d'un reportage dans un établissement réputé difficile l'image de gens désabusés qui méprisaient leur tâche et leurs élèves, considérant qu'ils méritaient beaucoup mieux, c'est-à-dire d'enseigner dans quelque « grand » lycée du centre ville. Il ajouta qu'ils lui avaient paru pour la plupart dénués de toute curiosité intellectuelle.

Étant l'un et l'autre de bonne foi, nous avons évidemment tous les deux raison.

J'ai eu pendant vingt-deux ans le privilège d'enseigner dans une E.N.N.A., où je me suis trouvé entouré de « formateurs de formateurs » qui se faisaient une haute idée de leur métier et s'efforçaient d'en être dignes par leur travail, même s'il leur arrivait de se fourvoyer, comme ce fut parfois mon cas, et je ne pourrais citer dans notre équipe nombreuse et sans cesse renouvelée qu'une seule exception. Les professeurs de L.E.P. et maîtres d'application avec qui j'eus l'honneur de travailler soit à l'occasion de stages en situation, soit au cours des séminaires nationaux que j'ai organisés, étaient choisis parmi les meilleurs de nos anciens stagiaires et faisaient un travail remarquable dans des conditions souvent difficiles. Enfin nos professeurs-stagiaires, à de rares exceptions près, étaient soucieux de réussir dans leur vie

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

professionnelle et donnaient le meilleur d'eux-mêmes.

Mais si tout n'était pas idyllique dans nos établissements, j'ai quitté la vie active à un moment où l'actuelle dégradation des relations entre élèves et entre maîtres et élèves n'en était qu'aux premiers symptômes. Les médias la montent en épingle (car il n'y a pas de bonnes nouvelles, disait Mc Luhan, il n'en est que de mauvaises : « *Bonnes nouvelles, pas de nouvelles* ») ; elle n'est que le reflet de la crise que traverse notre société. On peut comprendre que des enseignants condamnés à affronter quotidiennement la violence d'élèves parfois presque analphabètes épuisent leurs forces à survivre et n'en aient guère de reste à consacrer aux choses de l'esprit. Ceux d'entre eux, et ils ne sont pas rares, qui luttent encore pour tirer leurs élèves du gouffre, ce qui suppose en effet que l'on demeure attentif au monde extérieur et à la vie culturelle, n'en ont que plus de mérite.

Michel Tournier, dans un roman dont la référence exacte m'échappe (merci à qui pourrait me la fournir) écrit – je cite de mémoire – qu'aucune corporation ne fournit une galerie de monstres comparable à celle des enseignants, et cela vient à la suite de souvenirs d'élève à la fois très hauts en couleur et très convaincants. Qu'on me pardonne ce plaidoyer *pro domo*, mais il me semble qu'on n'aurait pas grand peine à tirer de n'importe quel corps de métier autant de portraits comiques ou effrayants. Les monstres entrent en réalité dans une proportion étonnante dans la composition de notre humanité.

Mardi 11 mai 2010

Académies

Longtemps ce mot m'a fait sourire : il évoquait pour moi l'Académie française. Par conformisme plus que par réflexion, je la considérais comme une institution désuète autant que vénérable et un tantinet ridicule : mon père, qui s'était trouvé de service lors de séances solennelles, prétendait que les habits verts avaient failli l'asphyxier, tant ils sentaient la naphthaline ! Et puis Lévi-Strauss, en y entrant, me fit jeter sur elle un regard nouveau. L'ethnologue expliquait : « *une des grandeurs de l'Académie française à [ses] yeux, c'est d'être une des rares institutions qui ait su préserver [...] un rituel, parce que c'est quelque chose dont toute société a besoin pour subsister et pour se perpétuer* », propos que j'ai retrouvés dans une belle vidéo de l'I.N.A.

Et puis je me suis aperçu qu'en province comme à Paris subsistent beaucoup d'académies moins illustres mais à peine moins anciennes comme cette Académie de Montauban (*Sciences, Belles-Lettres, Arts, Encouragement au Bien*) née des Lettres Patentes « *adressées en 1744 par Louis XV [qui officialisaient] une Société Littéraire créée dans notre ville une dizaine d'années auparavant par notre fondateur, Jean Jacques Le Franc de Pompignan, plus tard membre de l'Académie Française.* » Son existence m'a été signalée par une cousine qui en est « membre adhérent » (je n'ai pas l'honneur de compter dans ma parentèle l'un de ses « quarante membres titulaires »). Il est permis de sourire de l'éclectisme des activités annoncées et de la naïveté de l'énoncé du dernier point du programme, et de se dire qu'il entre sans doute beaucoup de vanité et de minuscules ambitions dans de telles « Compagnies ». Pourtant, leur existence montre que le flambeau qui éclaira le dix-septième siècle finissant et le Siècle des Lumières n'est pas éteint,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

et que les esprits avides de connaissances et de culture sont plus nombreux qu'on ne croit, même si ceux-là échappent au regard niveleur des médias.

Pourquoi cette page un peu rétro ? Parce que le hasard m'a conduit mardi dernier à l'Académie d'agriculture de France (*Agriculture – Alimentation – Environnement*), sise à Paris, pas trop loin du quartier latin et de l'Institut. Le public, nombreux, était surtout composé de vieux messieurs et de quelques vieilles dames (non, leurs vêtements de ville ne sentaient pas la naphthaline), mais aussi de personnes plus jeunes où les femmes étaient mieux représentées, chercheurs hautement qualifiés, et étudiants venus, j'imagine, d'écoles d'agriculture ou de mouvements écologistes ou opposés au moins à certains développements de l'écologie, car le sujet traité, comme il convient rue de Bellechasse, était *Le Loup en France*, ce qui nous valut trois exposés de haute tenue – pour, contre, et conciliant – suivis d'un débat non moins passionnant, l'objectif étant de préparer l'Académie à donner son avis quand les pouvoirs publics le lui demanderont.

Ne comptez pas sur moi pour vous faire un compte rendu fidèle de ces travaux : si cela vous intéresse, je vous renvoie aux publications de cette docte société. Esprit frivole, je me contenterai de deux réflexions aussi futiles que marginales.

La première est qu'on a cité, comme il convient, beaucoup de chiffres attestant du contenu « scientifique » (ce terme est souvent revenu) des travaux rapportés. C'est ainsi que j'ai appris que le loup, moins méchant qu'on ne croit, n'a tué que 3 000 personnes en France du XV^e au XIX^e siècle. Je ne doute pas du sérieux des recherches qui ont permis d'aboutir à ce chiffre dérisoire : 600

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

victimes par siècle, soit 6 par an, nos bagnoles sont en effet beaucoup plus voraces, et les maris de notre douce France plus cruels, qui ont tué 156 femmes en 2008 ! Mais il me semble qu'en cinq siècles, la superficie de la France a beaucoup varié ! Et que, à supposer qu'on ait pris la peine de collationner tous les documents accumulés en ne retenant que ceux (mais tous ceux) qui concernent le territoire actuel, il est difficile d'affirmer qu'aucune agression lupestre n'a été oubliée. Et puis je doute que si l'un(e) de mes ancêtres, au XV^e siècle, a servi de repas à une meute au fond des bois du Morvan, cela soit parvenu à l'oreille d'un clerc ; enfin, si d'aventure ce cas s'est présenté, que le clerc en question se soit donné la peine de consigner sur parchemin ou même sur papier cette histoire de croquant croqué !

La seconde est qu'on s'est interrogé, au cours du débat, sur l'avenir de la protection des loups réintroduits en France, à grands frais et au grand dam des éleveurs, et de l'indemnisation de ces derniers en ces temps de crise : j'avoue que l'avenir du financement de l'enseignement et des hôpitaux publics (hôpitaux et enseignement privés s'en tireront toujours), de la recherche et de la justice, ainsi que celui des retraites de ceux qui aujourd'hui travaillent ou chôment malgré eux me préoccupe davantage.

Jeudi 13 mai 2010

Le Neuvième Jour

Le Neuvième Jour (*Der Neunte Tag*, 2004) de Volker Schlöndorff sort enfin en France à la télévision et en DVD après six ans de purgatoire. Ce film est inspiré par l'aventure du prêtre luxembourgeois Jean Bernard, interné à Dachau avec cent-quarante autres prêtres catholiques pour fait de Résistance et exceptionnellement « libéré », qui apprit en arrivant chez les siens qu'il bénéficiait seulement d'une permission de neuf jours pour convaincre son irréductible évêque de collaborer avec les nazis. Jean Bernard préféra retourner à Dachau plutôt que d'accepter le marché. Contrairement à Kremer, le héros du film, il en revint et laissa un témoignage sur le camp de concentration où il mentionne cette singulière mission, sans en raconter le déroulement. C'est dans ce vide que s'engouffre Schlöndorff pour le combler par la fiction. Bizarrement, un critique reproche à l'auteur du *Tambour* (1979) d'avoir traité ce nouveau sujet dans un style moins flamboyant que le film inspiré par Günter Grass. S'il est vrai que toute représentation des camps de concentration est vouée à l'échec, la partie luxembourgeoise est traitée avec beaucoup de force et les acteurs sont au-dessus de tout éloge. Le choix d'Ulrich Matthes, qui joue le rôle de Kremer, est particulièrement heureux, il a effectivement le physique d'un déporté au retour d'un camp, et son jeu est remarquable.

Mais le plus important est que ce film donne aussi à réfléchir, et permet indirectement de mieux comprendre Pie XII :

Ce n'était pas un saint, quoi que l'on puisse dire,
Pas du bois en tous cas dont on fait les martyrs,
Rien qu'un vieux diplomate et qui croyait avoir

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Longue cuillère pour souper avec le Diable.
Il se prenait pour le berger chargé par Dieu
De garder son troupeau des crocs des loups nazis,
Vieux prêtre enfermé seul avec un Doberman
Imprévisible et fou.

Mercredi 26 mai 2010

Quelques réflexions sur nos élites

Si vous voulez comprendre le système, observez le comportement actuel des élites. Pourquoi nos systèmes de santé et d'éducation sont-ils aussi *systématiquement* détruits ? Parce que les élites ne s'y soignent pas et n'y éduquent pas leurs enfants, ils préfèrent les U.S.A.

le groupe qui s'est emparé de l'*Etat* s'est servi de son pouvoir pour accumuler des richesses en étouffant l'initiative privée. Puis le système a capoté. L'*Europe* a délégué le soutien financier au *FMI* qui a *promis* le développement par le marché. Cela *produira* des catastrophes.

Certains intellectuels contestent radicalement le fonctionnement de l'État, mais c'est pour mieux négocier leur place. Du jour au lendemain, ils se retrouvent ministres du pouvoir qu'ils vilipendaient la veille. L'idée selon laquelle on accède aux ressources non par le travail mais par la simple posture politique est profondément ancrée.

La priorité consiste à rompre, grâce à l'éducation, avec la logique qui nous conduit à survaloriser tous les produits venant de l'extérieur y compris les diplômes, et à tourner le dos à la production.

Cette situation est liée au choix des *élites* qui *ont détruit l'appareil industriel, préférant acheter* les produits venus d'Asie* et soumettre ceux

* C'est le jeu de la *bourgeoisie comprador* des pays dominés dénoncée par Marx.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

qui auraient pu assurer la production.

Le problème est que les gens qui veulent détruire l'*Europe* sont unis, tandis que ceux qui veulent la construire ne le sont pas. Dès que nous cherchons à nous rassembler, on nous divise entre blancs et noirs, entre *musulmans* et *chrétiens*, entre *Juifs* et *Arabes*... On nous ramène à notre *identité nationale*.

Ces remarques ne m'ont guère coûté, voir page suivante

Mercredi 2 juin 2010

Quelques réflexions sur nos élites (suite)

Les remarques qui précèdent ne m'ont guère coûté. Ce sont, à quelques mots près que j'ai mis en italique, des citations puisées dans la remarquable interview de l'historien sénégalais Ibrahima Thioub, publiée dans *Le Monde* du 1er juin 2010 sous le titre *L'Afrique et ses élites prédatrices* :

« Si vous voulez comprendre le système de la traite négrière, observez le comportement actuel des élites africaines. Pourquoi nos systèmes de santé et d'éducation sont-ils aussi vétustes ? Parce que les élites ne s'y soignent pas et n'y éduquent pas leurs enfants, ils préfèrent les pays du Nord. [...]

le groupe qui s'est emparé de l'État s'est servi de son pouvoir pour accumuler des richesses en étouffant l'initiative privée. Dès la fin des années 1970, le système a capoté. Les anciennes métropoles ont délégué le soutien financier au FMI et à la Banque mondiale qui ont disqualifié les États et promis le développement par le marché. Cela a produit des catastrophes encore plus graves que l'État. [...]

Certains intellectuels contestent radicalement le fonctionnement des États, mais c'est pour mieux négocier leur place. Du jour au lendemain, ils se retrouvent ministres du pouvoir qu'ils vilipendaient la veille. L'idée selon laquelle on accède aux ressources non par le travail mais par la simple posture politique est profondément ancrée. [...]

La priorité consiste à rompre, grâce à l'éducation, avec la logique qui nous conduit à survaloriser tous les produits venant de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'extérieur y compris les diplômés, et à tourner le dos à la production. L'Afrique est le seul continent où la majorité de la population n'a pas envie de rester. [...]

Cette situation est liée au choix des élites africaines qui, au moment de la traite, ont détruit l'artisanat et la métallurgie, préférant acheter le fer venu d'Europe, soumettre et vendre ceux qui auraient pu assurer la production. [...]

Le problème est que les gens qui veulent détruire l'Afrique sont unis, tandis que ceux qui veulent la construire ne le sont pas. Dès que nous cherchons à nous rassembler, on nous divise entre tidjanes et mourides, entre musulmans et chrétiens, entre Diolas et Sérères... On nous ramène à notre identité de "Noirs".»

Nul doute que nos « élites », c'est-à-dire notre bourgeoisie et les représentants politiques qui sont à son service, n'ayant plus de colonies à exploiter, se comportent à leur tour comme celles des pays colonisés : elles continuent sans doute à exploiter des esclaves – les immigrés dont on fait sciemment des sans papiers – mais trouvent encore plus rentable et moins fatigant de se contenter de revendre les produits fabriqués ailleurs. Pour cela, il faut casser les outils de production, ce qui augmente le chômage, et mettre au rebut les cultures nationales de la vieille Europe. Cela provoque quelques résistances (trop peu !) d'où le déploiement d'un important appareil policier et idéologique de répression et la personnalisation du pouvoir.

Mercredi 2 juin 2010

Jours sombres

La France vit l'une des périodes les plus sinistres de son histoire, depuis qu'une droite « décomplexée » est revenue aux affaires et s'emploie à appliquer son programme de toujours.

Tous les pouvoirs sont concentrés dans les mains d'un seul homme, qui ne doute pas d'être doué d'une compétence universelle et abreuve ses concitoyens de son mépris. Les parlementaires ont abdiqué tous les pouvoirs que la nation leur avait confiés pour les remettre entre ses mains. La Justice est contrôlée aussi étroitement que possible et mise en demeure d'obéir aux injonctions de l'Exécutif, les jurys d'assises sont suspectés de ne pas montrer assez de sévérité.

Au pays des droits de l'homme, la police est placée au-dessus des lois, et toute une partie des habitants de la France est stigmatisée et mise à l'écart : pour eux, on ouvre des camps de rétention, bientôt surpeuplés, et on n'hésite pas à traquer les enfants jusque dans les écoles, pour les regrouper avec leurs parents jusqu'à leur transfert vers une destination où ne les attendent que des souffrances et la mort.

La formation professionnelle des enseignants, jugée trop coûteuse, est abolie et les instituts de formation fermés : c'est que toute réflexion sur leur métier est jugée dangereuse, alors que l'on n'attend des fonctionnaires qu'une stricte soumission.

Le Travail est érigé en valeur suprême, mais les travailleurs sont invités à faire toujours plus de sacrifices, et on leur offre cyniquement de travailler à l'étranger pour un salaire de misère

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

quand ils sont au chômage. Les syndicats, qui dans leur diversité étaient porteurs de visions globales de la société dans laquelle s'inséraient leurs revendications ont laissé la place à des organes strictement corporatistes, ce qui permet d'opposer entre eux les intérêts particuliers, pour le plus grand bien des possédants.

Bien entendu, c'est du régime de Vichy que je parle !

Mercredi 9 juin 2010

Offre de services

Il y a quelque chose de très injuste dans l'espèce de scandale qu'a provoqué *Le Canard enchaîné* à propos des émoluments de Mme Christine Boutin : elle paie (si j'ose dire) pour bien d'autres qui ont bénéficié et bénéficient sans doute encore des mêmes avantages. Il faut bien avouer que les Français sont incohérents : ils veulent un roi – on ne dira jamais assez quels dégâts l'élection au suffrage universel du président de la République a provoqués dans les institutions démocratiques – et ils s'étonnent de le voir entouré de courtisans avides de pensions ! Mme Boutin fait justement remarquer que la sienne n'excède pas celle d'un haut fonctionnaire : mais un haut fonctionnaire a, j'imagine, d'autres titres qu'une maîtrise et une carrière de journaliste à ce traitement, et des tâches plus importantes ? Passons...

En ce qui concerne notre bien-aimé souverain, il faut dire à sa décharge qu'ayant effectivement besoin de rapports de synthèse pour gouverner, il n'a évidemment aucune idée du degré de qualification et de la somme de travail que représente la rédaction de ce genre de documents, n'ayant jamais rien écrit lui-même, quoique, comme disait Molière, « *Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris* ». De plus, même s'il était mieux informé, soucieux comme il est de réduire le train de vie de l'État, il n'a sûrement plus, ni à l'Élysée ni dans ses ministères, de fonctionnaire capable de lui rendre ce service.

De quoi s'agit-il ? De collecter tout ce qui traîne sur Internet à partir des mots-clés social et mondialisation (soit « Environ 1 390 000 résultats (0,23 secondes) » si j'en crois Google ou « Environ 43 700 résultats (0,26 secondes) » si je demande mondialisation

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

et conséquences sociales), de faire le tri de cette énorme masse qui comporte beaucoup de répétitions, ce qui, avec un peu d'habitude demandera quelques heures de copier/coller, puis de faire le plan du rapport ; Google, sur le mot-clé mondialisation me fournit les éléments suivants :

- mondialisation
- mondialisation définition
- mondialisation.ca
- mondialisation culturelle
- mondialisation économique
- mondialisation avantages
- mondialisation de l'économie
- mondialisation des échanges
- mondialisation et interdependance
- mondialisation et culture

ce qui n'est pas une aide négligeable.

Le plan établi, il ne me reste, à grands coups de copier/coller, et avec quelque sauce liante de ma façon, à « rédiger » le rapport et à écrire une conclusion.

Par prudence, j'évaluerai l'ensemble de cette production à 150 heures de travail. Professeur agrégé de l'enseignement secondaire aujourd'hui retraité j'ai toujours fourni davantage de travail chaque mois (sauf quinze jours de vacances en juillet). À mon échelon, il en coûterait donc moins de 3 500 euros à l'État, tous frais compris. N'ayant pas besoin, comme tant de courtisans nécessaires de droite et de gauche, de ressources supplémentaires et me faisant vieux, ce ne sont pas mes services que j'offre, mais

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ceux de tant de jeunes gens et jeunes filles sur-diplômés que les économies faites sur les effectifs de fonctionnaires condamnent au chômage, aux emplois qui n'exigent aucune qualification et aux petits boulots sous-payés !

P.S. En me relisant, je m'aperçois que pour un emploi temporaire d'un mois que je propose de créer, je supprime, outre la rétribution d'un chargé de mission, ceux du chauffeur de fonction et des quatre collaborateurs pendant quatre mois à un an. Mais puisque l'heure est aux économies, autant les faire réellement sur le train de vie de l'État, plutôt que sur les services publics !

Lundi 14 juin 2010

Bonnes nouvelles

Les bonnes nouvelles, comme les mauvaises, ne se présentent jamais seules. En ce 18 juin 2010, l'actualité franchouillarde nous en apporte deux.

La première est que, si j'en crois mon journal habituel, la célébration du fameux appel de Londres, pour la première fois, a pu se faire dans un climat de réconciliation nationale et d'unanimité : parbleu, presque tous les acteurs et contemporains de cet événement sont morts !

La seconde est la mort (bien tardive !) du brav'général Bigeard. J'ai eu la curiosité de parcourir les commentaires des lecteurs du *Monde*. L'un d'eux salue en lui un général républicain ; il est vrai qu'il a désapprouvé les deux putschs d'Alger où se sont égarés plusieurs de ses supérieurs, et que si la République a aboli la torture, elle ne s'est jamais interdite de la pratiquer sur la personne des « indigènes » de ses colonies. « Respect ! » dit l'autre. Je pourrais en éprouver, certes, pour le jeune employé de banque qui a choisi la Résistance en un temps où cela n'allait pas de soi, et de l'indulgence pour le soldat égaré par de minables politiques dans le merdier d'Indochine.

Mais ce que je méprise, c'est le général para de la bataille d'Alger, cette banale opération de police. Il a toujours nié avoir participé à la torture ? Soit, mais je ne sais pas que le bien nommé Mollet et les résidents généraux Soustelle, Lacoste et autres gouverneurs coloniaux (pour ne citer qu'eux) s'y soient jamais sali les mains.

Cet aigle préférerait l'air des cimes à l'atmosphère irrespirable des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

salles de torture : « *En Algérie, les militaires ont été traités plus bas que terre. Torture et compagnie. Mais c'était un boulot qu'on n'aimait pas. On était mieux sur les pitons, loin des bassesses humaines, à se battre contre des bandes régulières.* » (Lm, janvier 1984)

Comme eux, il aurait préféré qu'on n'en parle pas. Dans les années noires, ils se chargeaient de châtrer la presse avec les ciseaux de la censure. Lui, il déclarera plus tard : « *Je n'ai pas dit que ça n'existait pas, tout le monde le sait qu'il y a eu de la gégène [...]. M'emmerdez pas avec ça, on en parle toute la journée, ça suffit.* »

Il a fini par reconnaître : « *Non, la torture n'est pas indispensable en temps de guerre, on pourrait très bien s'en passer. Quand je repense à l'Algérie, cela me désole, car cela faisait partie d'une certaine ambiance, on aurait pu faire les choses différemment.* »

Comme eux, il s'est contenté de couvrir les exécutants des basses œuvres. Chacun sait que les chefs ne sauraient être tenus pour responsables des agissements de leurs subordonnés, de même que les bourreaux ont pour excuse d'avoir obéi aux ordres !

N.B. J'ai emprunté les citations au site Rue89.com

Vendredi 18 juin 2010

Oligarchie

J'ai eu déjà l'occasion de dénoncer les dangers du système de monarchie élective dans lequel nous a engagés l'élection du président de la république au suffrage universel et l'émergence d'une « classe politique » dont l'existence même est incompatible avec l'exercice de la démocratie.

On aurait bien tort en effet de confondre république et démocratie. La République de Venise fut, pendant sept ou huit siècles, une oligarchie, c'est-à-dire un système politique où le pouvoir s'est trouvé entre les mains d'un petit nombre de citoyens qui n'étaient pas nécessairement les plus riches, mais proches de ces derniers. Ils élisaient un doge (duc) qui présidait aux destinées de l'État. Notre doge est élu au suffrage universel, mais il est l'héritier d'une longue tradition monarchique qui n'a pas fini d'imprégner la mentalité des Français, et l'apparition d'une sorte de noblesse issue de nos fameuses « élites républicaines » vient d'être analysée par deux sociologues, François-Xavier Dudouet et Eric Grémont dans *Les Grands Patrons en France – Du capitalisme d'État à la financiarisation*. aux Éditions Lignes de repères.

Je ne dispose pour l'instant que d'informations de seconde main sur cet ouvrage qu'il me faut lire d'urgence, mais voici ce que ces analyses laissent entrevoir. On sait que les privatisations des grandes sociétés nationalisées ont été initiées, de 1986 à 1988 par le gouvernement Chirac (70 à 100 milliards de francs selon les sources), au temps de sa cohabitation avec François Mitterrand, et que ce mouvement ne s'est jamais interrompu depuis, même quand les socialistes (sic) sont revenus aux affaires, c'est-à dire avec les gouvernements Rocard (1991) et surtout Jospin de 1997 à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

2002 : ce dernier fit mieux qu'aucun gouvernement de droite avec 210 milliards de Francs. On se reportera à ce propos à :

[http://wapedia.mobi/fr/Privatisations en France](http://wapedia.mobi/fr/Privatisations_en_France)

Les auteurs du livre ont mené une enquête sur le monde très secret des chefs de 65 entreprises du CAC 40 et ont montré qu'ils sont pour la plupart issus des grands corps de l'État. On sait que la Bourse de Paris a peu d'importance : les médias anglo-saxons ne citent guère, en Europe, que celles de Londres et de Francfort. C'est donc le système bancaire français, aux mains de l'État depuis les nationalisations de Mitterrand I qui a soutenu les entreprises nouvellement privatisées sous la direction de hauts fonctionnaires et de chefs de cabinet qui s'y sont fait une niche en « pantouflant », prenant ainsi, indirectement, le contrôle de l'État. Quand les banques, privatisées à leur tour, sont devenues folles, les détenteurs officiels du pouvoir politique n'ont pas eu d'autre choix que de voler à leur secours, aux frais des contribuables, c'est-à-dire des salariés, et au grand dam des chômeurs, dont les rangs se sont fortement accrus.

Tels sont les oligarques qui nous gouvernent : une clique de nouveaux riches qui s'engraissent sur le dos de leurs concitoyens, au nom d'une compétence dont on est en droit de douter du fait de leur origine et de la ruine à laquelle ils ont conduit l'économie française, et qui jouissent des principaux privilèges de la noblesse d'Ancien Régime, ceux d'échapper à l'impôt et à la justice.

Naguère, la droite française comparait notre économie, caractérisée par la présence de nombreuses entreprises nationalisées, à celle de l'U.R.S.S. Il est plaisant de constater que les privatisations ont été l'occasion pour des apparatchiks, en

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

France comme en Russie, de faire main basse sur les entreprises. La grande différence est que cette spoliation s'est faite chez nous sans violence, sinon sans douleur : c'est une question de circonstances et de culture politique. Mais il est clair désormais qu'elle ne peut que déboucher sur des dérives maffieuses.

Lundi 28 juin 2010

Perle de culture

Raphaëlle Rérolle, dans un article paru dans *Le Monde des livres* du 18.06.10, rend compte du livre d'Hélène Briscoe :

Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
– *Portraits au travail*, Le Tigre Editions

en ces termes :

« *Pas d'illustrations bien sûr, et, pendant qu'on y est, un titre à coucher dehors : Les Directeurs, les ouvriers et les belles sténodactylographes.* »

On pourrait s'attendre à ce que ce prétendu « journal de référence » exige un minimum de culture de ses critiques littéraires. Oh ! je sais bien que mes références en la matière sont plutôt ringardes, et qu'en ce début de XXI^e siècle, à l'ère de la mondialisation, il est permis de ne pas connaître les vers 15 à 24 de *Zone*, poème jadis fameux d'*Alcools* (1912), d'Apollinaire, un poète bien oublié, qui chante ici la rue Guersant de son époque... :

*J'ai vu ce matin une rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténodactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes*

Encore que, le cubisme...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mais admettons qu'il ne s'agisse que de vieilleries provinciales, et que Mme Raphaëlle Rérolle compense largement cette ignorance de détail par une vaste culture et des lectures couvrant l'histoire littéraire mondiale. Comment se peut-il que quelqu'un qui a lu des poèmes ne dresse pas l'oreille en lisant cette phrase ? Et n'ait pas l'idée de la recopier sur son moteur de recherches, qui lui en fournirait aussitôt la clé ?

Samedi 3 juillet 2010

La Fabrique des élites

La France éternelle occupe, dans les pages du *New-York Times*, une place comparable à celle à laquelle aurait pu prétendre le village d'*Astérix le Gaulois* s'il avait existé, en ces temps mythiques, un *Roma Tempora*, c'est-à-dire qu'elle n'apparaît presque jamais : voilà qui devrait ramener à plus de modestie notre illustre classe politique, que le monde entier nous envie.

Il est d'autant plus intéressant de noter qu'à la date du mercredi 30 juin, ce grand journal a consacré à l'hexagone deux pages entières, sous le titre *Top French Schools, Asked to Diversify, Fear for Standards* où il se penche sur les efforts entrepris par nos gouvernants pour élargir à ce qu'on appelle les enfants de l'immigration le recrutement de nos grandes écoles, singulière institution gauloise destinée à la formation de la fameuse élite républicaine. Notons au passage que dans cent ans, si la terre continue de tourner, les descendants des immigrants des années 1950 seront encore considérés, chez nous, comme des immigrants. Étonnante patrie de Descartes et des Droits de l'Homme, où l'on naît immigrant !

Les grandes écoles sont un sujet que l'on croit bien connaître, mais il est toujours utile de s'informer du point de vue de Sirius. Vue de ces hauteurs : « *La France se conçoit elle-même comme un pays de "vertu républicaine", une méritocratie dirigée par une élite bien entraînée qui émerge d'un système d'éducation où la compétition est féroce. À son sommet se trouvent les grandes écoles [en français dans le texte, car intraduisible], environ 220 écoles de diverses spécialités.* » Après quoi les auteurs de l'article donnent la parole à un chercheur bien de chez nous, Richard Descoings, directeur de Sciences Po, qui relève qu'il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

est plus important, en France, de réussir le concours d'admission que l'examen de sortie : « *Une fois passé l'examen à 18 ou 19 ans, pour le reste de votre vie, vous en êtes [you belong].* » Et ce mauvais esprit de poursuivre en insinuant que les brillants et habiles esprits ainsi recrutés et formés, fort satisfaits d'eux-mêmes, ne sont ni créatifs, ni prêts à prendre des risques, ni aptes à conduire une bataille.

Après quoi, les rédacteurs s'intéressent aux résistances que le projet gouvernemental d'élargissement de la base de recrutement à une population qui ne serait ni « blanche » ni riche rencontre auprès des directions, inquiètes d'avoir à subir une baisse du niveau, comme l'indique le titre. Mais il me semble que l'on passe à côté du problème principal. En fait, on reste dans la bonne tradition de la Troisième République : fabriquer des « élites » et assurer un minimum de consensus social en recrutant aussi parmi les pauvres, suivant l'imagerie de Charlemagne de nos anciens manuels d'histoire : l'empereur récompense les bons élèves (pauvres) qu'il met à sa droite, et chasse les mauvais élèves (riches) placés à sa gauche.

Le problème de l'intégration n'est pas seulement de pêcher quelques élites parmi les nouveaux arrivants, mais d'assurer une bonne formation à tous. On tourne précisément le dos à cette option : suppression massive de postes d'enseignants, coupes sombres dans les aides aux écoles des quartiers défavorisés, suppression de toute formation professionnelle des professeurs. Seuls les élèves ont à se plaindre de cette dernière mesure : les enseignants n'ont qu'à se féliciter d'accéder au rang enviable de *personnes de qualité*, puisque, bardés de leur diplôme, ils exerceront, comme les élèves des grandes écoles, sans vérification préalable de leurs aptitudes, un métier qu'ils n'auront pas eu à apprendre !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Domage tout de même que presque 20% des fonctionnaires soient recrutés comme vacataires ! Je note à ce propos, avec tristesse, que les collectivités locales, largement dirigées par le parti socialiste (sic) font encore mieux que l'État dans ce domaine.

Il ne faudrait rien moins qu'une invasion, une catastrophe nucléaire ou, pourquoi pas, une révolution (voir page 87) pour changer les choses.

Mardi 6 juillet 2010

Bourgogne

Pourquoi ne pas tenter d'échapper à la chaleur étouffante de Paris en allant regarder de plus près la France profonde ?

De la Bourgogne, nous ne connaissions que le sud, de Pommard à Châlons, c'est-à-dire une campagne sans attrait particulier, et l'ouest et le nord, de la partie bourguignonne du Morvan à la région d'Auxerre, très pittoresque. Il nous restait donc à explorer la partie centrale : Auxois, vallée de l'Ouche et côte des vins, de Dijon à Beaune.

La beauté des paysages vallonnés et boisés et de la Côte des vins est la première impression que j'en rapporte, avec le sentiment réconfortant d'avoir parcouru une région dont l'aspect des villes et des villages, la vigueur du vignoble, la qualité intacte des vins et de la cuisine, témoignent de l'opulence. Bien sûr, je n'ignore pas qu'il s'y cache aussi beaucoup de misère : le chômage y sévit comme partout ailleurs, et la main-d'œuvre – invisible en cette saison – des travailleurs saisonniers de la vigne (10 000 à 12 000 chaque année rien que pour la Côte d'Or) y est sans doute aussi durement exploitée qu'ailleurs. Dans ma jeunesse, les vendanges étaient un travail très apprécié des étudiants : en Beaujolais, où j'y ai participé une fois, on était bien logé, bien nourri, et bien payé !

En touristes consciencieux, nous avons donc passé une demi-journée à Dijon, que je me représentais comme une petite ville endormie, et dont l'activité m'a étonné. Le centre historique est extrêmement vivant et convivial, avec ses ruelles où se cachent plus qu'ils ne s'offrent de petits restaurants sans prétention mais qui offrent des plats simples à des prix honnêtes, et le musée

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

qu'abrite le palais des ducs contient des collections de toute beauté ; j'en excepte les œuvres modernes, qui m'ont fait l'effet de barbouillages laborieux, mais il est vrai que comme elles sont offertes en fin de parcours, j'étais un peu saturé... Et nous n'avons pas manqué de visiter les châteaux de Gevrey-Chambertin (forteresse, dégustation) et du Clos de Vougeot (antiques pressoirs).

À Beaune nous attendait, dans le cadre du festival de musique baroque, un magnifique concert des *Arts Florissants* interprétant *Pygmalion* et *Anacréon* de Jean-Philippe Rameau : c'était le but principal de notre périple, et il valait à coup sûr à lui seul le déplacement même si, n'ayant retenu nos places qu'au mois de mars, nous n'avions vue que sur les choristes, et de profil ! Heureusement, nous étions près de la sacristie qui servait de coulisses, ce qui nous a permis de revoir de près William Christie et les musiciens.

Les Bourguignons sont les gens les plus aimables et les plus serviables du monde quand ils vont à pied. Montés sur quatre roues, ils sont aussi grincheux et impatients que les Parisiens des années 70 ! Nous avons retrouvé à cette occasion un jeune cousin qui a fait son nid dans un tout petit village perdu dans les coteaux de la vallée de l'Ouche : il a épousé une femme charmante (et lui a fait une mignonne petite fille) et son siècle : ingénieur, il a fondé sa propre entreprise et exerce, avec l'aide d'Internet, à partir de ce bout du monde ! Il m'a dit en passant, qu'on lui avait recommandé de ne pas préparer de thèse : les entreprises françaises n'aiment pas le personnel « trop » qualifié et donc « trop » cher. Voilà qui me ramène à l'un de mes thèmes favoris. Je radote, mieux vaut fermer la page.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mais avant, une mention spéciale (publicité gratuite) pour deux merveilleux petits restaurants qui valent le détour et l'emportent largement sur des établissements prétentieux où la cuisine peut être bonne (nous sommes en Bourgogne) mais n'approche pas de la leur en fraîcheur, en saveur, en inventivité et en qualité. J'ai nommé L'Hôtel de la Poste, à Pouilly en Auxois, et L'Hôtel du Nord, à Quarré-les-Tombes, village du Morvan d'où les orages, bien que désirés, nous ont chassés prématurément. Voilà deux chefs, le premier surtout, qui en remontreraient aux prétendues grandes toques de Paris.

Jeudi 15 juillet 2010

Sagesse paysanne

En route pour Dijon, nous avons fait une halte dans l'Yonne pour rendre visite à de vieux amis, fermiers retraités, que nous n'avons guère l'occasion de voir. Retrouvailles chaleureuses, il n'est pas question de nous laisser repartir déjà, on partagera leur repas et notre pique-nique.

Au cours de la conversation, on a bien sûr évoqué la chaleur étouffante de juillet, puis on a parlé de ce que devenaient nos familles et les gens du pays que nous avons connus et, bien sûr de la santé de nos hôtes :

« Vous ne souffrez pas trop de la chaleur ?

– Souffrir ? Non ! Pourquoi ?

– Pourtant vous vous en êtes plaints tout-à-l'heure ?

– On s'en est plaint, mais on n'en souffre pas : ce sont ceux qui travaillent, qui souffrent ! »

*

* *

Les paysans de Haïti refusent « l'aide » de Montesanto. Pauvres parmi les pauvres, il leur reste assez de dignité pour refuser de redevenir esclaves !

*

* *

On s'émeut beaucoup, autour de moi, de la violence avec laquelle les familles et les habitants du quartier d'un braqueur qui a tiré sur la police et d'un petit voleur qui a tenté de forcer deux barrages ont réagi à leur mort : ils savaient bien quels risques ils prenaient, non ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Je réponds que quand le pouvoir est aux mains de tricheurs, de voleurs et d'escrocs qui ne laissent aux pauvres aucun espoir, il ne faut pas s'étonner si ces derniers perdent tout repère, et qu'il n'y a que deux manières de rétablir l'ordre et la sacrosainte sécurité : ou bien nos dirigeants vont au bout de leur logique et instaurent une dictature policière, ou bien on les balaie pour rétablir un peu de justice.

La seconde option me paraît, hélas, bien lointaine !

Jeudi 22 juillet 2010

Fantasmagories

Un ami me disait, à propos des concentrations d'entreprises en cours, phénomène aussi ancien que le capitalisme, mais qui se développe à un rythme étourdissant avec la mondialisation : « J'ai le choix entre plusieurs supermarchés, mais tous appartiennent au même groupe financier. Ils m'offrent en apparence un grand choix : dix marques de lessive, cinq de petits pois en conserves ; mais dans chaque cas, c'est un même produit sous des emballages différents. Il n'y a qu'un fabricant, on ne garde que les marques. J'ai l'impression de vivre dans une espèce de fantasmagorie ! »

J'ai pu me procurer, non sans peine, *Les Grands Patrons en France*, de François-Xavier Dudouet et Éric Grémont ouvrage dont j'ai déjà parlé et que je m'étais promis de lire. Il aborde largement ce sujet, et s'ouvre sur un magistral rappel de notre histoire économique depuis 1914. On s'aperçoit alors que c'est un mouvement de fond, provoqué par le manque de capitaux au lendemain de la première guerre mondiale qui a rendu si nécessaires les nationalisations de pans entiers de l'économie que tous les partis, de droite comme de gauche, y ont participé, de même que le processus inverse de privatisation correspondant à un afflux de liquidités a été accompagné aussi bien par les partis de gauche que par ceux de droite. Mais alors, *qu'à* de ces luttes idéologiques et de ces conflits politiques qui ont agité et ensanglanté le XX^e siècle ? Fantasmagories ?

Le TGV Paris-Nice éventre quelques-uns des plus beaux paysages de Bourgogne, mais du train on ne voit rien, bien sûr, de cette blessure, et l'on peut jouir d'une vue magnifique. Un jour, je

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

demandai à mes petits-enfants, absorbés en face de moi par leurs jeux électroniques alors que nous traversions cette région de jeter au moins un coup d'œil sur le panorama qui leur était offert. *Vox clamenti in deserto* ! Ils ne daignèrent même pas lever le nez de leurs écrans ! Je m'en suis consolé en me disant que les facultés d'adaptation de notre espèce sont immenses, et que du moins, fascinés par les fantasmagories des écrans de toutes tailles, ils traverseraient sans le voir le monde moche que nous leur avons fabriqué.

À moins, car il ne faut jamais désespérer, qu'eux ou ceux qui les suivront ne se réveillent un jour et, prenant conscience du désastre, n'entreprennent de bâtir un monde plus vivable ?

Mardi 27 juillet 2010

Roms et Gens du voyage

*« Als die Nazis die Kommunisten holten,
habe ich geschwiegen,
ich war ja kein Kommunist.*

*Als sie die Sozialdemokraten einsperrten,
habe ich geschwiegen,
ich war ja kein Sozialdemokrat.*

*Als sie die Gewerkschafter holten,
habe ich geschwiegen,
ich war ja kein Gewerkschafter.*

*Als sie mich holten,
gab es keinen mehr,
der protestieren konnte. »**

Pasteur Martin Niemöller

Dieu merci, les temps ont changé : nos rares nazillons sont sous contrôle, et M. Sarkozy n'a de commun avec Hitler que le goût du pouvoir et de la manipulation, l'absence de scrupules et l'inculture (ce sont des traits assez largement partagés dans notre brillante « classe politique »), mais ce n'est pas un tribun dément, capable de galvaniser les foules, et on lui accordera sans peine qu'il n'a pas d'intentions aussi noires.

Pourtant, il est bien tentant de modifier le premier vers :
*« Als die Polizisten die Roma holten,
« Quand les gendarmes sont venus chercher les Roms et les Gens du voyage,*

* Voir traduction, page suivante

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

pour que le poème s'applique à notre actualité et nous avertisse de ses suites possibles. Montrer du doigt deux communautés (qui n'ont en commun que le nomadisme) pour les méfaits de quelques-uns de l'une d'entre elles, les punir en les expulsant de leurs camps « illégaux » alors que depuis dix-sept ans ce pouvoir prétendument fort n'a rien fait pour appliquer une loi qui oblige les communes de plus de cinq mille habitants à leur aménager des terrains, condamner leurs enfants scolarisés à l'analphabétisme, c'est prendre un chemin bien sinistre !

En bons apprentis sorciers, nos dirigeants jouent avec le feu. Que leur importe, puisque ce sont d'autres qui s'y brûlent ? Mais savent-ils, savons-nous de qui ils font le lit ? Je m'étonne et m'inquiète que les manifestations de solidarité avec les cibles actuelles de politiciens aux abois soient si convenues et si molles.

Judi 29 juillet 2010

On annonce une grande manifestation à ce sujet pour le 4 septembre. Depuis bien des années, je m'estime trop vieux pour participer à ce genre de cérémonies mais cette fois, « *pourvu que Dieu me prête vie* », j'y serai et en reparlerai !

* « *Quand les nazis sont venus chercher les communistes,
je n'ai rien dit,
je n'étais pas communiste.*

*Quand ils ont emprisonné les socialistes,
je n'ai rien dit,
je n'étais pas socialiste.
Quand ils sont venus chercher les syndicalistes,*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

*je n'ai rien dit,
je n'étais pas syndicaliste.*

*Quana ils sont venus me chercher,
Il n'y avait plus personne,
pour pouvoir protester. »*

Mardi 3 août 2010

Vie privée et technologie

Eric Schmidt, le PDG de Google, aurait déclaré :

« Si je regarde suffisamment vos messages et votre localisation, et que j'utilise une intelligence artificielle, je peux prévoir où vous allez vous rendre. Montrez-nous 14 photos de vous et nous pourrons vous identifier. Vous pensez qu'il n'y a pas quatorze photos différentes de vous sur Internet ? Il y en a plein sur Facebook ! [...] »

Pour M. Schmidt [poursuit le journal] le monde "n'est pas prêt pour la révolution technologique qui s'annonce". Avec l'explosion des données rendues publiques par les internautes, les épidémies ou les crises deviennent prévisibles [...]

Mais cette explosion du volume de données peut également être mise à profit à des fins moins bénéfiques, juge M. Schmidt. *La seule manière de gérer ce problème est une vraie transparence, et la fin de l'anonymat. Dans un monde où les menaces sont asynchrones, il est trop dangereux qu'on ne puisse pas vous identifier d'une manière ou d'une autre. Nous avons besoin d'un service d'identification personnel. Les gouvernements le demanderont. »*

Le journal *Le Monde*, auquel j'emprunte cette « déclaration fracassante » qui n'est qu'une traduction d'un article du site <http://www.readwriteweb.com> (ce que notre « journal de référence » français se garde bien de signaler), ne juge pas utile non plus de la commenter, comme si ces propositions étaient indiscutables.

Pourtant, si la première affirmation est sans doute vérifiable, on est encore loin, ce me semble, de prévoir les crises et les épidémies (le contribuable que je suis est bien placé pour le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

savoir), ou même les suites probables de décisions comme une intervention armée en Irak ou en Afghanistan.

Quant au mauvais usage qui pourrait être fait des technologies de la communication, il ne justifie en rien la levée du secret de la correspondance privée. J'admire les mercantis des médias qui comme *Google* et *Blackberry* vont au-devant des exigences des dictatures les plus infâmes : leurs arguments ont déjà servi à justifier le *Cabinet noir* ! Aux dernières nouvelles, ces régimes seraient persuadés que *Blackberry* se plie déjà à de telles exigences de nos prétendues démocraties.

Le problème est-il vraiment que la technologie donne des armes aux « terroristes » ? Ne serait-ce pas plutôt que l'actuel « *ordre mondial* » est aussi insupportable et inique que le fut l'Ancien Régime ?

Lundi 9 août 2010

Bégaiements

Il s'est trouvé en France un tribunal pour condamner au franc symbolique et à des des amendes de 1 000 euros (avec sursis) cinq militants du *Réseau Éducation Sans Frontières*. Il est vrai que leur délit était des plus graves, puisqu'ils avaient osé, dans des courriels adressés au préfet des Pyrénées Atlantiques, comparer la politique d'expulsions ordonnée par le gouvernement et que M. Rey avait appliquée avec zèle en juillet 2008 en plaçant une famille albanaise avec deux enfants de cinq et sept ans en centre de rétention à celle de Vichy !

En citoyen respectueux de la chose jugée, je me garderai bien de reprendre à mon compte les termes injurieux relevés avec indignation par le procureur de Pau, Erick Maurel : « rafle, étoile jaune, Papon, wagons vers l'Allemagne, nazis », d'autant que le destinataire de ces courriels, ne s'étant jamais trouvé dans la situation de M. Papon, nul ne peut dire s'il aurait suivi l'exemple de son illustre collègue.

Mais j'espère ne pas être le seul à considérer que la politique actuelle de M. Sarkozy, qui pour tenter de faire oublier son fiasco ne craint pas de désigner à l'opinion publique des boucs émissaires – Roms, Gens du Voyage et autres « Français d'origine étrangère » – et l'arrestation ou l'expulsion d'hommes, de femmes et d'enfants, non pour ce qu'ils ont fait, mais pour ce qu'ils sont, n'a pas d'équivalent en France depuis Vichy.

L'O.N.U. s'étonne à juste titre qu'un fils d'immigré ait inventé la catégorie des « Français d'origine étrangère ». Il y avait, au temps de Vichy, un petit Monsieur brun à moustaches qui affirmait la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

supériorité des grands hommes blonds aux yeux bleus et voulait purger la planète de tous les autres, sauf un !

« *L'histoire ne se répète pas, elle bégaie.* ». Je n'ai trouvé nulle trace de cette phrase dans *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, de Karl Marx, à qui on l'attribue, mais elle est digne de lui et se trouve vérifiée tous les jours. En revanche, je n'en dirai pas autant de cette autre, qui est l'incipit de l'ouvrage en question : « *Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce.* » Pour les victimes des persécutions en cours et leurs défenseurs, il n'y a pas de quoi rire !

Dimanche 15 août 2010

Grande distribution

Les nationalisations ont mauvaise presse dans notre « classe politique », qui n'y a recours que pour sauver les entreprises en péril, soit parce qu'elles ne sont pas rentables mais présentent un intérêt vital (ce fut jadis le cas des chemins de fer, puis celui des charbonnages), soit du fait de l'impéritie de leurs dirigeants, comme il advint récemment à des banques en différents pays. Puis, lorsque les citoyens les plus pauvres, par leur travail et les impôts dont ils paient la majeure partie, leur ont permis de (re)devenir rentables grâce à leur aide généreuse, on s'empresse de les privatiser : cela fait, paraît-il, moins de fonctionnaires, ce fléau de nos sociétés, et puis rien ne vaut le libre fonctionnement du marché pour réguler l'économie. Que chaque crise en apporte le démenti, cela n'a guère d'importance pour nos « libéraux » et leurs fidèles serviteurs, puisque ce beau discours cache l'objectif réel, qui est que les riches soient toujours plus riches, et les pauvres toujours plus pauvres.

Pourtant, il est au moins un secteur, celui de la grande distribution, que la gauche, si elle existait encore, se ferait un devoir de nationaliser. Celle-ci, en effet, ne joue plus qu'un rôle pervers dans l'économie. En la confisquant aux familles qui les possèdent, et qui se sont déjà enrichies bien au-delà du raisonnable, et en ramenant leurs bénéfices à un niveau honnête, on gagnerait sur trois tableaux :

- les producteurs, écrasés par ces diplodocus, pourraient recevoir une rétribution décente ;
- les consommateurs pourraient y trouver leur compte, d'autant qu'une entreprise qui n'est pas mue par le seul profit n'a pas

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

besoin de tromper ses clients par toutes sortes de procédés qui sont le fin du fin de la science commerciale et qui relèvent tout simplement de l'escroquerie et du vol ;

– enfin les employés pourraient être payés décemment, et leur travail pourrait être organisé de manière humaine : fermeture hebdomadaire, abolition du travail de nuit, horaires fixes à plein temps, qui leur permettraient de mener une vie normale.

Mais les conditions qui rendraient possible cette opération sont bien loin d'être réunies...

Mardi 24 août 2010

Fous-rires

En relisant mes derniers textes, je m'aperçois que je fais décidément figure de vieux bougon : c'est que l'actualité politique ne prête pas à rire. C'est aussi qu'en vieillissant, si l'on peut garder le sens de l'humour, l'excès de vitalité qui porte à sauter, à danser... et à rire, s'épuise. Surtout, j'ai cessé d'être sujet au fou-rire, qui m'a joué plus d'un tour pendable.

Les premiers fous-rires qui me restent en mémoire remontent à l'adolescence, et très précisément à la classe de seconde où les professeurs de mathématiques et d'histoire nous paraissaient d'un comique irrésistible, à mon camarade Tattegrain et à moi. Le premier ressemblait à un burlesque du muet, Harry « *Snub* » Pollard qui restait une vedette de Pathé-Baby, et dont je ne connaissais alors que le nom français, Beaucitron. Le second, très chahuté, réfugié derrière son bureau, agitait les bras à la manière de Guignol. Ces distractions, qui n'étaient qu'une partie d'une dissipation généralisée, m'ont valu de redoubler la classe.

L'année suivante, il advint qu'un camarade vint à mourir brusquement. À cet âge la mort paraît lointaine et réservée aux vieux, et cette nouvelle nous plongea dans la stupeur et la consternation, d'autant qu'il s'agissait d'un gentil garçon que tout le monde aimait bien. La classe chargea l'un de mes amis et moi-même de porter nos condoléances à sa famille. Le lendemain, toujours très émus, nous nous sommes présentés à son domicile. Jean, qui me précédait, sonna à la porte, se retourna vivement et me dit : « Je crois bien que je me suis trompé d'étage ! » Pris d'un fou-rire irrépressible, nous avons dévalé l'escalier sans demander notre reste, et il nous a fallu arpenter le quartier pendant près

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

d'une heure pour le maîtriser et nous présenter chez les malheureux parents. Tout se passa dignement. Ils nous introduisirent dans la chambre mortuaire où reposait Roland, que j'avais quitté deux jours plus tôt en plaisantant, à la sortie du gymnase : on lui avait bandé la tête pour soutenir le menton, on lui avait joint les mains sur un crucifix, et il avait la dureté minérale des morts. On lui fit de magnifiques obsèques avec grandes orgues et chœurs le lendemain, au cours d'une messe interminable. Puis nous n'y pensâmes plus.

Les cérémonies funèbres, avec la tension qu'elles engendrent, sont particulièrement favorables à ce phénomène. Bien des années plus tard, en 1987, la paroisse Saint-Ferdinand des Ternes nous invita à assister à une messe qu'elle organisait pour les défunts de l'année précédente, Maman étant du nombre. La messe eut lieu dans la crypte. L'assistance était nombreuse et très recueillie. Nous étions dans les premiers rangs à droite de l'autel, mon frère, moi et ma femme. Je pensai d'abord intensément à mes parents (ce qui m'est impossible au cimetière), puis fus distrait par le déroulement de la cérémonie, suivant le nouveau rite qui ne m'était pas familier. Le prêtre, placé derrière l'autel et face aux fidèles, avait l'air de se livrer à une étrange cuisine. Le moment venu, il retira le purificateur qui couvrait le calice et, le Diable me tentant, je vis l'officiant jeter sur l'assistance un regard de défi, et se moucher bruyamment dans le linge consacré. Mon fou-rire gagna immédiatement Sarah et mon frère, qui n'en connaissaient pas la cause. Sarah reprit presque aussitôt le contrôle de soi, et si j'étais secoué de convulsions silencieuses qui pouvaient passer inaperçues, mon frère gloussait littéralement. Comme nos voisins commençaient à protester à voix basse, je donnai le signal d'une retraite qui se fit en assez bon ordre malgré

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

les petits cris de mon frère, à la grande surprise de ma sœur et de son mari arrivés un peu plus tard que nous et assis à gauche, vers le fond de la chapelle. Quand ils émergèrent de la crypte après la messe, nous avons retrouvé nos esprits.

Mais c'est en général dans des situations cocasses qui aujourd'hui me feraient tout au plus sourire que se déclenchaient ces crises. Un jour, par exemple, comme nous assistions à un concert au théâtre de Bourges je remarquai, assis devant nous entre ses parents, un petit garçon aux oreilles très décollées. Je me penchai vers Sarah et lui murmurai : « Regarde le petit garçon, il écoute de toutes ses oreilles ! » et c'en fut fait pour nous du concert.

Mon dernier fou-rire eut le mérite de me débarrasser définitivement d'une corvée, alors que j'enseignais l'informatique depuis plusieurs années. Le Ministère avait gardé mon nom sur la liste des examinateurs à l'écrit et à l'oral du concours de recrutement des professeurs de L.E.P., tâche que je n'ai jamais aimée mais qui me pesait de plus en plus à mesure que je m'éloignais de l'enseignement du français. Ce jour-là, je faisais passer l'oral avec un collègue, quand se présenta une candidate qui nous remit le sujet d'explication qu'elle avait tiré au sort. C'était la première page d'une nouvelle de Maupassant, *La Ficelle*. Elle restait debout, se balançant d'un pied sur l'autre, l'air fort embarrassé. Elle s'assit à notre invitation, demanda : « Je lis le texte ? » et, sur notre acquiescement, entreprit laborieusement de l'annoncer. La lecture finie, suivie d'un nouveau silence, je l'invitai courtoisement à commencer son explication. Elle reprit sa lecture : « *Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg ; car c'était jour de marché...* » Maupassant nous explique que ce jour-là il y avait un marché... à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Goderville... Il dit que les paysans et leurs femmes y allaient... et qu'on en voyait sur toutes les routes!» et cette paraphrase se poursuivit implacablement jusqu'à la fin de l'extrait. Sans porter d'appréciation sur cette performance, nous commençâmes à bombarder de questions la pauvre fille, espérant en faire jaillir au moins une étincelle, mais la malheureuse restait médusée. Alors mon collègue, qui avait bon cœur, commença pour l'aider à lui poser des questions qui contenaient leur réponse, sans parvenir à la tirer de sa stupeur. Je me rappelai alors une anecdote racontée naguère par Bouwyn, un collègue de Nantes, bon vivant jovial et bienveillant. Ce jour-là, il interrogeait une jeune et très jolie candidate qui pour autant n'était pas plus brillante que la nôtre. Affligé par tant de détresse, il entreprit comme nous de la sauver en lui posant des questions :

« Mademoiselle, ce texte est une poésie ?

- Ah oui, c'est une poésie... (silence perplexe)

- Dans une poésie, il y a des images ?

- Ah oui, il y a des images ! (silence inquiet)

- Mademoiselle, pourriez-vous me citer, dans ce texte, une image ?

- ...

- En voici une, pourriez-vous me l'expliquer :

« *Et quand il croit*

Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix »

- ???

Alors le brave garçon, se levant et ouvrant les bras :

- Mademoiselle, de grâce, que voyez vous ?

- Oh ! Je vois que vous me tendez la perche ! » dit l'ingénue, avec un charmant accent du Midi.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Le fou-rire me prit avec une telle violence que je dus me lever et sortir, laissant mon pauvre collègue à ses bonnes œuvres. Puis je revins, repris avec lui l'examen, mais j'étais souvent obligé de me lever et de marcher de long en large derrière la candidate pour dissimuler cette crise nerveuse, qui se poursuivit après son départ jusqu'au soir et le jour suivant, jusqu'à la fin des épreuves. Je demandai au fonctionnaire du Ministère chargé de l'organisation de ce concours d'être retiré de la liste des examinateurs au motif que je n'enseignais plus le français depuis deux ou trois ans, ce qui me fut accordé sans difficulté.

Chose curieuse ce fut, de tous les examens auxquels j'ai participé, le seul qui nous ait valu une plainte. L'inspecteur général qui présidait le concours, nous transmit une réclamation d'une dénommée U***, et nous demanda un rapport. La candidate malheureuse s'étonnait de la note très basse (1 ou 2 sur 20) recueillie à l'oral de français. Elle en était d'autant plus surprise que les deux messieurs qui l'avaient interrogée s'étaient montrés fort aimables et n'avaient pas témoigné de mécontentement. « Que voulez-vous, conclut l'inspecteur général après avoir lu notre rapport, il y a des gens qui confondent politesse et approbation !

Jeudi 5 octobre 2006-Lundi 30 août 2010

Merci, M. Rebsamen !

« L'occupation illégale de terrains publics ou privés n'est pas permise. Les maires ont raison de saisir la justice pour les expulser. Quant à l'expulsion du territoire français, il est du devoir d'un gouvernement de reconduire à la frontière des étrangers en situation irrégulière. Mais dans le respect des principes républicains, de la personne et de la dignité humaine. Et sans spectacle... » déclare François Rebsamen, maire P.S. de Dijon (Les journaux de jeudi dernier)

Voilà qui, au moins a le mérite de la franchise et nous change des contorsions de Mme Aubry, sa collègue lilloise, et de son équipe. Cette déclaration mérite une petite explication de texte :

1. La première phrase rappelle un principe qu'on ne saurait contester, à moins d'être le plus naïf des anarchistes ;
2. la seconde pose un problème de cohérence (est-ce les terrains qu'il faut expulser ?), mais nous ne ferons pas un mauvais procès à l'auteur de la phrase : il a sans aucun doute les Roms en tête et l'on est dans le style parlé, à moins que *Le Parisien*, qui a reçu cette confidence, ait coupé sans trop y regarder ; sur le fond, il me semble que les maires n'ont pas pour première mission de s'attaquer aux plus miséreux, et n'en ont plus du tout le droit depuis les déclarations xénophobes de quelqu'un qui, décidément, a endossé un habit beaucoup trop grand pour lui ;
3. « *il est du devoir d'un gouvernement de reconduire à la frontière des étrangers en situation irrégulière* » peut-être, à condition qu'il ne soit pas trop sélectif dans l'exercice de ces devoirs, c'est-à-dire qu'il ne mette pas lui-même les étrangers en situation irrégulière en refusant des papiers à des travailleurs à qui il fait pourtant payer sécurité sociale et impôts et dont les entreprises françaises ont

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

besoin, et qu'il veille à ce que les maires mettent à la disposition des nomades, comme la loi les y oblige, des terrains d'accueil décents et applique la réglementation européenne qui a instauré la libre circulation des citoyens de l'Union ;

4. la quatrième phrase est agréablement contrebalancée par une autre, dans le même entretien : « *Le PS est un parti de gouvernement : les positions, si humaines soient-elles, de la Ligue des droits de l'Homme, ne sont pas celles du PS.* » ;

5. et si vous voulez savoir ce qui distingue un grand parti de gouvernement de gauche (le P.S.) d'un grand parti de gouvernement de droite (l'U.M.P.), sachez que le premier demandera aux C.R.S. chargés des expulsions d'offrir le verre de l'amitié aux messieurs, des fleurs aux dames et des bonbons aux enfants, et surtout :

6. il le fera « *sans spectacle* », en catimini, comme une chose jugée honteuse mais nécessaire, de même que les bourgeois d'il y a cent ans cachaient dans mon quartier, alors excentrique, les « femmes entretenues » !

7. Au fait, la manifestation contre les expulsions de samedi fut belle à Paris, l'odieuse sono réduite à un énorme camion à plateforme (loué par qui ?), et plus loin, à l'indispensable camionnette de la C.G.T. qui tient toujours à bien conditionner ses troupes. Les participants, nombreux, ont défilé dans un ordre symbolique, les *Rroms*, comme ils l'écrivent, en tête, et le P.S. en queue : peut-être avait-il un peu honte de se donner en spectacle ?

Vivement les élections, tous les éléments d'une alternance prometteuse sont décidément réunis !

Mardi 7 septembre 2010

Un Détail

« *Le Diable se niche dans les détails* » (Proverbe suisse)

Tous ceux qui exercent ou ont exercé un métier en sont marqués à jamais : c'est la déformation professionnelle. Vieil enseignant, je sais que la mienne est de toujours vouloir donner des leçons. Celle des horlogers, si je généralise (sans doute trop hâtivement) à partir d'un unique exemple familial, pourrait être un goût presque maniaque de la précision.

Toujours est-il que ce proche parent, depuis qu'il a pris sa retraite, qu'il emploie d'ailleurs à bien des activités intéressantes, a pris l'habitude de regarder à la loupe (ou plutôt calculette en main) les factures qui lui sont adressées. Voici quelques mois, il me dit : « Sais-tu que plus tu dépenses d'électricité ou d'eau, moins tu paies cher tes kilowatts ou tes mètres cubes ? Je te le démontre quand tu veux ! » Agacé, je haussai les épaules et passai à un autre sujet.

Et puis voici qu'hier cette conversation m'est revenue, et je me suis à mon tour penché sur ce problème. Prenons ma dernière facture d'électricité (je reproduis fidèlement les majuscules administratives) :

| | |
|---|-------|
| Consommation : | 26,45 |
| Abonnement : | 18,39 |
| Contribution au Service Public d'Electricité : | 1,51 |
| Contribution Tarifaire d'Acheminement électricité : | 1,61 |

Elle se monte, hors taxes, à 47.96, et je paie le KW :
 $47,96/336=0,142738$

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Supposons que je consomme le double, les frais fixes étant inchangés(18,39+1,51+1,61=21,5), je paierai :

$21.51+52.90 = 74.41$, et je paierai le KW : $74.41/672 = \mathbf{0,1107291}$

soit 35% moins cher ! et pour une consommation triple :

$100,86/1008 = \mathbf{0,1000595}$, etc.

Il en va *grosso modo* de même avec la consommation d'eau : ce n'est pas très écologique, mais on s'en fout, n'est-ce pas, tant qu'on peut payer ?

Sauf que... ma voisine, vieille ouvrière à la chaîne qui vit dans une chambre de bonne et n'a qu'une petite ampoule minimale pour s'éclairer, un vieux poste télé et un petit radiateur qu'elle n'ouvre que par les grands froids et seulement quelques minutes, consomme, disons, 56 KWH, et paie $21.51 + 4.426 = \mathbf{0.4631428}$ l'unité, c'est-à-dire plus de quatre fois plus cher que le PDG de son entreprise !

Je dédie cette page aux partis de gauche, s'il en reste, pour qu'ils prennent en compte de tels détails dans leurs programmes.

Jeudi 16 septembre 2010

Politesse

Voici une dizaine d'années (déjà !), comme je tenais le stand d'*Adapti* au Salon de l'Éducation, j'ai entrepris à une heure creuse, fort de l'expérience des marchés que j'avais faite avec un oncle au temps de mon adolescence, d'interpeller les chalands :

« Madame, connaissez-vous les éditions du S.N.E.S. ? »

La jeune femme s'est arrêtée, m'a toisé d'un air sévère, et m'a dit en détachant bien les deux syllabes :

« Bon-jour !

– Bonjour ! »

lui ai-je répondu, riant sous cape de cette leçon qui m'était infligée par une jeune collègue déjà passablement déformée par le métier. Puis je lui ai présenté les collections, et elle est repartie, plus gracieuse, ayant acquis une ou deux brochures.

Depuis, je me suis aperçu que dans notre société brutale, le « Bonjour » devenait obligatoire en toutes circonstances. J'ai bien dit « brutale », bien que j'aie le privilège de vivre dans un quartier assez favorisé, où la violence, même verbale, est rare. Mais enfin, si par exemple le trottoir que j'emprunte se trouve obstrué par un petit groupe de gens en grande discussion, je n'ai pas d'autre choix, à moins de rebrousser chemin, que de descendre sur la chaussée ou de foncer dans le tas, car si par exemple je disais « Pardon ! », personne ne s'en soucierait ni ne bougerait.

Naturellement, c'est la deuxième solution que je choisis : les gens s'écartent alors pour me laisser passer (le moins possible, je frôle leurs cigarettes au risque de me brûler), sans s'offusquer jamais de mes manières, qui sont aussi les leurs. Et je pourrais multiplier de tels exemples.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Pour en revenir à mon premier propos, je me suis aperçu que si, pour demander un renseignement, j'abordais un passant en lui disant, par exemple : « Excusez-moi, Monsieur (ou Madame) pouvez-vous me dire où se trouve la rue Machin ? », j'ai droit à la même réaction, le « Bonjour ! » de mon interlocuteur s'accompagnant toutefois plus souvent d'un sourire que d'un froncement de sourcils. Et il en va de même avec les vendeurs et vendeuses des grandes surfaces, d'ailleurs prodigieusement raréfiés par la loi du profit. Toute requête doit aujourd'hui être précédée du rituel « Bonjour ! »

Or justement, je viens de découvrir en lisant mon journal que la clé de cette énigme est dans la grande distribution, dont le SBAM (Sourire, Bonjour, Au revoir, Merci) est l'une des règles d'or.

Nous avons les maîtres à vivre et à penser que nous méritons !

Mercredi 22 septembre 2010

GÉNÉRATIONS

I. Vieilles lunes

J'ai lu sous la plume d'un ancien instituteur une phrase que je voudrais avoir écrite et que je cite de mémoire : « *Le monde de mon enfance était plus proche de celui de Henri IV que de celui des enfants d'aujourd'hui.* » C'est surtout vrai du monde rural, qui a longtemps rassemblé le plus grand nombre des Français, et dominé les représentations que l'école de la République leur a données d'eux-mêmes. J'observe même à certains indices qu'en cette fin du XX^e siècle (le XXI^e siècle historique ne commencera que dans quelques années, c'est dire que je ne le connaîtrai pas) il reste encore beaucoup de traces de ce modèle dans notre enseignement. Ainsi, pour prendre un exemple personnel, plusieurs sites pédagogiques ont, avant que je ne le relie à mon site, proposé aux professeurs, parmi mes témoignages, le seul [Morvan](#), et je les en remercie, mais cela veut dire qu'ils n'en ont retenu que l'aspect rural et vieille France. Pourtant, dès l'époque lointaine de mon enfance, la moitié de la population vivait dans les villes. Cet attachement à un monde aujourd'hui disparu n'aide certainement pas les jeunes à s'insérer dans la société réelle, ni leurs aînés à comprendre et à admettre les changements qui se produisent autour d'eux ; elle ne contribue pas non plus au prestige de l'école aux yeux des enfants, qui sentent bien à quel point notre discours est éloigné de la réalité. Et cela discrédite ce qu'elle a de positif à apporter : l'idéal de tolérance et de progrès, inséparable des trois termes de la devise républicaine, qui fut celui de ces Philosophes du Siècle des Lumières qu'on n'ose même plus aborder en classe, et qui ont disparu des programmes de Lettres des lycées, qui font simplement l'impasse sur la période qui va du

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Moyen Âge au XVIII^e siècle.

L'avenir de nos petits-enfants me préoccupe de plus en plus. Non qu'ils ne soient assez forts, comme tout un chacun, pour affronter l'adversité et la souffrance, et que je les croie incapables de se battre et de surmonter les difficultés que l'avenir leur réserve. Mais le monde que ma génération leur lègue est lourd de menaces, et il reste peu de temps pour les conjurer. Comment en sommes-nous arrivés là ? Nous ne manquions pourtant ni de courage, ni de bonne volonté, ni de générosité. Et il n'y a pas plus de sens à l'histoire qu'à notre existence...

C'est nous qui le donnons.

D'abord en interprétant toujours à tort ce que nous prenons pour les leçons de l'histoire, qui n'en a aucune à donner, alors que ce sont les historiens qui les inventent pour justifier les combats dans lesquels le hasard ou les maîtres qu'ils servent – c'est tout un – les ont engagés. Ainsi avons-nous cru naïvement aux enseignements des idéologues du XIX^e siècle, Michelet ou Marx, la France Éternelle ou la Lutte des Classes, et quelquefois comme mes amis talas, aux deux à la fois. Or il n'y a d'éternité pour aucune nation, aucun empire : ils naissent et meurent comme les cirons, les hommes et les univers. La doctrine sociale officielle de l'Église (autre institution en voie d'extinction, qui s'est crue éternelle) prêche la collaboration des classes. C'est une autre façon, pour les puissants, de mater ceux qu'ils exploitent. Mais il n'y a jamais eu de classes au sens où l'entend Marx, il n'y a que des forts et des faibles, ces derniers s'organisant parfois pour échapper à leur misère. Mais il s'agit d'une agitation confuse, sans direction ni fin assignables, comme celle des poussières qui tournoient dans un rayon de soleil, ou des galaxies qui fuient dans

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'espace. Il n'y a pas de Grand Horloger, parce qu'il n'y a pas d'horloge, seulement des états instables et fugitifs au sein desquels notre esprit, lui-même produit d'un agrégat éphémère d'atomes et qui ne perçoit du monde qu'une image instantanée, relève de transitoires régularités pour en tirer des lois.

Ensuite en interprétant non moins mal le présent. On a jeté christianisme et marxisme avec l'eau du bain. Pourtant le premier a prêché une doctrine d'amour et de pauvreté, vertus que les églises ont bien mal pratiquées, mais qui restent, avec la volonté d'être lucides, le seul espoir de l'humanité ; il a inspiré de la beauté et réservé une place à la méditation, qui fait tellement défaut au monde actuel. Le second a conduit des esprits généreux, vite « liquidés » ou fourvoyés, il est vrai, à prendre la défense des « damnés de la terre » et il a démonté certains mécanismes d'oppression, dont la loi de paupérisation absolue, si légèrement rejetée par les partis qui se réclamaient naguère de Marx, au moment même où ses ravages, après s'être étendus à la plus grande partie de la planète, allaient balayer à leur tour les pays anciennement industrialisés.

Si je laisse de côté les germes toujours mutants de l'extrême droite, c'est-à-dire de la réaction primaire de peur du changement, j'observe qu'à la place de ces vieilles lunes, on en sert de nouvelles aux jeunes générations, dont les deux principales sont les discours sur le métissage et certaines dérives de l'écologie. J'en reparlerai.

Mercredi 29 septembre 2010

GÉNÉRATIONS

II. Nouvelles lunes

Parmi les mauvais discours dont on nourrit les jeunes générations, et c'est viande creuse, mais il s'y cache de la dynamite, je retiens d'abord celui sur le métissage.

Quoi de plus ridicule que cet éloge du métissage qu'on nous sert à longueur de journée en le présentant comme un rempart au racisme et à ses dangers ? Comme si nous n'avions pas tous été métissés depuis qu'existe l'interdit de l'inceste ? Comme si, de l'union d'êtres humains que n'opposent que des différences aussi infimes que la couleur de la peau ou la forme du nez, devaient naître uniquement des êtres plus beaux et plus intelligents ! À la fin du XIX^e siècle des « savants » enseignaient que les métis cumulent seulement les vices des deux « races » qui se sont fondues en eux. Qui ne voit que leurs homologues de la fin du XX^e propagent des âneries en apparence opposées, mais en réalité symétriques et non moins dangereuses ?

Car il n'y a pas de métissage, au sens où ils l'entendent, sans *ethnies* (le mot *races* a mauvaise presse, mais pour combien de temps encore ?) ; le mot « ethnies » renvoie à des groupes historiquement constitués, qui se distinguent les uns des autres par des « cultures » spécifiques ; ces cultures se caractérisent par leur langue, leurs mœurs, leurs arts, leurs techniques et leurs croyances. Elles sont l'objet d'une science qui nous a beaucoup apporté. Mais les idéologues du métissage en viennent à faire l'éloge de la différence (et certes, une société composée d'individus interchangeables serait bien ennuyeuse), et de là, à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

demander que l'on cultive ces différences en donnant un statut privilégié aux communautés, donc en invitant chacun à se replier sur la sienne.

Seulement, voilà : il n'y a pas de société harmonieuse qui soit fondée sur la prédominance des communautés. On ouvre ainsi la porte, entre autres, à tous les intégrismes. Il est légitime que chacun aime ses traditions, tienne à ses racines. Mais c'est en fin de compte la volonté de vivre ensemble qui doit primer. Dans le système républicain, les différences subsistent : un chrétien n'est ni juif, ni musulman, un Auvergnat n'est ni Breton ni Provençal, chacun cultive librement son jardin secret, aime sa petite patrie, adore un dieu ou les nie tous en bloc, mais on privilégie un langage commun, on lime les aspérités qui pourraient blesser, et on se tourne vers l'avenir en essayant de construire quelque chose ensemble.

Mardi 4 octobre 2010

GÉNÉRATIONS

III. Autres nouvelles lunes

Je n'entrerai pas dans les disputes sur le réchauffement climatique – n'ayant pas la moindre compétence pour le faire, et n'étant pas enclin à imiter Monsieur Allègre – mais il me semble que s'il y a quelque chose de vrai dans l'écologie politique, c'est que cette jungle qu'on appelle le libre marché détruit peu à peu la planète : nous ne consommons plus seulement le lait de la terre nourricière, nous avons entrepris de dévorer sa chair. Personne n'ose avancer le contraire, même si l'égoïsme dominant (« Après moi, le déluge ») conduit à toutes les hypocrisies : les responsables politiques (c'est aussi vrai pour les états que pour les institutions internationales) et les entreprises nationales ou multinationales tiennent un discours « écologique » pour mieux cacher leurs déprédations.

Mais un certain discours pseudo-écologique sans lequel on ne saurait être politiquement correct, sans doute moins pernicieux, me paraît aussi creux. De soi-disant « experts » proposent des solutions miracles qui reviennent à demander à chacun de limiter sa consommation, alors que toute la prétendue science économique, qui ignore l'homme, ne prend en compte que des consommateurs et pousse chacun à consommer davantage, tout en refusant le nécessaire au plus grand nombre. À les en croire, il faudrait revenir à des modes de vie et de production archaïques. Discours qui ne peut s'adresser qu'à des repus, et qui ferait rire les affamés s'ils en avaient la force. D'ailleurs, comme tous les faux prophètes, ils se gardent bien de s'appliquer ces belles recettes !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Il me semble que l'on devrait prendre le problème autrement. C'est la prolifération malsaine de notre espèce qui est en cause. Lévi-Strauss, dans une formule saisissante, compare l'humanité à « *ces vers de farine qui s'empoisonnent à distance dans le sac qui les enferme bien avant que la nourriture commence à leur manquer* ». Je n'entends pas réhabiliter le bon pasteur Malthus qui, à partir de calculs erronés, avait correctement énoncé le problème avant même qu'il ne se pose, mais opté naïvement pour la pire des solutions : s'en prendre aux pauvres ! Et je ne suis pas assez grand clerc pour en proposer une.

On peut imaginer que, mécaniquement, les revenus des pays riches diminuant et ceux des « émergents » augmentant, un certain équilibre finisse par s'instaurer, au fur et à mesure que la population des seconds vieillit. On peut aussi croire, comme les marxistes d'antan, que les progrès de la science finiront par pourvoir à tous nos besoins, soit en tirant tout de n'importe quoi et vice-versa, soit parce que les vers de farine, en s'échappant du sac, iront coloniser d'autres univers. Mais en aurons-nous le temps ?

Mercredi 13 octobre 2010

Courage politique

Je ne connais actuellement de l'exposition de Larry Clark que les deux photos publiées dans *Le Monde* : même si ces reproductions sont nécessairement de qualité médiocre sur un tel support, elles suffisent pour deviner leur qualité esthétique et pour comprendre qu'elles ne sont pas moins scandaleuses aux yeux de nos tartuffes que *Les Fleurs du Mal* et *Madame Bovary* le furent en leur temps : la pudibonderie et la censure ont toujours même mufle.

J'aime bien Bertrand Delanoë : d'abord parce que son élection a débarrassé Paris de la sangsue U.M.P., ensuite parce que je le crois honnête, enfin parce que sa gestion est conforme aux idées qu'il défend.

Mais je trouve bien affligeante la manière dont il justifie l'interdiction aux moins de 18 ans de l'exposition de la Maison Européenne de la Photographie : *« Il est de notre devoir de responsables publics d'éviter à la fois un risque d'interdiction judiciaire de l'exposition (sur tout ou partie des œuvres) ou un risque pénal pour le conservateur du musée ainsi que pour les commissaires. En effet, certains des clichés de cette exposition ne sauraient être montrés à un public mineur sans tomber sous le coup de la loi »*.

L'article L. 227-24 du Code pénal visant *« le fait, soit de fabriquer, de transporter, de diffuser par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support un message à caractère violent ou pornographique ou de nature à porter gravement atteinte à la dignité humaine lorsque ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur »*, cette décision revient à aller au-devant de la censure, car *« Il n'y a là nulle attitude "prude" – ne confondons pas la morale et le droit – mais la volonté responsable de*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

permettre précisément l'expression de la liberté artistique dans le respect des textes applicables. »

La première image qui me vient à l'esprit est celle de Gribouille se jetant à l'eau pour éviter de se faire mouiller par la pluie. La seconde est le souvenir de ces bons socialistes d'antan qui, sachant que la guerre d'Algérie ne pouvait se terminer que par l'indépendance, la poursuivaient impitoyablement en attendant « que les choses mûrissent », c'est-à-dire que la droite se charge elle-même d'y mettre fin.

Décidément, le socialisme à la française demeure ce qu'il était alors : un socialisme mou Mollet !

Mardi 12 février 2010

Pouvoir et paranoïa

Aujourd'hui, je remonterai un peu le fil des jours : il n'est jamais trop tard pour bien faire !

On se souvient peut-être que le 14 septembre dernier Mme Viviane Reding, commissaire chrétienne-démocrate à la justice et vice-présidente de la Commission européenne a comparé l'expulsion des Roms par la France aux crimes de la « Seconde guerre mondiale », sur quoi notre représentant, Pierre Lellouche, s'est indigné que l'on puisse parler ainsi « à un grand pays », ce qui a entraîné, bien sûr, la protestation des « petits pays » ! Il me semble que tous ont tort.

Viviane Reding parce qu'elle confond avec les nazis notre extrême-droite et cette partie de notre droite qui est toujours prête à faire avec elle un bout de chemin, et dont M. Sarkozy fait évidemment partie. Or l'esprit des droites françaises est parfaitement illustré par un épisode du roman de Roger Ikor, *Les Eaux mêlées* : la mère du narrateur, une vieille juive russe qui, fuyant les pogroms, a demandé asile à la Patrie des droits de l'homme, tombe en traversant la rue, affolée à la vue d'une manifestation qui profère des slogans violemment anti-sémites. Yankel se précipite pour lui porter secours... et la trouve entourée de messieurs bien polis qui l'aident à se relever et s'inquiètent de sa santé ! Ces mêmes messieurs, sous Vichy, l'auraient livrée à Hitler, mais sans se salir autrement les mains. Et la Roumanie actuelle n'est pas l'Allemagne nazie : elle traite à peine plus mal ses Roms que nous les nôtres !

Pierre Lellouche ensuite, qui dit sans rire parce que, sans doute, il le croit, que la France est « un grand pays », au moment où

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'Europe entière est entrée après 1918 dans une phase de déclin qui s'aggrave et sera sans doute longue, et qu'elle compte de moins en moins sur la scène internationale.

Les « petits pays » enfin, qui ne se cramponnent pas moins que les prétendus grands à une indépendance souvent toute neuve, mais tellement relative et dérisoire !

C'est sans doute que si l'on s'engage dans la vie politique pour toutes sortes de raisons bonnes ou mauvaises, on n'approche pas du pouvoir sans une certaine dose de paranoïa. Il me semble pourtant que Martine Aubry, peut-être parce qu'elle est en quelque sorte née dans les allées du pouvoir, d'un père qui a su en refuser la vanité, se préoccupe vraiment des problèmes réels de nos concitoyens, et ne vit pas comme la plupart de nos politiciens dans l'illusion que perdurent nos grandeurs passées.

Mardi 19 octobre 2010

Pédagogie et gouvernement

Il est un emploi du mot « pédagogie » qui hérissé le vieux pédagogue que je fus et surtout le citoyen responsable que je voudrais rester : c'est celui qu'en font tant de journalistes, avec un parfait mépris de l'ensemble du corps électoral en général et de ceux qui s'opposent au gouvernement, quelles que puissent être leurs raisons, et en particulier à l'occasion de la prétendue « réforme » des retraites, qui n'est qu'une confiscation de plus que les riches tentent d'imposer aux pauvres sous des prétextes fallacieux.

À en croire les médias, donc, quand le peuple grogne, ce n'est pas parce qu'il a des motifs réels de mécontentement, et si ses dirigeants sont coupables, ce n'est pas de prendre des mesures injustes et techniquement inefficaces (le problème qu'ils ont créé se reposera dans deux ans malgré cette saignée qu'ils veulent imposer aux travailleurs), c'est d'avoir « manqué de pédagogie » !

Qu'il s'agisse de conduire ou accompagner des enfants (sens étymologique) ou de leur apprendre des connaissances et des méthodes, ou plus généralement d'enseignement, l'exercice de la pédagogie suppose une inégalité fondamentale entre celui qui sait (l'enseignant) et celui qui ne sait pas (encore) et qui, souvent du fait de son milieu social, n'a pas forcément le goût d'apprendre, ni de toutes façons, du fait de son âge, les moyens conceptuels d'accéder par lui-même au savoir. C'est dire que la question de la pédagogie ne se pose guère, en principe, avec de jeunes adultes comme les étudiants : tout au plus l'enseignant doit-il veiller à établir avec eux des relations de confiance et, si possible, de sympathie, pour mieux faire passer son message, ce qui n'est pas

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

toujours simple.

Mais les dirigeants politiques ne sont pas élus à cause de leurs capacités intellectuelles ou d'un savoir supérieur. Ils devraient l'être sur un programme, et ne le sont souvent que sur des promesses « qui n'engagent que ceux qui y croient » comme disait Chirac, ou sur leur bonne mine – une chômeuse expliquait l'autre jour qu'elle avait voté pour Sarkozy parce qu'il était « beau » (sic), mais qu'on ne l'y reprendrait plus – ou sur quelques slogans démagogiques. Aucun autre talent, aucune autre science ne les distinguent de leurs électeurs qui ont le goût et les moyens de se tenir informés : ils n'en savent pas plus qu'eux, et souvent bien moins que d'autres représentants comme les parlementaires, les responsables syndicaux, les maires, etc. mais aussi d'innombrables « spécialistes », et il manque à tous l'expérience du vécu des opprimés.

En démocratie, si du moins ce mot a un sens, on n'attend pas des dirigeants qu'ils enseignent, mais qu'ils tiennent leurs promesses ou, s'ils ne le peuvent, qu'ils négocient avec les intéressés et leurs représentants, et n'appliquent que des décisions ayant fait l'objet d'une vraie concertation et d'un accord majoritaire.

Mardi 26 octobre 2010

Pornographie

Le hasard a voulu que je voie cette semaine deux films qui rappellent comment les colonisateurs européens, s'appuyant sur les données d'une anthropologie balbutiante, et voyant en leurs « sauvages » des êtres intermédiaires entre le singe et l'homme, les ont exhibés comme des curiosités sur les foires et dans les zoos et les ont traités comme on ne traite plus les bêtes. Mais ces deux films n'ont en commun que ce thème.

Man to man (2004) est un film de fiction de Régis Wargnier coproduit par trois des principaux anciens colonisateurs – français, britannique et allemand – et qui raconte l'histoire d'un jeune anthropologue écossais, Jamie, qui en 1870 capture deux jeunes pygmées et les ramène en Écosse afin de les étudier, persuadé, comme son beau-père et son beau-frère qui l'attendent au pays, qu'il s'agit du chaînon manquant de l'évolution, entre le singe et l'homme, ce que l'agressivité du couple et les mensurations vont bientôt confirmer à leurs yeux... jusqu'au jour où Jamie et son faible beau-frère découvrent progressivement qu'il s'agit d'êtres humains comme eux, capables non seulement de sentir et de haïr, mais de chanter, d'aimer et de penser. Présentés malgré Jamie comme des bêtes curieuses dans un zoo, ils tourneront en ridicule leurs persécuteurs, avec son aide ; leur humanité sera reconnue et, si son compagnon meurt dans des circonstances mélodramatiques, la jeune femme sera reconduite parmi les siens avec son bébé né en captivité. Cela ne fait peut-être pas un grand film, même si les images sont très belles et le jeu des acteurs excellent, mais enfin il revient utilement sur des pages peu glorieuses de notre histoire, jette par Jamie interposé un regard amical sur les victimes et conclut par une *happy end* que chacun

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

appréciera à sa guise.

La Vénus noire (2009), film d'Abdellatif Kechiche, ne pêche pas par excès d'optimisme, et ne ménage pas le spectateur. Peut-être parce qu'il reconstitue l'histoire vraie de Saartjie Baartman, la « Vénus Hottentote » dont le moulage longtemps offert au public au *Musée de l'Homme* m'avait beaucoup intrigué dans mon enfance. Je note à ce propos que l'exposition, dans des bocaux, de certaines parties de son anatomie ne choquait alors personne : après tout, on disposait dans chaque lycée d'un squelette en salle de sciences, et si l'on s'enquêrait de son origine, on vous rassurait en vous disant que c'était sans doute celui de quelque clochard ! On connaît l'histoire de cette malheureuse qui, ayant quitté l'Afrique du Sud pour faire fortune dans le spectacle, comme le lui promettait son « impresario » Caezar, fut en fait exposée dans des conditions particulièrement ignobles à la curiosité du public de Londres puis de Paris, et finalement livrée à la prostitution, pour mourir de tuberculose, d'alcoolisme et de détresse. On sait aussi que sa dépouille a été restituée près de deux siècles plus tard à l'Afrique du Sud qui l'avait réclamée et lui a donné une sépulture décente.

Le film impitoyable qu'Abdellatif Kechiche tire de cette histoire tragique s'efforce, me semble-t-il, de faire ressentir au spectateur un malaise en ne lui épargnant rien des humiliations subies par la malheureuse (la caméra les détaille longuement et de façon répétitive jusqu'à la nausée) et en lui jetant à la face l'ignominie du public et de ceux qui exploitent et flattent ses plus bas instincts. Il y réussit pleinement, mais ce qui le provoque est moins la démonstration de la culpabilité de cette cruelle société du XIX^e siècle naissant (le calvaire de Saartjie Baartman se situe entre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

1800 et 1810, et le grand Cuvier pourra enfin satisfaire sa curiosité « scientifique » en achetant son cadavre), que le sentiment d'être placé de force dans une situation de voyeur. Il y a dans ce film une complaisance dans le ressassement de la cruauté et de la laideur qui relève purement et simplement de la pornographie : est-il bien nécessaire de tant s'attarder sur les supplices qui sont infligés à la jeune femme et de montrer longuement les accouplements plus ou moins laborieux qu'elle doit subir au bordel ? Deux séquences plus courtes, à Londres et à Paris, suffiraient à illustrer le premier point ; quant au second, dès que le client a fait son choix et qu'ils passent la porte du salon, on a tout compris.

À propos de pornographie, le photographe Larry Clark disait qu'elle n'est pas dans ses photos, qui sont belles, mais dans les feuillets qui font les beaux jours de la télévision : là aussi, que d'accouplements filmés sans art et sans aucune nécessité dramatique ! Et avec quelles conventions grotesques ! Les *french lovers* seraient-ils devenus asthmatiques, pour que les comédiens se croient obligés de haleter comme à l'issue d'un marathon dans la représentation du coït ?

Mardi 2 novembre 2010

Impunité

L'un de mes jeunes cousins, brillant spécialiste de droit constitutionnel, s'est beaucoup penché sur le problème posé par « le gouvernement des juges », c'est-à-dire l'extension du pouvoir de contrôle des lois dévolu au Conseil d'État car, dit-il, qui jugera les juges ? J'attire son attention sur la question plus inquiétante du « pouvoir des procureurs », c'est-à-dire de ces avocats du gouvernement (pour la Cour européenne des droits de l'homme, le procureur n'est pas une autorité judiciaire indépendante) qui prétendent désormais non plus seulement protéger le Prince, mais aussi dire la loi.

On se souvient sans doute de l'affaire des sondages commandés par l'Élysée, qui avait passé en 2007, sans appel d'offres, une commande d'un montant de 1,247 millions d'euros à Publifact, un cabinet dirigé par le journaliste Patrick Buisson, conseiller opinion et sondages de Nicolas Sarkozy, affaire dévoilée par la Cour des Comptes en juillet 2009.

On sait aussi, peut-être, que l'association Anticor (Anti corruption), président d'honneur Eric Halphen, a déposé plainte non contre M. Sarkozy (il est pour l'instant hors d'atteinte), mais contre Publifact pour « délit de favoritisme », passible de deux ans d'emprisonnement et 30.000 euros d'amende.

Or cette plainte a fait l'objet, le 25 octobre 2010, d'un « avis de classement » donné par le vice-procureur et chef de la section financière du parquet parisien Jean-Michel Aldebert, au motif que la signataire du contrat, côté Élysée, serait irresponsable, car « l'irresponsabilité pénale dont jouit le chef de l'État doit

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

s'étendre aux actes effectués au nom de la présidence de la République par ses collaborateurs ».

Domage que ce fonctionnaire zélé n'ait pas eu son mot à dire dans le procès de Nuremberg (je sais, la comparaison est disproportionnée, et même indécente, et je suis le dernier à vouloir banaliser la Shoah, pourtant la démarche est la même) : les criminels de guerre nazis qui ont invoqué le devoir d'obéissance auraient évité une bien triste fin !

Au fait, quand et comment l'opposition de sa majesté a-t-elle réagi à cet avis scandaleux, qui proclame l'impunité de tout fonctionnaire, du moment qu'il exécute un ordre ? Il est vrai que la majorité a refusé au P.S. une commission d'enquête parlementaire sur les sondages présidentiels... au nom de la séparation des pouvoirs ! Quelle ironie !

N.B. On ne peut que s'étonner de la procédure suivie par Anticor : porter plainte, c'est s'adresser au procureur ; si cette association s'était portée partie civile, c'est un juge (indépendant) qui aurait été saisi de l'affaire.

Pour plus de détails voir, entre autres sites :

<http://www.anticor.org>

<http://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/quand-le-pouvoir-viole-les-lois-83888>

.

Mardi 9 novembre 2010

11 Novembre

*« Heureux ceux qui sont morts pour une juste cause
Heureux les épis mûrs et les champs moissonnés »* (Péguy)

Mon père, ancien combattant de la guerre de 14-18, attachait une grande importance au 11 novembre parce qu'il avait fermé (pour peu de temps, hélas) les portes de l'enfer, mais il eut le bon goût de ne jamais participer aux commémorations officielles de cette ignoble boucherie.

Des deux vers fameux de Péguy, il n'eût retenu que le second hémistiche du premier, persuadé que quatre ans de misère affreuse, de souffrances et d'épouvante avaient du moins permis de « sauver la civilisation » ! S'il ne s'était accroché jusqu'à sa mort (en 1975) à cette conviction, il aurait sombré, me dit-il un jour, dans le désespoir. Trente ans plus tard, les derniers survivants des tranchées reconnaissaient que ce massacre avait été inutile.

J'ai à mon tour traversé deux guerres, l'une comme enfant privilégié, loin des combats, l'autre comme appelé en Algérie, et j'ai le sentiment de les avoir gagnées, puisque j'y ai survécu intact. Car si les 25 000 militaires et les 3 ou 4 000 civils français tués au cours de cette guerre coloniale ont été vaincus, il faut être bien cynique pour considérer les victimes civiles et militaires algériennes (on ne sait même pas si elles furent 250 000 ou 1 000 000 !) comme des vainqueurs :

« Quant est des corps, ils sont pourris »

disait le vieux poète.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Si je devais laisser un message à mes petits-enfants, issus de paysans qui n'ont jamais oublié ni pardonné le temps du servage, de protestants indociles et de juifs « *à la nuque raide* », comme dit la *Bible*, je leur dirais de ne jamais accepter dans leur cœur la tyrannie, de ne jamais hurler avec les loups, mais de tâcher de se conserver dans la tourmente, eux, les leurs et tous ceux qu'ils pourront secourir (il faut parfois prendre des risques calculés) et de ne jamais entrer dans la logique monstrueuse du martyr qui ne sert que les assoiffés de puissance : les sacrifices humains n'ont jamais fait avancer les affaires des hommes, et pas davantage celles des dieux qui sous des oripeaux différents, y compris le Dieu unique, sont toujours, comme ceux de l'ancienne Égypte, des marionnettes manipulées par les prêtres ou les Docteurs de la Foi.

Mardi 16 novembre 2010

De l'éternité

« [...] *We are such stuff
As dreams are made on, and our little life
Is rounded with a sleep.* »

Shakespeare (*The Tempest*, IV,1 vers 156–158)

La télévision ouvre sur le monde de bien « étranges lucarnes », pour reprendre une expression fameuse. Ses images sont aux œuvres d'art, aux films et autres spectacles ce que la lithographie était à la peinture et à la sculpture pour les amateurs du XIX^e siècle : un moyen de se les remémorer ou de les imaginer. Comme la lithographie, elle a créé ses œuvres propres, pour le pire – télé-réalité et divertissements à la française où le sourire est de rigueur, si bien que ces spectacles qui rivalisent de vulgarité font souvent penser à des concours de dentiers – et pour le meilleur : je pense en particulier à certains entretiens qui font entrer dans nos chaumières des femmes et des hommes de qualité exceptionnelle : artistes, écrivains, hommes de science, penseurs, ainsi que des citoyen(nes) moins connus qui ont des choses à nous apprendre, qu'ils tiennent de leur expérience ou de leur métier. Ce long préambule pour dire avec quel plaisir j'ai bénéficié pendant une petite heure de la conversation de Stéphane Hessel au cours de l'émission *Empreintes*. Décidément, les surréalistes se trompaient, on peut être à la fois ambassadeur de France et poète, ce que Chateaubriand et Saint John Perse, pour ne citer qu'eux, ont aussi démontré.

Homme d'exception, Stéphane Hessel l'est par ses origines : né à Berlin en 1917, c'est le fils du couple qui forma avec un ami ce ménage à trois qui a inspiré à Henri-Pierre Roché le roman *Jules*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

et *Jim*, porté à l'écran par François Truffaut.

Il l'est aussi par son histoire. Sa famille ayant immigré en France en 1925, il est bachelier à quinze ans, normalien à vingt, et connaît le sort commun de ses nouveaux compatriotes : mobilisé en 1939, prisonnier en 1940, il s'en distingue aussitôt en s'évadant et en rejoignant Londres ; en 1944, il est arrêté au cours d'une mission en France, déporté, condamné à mort ; d'un château l'autre, ses étapes se nomment Buchenwald où il prend le nom d'un mort, Dora, Bergen-Belsen, d'où il s'évade encore. Il l'est encore, moins par sa carrière ultérieure dans la diplomatie (1945-1985 : l'ONU, les ambassades) que par son engagement au service des droits de l'homme qui l'a conduit à une condamnation sévère des dirigeants d'Israël qu'il accuse en 2009 d'avoir commis, à Gaza, « un véritable crime contre l'humanité », à parrainer le *Tribunal Russell sur la Palestine* et en 2010 à appeler au boycott d'Israël. On lui a reproché ces dernières prises de position parce qu'il serait juif : mais Helen Grund, sa mère, étant « fille d'un banquier prussien et protestant » (merci, *Wikipedia* !) il ne saurait être juif, et si son père Franz était « de souche juive polonaise », on pourrait tout au plus voir un règlement de compte freudien – à supposer qu'il y ait quelque chose de vrai dans les intuitions du Dr Freud – dans ces initiatives que, pour ma part, je trouve seulement dépourvues de prudence, dans une situation si complexe.

Il l'est enfin par son étonnante santé et parce qu'il a gardé, à quatre-vingt-treize ans, avec une mémoire intacte, le goût de la poésie et la passion de la justice et de la vie.

Peut-être ce dernier trait l'a-t-il fourvoyé dans l'interprétation des beaux vers de Shakespeare dont il donne (je cite de mémoire) la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

plus belle traduction que je connaisse :

*« Nous sommes de la même substance
Que les rêves, et notre courte vie
Est entourée de sommeil »*

J'ai été fort surpris par son commentaire : en substance, Hessel explique qu'il attend calmement la mort parce que, comme le dit Shakespeare, il s'endormira pour trouver « autre chose », et faire de nouveaux rêves ! Ou je me trompe, ou bien il fait là une étrange dérive sémantique, car si nous sommes de la substance des rêves, nous ne sommes en aucun cas le rêveur, qui ne pourrait être que Dieu ou l'auteur de la pièce ; en effet il y a là du théâtre dans le théâtre : les propos de Prospero s'appliquent d'abord aux personnages, aux palais et à toute la fantasmagorie qu'il a déclenchée, avant de s'étendre à la condition humaine.

Pour ma part j'ai toujours considéré ces vers, à tort ou à raison, comme l'une des premières manifestations de la redécouverte en Occident de l'athéisme après la longue nuit chrétienne : de même que nous n'existons pas avant notre naissance, de même nous retournons au néant à notre mort. C'est une idée qui parcourt l'époque : « *La vida es un sueño* » dit Calderón un quart de siècle plus tard, la vie est un songe :

*« Qu'est-ce que la vie ? Une fureur.
Qu'est donc la vie ? Une illusion,
Une ombre, une fiction ;
Le plus grand bien est peu de chose,
Car toute la vie n'est qu'un songe,
Et les songes mêmes ne sont que des songes. »*

Mardi 23 novembre 2010

La grande Braderie

L'indigence de la littérature française contemporaine a sans doute bien des causes, et la destruction systématique de l'enseignement des lettres et des sciences par de minables comptables au service de politiciens incultes n'y est sans doute pas pour rien. Mais il faut avouer qu'il devient difficile d'écrire dans ce vieux pays où l'incompétence et les intérêts privés font de plus en plus la loi.

On assèche le terreau de la culture.

A aime B qui aime C qui aime D qui ne l'aime pas : Racine a bâti sur ce squelette structural le chef-d'œuvre d'*Andromaque*, parce qu'il n'a pas fait seulement appel à son expérience banale, mais parce qu'il a puisé son inspiration dans la culture de l'Antiquité classique et nourri ses personnages et ses vers de ce que d'autres qui s'appelaient Homère, Euripide, Virgile, Sénèque... avaient écrit avant lui. Lui-même parlait sans le moindre embarras, comme ses prédécesseurs et ses contemporains, de ses « *emprunts* » et, en ces temps ingénus, il ne s'est pas trouvé de « *petit grimaud barbouilleur de papier* » ou d'écran pour lui reprocher d'avoir commis un plagiat ! Mais de nos jours, sur le même schéma, un petit bourgeois inculte et n'ayant pour référence que sa vie étriquée ne peut construire qu'une œuvre maigrichonne, narcissique et dépourvue d'intérêt comme sa personne.

On ravale la culture au rang de marchandise.

Le mauvais procès intenté au dernier prix Goncourt est à cet égard exemplaire (je n'ai jamais été tenté de lire une page de cet auteur, malgré le tapage médiatique qui l'entoure, ou peut-être à cause de cette obsédante publicité, qu'il me le pardonne !) Au

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

commencement était le journaliste Vincent Glad, homme de culture et d'esprit qui s'amusa, sans mauvaise intention, à rechercher des traces de *Wikipedia* dans *La Carte et le Territoire*. Là-dessus un juriste dans le vent, donc au service d'une idéologie qui privatise – c'est-à-dire qui vole à l'ensemble de l'humanité – toute création de l'esprit et toute découverte scientifique, du moindre écrit au séquençage des gènes, prétend lui dénier le titre d'auteur. Houellebecq a eu recours par trois fois, dans un roman de plus de quatre cents pages, à une documentation puisée dans une encyclopédie ! Bien entendu, le distingué juriste ne se demande pas à quoi peuvent bien servir les encyclopédies, ni si le travail de leurs auteurs n'est pas précisément de collationner des textes écrits par d'autres pour en faire des synthèses accessibles à un grand nombre de lecteurs. Bien que Houellebecq les ait réécrites, on a prouvé que quelques lignes (moins d'une page en tout) devaient beaucoup à cette source. Et alors ? L'écrivain a cité pour sa défense Borges et Perec, pour leurs collages, mais il aurait pu citer Balzac ou Hugo pour son chapitre *l'Argot*, dans *Les Misérables*, par exemple ; ou bien Flaubert : la description de Carthage dans *Salaambó* aurait-elle jailli toute armée de son imagination ? ou encore Jules Verne : combien d'enfants, du XIX^e au XX^e siècle, ont lu le *Guide Baedeker* de la Turquie ? Mais *Kéraban le têtard* qui n'est, sur une très mince intrigue, qu'une série de copier/coller de ce guide, a nourri les rêves de plusieurs générations ! Que la publication et la commercialisation d'un livre, qui est un travail considérable, soit payée à l'éditeur et que son écriture donne des droits à l'auteur, rien de plus normal. Mais que les mots qu'il a employés, les personnages et les situations qu'il a inventés, les messages qu'il a fait passer ou même les informations qu'il a recueillies et publiées deviennent sa propriété exclusive serait bouffon, ou sinistre, puisqu'on aboutirait à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'impossibilité d'écrire.

On veut interdire aux écrivains de parler du réel.

Ainsi, la boucle est-elle bouclée. En France, de nouveau, «... *il s'est établi [...] un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.* » (Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 3)

J'en veux pour preuve le procès intenté à Régis Jauffret et à son éditeur *Le Seuil* pour « atteinte à la vie privée » par la famille d'un banquier dont l'assassinat fit naguère quelque bruit, parce qu'il a puisé dans ce fait divers la matière d'un roman, *Sévère*, qu'on allait porter à l'écran. Peut-on parler de vie privée quand un procès a porté sur la place publique l'un de ces squelettes que toute bonne famille cache dans un placard ? Mais qu'importe si tout le monde a entendu parler de l'affaire Stern, et si presque tout le monde l'aurait oubliée sans ce nouveau procès ?

Qu'importe si Victor Hugo a osé écrire *Claude Gueux*, donnant à son récit le nom du triste héros d'un fait divers tout chaud : ce misérable n'était, comme son nom l'indique, qu'un manant ! Qu'importe si *Madame Bovary* a une origine semblable, et si Flaubert, accusé seulement d'« offenses à la morale publique et à la religion » a été acquitté ? Les juges étaient déjà tellement laxistes ! Qu'importe si *Le Rouge et le Noir* s'inspire également d'un procès aux Assises ? La dame n'était qu'une bourgeoise de province, et l'auteur n'espérait être lu que dans cent ans ! Qu'importe si tant de chefs-d'œuvre, de Diderot à Simenon, partent d'un fait divers ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

La Première République n'avait pas besoin de savants, la Cinquième non plus, et encore moins d'écrivains ou d'artistes, elle peut même se passer de travailleurs, les banquiers suffisent à sa grandeur, ils ont tant de talent et de savoir-faire ! La création scientifique, littéraire, technologique, l'histoire, la vie même peuvent bien se manifester ailleurs. Sous nos yeux, la douce France se transforme en une collection de cimetières entourés de banlieues sauvageonnes. Des cimetières bien propres, dont on vend peu à peu les monuments qui peuvent trouver acquéreur, jusqu'au jour pas très lointain où on n'aura plus les moyens de les entretenir, et où ils rejoindront nos friches industrielles dans les vastes poubelles de l'Histoire.

Mardi 30 novembre 2010

Paris Bling Bling

Vieil électeur socialiste (faute de mieux !), je me permets de soumettre à M. le Maire de Paris, pour qui j'ai beaucoup d'estime, les remarques suivantes :

Samedi 27/11 : j'apprends que le Centre de Santé des Ternes, qui rend d'immenses services dans le quartier, et ne chôme guère, est menacé de fermeture, et que son sort se décide ce jour-même. Depuis, pas de nouvelles...

Question n° 1 : les socialistes auraient-ils du service public la même conception comptable que l'U.M.P. ?

Mardi 30/11 : j'ai eu l'occasion d'admirer les illuminations des Champs-Élysées, particulièrement réussies cette année. Merci !

Question n° 2 : mais une démarche citoyenne ne consisterait-elle pas, sinon à supprimer, du moins à limiter les illuminations des monuments et rues de la capitale, ne serait-ce que par solidarité avec les régions touchées par les coupures de courant ?

Question subsidiaire : ne pourrait-on pas consacrer les sommes ainsi économisées au logement social et aux secours aux S.D.F. que les fêtes ostentatoires des riches insultent ?

Mercredi 1er/12 : le journal T.V. annonce qu'en raison des intempéries, il nous faut importer de l'électricité, et que des pannes de courant sont à prévoir. Dans le même journal, on montre les illuminations de l'Hôtel de Ville destinées à soutenir la *Journée mondiale de lutte contre le sida*.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Question n° 3 : si la mairie dispose de fonds pour la lutte contre le sida, ne serait-elle pas mieux inspirée de les verser aux associations qui y participent, et d'économiser ainsi l'électricité ?

Jeudi 2 décembre 2010

Bien entendu, j'attends toujours une réponse à ces questions adressées directement à M. le Maire : il semble qu'il préfère ignorer les questions qui dérangent !

Mercredi 2 février 2011

Autant pour moi ! La réponse m'est parvenue le 21 février 2011. Voir page suivante.

Un courriel de la Mairie de Paris

Reçu les [réponses](#) suivantes à mes questions reproduites sous le titre ***Paris Bling Bling***. Dont acte, et merci, bien que l'argument « nous agissons dans tous ces domaines » ne me paraisse guère satisfaisant :

Monsieur,

Vous avez bien voulu attirer l'attention de Bertrand DELANOË sur la situation du centre de santé Ternes. Il m'a chargé de vous en remercier et de vous répondre, ce que je fais avec un retard pour lequel vous voudrez bien nous excuser.

Le Maire de Paris a souhaité la mise en place d'un groupe de travail pluraliste rassemblant des élus de tous les groupes sur l'accès aux soins primaires à Paris.

Le groupe se réunit depuis courant janvier 2011 et rendra ses conclusions au printemps. Une concertation approfondie est menée avec l'ensemble des acteurs concernés. Ainsi, les représentants des comités de soutien d'usagers des centres et les représentants des personnels seront pleinement associés à ce travail en étant auditionnés par le groupe.

Dans l'attente des conclusions de ce groupe de travail pluraliste, la fermeture de ces deux centres est suspendue.

S'agissant de l'illumination des rues et des avenues lors des fêtes de fin d'année, elle est organisée par les associations de commerçants des arrondissements parisiens.

La Municipalité parisienne reste vigilante sur les dépenses énergétiques et le coût financier que ces illuminations pourraient induire. Ainsi, elle incite les associations de commerçants à utiliser des éclairages de basse consommation et recyclables. De plus, elle

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

rappelle à chaque association de commerçants, lors de l'octroi de la subvention, que les dates des illuminations doivent être raisonnables. Vous trouverez ci-joint, pour votre complète information, un vœu adopté lors du Conseil de Paris des 13, 14 et 15 décembre 2010.

Enfin, pour ce qui concerne le financement par la Ville de la lutte contre le sida, sachez qu'avec plus de 12 millions d'euros votés par le Conseil de Paris depuis 2001, la lutte contre le sida est le premier poste de dépenses de la Ville de Paris en matière de solidarité internationale. L'action de la Ville de Paris en matière de lutte contre le sida en Afrique a permis la réalisation de plus de 50 programmes depuis 2001, dans plus de 20 pays. 50 000 personnes, enfants et adultes, ont pu bénéficier d'une aide médicale ou psychosociale grâce aux financements de la Ville de Paris.

À cela s'ajoutent environ 500 000 personnes qui ont été directement sensibilisées sur les modes de transmission du VIH et sur l'usage des préservatifs. La Ville de Paris évalue régulièrement les programmes qu'elle finance, afin d'apprécier leur impact et leur contribution au renforcement des services de prévention et de santé. Cela permet de faire évoluer les programmes d'une année sur l'autre en cas de besoin. De plus, dans un contexte où la vigilance face au virus tend à se relâcher, Paris a lancé il y a peu une nouvelle campagne de prévention mettant l'accent sur le dépistage.

Cette campagne de prévention s'ajoute aux actions menées tout au long de l'année par la Ville pour lutter contre le sida (financement des centres de dépistage, distribution de 500.000 préservatifs gratuits, prévention en milieu scolaire, subventions aux associations, etc.). Vous voudrez bien trouver, dans une autre pièce jointe, le dossier de presse "Paris s'engage dans la lutte

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

contre le sida à Paris et dans le monde", qui vous donnera sur ce sujet toutes les informations utiles et détaillées.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.

Le Chef du Cabinet du Maire de Paris
Emmanuel GREGOIRE

Lundi 21 février 2011

N.B. Le printemps est arrivé : le Centre de santé des Ternes est fermé. C.Q.F.D.

R.C.

La Calotte du pape

J'ai d'abord cru que mon très sérieux journal, saisi par la débauche, s'offrait un canular, ce qu'il ne se permet d'ordinaire que le 1^{er} avril, quand, sous le titre :

« Enfants victimes d'abus sexuels : le Conseil de l'Europe lance sa campagne »

j'ai lu : « *"En Europe, un enfant sur cinq est victime d'abus sexuels", a déclaré Maud De Boer-Buquicchio, secrétaire générale adjointe du Conseil de l'Europe.* » D'où cette dame, à supposer qu'elle existe, aurait-elle tiré ce chiffre ? Une rapide enquête sur la Toile m'a apporté les réponses suivantes : elle existe bien, exerce bien les fonctions en question, et tire probablement ses statistiques... de la calotte du pape. Je n'en veux pour preuve que les informations suivantes rapportées d'une rapide navigation :

1. Je la trouve aux côtés de « *M. Massimo Introvigne, sociologue. de la Cité du Vatican* » (« *Commissions : Sévices sur des enfants placés en établissement* » Procès-verbal de l'audition d'experts tenue le mardi 22 juin 2010 »), ce qui est naturel étant donné ses fonctions, mais témoigne de l'activité du Vatican dans les instances européennes.
2. Je la retrouve dans une « *Table ronde auprès du Conseil de l'Europe de Strasbourg – Conseil de l'Europe, 4 mai 2009* » dont le sujet est : « *L'enseignement religieux* » une ressource pour l'Europe » sur le site CONSILIIUM CONFIDENTIARUM EPISCOPORUM EUROPAE CCE, où je lis :
« *Plus de 200 personnes ont pris part hier soir à une Table Tonde sur le thème L'enseignement de la religion : une ressource pour l'Europe, qui s'est tenue au Conseil de l'Europe à Strasbourg à l'occasion de la présentation des*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

résultats d'une enquête européenne sur l'enseignement de la religion en Europe (cet ouvrage a paru en italien aux éditions Elledici, avec une version sur CD en français, en anglais et en allemand). À côté des ambassadeurs des États membres et des observateurs auprès du Conseil de l'Europe, des directeurs généraux de ce même Conseil, des parlementaires européens et d'un grand nombre d'enseignants de religion catholique, à cette rencontre à Strasbourg ont également participé les délégués des Conférences épiscopales d'Europe, qui se sont occupés d'élaborer les résultats de la recherche avec les représentants des autres confessions chrétiennes et des autres religions. Cette rencontre était organisée par le Conseil des Conférences Épiscopales d'Europe (CCEE), par la Conférence épiscopale italienne (CEI) et par la Mission permanente du Saint-Siège auprès du Conseil de l'Europe. L'initiative a été réalisée sous le haut patronage du Président du Parlement européen Hans-Gert Pöttering, de Ján Figel, Commissaire européen chargé de l'éducation, de la formation et de la jeunesse, et sous l'égide de Terry Davis, Secrétaire général du Conseil de l'Europe et du Secrétaire général adjoint, Mme Maud de Boer-Buquicchio »

Pourquoi pas, me direz-vous ? Tout simplement parce que, pour en revenir à l'article du *Monde*, simple traduction non signée d'une dépêche d'agence de presse, la campagne en question, qui a débuté en Italie, se propose d'enseigner, en prenant pour cible des « enfants âgés de 4 à 7 ans la règle "On ne touche pas ici" au travers d'une série de spots télévisés, d'un livre pour enfants, d'affiches et d'un site Internet. » (<http://www.onnetouchepasici.org/>)

Pour ceux qui n'auraient pas le temps ou le goût de consulter ce site, je me permets de reproduire une image du livre éducatif concocté pour nos bambins :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours



Pour une fois, j'ai réagi à cet article du *Monde* par le message suivant :

Bravo pour cette belle initiative ! Grâce à cette campagne, notre marche forcée vers le XIX^e siècle sera couronnée par un retour à la morale victorienne, en pire ! Les enfants à naître, formatés par l'aide précieuse qu'on leur apporte, redécouvriront "les parties honteuses" et seront complexés à vie ! Comme on comprend l'intérêt des autorités religieuses, qui s'y connaissent, pour une telle protection de l'enfant !

Signé : [Le Témoin gaulois](#)

Cette ignoble campagne n'est pas encore lancée en France : il est grand temps, pour les organisations laïques, de s'y opposer !

Mardi 7 décembre 2010

Rois et reine

Vu sur *Arte*, avec quatre ans de retard, l'admirable *Rois et Reine* d'Arnaud Desplechin. Et lu ce matin à peu près tout ce qu'a publié *Internet* au sujet de ce grand film, parce que, comme trop souvent, les dialogues, aussi brillants et inventifs que la mise en scène, étaient en grande partie inaudibles à la télévision. Raison de plus pour aller le revoir, dès que possible, au cinéma.

On a tout dit, je crois, sur le jeu des acteurs, géniaux et admirablement dirigés, de la froide et calculatrice Nora, interprétée par Emmanuelle Devos, comédienne étonnante avec cette bouche de dauphin aux dents longues et cet air exaspérant d'en savoir long dont on croyait la recette perdue depuis Edwige Feuillère jusqu'à ce que l'inénarrable Fanny Ardant l'exhume, mais qui, en l'occurrence, sert parfaitement son personnage de manipulatrice, jusqu'aux personnages secondaires comme l'infirmier Prospero, en passant par l'étonnant Ismaël (Mathieu Amalric) qui prend visiblement autant de plaisir à jouer son rôle que le spectateur à le suivre. Mais il faudrait les citer tous, y compris les seconds rôles, ce qui est courant dans le cinéma américain et très exceptionnel dans le cinéma français qui met généralement en valeur un ou deux monstres sacrés... lesquels, à force de tourner des rôles écrits sur mesure, finissent par devenir d'affreux cabotins qui semblent se pasticher eux-mêmes, de Gabin à Depardieu, pour ne pas citer de dames ! Même la toujours belle Catherine Deneuve en sort renouvelée, et cette performance est évidemment d'abord celle du réalisateur.

À part cela, les références mythologiques et littéraires, omniprésentes, sont là pour nous dire que, selon le mot de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'Ecclésiaste, « *il n'y a rien de nouveau sous le soleil* », sinon les variations infinies que l'art et la vie même inventent sur des thèmes mille fois traités. Ces Rois qu'une Reine à la fois machiavélique et puérile manipule comme des marionnettes, et qui ne peuvent lui échapper que par la mort ou dans la folie sont les dignes héritiers de la fable antique.

On admire beaucoup la scène où Ismaël explique au petit Elias les raisons pour lesquelles il refuse de l'adopter et lui dévoile l'inconsistance et l'insuffisance des adultes. Pour ma part, j'avoue ressentir une gêne en présence de cet enfant à qui de très vieux adolescents qui ont déployé tant de talent « *Pour être vieux sans être adultes* », comme disait Jacques Brel, demandent de se comporter en adulte. Décidément, d'Antigone à Iphigénie et Électre, et d'Oreste à Astyanax, les enfants sont les vraies victimes de nos tragédies dérisoires.

N.B. Il m'est arrivé, en début de carrière, et sans aucun titre, d'assurer pendant un an un cours de philo, à la demande pressante de mon chef d'établissement. Comme un élève, reprenant le mot au vol, me demandait ce que c'était qu'être adulte, je lui ai répondu qu'on est adulte quand on n'a plus besoin de ses parents ; j'y ai repensé en entendant cette automobiliste coincée la semaine dernière par une chute de neige en région parisienne, et qui s'écriait : « Personne ne s'occupe de nous ! » Monstrueuse société, impitoyable pour les plus faibles qu'elle jette à la rue, et pour les autres qu'elle exploite toujours plus durement et qu'elle infantilise en les persuadant qu'ils vivent dans un cocon, pour mieux les décerveler !

Mardi 14 décembre 2010

Identité nationale

Gaulois par plaisanterie, je dispose d'une « carte d'identité nationale » qui précise que je suis de « nationalité française ». Soit ! Cela regarde l'État, et ça peut être utile !

Mais pour ma part, tout en appréciant les avantages que me valent mes attaches à la France et sans renier mes devoirs envers mes compatriotes, je ne me sens lié à aucune nationalité ; je suis, comme le ciron et l'éléphant chers à Pascal, un produit infime de la planète Terre. Né dans ce petit canton :

« Il en est de pires, il en est de meilleurs »

comme dit Brassens, j'y suis naturellement attaché, point à la ligne.

Honte à vous, héritiers de Vichy, qui commettez l'ignominie d'ouvrir un débat sur l'identité nationale pour glaner des voix d'extrême droite ! Les vieux démons n'osent plus s'en prendre aux juifs, le nouveau bouc émissaire est l'immigré, musulman de préférence !

Mardi 15 décembre 2010

Sévigné : sincérité et conventions

En feuilletant les *Lettres* de Mme de Sévigné, je suis tombé sur celle-ci, datée de Nantes, lundi au soir 27 mai 1680, et adressée à sa fille, Mme de Grignan, dont l'extrait suivant, fort connu, m'a rappelé un souvenir :

[...] Je fus hier au Buron ; j'en revins le soir. Je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre. Il y avait les plus vieux bois du monde ; mon fils, dans son dernier voyage, lui a donné les derniers coups de cognée. Il a voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté ; tout cela est pitoyable. Il en a rapporté quatre cents pistoles, dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, où il était comme un gueux, car il avait renvoyé ses laquais et son cocher à Paris ; il n'y avait que le seul Larmechin dans cette ville, où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter. Toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre ; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset qui fond l'argent. Ma bonne, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient, par leurs funestes cris, les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur. Et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde ? Ce lieu était un luogo d'incanto, s'il en fut jamais. J'en revins toute triste ; le souper que me donna le premier président et sa femme ne fut point capable de me réjouir. [...]

J'étais en première année de l'E.N.S.E.T. et M. le Professeur Pintard, qui ne se prenait pas pour une crotte, m'avait demandé

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

d'expliquer ce texte. M'étant exécuté, je rejoignis ma place l'oreille basse, ayant bien senti que cette explication, minutieusement préparée, sentait l'huile et était tombée à plat. Un camarade, qui lisait ce qu'il faut lire, me chuchota : « Tu as mis à côté de la plaque, il n'y a pas trace de sentiment de la nature dans ce texte, la Marquise y fait son petit numéro ! »

Ce fut en effet le thème de la critique magistrale : j'avais fait une explication minutieuse et bien documentée, mais elle reposait sur un contresens, et quel contresens ! Où avais-je pris que l'on ait eu le sentiment de la nature au Grand Siècle ? Dans l'Antiquité et chez quelques auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance, passe encore ! Mais ensuite, on ne trouve rien de ce genre avant le Romantisme ! Et prêter ce sentiment à une femme frivole (sous-entendu : comme elles le sont toutes !) qui savait, certes, écrire de jolies choses, mais ne songeait quand elle prenait la plume qu'à briller au yeux de la Cour et de la Ville ! Qu'à étaler sa culture, en véritable femme savante ! Ces dryades et ces sylvains empruntés à la mythologie, cette Clorinde tirée du Tasse (mais c'est dans un cyprès que son âme est enfermée) auraient dû m'alerter ! Le seul sentiment vrai qui affleure dans cette lettre est la déception d'une mère vis-à-vis d'un fils prodigue, encore ne peut-elle s'empêcher de faire de l'esprit à ce sujet !

Je pensais à Saint-Amant, à La Fontaine et à Rousseau, mais il n'était pas de mise en ce temps-là de discuter la parole du Maître, et puis j'avais conscience de n'avoir rien fait de fameux. Aussi ai-je reçu respectueusement cette critique. Pourtant, en relisant ce texte, il me semble encore qu'il n'est pas joli, mais très beau, que Mme de Sévigné ne fait d'esprit au sujet de son fils que par pudeur, pour se faire excuser de la vivacité de son indignation, comme on sourit parfois en racontant ses griefs à un tiers, et que l'expression de son chagrin devant le ravage de ses bois exprime

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

une vraie sensibilité à la nature, que confirment d'ailleurs ses fréquents séjours aux Rochers et d'innombrables lettres. Quant à l'appareil mythologique et littéraire, il appartient à la culture de son milieu et de son époque, et on le retrouve à peu de choses près chez les romantiques. Nos sentiments les plus authentiques et les plus profonds, quand nous voulons les exprimer, ne peuvent se passer complètement des conventions de notre temps, si nous voulons nous faire entendre. Comme tous les grands artistes, Mme de Sévigné remet en cause certaines conventions : ses lettres n'obéissent pas du tout aux codes que l'on enseignait. En revanche, comme tout écrivain, elle ne peut s'exprimer et même sentir qu'avec les mots et l'imaginaire que l'histoire lui a légués.

Mardi 21 décembre 2010

La nouvelle Bataille du Larzac

Une fois de plus, l'infatigable José Bové s'en va-t-en guerre : « *En mars dernier, le ministère "de l'Ecologie" a accordé des permis d'exploration à Total, GDF-Suez et à la firme américaine Schuepbach Energy LLC. Les sous-sols à explorer se trouvent dans des zones allant de Montélimar à Montpellier, en Ardèche et sous le plateau du Larzac.* »

Quels sont les enjeux de cette guerre ? Côté gouvernemental, se libérer plus ou moins de la dépendance de nos grands fournisseurs, Algérie et Russie ; côté fric, des affaires juteuses, et la possibilité d'exploiter longtemps encore des technologies excessivement polluantes, sans prendre les risques d'un investissement coûteux dans les énergies renouvelables. Côté indigènes du Larzac, de l'Ardèche et autres lieux, ne pas connaître le sort de ces villes américaines où l'eau du robinet s'enflamme, tant est polluée la nappe phréatique.

Je n'éprouve pas, *a priori*, une excessive sympathie pour José Bové et la façon dont il cultive son personnage de grand Gaulois sorti tout droit du village d'Uderzo et Goscinny, toujours prêt à foncer sur les innovations qui risquent de perturber son environnement traditionnel. Si Astérix, champion d'une cause perdue... deux mille ans avant sa naissance peut amuser, que dire de son émule qui, sans potion magique, et faute de Romains, affronte des moulins à vent ?

Comme lui, bien sûr, j'éprouve quelque regret en voyant disparaître des paysages de mon enfance, mais deux réflexions me préservent de toute nostalgie : la première est que nous appartenons sans doute à l'une des dernières générations

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

capables de les apprécier, parce qu'elles y ont plus ou moins vécu ; la seconde est que ces paysages sont l'œuvre de l'homme, et de même que j'ai aimé y vivre, je préfère aujourd'hui habiter des villes qui ont aussi leur beauté, et qui surtout sont mieux adaptées à nos besoins que les campagnes d'hier, de même que celles-ci étaient plus accueillantes que la nature sauvage ou s'ébattait l'homme de Cro-Magnon.

Mais cette fois son combat emporte mon adhésion, s'il s'agit de dénoncer l'impéritie et la voracité stupide des grands singes qui président à nos destinées. Le gag de l'hurluberlu qui scie la branche sur laquelle il est perché est assurément drôle. Mais il devient sinistre quand nous sommes assis à côté de lui.

Mardi 28 décembre 2010

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ANNÉE 2011

Jours de Fêtes

« *Un jour je chanterai le bonheur des tranquilles
les plaisirs de la pêche et la paix des villas* » (Raymond Queneau)

Voici passées les fêtes rituelles de décembre. La première, entièrement laïcisée, au point que Musulmans et Israélites s'associent dans de nombreux pays à sa célébration, n'est plus que la fête des enfants et des cadeaux échangés. La seconde reste fidèle à sa vocation première : jour de l'An, jour des vœux ; je vous présente donc les miens : santé et bonheur, bien sûr, mais puisque ce site ne vous rebute pas, je vous souhaite aussi de garder intacte votre capacité d'indignation.

Je sais bien que les lendemains de réveillon ne s'y prêtent pas, mais les mêmes sujets demeurent, que l'actualité nous rappelle sans cesse. Les trop grosses fortunes injuriant à la trop grande pauvreté, l'intolérance grandissante, en Europe comme dans le monde entier, la torture comme moyen de gouverner, la manipulation des consciences, tant de tandems médiatiques qui font penser à la formule de Chateaubriand dans l'antichambre de Louis XVIII : « *Tout à coup une porte s'ouvre : entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît.* » et, en France, la destruction systématique du service public et du code du travail !

« *Indignez-vous !* » dit Stéphane Hessel » il faut bien le redire après lui, tant est grande la résignation, pour ne pas dire la veulerie de nos concitoyens, décervelés par le discours univoque des politiques et des médias. Heureusement, des voix toujours plus

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

nombreuses et plus écoutées s'élèvent sur Internet : elles s'indignent pour que cela change, publient ce que les puissants cachent honteusement, et les états s'en inquiètent assez pour chercher à les bâillonner : c'est un nouveau combat qui ne fait que commencer, et tous les espoirs sont de nouveau permis.

Mardi 4 janvier 2011

La Tunisie comme révélateur

Les grands événements sont de puissants révélateurs, même quand ils se passent dans de petits pays comme la France ou la Tunisie, et ceux qui se déroulent à Tunis ne font pas exception à cette règle. Je salue au passage cette étonnante révolution et lui souhaite bonne chance, non sans appréhension, car chasser un tyran n'est que le premier pas vers la liberté : rien ne garantit encore qu'un autre ne lui succèdera pas.

Quoi qu'il en soit, ces journées révéleraient, s'il en était encore besoin, la grandeur de M. Sarkozy qui multiplie les coups de pied de l'âne à celui qu'il n'a cessé de cajoler tant qu'il a cru qu'il pouvait contribuer à sa chère sécurité. Certes, la France ne s'est pas honorée en accueillant naguère un autre dictateur en fuite, le sinistre Duvallier fils, et elle ne se serait pas grandie en accueillant Ben Ali. Mais elle se déshonore encore quand ceux qui, hélas, nous représentent, essaient de faire oublier leur longue complicité avec le régime déchu en multipliant à grand bruit les signes de son lâchage : refus d'accueillir le fugitif, refus d'accorder un asile même provisoire à sa très corrompue belle-famille, blocage de leurs biens...

Elles révèlent la vaste intelligence de Mme Alliot-Marie, qui se flatte devant l'Assemblée nationale que « *le savoir-faire, reconnu dans le monde entier, de nos forces de sécurité, permette de régler des situations sécuritaires de ce type* » ! De fait, le spectacle du beau matériel de répression *made in France* et mis à la disposition du régime aux abois est pour tous les Français un sujet de fierté, et l'image passée en boucle du provocateur (flic ou nervi ?) en civil qui jette à terre un manifestant et saute à pieds joints sur la tête ou la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

poitrine de l'homme étendu pendant que les policiers s'acharnent sur lui à coups de matraque nous rappelle d'autres images bien de chez nous.

Elles révèlent les étranges complaisances dont sont capables des hommes politiques qui se prétendent de gauche, comme Bertrand Delanoë, qui proclame que Mohammed Ghannouchi, qui s'est un instant arrogé l'intérim et reste le premier ministre en fonction est, je cite de mémoire car toute trace de ce passage de sa déclaration sur L.C.P., ô Big Brother, a disparu, « *un bonnête homme, estimé de tous* » comme si le chef d'un gouvernement qui s'est maintenu par la censure, la terreur, la torture et la corruption pouvait être honnête et digne d'estime ! Et où a-t-il pris que les Tunisiens sont « *un peuple doux* » ? Il y a des abîmes de douceur et de violence dans tous les peuples sans exception, et l'une ou l'autre l'emporte au gré des circonstances !

Elles confirment l'inculture de ces commentateurs qui affirment que l'avenir de la démocratie est assuré en Tunisie parce qu'on ne voit nulle part d'individu « charismatique » en mesure de prendre le pouvoir. Ô ce charisme, ce don du Saint-Esprit si galvaudé par les médias qu'ils en trouvent davantage à la fille Le Pen qu'à Gollnisch ! Comme si Ben Ali ou Poutine, ces monstres à sang froid, en avaient jamais eu ? Les applaudissements qui accueillent l'armée, qui a fraternisé avec les insurgés et dont on attend le retour au calme me paraissent de bien mauvais augure, et on imagine mal que les gouvernements frères de celui de Ben Ali demeurent inactifs : gageons qu'un colonel « charismatique » est en train d'éclore !

J'ai esquissé cet article hier dimanche, et j'apprends ce matin que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Bébé Doc, à propos de qui j'avais évoqué l'hospitalité que lui a accordée la France, a mis fin à son pénible exil et est acclamé à Haïti. Comme aux conquérants dont parle quelque part Bertolt Brecht, à ces assassins « *les taches de sang vont bien au teint, comme à d'autres les taches de rousseur.* »

Lundi 17 janvier 2011

Faut-il s'indigner ?

On n'est jamais assez prudent, surtout quand on écrit. Dans mon dernier article, je me référais sans l'avoir lu au brûlot de Stéphane Hessel dont je n'avais retenu que le titre et de premiers commentaires. La lecture dans le blog de Pierre Assouline de l'article *A-t-on le droit de ne pas s'indigner avec Stéphane Hessel ?* m'oblige à rappeler les distances que j'ai toujours prises vis-à-vis des imprécations de ce fougueux nonagénaire contre Israël.

Non que je sois en phase avec Pierre Assouline quand il juge ringard « le programme du Conseil national de la Résistance » parce que « *depuis son adoption le 15 mars 1944, la France a un peu changé et qu'il ne suffit plus de réclamer "une retraite permettant aux vieux travailleurs de finir dignement leurs jours", revendication qui paraît un peu courte aujourd'hui, même pour les syndicalistes les plus chevronnés.* » Les travailleurs actuels, déjà surexploités, traités avec le plus grand mépris et exposés à la précarité et au chômage, apprécieront et pourront toujours se consoler du présent à la pensée de l'avenir riant qu'on leur prépare !

Mais enfin, quand il relève cette phrase : « *Aujourd'hui, ma principale indignation concerne la Palestine, la bande de Gaza, la Cisjordanie* » je ne puis que m'associer à son commentaire : « *Deux pages suivent (2 sur 13, c'est dire la proportion) en défense et illustration du peuple palestinien, attitude légitime et respectable, mais qui contient difficilement la colère haineuse qui altère son flegme poétique chaque fois que, dans un débat, il est question d'Israël. Faisant le décompte des pertes de l'opération "Plomb durci" qui a provoqué la mort de plus d'un millier de gazaouis, il remarque qu'elle a fait "seulement" une cinquantaine de blessés du côté israélien, et on y sent l'ombre d'un regret, d'autant qu'il croit*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

bon d'ajouter cette énormité : "Que des Juifs puissent perpétrer eux-mêmes des crimes de guerre, c'est insupportable". Comme si quoi que ce soit, dans leur qualité, leur passé, leur souffrance, devait les préserver, les immuniser ou leur interdire de se comporter salement comme tous les hommes sous toutes les latitudes en tous temps car toute guerre est une sale guerre. » Cet acharnement contre le seul Israël, comme si toutes les autres nations, à commencer par la France, respectaient ou avaient toujours scrupuleusement respecté les droits de l'homme, disqualifie de tels défenseurs des droits légitimes des Palestiniens et cette fixation relève, qu'on le veuille ou non, de l'antijudaïsme le plus banal, bien qu'il emprunte un nouveau masque : après la religion (le peuple qui refuse le culte impérial des Romains, le peuple déicide des chrétiens), la question sociale (tous les banquiers sont juifs, et tous les juifs sont riches) et la race (inférieure), on invoque aujourd'hui les droits de l'homme ; ces droits que beaucoup d'états, qui d'ailleurs contrôlent la commission de l'O.N.U. qui y est consacrée, refusent de reconnaître comme ayant une valeur universelle ! Ces droits que ceux qui s'en réclament violent allègrement dès qu'ils les gênent ! Mais le vieux fonds de haine irrationnelle reste le même.

Reste qu'appeler des citoyens résignés à l'injustice ou cyniques à s'indigner me paraît légitime parce que, quoi qu'en disent Assouline et le neuropsychiatre Boris Cyrulnik qu'il cite, le froid raisonnement n'a jamais conduit à l'action. Nous ne sommes ni des ordinateurs, ni des animaux à sang froid qui réagissent automatiquement à une impulsion, et seul un choc émotionnel peut nous amener à nous engager. Et je ne sache pas que l'engagement d'Albert Camus et celui de Raymond Aron, qui furent loin d'être identiques, aient été aveugles ?

Mardi 11 janvier 2011

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Qu'on me comprenne bien : Stéphane Hessel a visité Gaza, et a été traumatisé par ce qu'il a vu. Je ne lui reproche pas sa condamnation de la politique du gouvernement israélien et sa solidarité avec la majorité des Palestiniens qui en souffrent, et ce ne sont certainement pas les chefs du Hamas,

« Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille »

comme tous les chefs intégristes et tous les Tartuffe ! Je m'étonne seulement qu'un si vieux monsieur, et qui en a tant vu, s'indigne contre le seul Israël, au point d'en faire le bouc émissaire, seul coupable de péchés contre les droits de l'homme !

Mercredi 19 janvier 2011

Les Beaux Titres

Lu sur un kiosque à journaux une affichette du magazine *Valeurs actuelles* portant le titre suivant :

**« Pourquoi les Français ont-ils peur de
l'islam ? ? »**

J'ai posé par curiosité cette question (entre guillemets) sur Google, et obtenu 548 000 résultats !

Considérant que l'intelligence ne consiste pas à avoir une réponse à toute question, mais à poser les bonnes questions, je me garderai bien de répondre à celle-ci, et demande en retour :

**Pourquoi *Valeurs actuelles* et tant de médias
veulent-ils faire peur aux Français avec l'islam ?**

Samedi 22 janvier 2011

Vers une Guerre des générations ?

« *Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi*

Je vivais en un temps où finissaient les rois » (Guillaume Apollinaire)

En ces temps où prospère encore dans ce que l'on continue par antiphrase à appeler « les pays riches », qui sont surtout des pays endettés, une espèce en voie d'extinction, du moins dans sa majorité, celle des retraités, fait l'objet d'attaques au moins hebdomadaires dans la presse, qui menace ces égoïstes d'une « guerre des générations ».

Par définition, un retraité est appelé à disparaître dans un proche avenir, puisqu'il a une longue carrière derrière lui, mais il est aussitôt remplacé par un autre, et l'espèce n'est pas mise en péril par cet événement minuscule. Le problème serait que, dans les premières années d'un XXI^e siècle encore non advenu, l'espérance de vie ayant augmenté dans des proportions sans précédent, le financement de ces retraites ne pourrait plus être assuré par les moyens qu'on y avait consacrés jusque-là.

La retraite par répartition – les travailleurs consacrant une partie de leurs gains à l'entretien de ceux d'entre eux qui auraient droit à la fin de leur vie à l'*ocium*, ce loisir créateur qui chez les Anciens était réservé à la classe dominante – suppose que la contribution des actifs soit suffisante, ce qui ne dépend pas uniquement, comme on a fini par en persuader les intéressés eux-mêmes, du rapport entre le nombre des gens en âge de travailler et celui des vieux, mais aussi :

– du pilotage de l'économie : ainsi le nombre de chômeurs dépend-il largement de choix politiques comme celui de la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

- désindustrialisation ;
- de la répartition des revenus et des charges : on sait que la part des salaires n'a cessé de baisser depuis vingt ans au profit de celle du capital.

Notons que les gouvernements socialistes ont montré l'exemple à la droite :

- en dispensant les entreprises des charges sociales, qui sont une partie de la rémunération du travail, ou en les abaissant, dans le vain espoir d'augmenter leur compétitivité et d'abaisser le chômage.
- en instituant avec les stages de formation un travail gratuit ou mal rétribué, qui n'est qu'une forme de corvée imposée aux manants, en attendant qu'un emploi leur soit donné en fief qui leur permette de gagner (mal) leur vie et de cotiser à leur tour.

Toutes initiatives ou « réformes » qui tendent à casser la retraite par répartition en tarissant ses ressources.

Puisque la retraite par répartition menace de ne plus marcher, on propose d'y remédier en la remplaçant par le système par capitalisation : chacun, s'il sait être prévoyant (et s'il en a les moyens) devra porter ses économies à un fonds de pension privé censé les faire fructifier. Peu importe que ce système ait fait ses preuves aux U.S.A. où la spéculation, la mauvaise gestion ou les aléas de l'économie ruinent les retraités, et qu'il commence à faire des siennes dans l'hexagone, avec la Préfon, aujourd'hui malade de ses mauvais placements, peu importe aussi que les fonds de pension existants soient à l'origine de la casse des entreprises les plus dynamiques et les plus performantes qu'ils vampirisent, puisque le problème n'est pas d'assurer des retraites décentes à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ceux qui ont travaillé quand ils étaient en pleine force, mais d'alimenter un capitalisme qui ne sait plus faire que des bulles !

Comme le piège est si grossier que les intéressés renâclent, il reste à recourir aux bonnes vieilles méthodes : diviser pour régner ! Et voilà pourquoi les médias s'ouvrent largement à une foule de « spécialistes » mercenaires qui montrent du doigt non pas les coupables, mais des boucs émissaires, et prophétisent « la guerre des générations ! » Pauvres enfants du baby-boom, qui ont cru à la solidarité entre jeunes et vieux et qui, ayant payé pendant toute leur vie active pour permettre aux plus anciens (dont je suis) de connaître une ou deux décennies d'une vie libre et décente avant de tirer leur révérence, se voient, à l'heure où ils commencent à bénéficier des mêmes avantages, dénoncer comme les responsables, par leur voracité, de la misère des temps ! Plus malheureux encore les actifs d'aujourd'hui, s'ils se laissent prendre à ce piège et renoncent à la solidarité entre générations !

Certes, ce complot peut être déjoué, mais l'ennui avec les prophéties, quand elles ne concernent ni la fin du monde, ni quelque cataclysme naturel, mais le devenir de la société dont elles émanent, est qu'elles ont tendance à s'autoréaliser.

Mardi 25 janvier 2011

Niches fiscales

Dans sa tribune du journal *Le Monde* du 4 janvier 2011, le sociologue Louis Chauvel propose, afin de dégager les ressources nécessaires pour sortir les jeunes de la misère où les plonge non pas la spéculation mondiale effrénée qu'encouragent nos dirigeants, mais l'égoïsme des vieux, d'« *introduire, dans la déclaration du revenu imposable, la valeur locative, qui est bien un revenu implicite, de l'ensemble des biens immobiliers détenus par les ménages (hors remboursements en cours), en particulier celle de la résidence principale.* »

On entend d'ici les protestations des intéressés, qui pleurnicheront qu'ils ont en leur temps sacrifié une bonne partie de leur jeunesse à l'acquisition d'un toit, payant pendant les vingt ou trente meilleures années de leur vie d'énormes traites aux banques, dans l'espoir de s'assurer un abri pour leur vieux jours. On objectera aussi que les jeunes actuels, dopés par les ressources ingénieusement dégagées par M. Chauvel, n'auront rien de plus pressé que de se loger, paieront à leur tour (avec le sourire) des traites aux banques et, chômeurs comme il se doit à l'âge de cinquante ans, devront revendre leur Sam'Suffit enfin payé parce qu'il ne seront pas en mesure de faire face à l'impôt sur le « *revenu implicite* » qu'ils en tireront. Mais le problème n'est pas là.

Saluons plutôt cette géniale trouvaille du « *revenu implicite* », capable de mettre fin aux insomnies de nos grands trésoriers ! A-t-on calculé le montant du « *revenu implicite* » d'un bon conducteur ? Car enfin il ne paie ni amendes, ni fourrières, ni réparations, ni malus ! Mieux encore, prenez le cas des bien-portants : non contents de faire injure à l'humanité souffrante en étalant leur insolente santé, ils tirent un « *revenu implicite* »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

considérable en économisant ce que les autres dépensent en médecins, chirurgiens, hospitalisations et médicaments non remboursés ! Il serait juste de les imposer sur la base de la moyenne de ces frais que paient les malades et auxquels ils échappent. Comme il ne faut pas décourager les citoyens les plus aisés qui, comme on sait, font vivre tous les autres puisque leur activité et leur consommation sont créatrices d'emplois, on déduira de l'assiette de l'impôt Chauvel les charges de sécurité sociale et de mutuelles dont ils s'acquittent, et qui sont bien plus considérables que celles de la France d'en-bas.

Allons plus loin : une connaissance toujours plus fine de la consommation de chaque citoyen (l'État en a les moyens techniques, et il s'en donne en ce moment les moyens juridiques en s'attaquant à la très ringarde et trop pointilleuse Commission Informatique et Libertés) mettrait en évidence les « *revenus implicites* » que perçoivent sournoisement tous ceux qui s'abstiennent de viande, de tabac, d'alcool ou de bagnole, et tous ceux qui laissent péricliter les industries et le commerce de luxe du fait de la déplorable simplicité de leurs goûts. Mais je ne fais qu'esquisser les vastes perspectives que nous ouvre M. Louis Chauvel !

Laissant là ce sujet, et passant du coq à l'âne, je pose au lecteur la question suivante : pourquoi les médias donnent-ils tant d'écho aux élucubrations de tant de sociologues et d'économistes qui ne sont que des démagogues patentés doublés d'ânes bâtés ?

Mardi 1^{er} février 2011

Amédée ou Comment s'en débarrasser ?

Amédée Occident, réduit au chômage par une panne de créativité, vit du travail de sa femme, Madeleine La Chine. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, quand un cadavre envahit progressivement la scène. Comment ne pas songer à la pièce de Ionesco en voyant les efforts désespérés des dirigeants occidentaux pour se débarrasser du cadavre politique de plus en plus encombrant d'un de leurs meilleurs serviteurs ?

Mais Hosni Moubarak, à qui s'applique si bien le mot de Kennedy à propos de Somoza, dictateur du Nicaragua : « *C'est un salaud, mais c'est notre salaud !* » est un cadavre qui bouge encore. Sans doute ce vieux beau aux cheveux teints et gominés comme de vulgaires Ben Ali ou Berlusconi était-il un tortionnaire corrompu jusqu'à la moelle, mais enfin il ne torturait que des Arabes, incapables comme chacun sait d'accéder ou même d'aspirer à la démocratie et habitués aux tyrans, et ce faisant il assurait notre « ordre », tel que l'entendent les puissants : cela valait bien quelque indulgence et quelques bons pourboires ! Aussi, tandis que le président Obama, image pathétique et dérisoire du pouvoir, priait pour une transition démocratique (c'est tout ce qu'il peut faire, souhaiter de sortir de cette crise par le haut, comme Amédée), ses conseillers poussaient le raïs à nommer Omar Souleiman, ancien directeur de la Sûreté, c'est-à-dire tortionnaire en second, afin qu'il procède aux réformes nécessaires, et découvraient que Moubarak était le mieux qualifié pour la conduire. C'est un peu comme si les Alliés avaient choisi Hitler et Himmler pour dénazifier l'Allemagne !

Rien ne serait plus réjouissant que les contorsions de nos princes et les scénarios qu'ils élaborent pour conserver leur influence

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

– l'honneur étant depuis longtemps perdu – dans ce séisme qui se propage en terre d'islam. Et on aimerait saluer ce printemps arabe, porteur de tant d'espoirs, si on ne le sentait si menacé. Certes, on comprend que beaucoup d'Égyptiens aimeraient que ces événements prennent fin comme ceux de 1968 en France, où nous rêvions de chasser de Gaulle du pouvoir : « Dix ans ça suffit ! » disions-nous. Le vieil homme se cramponna encore quelques mois et fut poussé vers la sortie, en douceur, par son propre parti.

Mais quarante-trois ans après, le système subsiste... Cependant, de Gaulle, la majeure partie de son entourage et l'administration étaient intègres et sa police, somme toute, débonnaire : elle avait distribué des coups de bâton sans tuer et ne torturait pas. Les manifestants de la place Tahrir et autres lieux ont affaire à une société corrompue jusqu'à la moelle et à des forces de répression intactes et dont la férocité est décuplée par cette prétention d'esclaves à prendre la parole. Il est bien long encore le chemin qui conduira peut-être un jour l'ensemble de l'humanité sinon à la démocratie, du moins au respect des droits de l'homme.

Reste que si ces événements prouvent une chose, c'est bien le caractère universel de ces droits, quoi qu'en disent les régimes d'oppression et leurs laudateurs « relativistes » de tout poil, qui voudraient nous faire croire qu'il s'agit de produits de l'idéologie occidentale non exportables, comme jadis les staliniens opposaient les « libertés formelles » du monde capitaliste aux « libertés réelles » du monde communiste ! Ces deux semaines qui ont fait trembler les dirigeants chinois et arabes auront exprimé l'aspiration de tous les hommes à la dignité et à la sûreté, qui ne sont assurées que si les libertés fondamentales sont respectées.

Lundi 7 février 2011

Médias et information

J'ai écrit naguère dans cette rubrique, à propos de Mai 1968 (ce texte figure aujourd'hui dans L'École de la République) : « *Quelles que soient les précautions prises par le pouvoir pour les museler, et celui de l'époque gaulliste s'y était fort employé, les médias réagissent toujours de la même manière : ils servent toujours de caisse de résonance aux mouvements de fond de la société.* » Je voudrais aujourd'hui rapporter une anecdote qui va bien dans ce sens et tenter de réfléchir sur les causes de ce tropisme.

J'avoue avoir consacré, la semaine dernière, plus de temps à suivre heure par heure les événements qui agitent le monde arabe, et en particulier ceux d'Égypte, qu'à écrire. On objectera à ma précédente affirmation qu'en France, une bonne partie de nos compatriotes auront pu passer pratiquement à côté des (r)évolutions en cours sans en être vraiment informés, les grandes chaînes françaises leur réservant généralement la portion congrue en ne les mentionnant que dans leurs bulletins d'information et en les reléguant au deuxième ou troisième plan : un lecteur du *Monde* ou de *France 24* le relevait avec indignation, comparant la manière dont le 11 septembre avait été couvert à l'absence de suivi en continu de ce qui se passait place Tahrir. Mais c'est que les Gaulois, comme les Américains, se soucient assez peu de ce qui se passe hors de leurs frontières.

En revanche, la chaîne « mondiale » *France 24* et le journal « de référence » *Le Monde* ont couvert en continu, comme *Al-Djazira*, ces mêmes événements et n'ont pas peu contribué (la troisième surtout, avec les réseaux sociaux d'Internet) à leur développement, et les pouvoirs mis en cause ne s'y sont pas

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

trompés. Une fois encore, on a vu un mouvement de fond accompagné et amplifié par les médias, qui ne se sont pas fait faute de surfer sur cette vague, au point d'épouser sans réserve l'illusion lyrique des foules et de perdre pour un temps toute objectivité.

Agacé par ce comportement infantile et agissant comme le vieux prof, incorrigible donneur de leçons, que je suis, j'ai donc interpellé mon journal préféré en lui adressant ce « commentaire » après le départ de Moubarak : « Pourrait-on savoir le nom du président du Conseil suprême militaire, qui sera sans doute le prochain raïs ? » et j'ai ajoutai, pris de remords : « Je sais bien que ma question peut paraître indécente alors que tout un peuple se livre à une joie bien légitime, mais le devoir d'un journal n'est-il pas non seulement d'informer et de montrer, mais aussi de réfléchir ? » (je me cite de mémoire). Naturellement, j'attendis en vain que ma question apparaisse sur l'écran. Toutefois, je reçus une réponse quand s'afficha, comme un cheveu sur la soupe, le « commentaire de la part de lpp » (?) : « *Le président du Conseil suprême militaire se nomme Mohamed Hussein Tantaoui* ». Voulant pousser l'expérience, et considérant que, comme disait de Gaulle, on ne devient pas dictateur à 72 ans, j'ai adressé une variante de ma question à France 24, en demandant la liste des membres de ce Conseil. J'attends encore l'affichage de ma question et *a fortiori*, une réponse. Il est vrai qu'Alain Frachon a déclaré peu après sur cette chaîne qu'on ne savait presque rien des membres du commandement égyptien, ce « on » ne désignant sans doute que ce journaliste.

Reste à savoir pourquoi les médias sont immanquablement saisis de la même frénésie que les foules qu'ils observent, au point de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'amplifier et de perdre tout sens des réalités. On me dira que c'est évidemment parce qu'ils vendent du sensationnel, et qu'il est donc dans leur nature de ne pouvoir y résister, ou encore que cela tient à la formation des journalistes, dressés à rechercher le spectaculaire. Mais ce qui pose précisément problème est cette confusion entre information et sensationnel, et je suggère qu'à la base, il y a une autre confusion, entre l'information telle que la définit la théorie physique (disons pour faire vite qu'est informatif ce qui présente un haut degré d'imprévisibilité) et l'information à laquelle a droit tout individu ayant des décisions à prendre ou voulant tout simplement avoir une vision réfléchie du monde qui l'entoure. Est informatif, pour un décideur, la connaissance de la conjoncture, pour un médecin et son patient, son bilan de santé, pour un citoyen tout ce qui peut l'aider à connaître le monde, non seulement pour le contempler, céder un instant à la fascination du spectacle, mais surtout pour le comprendre.

Rendons, pour finir, cette justice aux médias que j'ai mis en cause : s'ils cèdent toujours, dans un premier temps, à la sidération et la propagent, les meilleurs se reprennent ensuite pour réfléchir sur ce qui vient de se passer. Dont acte.

Lundi 14 février 2011

Le Cygne noir

Depuis si longtemps qu'il croit que c'est depuis toujours, le cygne noir règne sans partage sur le petit bassin du square des Batignolles – un lac minuscule et tout rond d'un diamètre de trente mètres mais que l'estuaire de la petite rivière artificielle qui l'alimente fait paraître ovale –, sur les pelouses arborées et ornées de massifs d'œILLETS, de primevères, de giroflées et de pensées qui le bordent, sur l'îlot où s'élève un noir monument de basalte aux formes géométriques à la gloire des aigles, malheureusement souillé à son sommet par les déjections blanches des pigeons, et sur l'île excentrée plantée d'un fouillis d'herbes hautes.

Son long bec plat, curieusement barré d'un rectangle blanc non loin de son extrémité, est d'un beau rouge qui atteint et contamine ses yeux aux pupilles noires. Sa tête n'est pas plus large que son bec et son cou, semblable par sa longueur et sa souplesse au corps d'un serpent, évoque irrésistiblement aux yeux des citadins ébaubis le robinet de leur cuisine, justement nommé « col de cygne ». Son corps sombre qui ne s'égaie que d'une discrète et incertaine ligne blanche au niveau des ailes est semblable, par sa forme massive, à l'un de ces lourds galions qui rapportaient en Espagne l'or et les parures de plumes des lointaines Indes occidentales ou, mieux encore, à ces lourds vaisseaux de haut bord que les Hollandais du Grand Siècle envoyaient aux Indes orientales.

Sa proue majestueuse repousse les flots sans provoquer une ride sur l'eau grise et moirée. Lentement il avance, portant haut sa tête orgueilleuse qui dédaigne les ébats vulgaires de ses sujets qui se retirent discrètement à son passage et elle ignore superbement le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

petit peuple barbare des mères, nourrices, enfants, amoureux, passants solitaires et vieillards qui se pressent dans les allées alentour pour l'admirer. Parfois, il s'approche de la rive et de l'auge immergée remplie de grains par le gardien pour en prendre d'un mouvement vif une seule becquée ; parfois il cesse de nager pour ployer son col en d'incroyables contorsions, de manière à atteindre du bec toutes les parties de son corps.

Le cygne noir règne sur tout un peuple hétéroclite d'une trentaine de canards aux pattes orange, colverts à la livrée beige et brune pour les femelles, et de fines nuances grises pour les mâles qui arborent à la saison des amours une cagoule d'un vert somptueux qui leur couvre la tête et le cou, l'aile ornée d'une plume bleue pour les deux sexes, canards siffleurs à tête rousse de Sibérie et d'Afrique, mandarins aux belles robes colorées, en couples indéfectibles, immigrés de la lointaine Asie, nettes rousses à bec orange, bernaches du Canada et d'Europe, tadornes de Belon qui ressemblent à de petites oies et canards mignons, l'air candide dans leur robe blanche... Les uns voguent de concert, tantôt en silence, tantôt délibérant sur la direction à prendre. Les autres se gavent dans la mangeoire, quand une oie ne vient pas les en écarter, ou plongent de façon cocasse, la tête sous l'eau, le corps à la verticale, la queue pointée vers le ciel. Parfois, une oie à tête barrée prend en chasse, pour s'amuser, une flottille qui, plus rapide qu'elle, prend un peu d'avance, puis se contente de se maintenir à une distance prudente et soudain vire de bord, tournant autour du grand oiseau stupide qui feint alors de les ignorer, en échangeant des remarques ironiques. Par beau temps, les canards les plus hardis, pris d'une fièvre d'aventure, remontent la rivière qu'ils explorent jusqu'au canyon où elle prend sa source dans une grotte sacrée hantée par les pigeons et colonisent pour

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

un temps les vastes pelouses qui l'environnent. Il semble que le roi cygne, comme certains présidents de républiques exotiques, ne puisse franchir les frontières de son État : jamais il ne précède ou ne suit ses troupes hors du lac.

Mais voici que le hautain cygne noir aborde à son tour la rive, et grimpe péniblement la pente de la pelouse, ignorant l'agitation des canards, des poules d'eau, des mouettes rieuses et des pigeons attirés par une stupide nourrice qui distribue du pain aux volatiles pour amuser son nourrisson baveux, en dépit des consignes affichées à proximité : « *Si vous aimez les oiseaux, ne leur donnez pas de nourriture* ». C'est que le malheureux souverain abrite et nourrit tout un peuple de parasites. Abandonnant toute dignité, le voilà qui se gratte furieusement du bec, indifférent au cancan-dira-t-on.

Heureuses les nations où vivent en bonne intelligence tant de peuples divers, sous l'œil indifférent d'un prince qui règne sans gouverner et qui, loin de chercher des poux dans la tête de ses sujets, ne s'occupe que des siens, en toute simplicité !

Lundi 21 février 2011

Le Livre de la jungle

« *L'ambassadeur libyen à l'ONU, Mohammed Igham, qui jusque-là était resté loyal au colonel Kadhafi, a parlé d'"exactions". "S'il vous plaît les Nations unies, sauvez la Libye. Qu'il n'y ait pas d'effusion de sang, pas de tueries". "S'il vous plaît, s'il vous plaît, adoptez une résolution courageuse", a-t-il dit d'une voie émue, comparant Mouammar Kadhafi à Pol Pot et Adolf Hitler.* » (France 24, le 26/02/2011)

« *The Vacuum After Qaddafi* » (Titre du *New-York Times* du 27/02/2011) Heureusement, son ministre de la justice organise un gouvernement provisoire (Les journaux, même jour) : nous voilà rassurés !

Ce que les journalistes ne craignent pas de nommer « la communauté internationale » n'est en vérité qu'une jungle où n'est reconnue que la loi du plus fort, ce que révèlent de façon tantôt sinistre, tantôt cocasse, les agissements de ses fauves secoués par le séisme que provoque le réveil des pays arabes.

Tandis que le grand prédateur Ben Ali s'est enfui sans gloire, sans demander son reste, mais non sans emporter ce qu'il a pu de sa cagnotte, et que son vieux frère Moubarak s'est réfugié dans l'un de ses antres après avoir tenté vainement de rester debout, voici leur collègue Kadhafi alias *Shere Khan*, le grand tigre fou, qui tente – en vain, espérons-le – de se maintenir quoi qu'il advienne : il est vrai que ce monstre sanglant a peu de chance de trouver asile en quelque lieu que ce soit... à moins que les autres grands fauves, effrayés par l'ampleur du massacre qu'il a commis et continue de perpétrer, ne lui assurent une retraite paisible pour mettre fin à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ses exploits. Sinon, et s'il en réchappe, à quoi bon le juger ? Ce dément que l'on a traité complaisamment en homme d'État ne mérite évidemment que la camisole de force, tandis que ce sont ses innombrables complices, les puissants de ce monde, qui en bonne justice relèveraient d'un tribunal international ! Cependant l'onde de choc atteint à l'est le Yémen et les roitelets des émirats et, et fait trembler sur ses bases celui d'Arabie saoudite (ils cherchent à s'en tirer en distribuant au peuple l'argent du pétrole, formule renouvelée du « *panem et circenses* » des Latins, et cela peut marcher). À l'ouest, elle secoue l'Algérie (même solution en vue) et le Maroc qui, comme le Yémen, n'a que du pouvoir à partager. Voilà pour le séisme !

Les aspects sinistres ne manquent pas : outre les tueries qui ont accompagné ces révolutions soi-disant pacifiques, le massacre en cours en Libye et l'incertitude sur ce qui en résultera, Tunisiens et Égyptiens sont en passe de se voir confisquer leur révolution par les serviteurs mêmes de ceux qu'ils ont chassés, et qui, sourds aux cris de la rue, se taisent en attendant de reprendre le slogan qui fit la fortune (en tous les sens du terme) de leurs maîtres : « C'est nous, ou le chaos ! » Tant d'espoirs et de sacrifices pour rien ? Ou pour que l'on repeigne simplement la vitrine aux couleurs de la démocratie, en laissant les murs en l'état ? Ce ne serait pas la première fois dans l'Histoire !

Mais dans la vie des nations comme dans celle des hommes, la tragédie coexiste avec la farce. Voici *Baloo* Obama, d'abord surpris par l'événement, qui revêt gravement la toge du grand juge, dénonce ceux qu'il a si longtemps protégés, saisit leurs biens mal acquis et dicte leur conduite aux acteurs restés en place, armée et société civile, se réjouissant à grand bruit de voir se répandre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

parmi les peuples arabes les « valeurs de l'Occident » dont il leur a si longtemps refusé le bénéfice ! Voici *Kaa*, le python chinois qui, après avoir exprimé son mécontentement d'être troublé dans sa digestion, feint de se rendormir. Voici les petites hyènes d'Europe dont l'échine n'était jamais assez souple pour honorer des pourvoyeurs de pétrole qui étaient aussi de si bons clients, qui déchirent sans vergogne leur charogne ! Mais les plus drôles sont les *bandar-log*, ces gloutons malfaisants qui après avoir si bien servi les seigneurs déchus de la jungle, ministres et diplomates, singent *Jacala* et versent à l'O.N.U. des larmes de crocodiles sur leurs peuples martyrisés !

Lundi 28 février 2011

La Carte et le territoire

Deux motifs m'ont longtemps détourné de la lecture de Michel Houellebecq : l'avis de mon ancien libraire, homme de goût et de grand savoir, au temps des *Particules élémentaires*, et le tapage médiatique qui a toujours accompagné chacune de ses publications. Puis il s'est trouvé qu'une amie m'a prêté, sans que je le lui aie demandé, le Goncourt 2010 qu'elle n'a pas aimé. Pour ma part, j'ai lu avec intérêt, et même avec beaucoup de plaisir ce roman : peut-être le fait d'avoir osé mettre en ligne celui de Basile Montfort m'incline-t-il à l'indulgence ?

Certes, le personnage dont la vie sert de fil conducteur à l'intrigue, non moins stéréotypé que son amie Olga, beauté russe sur papier glacé, ne m'a pas paru spécialement convaincant. Au point que j'ai oublié son nom et ne l'ai retrouvé que grâce à Internet, ayant rendu le livre depuis plusieurs semaines à sa propriétaire. Jed Martin, donc, ne m'a pas semblé avoir beaucoup d'épaisseur : il est d'autant plus abstrait que les arts – peinture et photo – auxquels il se consacre n'intéressent visiblement pas l'auteur, qui se torture pour trouver à son activité des motifs crédibles : photos d'objets produits par l'industrie, peinture prenant pour point de départ les cartes Michelin, puis peinture et photo appliquées au portrait de capitaines d'industrie ! Il est vraiment difficile d'y croire, bien que l'auteur lui ait peut-être prêté quelques-uns de ses traits, ou plutôt de ceux qu'il se prête ou souhaite qu'on lui attribue, en particulier cette façon de ne pas conduire ses affaires et sa vie, de se laisser aller à vau-l'eau, et le succès commercial inattendu de tout ce qu'il entreprend...

L'intérêt est ailleurs, dans les relations de ce personnage falot avec

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

son père qui, lui, a beaucoup de vérité et de consistance ; dans la description impitoyable du milieu artistique et médiatique parisien, à la fois si vulgaire, si décadent et si provincial ; dans les jugements à l'emporte-pièce sur toutes sortes de sujets (quel optimisme quant à l'avenir opulent promis à une France réduite aux revenus de l'agriculture, comme dans l'Europe rêvée par le Grand Reich, et à ceux d'un tourisme dont il est permis de se demander où il puise ses ressources !) Et le plaisir est dans le style – rien de décoiffant, mais de l'élégance et de la facilité – et dans l'humour avec lequel est exploitée cette surprenante idée qui est venue à l'auteur de se glisser comme personnage de second plan dans sa propre fiction, idée sans précédent, je crois, et bien plus étonnante que le passé composé de *L'Étranger* ou le « vous » de Michel Butor, apostrophant le héros de *La Modification*. Et l'on devine, qu'il l'ait voulu ou non, sous le masque de provocation et de veulerie façonné par et pour les médias que revêt ce personnage, une secrète fragilité.

Tout cela, bien sûr, ne fait pas de ce roman un chef-d'œuvre immortel, et il est permis de se demander pourquoi le jury du prix Goncourt l'a choisi, trahissant une fois de plus la mission que son fondateur lui avait assignée, car s'il entendait récompenser « le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année », il se proposait aussi « d'encourager les lettres, d'assurer la vie matérielle à un certain nombre de littérateurs », ce qui doit se comprendre, me semble-t-il, comme la volonté d'aider de jeunes auteurs à se faire connaître ? Mais enfin, dans le désert bavard des Lettres françaises actuelles, il apparaît comme une petite oasis assez sympathique.

Lundi 7 mars 2011

Révolutions et continuité

Dans toute révolution, c'est la continuité qui l'emporte en ce qui concerne les acteurs, d'abord parce que l'administration reste en place, quand passent les régimes : ainsi, beaucoup de geôliers qui « accueillirent » en 1793 les victimes de la Terreur révolutionnaire étaient encore en poste, en 1815, pour prendre soin de celles de la Terreur blanche ; ensuite parce qu'il se trouve toujours dans le personnel politique des hommes assez habiles pour retourner leur veste autant qu'il le faudra, comme Fouché, qui finit pourtant par connaître la disgrâce et l'exil et Talleyrand, plus adroit, qui dessina à Vienne, avec les ennemis de son dernier maître, l'Europe de la réaction.

Plus près de nous, et pour nous en tenir aux sujets que traite volontiers la télévision, il n'est pas besoin de rappeler que la police de Vichy reçut la fourragère des mains de de Gaulle ? Mais sait-on que ce brave général chargea d'anciens collaborateurs de conduire les procès de Pétain et de Laval ? Le président de la Haute Cour créée à cet effet, Mongibeaux, avait prêté serment de fidélité au Maréchal, comme tous les magistrats de France et de Navarre (à une exception près, Paul Didier) et mena très activement sa carrière à son service, mais son compère, le procureur général Mornet, fit beaucoup mieux, et les avocats de la défense ne manquèrent pas de le leur rappeler. Le procureur général Mornet (1880 ?-1955) comptait une centaine de têtes à son tableau de chasse. Jeune substitut, il avait commencé cette brillante carrière aux armées en traquant déserteurs et « espions », tâche qu'il devait reprendre comme directeur de la « Justice militaire » en mai 1940. En 1917, il trempa dans le procès truqué au terme duquel Mata-Hari fut fusillée : comme on l'interrogeait

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

sur cette affaire à la radio en 1949, il répondit : « *Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat* » et plus tard à Alain Decaux « *qu'on n'avait finalement pas grand chose à lui reprocher* », mais que « *le contexte politique* » justifiait cet assassinat légal. Il ne prête pas serment à Pétain pour la seule raison qu'il a pris sa retraite depuis dix-huit mois quand la question se pose, en août 1941, mais il avait repris du service dès août 1940 à Riom où l'on préparait le procès destiné à faire endosser la défaite à Léon Blum, Daladier, etc.; le 6 septembre 1940 on le retrouve vice-président de la commission de révision des 500.000 naturalisations prononcées depuis 1927, dont celles de beaucoup de juifs, et il s'en montre encore très fier après la Libération dans les procès de la collaboration où il évite soigneusement, avec son complice Mongibeaux, d'aborder le sujet de leur persécution : « *Oui, j'ai accepté d'expulser de la nation ceux qui étaient ses ennemis, ceux qui étaient indignes, ceux qui formaient une collectivité dans la collectivité française* » ; enfin il a participé à la rédaction des textes réprimant les « terroristes », résistants et communistes.

Voir, entre autres, le site contreculture.org.

Les révolutions en cours dans les pays arabes offrent un spectacle qui n'a donc rien d'étonnant. Lancés pour chasser des tyrans, ces mouvements sont rapidement récupérés par leurs valets et semblent aboutir à un retour à la case départ. C'est ainsi qu'en Tunisie, le premier ministre de Ben Ali, Ghannouchi, ayant dû lâcher les rênes du gouvernement provisoire qu'il avait effrontément gardées, a pour successeur le jeune Béji Caïd Essebsi (84 ans), avocat dont la longue carrière politique s'est déroulée à l'ombre de Bourguiba, mais qui n'a pas dédaigné de servir Ben Ali de 1987 à 1990 comme ambassadeur à Bonn, puis de 1990 à 1994 comme député et même président de la Chambre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

des députés jusqu'en 1991. Mais il s'est refait une virginité en sept ans d'abstention... En Égypte, l'armée a pris le pouvoir en la personne de Tantaoui, né en 1935, ministre de la Défense de Moubarak et, depuis 1991, chef du conseil suprême de l'armée égyptienne, qui exerce les fonctions de chef de l'État et s'apprête à remettre le pouvoir, à l'occasion des prochaines élections, à des hommes neufs comme le chef de la Ligue arabe Amr Moussa (74 ans), qui fut ministre des Affaires étrangères de Moubarak de 1991 à 2001, avant de devenir secrétaire général de la Ligue arabe, de préférence à un autre diplomate, le Prix Nobel El Baradeï (68 ans) qui serait un partenaire moins commode et devrait être rapidement évincé si d'aventure il était élu. Enfin, en Libye, on a vu Moustapha Abdeljalil (69 ans), ministre de la justice de Khadafi, prendre la tête du Conseil national de transition et être reconnu sans tarder par la Sarkozie, faisant peut-être ainsi, comme notre génial président, une erreur fatale, ce qu'a Dieu ne plaise !

Car si les rats quittent le navire, c'est qu'ils savent que rien ne sera plus comme avant. Ni l'Ancien Régime, ni celui de Vichy ne sont revenus en France, même s'ils ont laissé des traces profondes et durables. Quoi qu'il advienne du printemps arabe, il aura fait bouger les lignes.

Lundi 14 mars 2011

Un Mythe vert

La tragédie qui se déroule au Japon relance un débat aussi vieux que l'industrie nucléaire elle-même : est-il sensé d'exploiter une source d'énergie si dangereuse pour l'environnement qu'elle pollue en laissant des déchets qui resteront radioactifs pendant des dizaines de millénaires et dont on ne sait que faire, en réchauffant les fleuves dont l'eau est employée à refroidir les réacteurs, en émettant des radiations qui mettent en péril les populations voisines des centrales, et si mal maîtrisée qu'elle provoque périodiquement des accidents qui tournent à la catastrophe ? Enfin, ne vaudrait-il pas mieux recourir à des énergies autant que possible renouvelables et surtout, ne présentant pas de danger et non polluantes ?

Cette idée d'une énergie « propre » n'est pas sans rappeler le mythe du mouvement perpétuel qui remonte à la plus haute antiquité (le manuscrit du *Siddhanta Ciromani*), a suscité un engouement incroyable à partir du XVI^e siècle et, malgré les lois de la thermodynamique, montrant qu'il était impossible de produire une machine capable d'entretenir indéfiniment son propre mouvement sans emprunter à une source d'énergie extérieure, a fait l'objet de centaines de brevets d'invention jusqu'à nos jours et fournit « environ 166.000 résultats » si vous faites une requête sur Google !

En effet, il n'est pas besoin d'avoir des connaissances scientifiques poussées pour savoir que toutes les propositions avancées pour utiliser des sources d'énergie non polluantes sont illusoire, ce qui ne retire rien, d'ailleurs, à l'intérêt que peuvent présenter des moyens de substitution au charbon, au pétrole et au

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

gaz – qui ne seront pas épuisés de sitôt – et bien sûr, à l'atome. Ainsi, l'énergie photovoltaïque est produite par des cellules dont la fabrication produit beaucoup de CO₂ et consomme autant d'énergie qu'elles en produiront en trois ans, leur durée de vie étant actuellement limitée à une vingtaine d'années, après quoi on dépensera de nouveau de l'énergie pour les recycler, et l'on aura recouru, chemin faisant, à des polluants tels que plomb et mercure. L'énergie éolienne se voit reprocher une pollution sonore (c'est vrai pour les voisins immédiats d'une installation) et une « pollution du paysage », ce qui n'est qu'une métaphore pour désigner notre résistance à tout changement de notre environnement ; on peut inversement soutenir qu'une éolienne est beaucoup plus belle que ces cahutes de planches et de toile qu'étaient les moulins à vent, si romantiques... Mais pour revenir aux choses sérieuses, personne ne publie le coût en énergie de la fabrication et de l'installation de ces engins, de leur entretien et de leur recyclage ! Quant à l'utilisation de la biomasse, on sait qu'elle aggrave la faim dans le monde au profit des nantis en retranchant de la production alimentaire les sols les plus fertiles, qu'elle pollue par l'utilisation massive d'engrais et la production de gaz à effet de serre, qu'elle entraîne une déforestation catastrophique en Amazonie, etc.

Soyons clair : la croyance en des sources d'énergie propres se fonde sur beaucoup d'angélisme, et de la part des industriels qui s'en réclament, de beaucoup de malhonnêteté. On s'inquiète de façon assez ridicule de la production de méthane par les immenses troupeaux de bovins et d'ovins destinés à l'alimentation humaine, comme si la prolifération de notre espèce était sans effets : le corps humain est construit sur un schéma proche de celui des vaches et des moutons, il défèque et urine, produit du

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

méthane et du CO₂, et consomme beaucoup d'énergie, au péril de la planète qu'il habite. S'il y a un avenir, pour l'humanité, ce n'est certainement pas une quête fallacieuse de pureté qui peut l'assurer, mais une utilisation judicieuse et modérée des ressources que son milieu lui fournit, ce qui suppose une réorientation complète de nos sociétés. (À suivre)

Lundi 21 mars 2011

Abonnements

Au fil des jours, il m'est arrivé de dénoncer sur mon site les abonnements de gaz, eau et électricité (page 171) et l'actualité, qui met sur la sellette les tarifs de l'eau en France, m'encourage à y revenir.

Je crois avoir suffisamment démontré que percevoir un abonnement égal pour tous et faire payer à bas prix les consommations réelles revient à pénaliser les petits consommateurs, à donner une prime aux plus voraces et à encourager le gaspillage de ces biens indispensables. La facture ne devrait comporter que trois lignes :

Consommation du/.. au/.. : Unités

Prix de l'unité :€

Somme à payer :€

le prix de l'unité (m3, kwh) étant la somme des taxes, frais de production, de personnel, de fonctionnement, d'entretien et, jusqu'à nouvel ordre, rétribution des actionnaires, divisée par le nombre d'unités consommées au niveau local ou national.

Imagine-t-on, en effet, que les grandes surfaces et l'ensemble des commerces perçoivent un abonnement sur chacun de leurs clients de manière à réaliser des profits confortables et vendent leurs marchandises à des prix dérisoires, encourageant le gaspillage à tous les niveaux et faisant payer très cher aux plus pauvres ce qui serait presque donné aux plus riches ?

C'est pourtant cette logique qui préside à l'établissement des factures d'eau, de gaz et d'électricité.

Lundi 28 mars 2011

Jetables

En 2006, les éditions *La Découverte*, publiaient un ouvrage collectif : *Travail flexible, salariés jetables. Fausses questions et vrais enjeux de la lutte contre le chômage*, dont le titre décrit admirablement le statut qui est fait désormais aux salariés.

Je risquerai ici l'hypothèse que le sort réservé aux hommes ne fait que refléter le rapport de nos sociétés à leur environnement. Si les travailleurs sont devenus « jetables », c'est que notre économie a depuis longtemps perdu de vue la satisfaction des besoins humains pour se mettre, en ne recherchant que le sacrosaint « profit », à fabriquer des produits jetables, non sans saccager la planète.

Ce ne sont pas (seulement) des campagnes comme la fameuse « chasse au gaspi » qui suivit le premier choc pétrolier, dans les années mille neuf cent soixante-dix, qui peuvent révolutionner nos modes de production, d'échanges... et de traitement d'autrui (quel gaspillage que l'ouverture des commerces après 20 heures !), mais une véritable volonté politique d'en finir avec ce gâchis. J'ai précédemment dénoncé le système de l'abonnement (pages 171 et 253) à l'eau et à l'électricité, qui surtaxe honteusement les pauvres au profit des riches et encourage le gaspillage. Faire payer à tous, y compris aux entreprises, le prix réel de leur consommation, serait un premier pas important vers une économie plus responsable. L'interdiction de fabriquer des produits jetables en serait un autre.

Bien sûr, une telle mesure ne devrait pas être prise de manière aveugle : des produits jetables mais dont les composants sont

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

renouvelables, comme les mouchoirs ou serviettes en papier ne sont peut-être pas plus coûteux en énergie que ceux de lin ? Encore faudrait-il procéder à des expertises précises et contradictoires à ce sujet. En revanche, il n'y a aucune raison de fabriquer des rasoirs et des récipients jetables, et de casser le verre pour le recycler : la bonne vieille consigne des bouteilles était à coup sûr plus écologique !

Broutilles, direz-vous, mais il faut considérer la forme la plus grave et la plus scandaleuse de la pratique du jetable, à savoir la fabrication en série de machines électroniques (informatiques, ménagères, audiovisuelles, etc.) dont la vie a été divisée par deux en quelques années (on est passé de dix à cinq ans pour l'électroménager et la télévision) ou que l'on oblige l'utilisateur à changer tous les trois ans, comme les ordinateurs, en perfectionnant sans cesse les logiciels – ce qui est louable – mais en rendant introuvables les logiciels plus anciens, ce qui l'est beaucoup moins. Exemple : la semaine dernière, voulant utiliser sur mon site des fichiers vidéo .AVI, peu gourmands en mémoire, je m'aperçus qu'ils ne fonctionnaient plus sur le portable de ma femme. Je tentai donc de charger le plugin indispensable et, de fil en aiguille, aboutis à l'affichage de ce message charitable d'un fournisseur de logiciels : « Achetez donc une machine plus récente ! » Ajoutons que toutes ces machines « jetables » sont, bien entendu, prévues pour ne pas être réparables, ce qui a tué bien des petits métiers.

Bien d'autres économies sont déjà préconisées, comme le développement des transports en commun et la fin de la ségrégation entre lieux de vie et lieux de travail, entre beaux et vilains quartiers (opposition apparue seulement au XIX^e siècle).

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mais le jour où un parti voudra bien s'emparer à bras le corps de ces questions, je voterai volontiers pour lui, alors que j'en suis réduit à toujours choisir celui qui me paraît le moins catastrophique. Je ne suis pas certain que les Verts se soient beaucoup préoccupés de ces problèmes.

Lundi 4 avril 2011

Japon

Dans mon enfance et dans le milieu familial où j'ai grandi, les sources d'information sur le monde extérieur étaient rares, et c'est grâce à *Zig et Puce*, une bande dessinée des années 1930 aujourd'hui bien oubliée, sauf des spécialistes, que j'ai rencontré les premières images du « pays du soleil levant », dont j'ai retenu deux clichés : les tremblements de terre (les Japonais habitaient des maisons de papier pour en limiter les dégâts) et les raz-de-marée, et le mot « assassin », à l'occasion d'un meurtre qui agrémentait le voyage. Bientôt, avec la guerre, la radio et plus tard le cinéma me renvoyèrent l'image de guerriers redoutables et cruels. Un jour à l'heure du déjeuner, dans l'indifférence générale, j'entendis sur un antique poste de T.S.F. branché sur la lampe qui pendait aux poutres d'une maison morvandelle qu'une ville japonaise, Hiroshima, avait subi le premier bombardement nucléaire.

Les catastrophes qui se sont enchaînées récemment dans ce malheureux pays qui fut, avec deux siècles d'avance, le premier à se mettre à l'heure occidentale au prix d'efforts inouïs, mais sans rien perdre de son âme, et qui a tant apporté à l'édification d'une civilisation mondiale encore à venir dans ce monde prétendument mondialisé, m'ont inévitablement rappelé cette première représentation du Japon vu d'Europe, que j'ai eu tout le temps de rectifier, de nuancer et d'enrichir. J'y retrouve tremblements de terre et raz-de-marée, tant il est vrai que tout n'est pas faux dans les stéréotypes ; je relève aussi la permanence de la capacité d'adaptation des Japonais dans l'adoption de normes de construction qui ont limité les effets de séismes qui auraient fait ailleurs des centaines de milliers de victimes. Enfin, le mot

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

« assassin » vient irrésistiblement sur mon clavier quand je songe aux décideurs qui ne pouvaient ignorer les risques monstrueux qu'ils faisaient courir à tout un peuple en édifiant des centrales nucléaires qui présentent à elles seules un danger phénoménal sur des sites instables. Ils ne sont pas tous japonais : les assassins sont aussi parmi nous.

Le Japon est profondément blessé par cette épreuve, mais je ne doute pas qu'il en sorte plus fort, comme il a su se relever des désastres de la deuxième guerre mondiale. Je dédie ces réflexions à notre amie Akiko et à sa famille, ainsi qu'aux quelques lecteurs inconnus de leur nation qui se risquent parfois sur ce site.

Lundi 11 avril 2011

Sœurs latines

Parmi toutes les sœurs latines, il me semble que les plus proches sont la France et l'Italie, au point que, si j'en crois Umberto Eco, les Italiens n'ont pas de caricature pour représenter les Français, qu'ils ne perçoivent pas comme très différents, et que nous les payons de retour.

Pourtant nos histoires respectives, si étroitement liées pour le meilleur et pour le pire, ont été bien différentes : à la monarchie française, qui a si tôt unifié le pays et l'a constitué de bonne heure en état-nation, s'oppose la poussière d'états – royaumes, principautés et cités – qui n'ont connu, à partir de 1870, et sous l'égide des ducs de Savoie, qu'une unification de façade, l'État italien n'ayant eu quelque consistance qu'au temps du fascisme.

Il en résulte que l'évolution politique récente des deux pays, qui se sont également donnés à deux bouffons, devrait avoir des suites très différentes. Berlusconi n'a pas pris les leviers d'un état puissant, ce n'est qu'un aventurier pas très scrupuleux qui utilise un semblant de pouvoir politique pour échapper à la justice : les Italiens s'en réjouissent comme d'une bonne farce, ou s'en indignent moins parce que sa conduite est immorale (elle est conforme à une vieille tradition romaine qui vient des empereurs et passe par la papauté de la Renaissance), qu'au nom de l'égalité devant la loi, mais tous sentent bien qu'il ne touche à rien de fondamental. Tandis que Sarkozy, s'il tire quelque profit personnel du pouvoir, ne fait qu'imiter et exagérer la conduite de nombre de ses prédécesseurs ; les Français, blasés, pensent probablement pour la plupart qu'à sa place ils en feraient autant, leurs monarques héréditaires les y ayant habitués de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

longue date. En revanche, dans la mesure où il casse un appareil d'État qui a fini par constituer une part de leur identité, ils s'en alarment.

D'autant que si les lois qu'il fait voter ne sont que des annonces publicitaires – les syndicats de police sont bien naïfs de s'alarmer au sujet de la loi sur le niqab, que personne ne leur demande d'appliquer – il réussit tout de même à nuire en se mêlant de détails où il peut imposer sa volonté, nommant par exemple un comptable au poste de recteur et leurrant les jeunes des classes défavorisées, au risque de les désespérer, en créant à leur intention cette préparation à l'E.N.A. dont la première promotion « Diversité » a vu échouer tout son effectif, onze filles et quatre garçons.

Reste à espérer que le spectacle de son agitation vaine et de ses frénétiques retournements qui n'ont pas le moindre impact sur le cours des choses finisse par faire comprendre à nos concitoyens, comme à leurs sages voisins, qu'un Président de la République ne sert à rien, et que l'institution présidentielle en France est aussi inutile et coûteuse que les autres monarchies européennes !

Lundi 18 avril 2011

L'Aveu

Je ne sache pas que le MEDEF se soit jamais inquiété du sort qui est fait aux travailleurs immigrés dans notre *douce France*, bien qu'il en soit largement responsable, ni des campagnes haineuses que l'extrême droite n'a cessé de lancer contre eux, ni de la reprise à son compte de leurs thèmes par un pouvoir en faillite, qui espère se perpétuer en cultivant les ferments d'une guerre civile qui ferait oublier tous ses échecs et poserait en homme providentiel son instigateur.

Claude Guéant (ou Néant ?) tiré de l'ombre et propulsé au ministère de l'Intérieur, n'incarne pas ce que Mauriac appelait « *la bêtise à front de bœuf* » mais plutôt l'espèce de niaiserie perverse de ces fonctionnaires conformistes que sont les exécutants des hautes œuvres des systèmes autoritaires. À la veille des cantonales, maniant avec sûreté le pavé de l'ours, il disait : « *Les Français à force d'immigration incontrôlée ont parfois le sentiment de ne plus être chez eux* », à la grande joie du Front National, car personne n'ignore depuis combien de temps l'U.M.P. est au pouvoir ! Toutefois, la présidente du MEDEF n'y a rien trouvé à redire.

Mais il a suffi que ce ministre déclare : « *Aujourd'hui il y a à peu près 200 000 étrangers supplémentaires (par an) qui sont autorisés à séjourner en France (...) Mon objectif, c'est de réduire ce nombre de 20 000, c'est-à-dire de passer de 200 000 à 180 000, dans un premier temps* » pour que Laurence Parisot, délaissant pour un moment le Bal des Vampires dont elle est visiblement échappée, se mue en une douteuse Jeanne d'Arc et monte aux créneaux.

Cette partie de l'interview publiée par *Le Monde* daté des 17-18

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

avril mérite une explication de texte : « *Je ne peux parler que de l'immigration légale liée au travail. Celle-ci concerne – relativement – peu de monde : 20 000 à 30 000 personnes par an.* » On admirera la modestie de l'entrée en matière : on ne prendra pas Mme la présidente à se mêler de politique, elle s'en tient à son pré carré. Mais d'où sort-elle ces chiffres ? Qui donc ignore, en France, que le B.T.P., la restauration et l'hôtellerie, pour ne prendre que ces trois exemples, ne tournent qu'avec des bras d'immigrés ?

« *Je ne crois pas qu'il faille faire de cette immigration un problème.* » Mais c'est qu'elle ne prend en compte que les immigrés entrés en France avec un contrat de travail en bonne et due forme !

Elle choisit de ne pas voir les autres, et pour d'excellentes raisons : « *Restons un pays ouvert, qui accueille de nouvelles cultures et tire profit du métissage.* » C'est moi, bien sûr, qui souligne les mots-clés : les mots *culture* et *métissage* ne sont là que pour faire politiquement correct, la seule chose qui compte dans l'immigration, légale ou non (« *Restons un pays ouvert* »), c'est qu'on en *tire profit*, dans la meilleure tradition des grands négriers dont le MEDEF est le digne héritier.

« *Et si par ailleurs il y a des enjeux d'intégration dans notre pays, c'est notamment à l'école et avec les enseignants qu'il faut les aborder.* » Car si vous faisiez bien votre travail, mes chers collègues, en livrant de temps à autre à la police de M. Guéant, pour l'exemple, quelques-uns des enfants de sans-papiers qui vous sont confiés, les autres parents immigrés et leurs descendants (car dans notre beau pays on est immigré – pour le moins – jusqu'à la septième génération) se tiendraient à carreau, payant l'impôt et travaillant sans papiers « *comme des nègres* » pour des salaires de misère, pour

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

le plus grand profit du MEDEF et dans le meilleur des mondes possibles !

N.B. Ce mardi est *Une journée particulière*. Quel Chaplin saura décrire comme il convient la rencontre de nos deux bouffons ?

Mardi 26 avril 2011

Pléiades

« *Le roi est nu* » (Hans Christian Andersen)

La constellation des Pléiades brille à 440 années-lumière, ce qui signifie qu'à supposer qu'elle s'éteigne brutalement, il faudrait plus de quatre siècles pour s'en apercevoir. Je ne sais combien de temps il faudra à la presse pour s'apercevoir que l'éclat de la collection du même nom a déjà bien baissé, alors qu'on célèbre à l'envi son quatre-vingtième anniversaire, et le centenaire de l'éditeur Gallimard qui l'a créée.

Je ne veux pas ici faire le procès d'une collection qui a publié un auteur de romans dignes de *La Semaine de Suzette*, à savoir Marguerite Yourcenar (tous les goûts sont dans la nature), et n'entends pas prendre parti dans la querelle qui entoure la publication d'une édition « définitive » des œuvres de Kundera : après tout, un auteur a le droit de poser ses conditions à la publication de ses écrits. Je ne vois dans cette affaire que beaucoup de vanité et de naïveté de la part de celui-ci.

Mais en 2007, désireux de mieux connaître Henry James, auteur prolifique que je lis sans déplaisir mais dont je ne retiens que l'élégance, et qui ne justifiait pas que je m'inflige l'effort de choisir le texte original, j'entrepris de lire ses *Nouvelles* parues peu auparavant en *Pléiade*. Quelle ne fut pas ma surprise de voir ma lecture gâchée par d'innombrables et invraisemblables barbarismes : de toute évidence, la relecture avait été confiée à quelque tâcheron ignare, qui n'avait aucune idée de la conjugaison des verbes au passé-simple.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Indigné, j'écrivis à l'éditeur pour lui signaler ces incroyables défauts d'une édition qui prétend servir de référence, lui demander de procéder aux corrections nécessaires et lui suggérer de dédommager les lecteurs lésés en leur envoyant un exemplaire correct. Je reçus en retour une lettre très aimable où l'on me remerciait de l'intérêt que je portais à la collection, et me demandait d'adresser à l'éditeur la liste des fautes relevées, le tout sans un mot d'excuse. Je n'en fis rien, bien sûr, étonné qu'ayant cru écrire à un grand éditeur, j'aie reçu une réponse de maquignon.

Je viens de découvrir qu'il s'agit en fait d'une politique commerciale (on ne saurait dire éditoriale) délibérée : *« Nous apportons le plus grand soin à l'élaboration de nos ouvrages, néanmoins il n'existe pas de livres sans coquilles, et la Pléiade n'échappe pas à la règle : elle est réalisée et fabriquée par des gens scrupuleux, mais certes pas infallibles. Grâce à nos lecteurs, nous pouvons corriger des erreurs qui nous sont signalées. Les fautes mentionnées seront corrigées lors de la prochaine réimpression du volume en question. »*

<http://www.la-pleiade.fr/La-Pleiade/La-vie-de-la-Pleiade/Les-questions-des-lecteurs#113>

Vous voici prévenus : la *Pléiade* lance sur le marché des produits mal dégrossis, laissant aux lecteurs le soin de procéder à la finition ! Si vous voulez un exemplaire passable, attendez au moins la première réédition !

Sans doute s'agit-il d'une adaptation habile aux règles du nouveau *management*, mais je ne donne pas cher d'une collection qui n'est plus dirigée par un éditeur, mais par des mercantis !

Lundi 2 mai 2011

Far-West

Bien qu'opposé à la peine de mort, je ne vois aucune raison de déplorer l'exécution de Ben Laden : il avait choisi de conduire une guerre impitoyable contre ses ennemis, n'hésitant pas à mutiler et massacrer au passage, dans des attentats atroces confiés à des exécutants fanatisés, ceux dont il prétendait soutenir la cause. Il a recueilli les fruits de son labeur. Pourtant, je me pose quelques questions.

Peut-on dire pour autant comme Obama et comme l'a répété son cloune français que « Justice est faite » ? Pour que la justice passe, il faut dans les pays civilisés un procès équitable, et non une opération de commando : ou alors, il s'agit de la justice du Far-West, c'est-à-dire de la loi de Lynch ! Et le coupable n'a pas été puni, bien au contraire : s'il a eu le temps d'une dernière pensée, ç'a été pour s'attribuer les palmes du martyr !

Sa mort aura-t-elle été, du moins, utile ? Il est permis d'en douter. Dès avant le début du printemps arabe, tous les analystes nous assuraient que son temps était passé, que les masses ne se reconnaissaient plus en lui ; mais ont-elles jamais adhéré à sa folie sanguinaire ? Surtout, la bête a eu le temps de cracher son venin et d'empoisonner des esprits faibles qui continueront à appliquer ses méthodes.

Dernière question, les partisans américains de la torture pavoisent : c'est grâce à elle, disent-ils, qu'ils ont arraché aux prisonniers de Guantanamo les renseignements qui ont permis de faire aboutir la traque : *« C'est en tout cas ce qu'affirme la droite américaine et notamment d'anciens membres de l'administration Bush. Sur*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Fox News par exemple, Peter King, l'élu républicain de New York et le président de la commission sur la sécurité intérieure à la Chambre des représentants, a tout simplement loué le courage de l'ancien président Bush, en assurant que la traque du chef d'Al Qaeda avait pu réussir grâce au "waterboarding", cette technique tant décriée qui fait croire à un prisonnier qu'on va le noyer. »

(Lorraine Millot et Fabrice Rousselot, blog Great America, de Libération)

C'est oublier qu'ils ont torturé inutilement bien des innocents, qu'ils y ont perdu plus sûrement que leurs victimes leur dignité d'hommes, qu'ils ont achevé de dégrader l'image des U.S.A. et surtout (de leur point de vue) qu'ils ont mis dix ans avant d'obtenir ce beau résultat, le temps de laisser leur adversaire poursuivre son œuvre de mort et de souffrance aussi loin qu'il le pouvait !

Remarque : En recherchant l'article cité, j'ai eu la surprise de trouver des jeux gratuits où l'on est invité à torturer Ben Laden (Environ 34 200 résultats !) dont :

« **Ben Laden OPS, le meilleur ! Mortal Ben Laden Tir de missiles Vengez-vous Tir dans le désert Boxe Chaise électrique jeu de combat jeu de tir tir dans le désert salle de torture »**

Cette prolifération ignoble montre bien qu'il s'est agi de vengeance, et non de justice, et ce retour à la barbarie est la dernière victoire de cet assassin.

Lundi 9 mai 2011

Tarifs

Les lois de notre « cher et vieux pays », comme disait De Gaulle, sont depuis longtemps rédigées suivant l'axiome fameux des *Shadoks* : « Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? » Le projet socialiste de tarification de l'eau, du gaz, de l'électricité et d'Internet n'échappe pas à la règle, c'est une vraie usine... à gaz, mais du moins va-t-il dans le bon sens : un tarif minimum pour la consommation indispensable, et progressif pour le surplus.

Alors pourquoi, camarades, ne pas supprimer le plus grand abus, qui est celui des abonnements au gaz, à l'eau et à l'électricité, qui sont les mêmes pour les petits et gros revenus, et encouragent des ménages riches ou aisés au gaspillage ? Serait-ce parce que la « classe politique » n'est qu'une partie des classes privilégiées et que ceux qui dans son sein se disent de gauche ne proposent que des mesures « cosmétiques » pour mieux gruger « ceux d'en bas » ?

J'ai abordé cette question dans les articles *Un Détail* du Jeudi 16 septembre 2010 (page 171) et *Abonnements* du Lundi 28 mars 2011 (page 253). Je me permets d'y renvoyer. Je radote, c'est de mon âge ! Mais le P.S. est-il si vieux qu'il est devenu sourd ? Hélas, ayant envoyé un extrait de cet article au P.S., j'ai reçu la réponse suivante (j'ai choisi la couleur, entre le rose - peu lisible - et le violet, couleur liturgique du deuil) :

« **Bonjour,**

Nous avons récemment organisé un forum des idées sur les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

questions de service public, de bien public en particulier l'eau et l'énergie. N'hésitez pas à consulter les conclusions de cette rencontre du 4 mai dernier sur notre site. Bien cordialement

L'équipe du site du Parti socialiste »



Votre site ? Mais j'en venais, Mesdames et Messieurs ! Autrement dit : plus de débats démocratiques, les jeux sont faits, rien ne va plus ! Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre...

Lundi 16 mai 2011

Notation

Dans *L'École de la République*, j'ai dit peu de chose de la notation, sinon que je recommandais aux professeurs stagiaires de noter en français comme en maths, de 0 à 20, et qu'il me paraissait légitime de noter des étudiants ou des adultes. Je n'ai jamais remis en cause cette opinion du temps où j'enseignais, n'ayant jamais eu affaire à de jeunes enfants. L'interview de « *Pierre Merle, sociologue, enseignant à l'université de Rennes "A l'école élémentaire, les notes sont inutiles"* » parue dans le journal *Le Monde* du 14 Mai 2011, me conduit à me poser pour la première fois, je l'avoue, la question de la notation dans le primaire, domaine où je ne suis en somme pas du tout compétent. Mais si l'on ne parlait que de ce que l'on sait, on ne parlerait de rien ! Et c'est de l'expérimentation et de la discussion qu'on peut espérer quelque lumière.

Je relève d'abord que Pierre Merle ne conteste pas la nécessité des notes à partir de la 4^{ème} ou de la 3^{ème}, ce qui me met à l'aise pour examiner ce qu'il dit à propos de l'école élémentaire, à savoir que « *les notes [y] sont inutiles* », que les jeunes élèves n'ont besoin que de « *conseils* » et que « *Ce conseil peut s'exprimer par une évaluation à base de couleurs (vert pour l'acquis, rouge pour le non acquis...). Alors qu'avec une note globale, l'élève ne sait pas sur quoi il doit centrer ses efforts.* » Le journaliste a beau jeu de lui faire remarquer que remplacer les notes par des couleurs ou les lettres A, B, C, D, E, ne change rien. Pierre Merle lui rétorque : « *Avec les points de couleur, c'est différent pour l'enfant et l'enseignant, car les compétences non acquises sont spécifiées. Avec les autres formes d'évaluation, on n'a pas d'indication.* » C'est que notre éminent sociologue confond la note et ce qu'elle sanctionne !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Noter globalement des exercices aussi complexes qu'une rédaction ou la récitation d'un texte est certainement inutile et même contre-productif, dans la mesure où l'enfant en difficulté n'a pas d'autre moyen de savoir ce qui lui est demandé que les performances inégalables du maître ou des premiers de la classe. Mais ces travaux peuvent faire l'objet de diverses évaluations (notées, pourquoi pas ?) portant par exemple pour la première sur la présentation, l'orthographe, le vocabulaire, la correction grammaticale, l'organisation du texte, etc. et sur la seconde sur le fait que le texte est retenu ou non, sur l'articulation, sur l'expressivité, etc. Et ces évaluations, pour ne pas surcharger l'enseignant, assommer l'élève et finalement le décourager encore, ne devraient porter à chaque fois que sur un critère. Surtout, il est parfaitement inutile et sûrement nuisible d'établir un classement (même par critères) entre élèves et par conséquent une moyenne générale qui, à ce stade, ne font que refléter *grosso modo* la structure sociale.

Contrairement à notre auteur, je crois que c'est au professeur de noter ses élèves semaine après semaine parce qu'il doit prendre ses responsabilités et parce que, comme l'a fait observer un lecteur, c'est pour lui le meilleur moyen de les connaître : encore faut-il qu'au collège et au lycée, il leur donne et corrige comme naguère, et comme ce n'est plus toujours le cas, un travail de rédaction par quinzaine : trop de lycéens ne font pas plus de deux ou trois dissertations dans l'année, et affrontent l'épreuve du bac avec ce genre d'entraînement et un ou deux examens blancs. Pour ces derniers, il est évidemment préférable de confier la notation à un autre professeur, afin de mieux simuler les conditions de l'examen.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Enfin, il n'est que trop vrai que l'école, en France, se soucie beaucoup plus de sélection que d'apprentissages. En cela, elle répond au souci des classes privilégiées de maintenir leur pouvoir et leurs privilèges, au détriment des intérêts réels de l'économie. Car l'esprit de compétition est toujours assez développé. L'encourager systématiquement, c'est accoutumer tous ceux qui ne seront pas des chefs à intérioriser la soumission qui sera leur lot.

Mardi 24 mai 2011

Pseudo-dialogues

Mon premier contact avec un programme informatique fut des plus stressants. Il faut dire qu'à mon arrivée en stage de formation à Paris VII, je n'avais jamais touché à un ordinateur, et que la mise en scène semblait avoir été conçue par Kafka. Il s'agissait d'expérimenter un dialogue d'enseignement écrit au moyen d'un langage-auteur, c'est-à-dire d'un programme conçu pour éviter à l'auteur le long et difficile travail de la programmation : il lui suffisait de répondre à des questions posées par la machine, du genre : Votre question ? Réponses prévues ? Commentaires prévus ? Notes prévues ? (je simplifie). On nous fit donc pénétrer dans un laboratoire équipé de petites cabines individuelles où chaque « apprenant » (c'était le jargon de l'époque) disposait d'un tabouret, d'un clavier et d'un écran pour apprendre ce qu'est un objectif pédagogique en dialoguant avec la machine. Je m'installai, plein de confiance et sûr de moi, parce que par profession je connaissais bien ce sujet. Erreur fatale ! Ceux de mes condisciples qui découvraient cette notion furent délivrés après une heure de travail, tandis que je tournais dans ma cabine comme un écureuil en cage et finis par abandonner, de guerre lasse, au bout de deux heures : c'est que j'avais sur les objectifs pédagogiques des idées différentes de celles de l'auteur, qui n'avait pas prévu ce cas.

Quelques mois d'apprentissage de la programmation plus tard, un auteur me présenta fièrement un dialogue d'enseignement dont la première question était : « Qu'est-ce qu'un triangle ? ». Il se flattait d'avoir prévu toutes les réponses possibles, y compris les fautes d'orthographe ! Je n'eus pas de peine à deviner que ce programme attendait une réponse contenant quatre mots-clés – figure trois côtés angles – et répondis :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

- « C'est une côte de bœuf
– Votre réponse est exacte, mais incomplète !
– C'est trois côtes de bœuf
– Oui, mais il manque encore deux éléments à votre réponse
– C'est trois côtes de bœuf qui font trois angles
– Exact, mais il manque encore un élément à votre réponse
– Quand on a trois côtes de bœuf qui font trois angles dans son assiette, on fait bonne figure
– Enfin, la bonne réponse ! Mais vous y avez mis du temps ! »
Ce jour-là, je me suis fait un ennemi !

Dès 1966, Joseph Weizenbaum, professeur d'informatique au *Massachusetts Institute of Technology* avait écrit le fameux programme [Eliza](#) qui simulait un dialogue avec un psychothérapeute, et qui ne fonctionnait pas autrement. Je ne ferai pas à mon illustre neveu l'injure de dire que, depuis, on n'a fait aucun progrès, car ce serait bien injuste. Mais la communication de la plupart des sites institutionnels, à commencer par ceux des partis politiques, en est restée là : posez-leur une question, faites-leur une suggestion, un programme attend votre message, l'analyse à la recherche de mots-clés et, dès qu'il en a trouvé un, vous retourne un texte tout prêt, associé à ce mot. Dans ce que vous croyez être un échange, aucun être humain n'est intervenu : c'est la mésaventure qui m'est arrivée avec le P.S. à propos des tarifs du gaz, de l'électricité et de l'eau (page 26).

On comprend mieux, dès lors, que la « classe politique », cette nouvelle aristocratie malade d'une trop longue consanguinité et toute entière au service des banques, enfermée dans ces pseudo-dialogues, ait perdu tout contact avec la réalité : et il n'est pas de remède pour elle, car si elle entendait ce que pensent et ressentent

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

« les gens d'en-bas », comme elle ose dire avec mépris, il ne lui resterait plus qu'à se faire hara-kiri. Et justement, les « Indignés », se rassemblant grâce à *Twitter* et à *Face-Book*, tentent de se faire entendre. Il est décidément grand temps de museler, si faire se peut, ces maudits relais de l'opinion !

Mercredi 25 mai 2011

Quelques réflexions à froid sur l'affaire D.S.K.

La nouvelle de l'arrestation du candidat socialiste le plus en vue pour les élections présidentielles est tombée comme une bombe dans la tasse de café de mon petit-déjeuner, et j'avoue avoir été pendant deux jours très perturbé, au point de ne pouvoir me consacrer qu'à suivre les péripéties de l'affaire sur Internet, et à examiner ou régler des problèmes techniques posés par notre site.

Non pas que j'attache une importance excessive à ces élections, qui sont un attrape-nigauds, ni au candidat pour qui je m'apprêtais à voter, par défaut, comme un pis-aller, suivant la règle qui veut qu'en politique il n'y a pas de bonne solution, et qu'on doit choisir la moins mauvaise, et je m'ébahissais de constater que mon analyse me conduirait à voter pour un banquier. Mais la brutalité de la chute, puis le spectacle consternant de l'humiliation d'un homme et de la curée politique et médiatique à laquelle elle donnait lieu m'étaient insupportables.

À l'heure où j'écris, j'ignore s'il est coupable ou non, et dans le dernier cas s'il a été victime d'une basse opération politicienne ou tout simplement de la cupidité de celle qui l'a dénoncé. J'ai d'abord cru au piège politique, bien que la théorie du complot ne m'ait jamais séduit, mais le forfait qui lui était reproché me paraissait inconcevable de la part d'un homme si ambitieux et si habitué aux traquenards de la vie politique. Mais dans cette ignorance, et sans préjuger de la suite des événements, je me permettrai quelques remarques sur le problème du viol, sur la manière dont procède la justice américaine (ici, je suis article : <http://www.maitre-eolas.fr/post/2011/05/16/De-quelques-aspects-juridiques-de-l-affaire-DSK>) et sur l'attitude des médias.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Longtemps, la société patriarcale a traité le viol avec beaucoup de légèreté, surtout quand la victime était « de basse condition » : on « lutinait » les servantes, et c'était en somme leur faire un grand honneur, et si la fille était « de bonne famille », on la suspectait de complaisance, si bien qu'elle était punie avant même que l'on tire vengeance du coupable. Et puis il y avait des circonstances où la violence faite aux femmes était inscrite, en quelque sorte, dans l'ordre naturel, comme le mariage et la guerre : après tout, on connaît l'adage, la femme est le repos du guerrier ! En Occident, la sensibilité moderne ne tolère plus de pareils comportements et considère le viol ou le harcèlement sexuel comme une ignominie, et une souffrance intolérable et inguérisable infligée à la victime. Mais du coup, l'accusation de viol ou de harcèlement est une attaque aussi imparable que l'était jadis celle de sorcellerie. Bien sûr, la justice procède à la recherche de preuves par des moyens moins violents qu'au Moyen Âge mais, quelles que soient ses conclusions, la vie de l'accusé peut, comme dans le cas présent, en être définitivement ruinée.

Aux États-Unis, on a vu que la police, procède à l'arrestation de la personne accusée et, après les opérations d'identification, à un interrogatoire auquel elle peut ne pas répondre sans que cela puisse, comme en France, lui être reproché par la suite. Les policiers ont le pouvoir de mener une enquête qui, en France, est dirigée par le parquet. Dès le premier instant, l'accusé a droit à la présence d'un avocat. Jusque-là on ne peut que reconnaître la supériorité de la justice américaine sur la nôtre ; elle donne plus de garanties à l'accusé : présence de l'avocat dans les interrogatoires, indépendance de la police par rapport au parquet. Où les choses, à nos yeux, se gâtent, c'est quand ces opérations de constitution du dossier (*booking*) terminées, l'accusé, menotté,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

est conduit publiquement au juge. Cette espèce d'exposition au pilori, inutile et cruelle, est insoutenable. Pour la suite de la procédure, on a vu que le juge ne se laisse impressionner ni par la notoriété (mais que représente un président du F.M.I. aux yeux d'un magistrat américain ?) ni par la richesse de l'accusé, mais que celui-ci bénéficie de garanties d'autant plus étendues qu'il est riche et peut accepter de perdre quelques millions de dollars pour assurer sa défense ou, au besoin, transiger avec son accusatrice. Si bien que l'égalité devant la justice n'est assurée que dans le spectacle discutabile du transfert de la police au juge. Toutefois, la notoriété, qui suffit à faire classer une affaire en France, ne joue dans le procès que dans la mesure où elle impressionne, favorablement ou défavorablement, juges et jurés.

Que dire du rôle joué dans cette affaire par les médias ? Ils ont, conformément à leur nature, joué leur rôle de caisse de résonance et exploité à fond une affaire scandaleuse. Mais c'est ici qu'apparaît une grande nouveauté. Sous la pression d'Internet, ils ont bientôt été contraints à faire un examen de conscience : la présomption d'innocence inscrite dans le droit français (où elle est si peu respectée) n'avait-elle pas conduit à négliger les droits de la plaignante et à la soupçonner suivant un vieux réflexe machiste ? Et la justice-spectacle américaine avait-elle ému les Français tant qu'elle ne s'appliquait pas à l'un de leurs « grands hommes » ? Pourquoi partis et médias, qui ne manquaient pas d'informations sur la personnalité du président du F.M.I. ont-ils attendu qu'éclate le scandale pour les porter à la connaissance du public ? Bien que la question ait été posée avec insistance, j'avoue que je préfère une presse qui ne traque pas à longueur de journée et de nuit les *people*, et qui ne met pas son nez dans leur lit tant que personne ne s'en plaint, à l'obsession puritaine de nos voisins

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

et amis d'outre-mare aux harengs. Mais n'avons-nous pas le vieux réflexe monarchique d'excuser « le bon plaisir du roi » et de couvrir les « Grands » d'une immunité sans limite ? etc. J'ajoute que je récusé le concept de *misconduct* qui couvre d'une même opprobre les conduites de séduction, qui sont l'expression normale et irrépessible de la sexualité, les entorses au pacte de fidélité du mariage qui ne peuvent être jugées – c'est-à-dire absoutes ou condamnées — que par la personne qui en est la victime, et le viol, qu'une société civilisée ne saurait admettre ; je me réfère ici au remarquable article d'Irène Théry, paru dans *Le Monde* des 29-30 mai sous le titre *Un féminisme à la française*, que j'approuve sans réserve.

On comprend, même s'il était prévu de longue date, que M. Sarkozy et les politiques éprouvent le besoin de surveiller d'un peu plus près les agissements de ce super-média qu'est le forum d'Internet et tentent de limiter ce pouvoir capable de faire pression sur les autres médias et de renverser des gouvernements, bref cette liberté citoyenne si contraire à leurs intérêts, fût-ce au prix d'un « e-G8 Forum » où l'on s'est retrouvés entre amis, à l'abri de la société civile !

Lundi 30 mai 2011

Il faut lire Proudhon

« Comment le suffrage universel parviendrait-il à manifester la pensée, la vraie pensée du peuple, quand le peuple est divisé par l'inégalité des fortunes en classes subordonnées les unes aux autres, votant par servilité ou par haine ? Quand ce même peuple, tenu en laisse par le pouvoir, ne peut, malgré sa souveraineté, faire entendre sa pensée sur rien ? Quand l'exercice de ses droits se borne à choisir, tous les trois ou quatre ans, ses chefs et ses charlatans ? »

(Pierre-Joseph Proudhon, *Confessions d'un révolutionnaire*, Paris, Trinquier, 1997, p.140)

Non, je n'ai pas (encore ?) lu Proudhon, et j'emprunte cette citation et celles qui vont suivre à l'article *De Lénine à Proudhon*, texte d'un exposé présenté par Emmanuel Terray en 1997 à l'E.H.E.S.S. (École des hautes études en sciences sociales) et recueilli avec une quinzaine d'autres tout aussi passionnants dans le livre intitulé *Combats avec Méduse* (Galilée, 2011, p. 233 à 262). Ces trente pages sont si denses qu'il serait vain de vouloir les résumer. Je tenterai donc simplement d'en indiquer l'argument. L'auteur pose la question suivante : *« l'État est-il, ou peut-il devenir, et à quelles conditions, un instrument efficace de la transformation sociale ? »* et il y répond en analysant les positions des deux camps qui n'épousent nullement l'opposition droite *vs* gauche : Montesquieu, Burke, Joseph de Maistre, Marx lui-même et Proudhon répondent que non, Marx considérant que la conquête du pouvoir est seulement destinée à abolir l'État : *« tant que le prolétariat a encore besoin de l'État, ce n'est point pour la liberté, mais pour réprimer ses adversaires. Et le jour où il devient possible de parler de liberté, l'État cesse d'exister comme tel. »* (Engels, *Lettre à Bebel*, 18-28 mars 1875, citée par E. Terray). Proudhon, pour sa part, rejette vigoureusement

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

cette étape très brève de la dictature du prolétariat ; de l'autre côté on trouve la sociale-démocratie qui bâtit un État-providence, le léninisme, ainsi que « *le fascisme, au moins dans sa version italienne* ».

Je me permets d'ajouter que le capitalisme n'a toléré l'État-Providence que tant qu'il a pu distribuer tout ou partie du produit du pillage colonial d'une grande partie de la planète, ce qui a fait croire à des observateurs myopes que la loi de paupérisation absolue de Marx était caduque, alors qu'elle créait ce qu'on a appelé « le Tiers-Monde ». Ce qui subsiste encore de ce système est financé par la précarisation, c'est-à-dire le retour à la prolétarianisation d'une grande partie des travailleurs, à commencer par les jeunes, par l'exploitation de main-d'œuvre à bas prix recrutée par l'immigration déclarée « illégale » mais tolérée parce qu'indispensable, par la délocalisation et par l'endettement, dont on voit aujourd'hui les limites. Je relève aussi que le léninisme, qui a prétendu asseoir durablement la dictature du prolétariat, commettait un premier contresens, et que le tenter dans un pays aux structures archaïques en était un second. Cette expérience si coûteuse à tous égards ayant eu le succès que l'on sait, on ne peut qu'admirer que Lénine et même Trotski aient encore des héritiers !

Pour en revenir à Proudhon, on voit qu'il considère le jeu prétendument démocratique comme un leurre, parce qu'il consiste à dépouiller « le peuple souverain » de sa souveraineté en la remettant à des représentants qui forment une classe coupée de la réalité, une sorte d'aristocratie électorale où « *l'Opposition au Pouvoir apparaît à son tour comme partie intégrante du système, nullement comme protestation éventuelle : elle fait antithèse au Gouvernement, mais n'est point l'ennemie du Gouvernement.* » Cette opposition entre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

gouvernants et gouvernés, il en a fait l'expérience cuisante en 1848, quand, dit-il « *Depuis que j'avais mis le pied sur le Sinai parlementaire, j'avais cessé d'être en rapport avec les masses. [...] Il faut avoir vécu dans cet isolement qu'on appelle une Assemblée nationale pour concevoir comment les hommes qui ignorent le plus complètement l'état d'un pays sont presque toujours ceux qui le représentent [...] la peur du peuple est le mal de tous ceux qui appartiennent à l'autorité ; le peuple, pour le pouvoir, c'est l'ennemi.* » Car « *Le gouvernement est de sa nature contre-révolutionnaire ; ou il résiste, ou il opprime, ou il corrompt, ou il sévit. Le gouvernement ne sait, ne peut, ne voudra jamais autre chose.* » et « *Les nations les plus libres sont celles où le pouvoir a le moins d'initiative, où son rôle est le plus restreint.* »

Pour lui, il n'est donc pas question de s'emparer des rouages de l'État, même provisoirement et pour mieux les détruire, parce que c'est la distinction même entre gouvernants et gouvernés qu'il récuse : « *Connaissez-vous rien qui ressemble plus à un tyran qu'un tribun du peuple ?* » D'où ce mot définitif : « *je ne veux être ni gouvernant, ni gouverné* ». La tâche du militant est donc d'éduquer les hommes, de leur apprendre à renoncer à ce que, en descendant mal dégrossi des grands singes, chacun de nous cherche d'instinct, « *un chef à la parole duquel il se fie, dont les intentions lui soient connues et qui se dévoue à ses intérêts* », à se passer tout bonnement de gouvernement et à exprimer leur volonté au moyen de contrats librement consentis.

Ici, objectera-t-on, on entre dans le domaine de l'utopie : les sociétés modernes sont si complexes et diverses que les intérêts en jeu ne peuvent être confrontés et harmonisés qu'entre un petit nombre de représentants, et nous voici ramenés à la case départ. Pourtant, je retiendrai de la démarche de Proudhon :

- la conviction qu'il partage avec Montesquieu (comme le re-

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

marque Emmanuel Terray) qu'il faut toujours s'efforcer d'affaiblir le pouvoir, quel qu'il soit : à sa proposition du mandat impératif, on devrait ajouter l'interdiction rigoureuse du cumul des mandats et de leur renouvellement ;

- la nécessité de rappeler sans cesse à tous ceux qui croient au Père Noël ces vers de *L'Internationale*, hymne que le régime prétendument soviétique avait fini par interdire, et pour cause :

*« Il n'est pas de sauveurs suprêmes :
Ni dieu, ni César, ni tribun. »*

- le développement du débat démocratique le plus large possible en utilisant au maximum ce forum mondial qu'est Internet et en le préservant contre les attaques incessantes des gens de pouvoir, quel que soit le chagrin des « spécialistes », leurs laquais, qui se désolent de voir n'importe qui s'emparer publiquement de la parole sur n'importe quel sujet.

Pour ma part, je revendique hautement ce statut de non-spécialiste qui fut le mien jusque dans l'exercice de ma profession, et j'userai tant que j'en aurai la force du seul pouvoir que je reconnaisse : celui de donner son avis en espérant qu'il sera librement partagé par d'autres.

Lundi 6 juin 2011

Le Verbe gaulois

Je reviens sur un problème qui me tient suffisamment à cœur pour que je l'aie déjà partiellement abordé à l'article *Polars* (page 35) et en aie touché deux mots à mon docte neveu, qui m'a répondu par ce simple constat : « Le système verbal du français est très perturbé ! »

Contrairement à ce qu'enseignent des linguistes pressés, le subjonctif est toujours bien vivant, y compris à l'oral : le moyen de dire dans la langue courante autre chose que « Faut que j'y aille » ? Mais il est vrai que son emploi s'est singulièrement rétréci, et qu'il est devenu si difficile de l'employer à l'imparfait et au plus-que-parfait que je m'y risque rarement, non par ignorance mais par... bienséance. Notre langue y a beaucoup perdu en subtilité. Ah ! Le beau commentaire du dernier vers de *Britannicus* par l'un de mes maîtres :

« Rien n'empêchait Racine de faire dire à Burrhus :

"Plaise aux dieux que ce soit le dernier de ses crimes !"

mais cela aurait laissé quelque espoir sur l'évolution ultérieure de Néron. Or le vieux sage n'a plus aucune illusion sur son monstrueux disciple, et l'imparfait, en introduisant un degré supplémentaire d'incertitude, ravale son souhait au rang des vœux pieux :

"Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !" »

Mais combien de lecteurs perçoivent aujourd'hui cette nuance ?

À coup sûr une société aussi brutale que celle qui a émergé au XX^e siècle, façonnée de surcroît par les nouveaux médias qui nous imposent « le temps réel », n'a que faire de ces subtilités, qui étaient parfaitement perçues par les paysans des années (mille

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

neuf cent) quarante, du moins dans le pays attardé qui fût ma petite patrie. On cherche les formes les plus courtes pour s'exprimer, d'où la vogue des abréviations et des acronymes. Et puis, on ne peut tout de même pas écrire comme Le Pen qui compte, parmi les fruits des mauvaises actions qu'il nous a légués, cette espèce de walkyrie aussi menteuse et retorse que lui-même. J'observe qu'elle a jeté aux orties, parmi d'autres défroques de son père, ce goût maniaque d'un temps révolu, tout en gardant précieusement l'essentiel : la peur de tout ce qui bouge et de tout ce qui change, à commencer par l'Autre, l'Étranger, peur génératrice de tant de haine dont les plus habiles savent tirer de belles rentes !

On sait aussi comment des pans entiers du passé simple sont devenus étranges ou pour le moins désuets à l'oreille de nos contemporains, si bien que le passé composé en prend souvent la place dans des pans entiers du discours, même à l'écrit, et même si l'emploi constant qui en est fait dans *l'Étranger* de Camus ne va pas sans artifice.

Une autre zone d'instabilité est la confusion étonnante qui s'est produite entre le futur et le conditionnel. Ici encore, on trouve à l'origine du phénomène des raisons purement mécaniques. Dans ma jeunesse, et du moins en région parisienne, il était impossible de confondre les deux temps à l'oreille, le futur étant marqué par un e fermé [e] – on prononçait j'aurai, je ferai, le ralentirai, je courrai, comme pré salé ou dé à coudre – tandis que le conditionnel était marqué par un e ouvert [ɛ] – on prononçait j'aurais, je ferais, le ralentirais, je courrais, comme lait, baie ou laid – ce qui facilitait beaucoup l'enseignement de cette particularité orthographique – mais je m'aperçus dès mes débuts d'enseignant

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

que les élèves ne faisaient plus cette distinction à l'oral, peut-être sous l'influence de l'anglais ou de français régionaux, peut-être en conséquence de la loi du moindre effort. Quoi qu'il en soit, cette évolution me paraît concorder avec une difficulté nouvelle de distinguer entre ce qui est assuré et ce qui est incertain, dans les vieilles sociétés fourbues et décadentes qui ont fait de « *No future !* » un slogan à l'usage de leur jeunesse.

D'autres incertitudes qui inquiètent beaucoup les jeunes enseignants sont très anciennes, comme la confusion, pour les verbes du 1^{er} groupe, entre infinitif et participe passé. J'ai vite renoncé à faire recopier aux élèves qui s'y livraient cinquante ou cent fois (après explications renouvelées à chaque remise de devoir écrit) la phrase : « Je vais finir, je vais terminer : j'ai fini, j'ai terminé », lourde sanction qui ne servait à rien. En fait il s'agit ici d'une indifférence spontanée à l'égard de variations graphiques qui ne servent pas à mieux comprendre un texte, indifférence qui s'épanouit jusqu'à l'absurde avec les SMS, ou l'absence de toute règle de transcription fait obstacle à la compréhension du message, mais on est là dans le domaine du jeu, et non plus dans celui de la communication. Le système verbal ne m'y paraît pas en cause, et je plaide, dans ce cas, pour une orthographe radicalement phonétique, dont je suis un partisan sans espoir : « ce cher et vieux pays » est dirigé par une petite caste trop sclérosée pour changer la moindre de ses habitudes, comme pour renoncer à une technologie nucléaire dépassée et qui se révèle à l'usage dangereuse au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, pour la seule raison qu'un jour, on a misé sur elle, et dût-on en crever !

Lundi 13 juin 2011

Quand le Diable montre ses cornes

Ami lecteur, vous avez échappé à cette introduction qui fait état de sentiments trop personnels pour intéresser d'autres que son auteur : « Miracle des médias ! On s'endort paisiblement, avec la conscience de n'être qu'un brave plouc, issu d'une lignée immémoriale de ploucs, et on se réveille bel esprit ! » Je préfère commencer tout simplement en disant que dimanche matin, en ouvrant la radio sur *France Culture*, à moins qu'il ne s'agisse de France Inter, j'ai entendu la fin d'une chronique consacrée au débat ressassé sur l'antisémitisme de Céline, dont je dirai simplement que l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* n'est ni le premier ni le dernier grand artiste à avoir été un salaud. Cette causerie se terminait à peu près (je cite de mémoire, merci à qui retrouverait l'émission) de la façon suivante : « *Il faudra bien finir par admettre qu'on peut être un génie sans être un bel esprit consensuel* ». S'agissait-il de l'opinion de la chroniqueuse, ou d'une citation terminant sa causerie ? Je ne saurais le dire, et cela n'importe guère.

Ce qui m'intéresse ici, c'est la manière dont sont qualifiés ceux qui luttent contre l'antisémitisme et le racisme. Ce sont de « *beaux esprits* », expression qui fut d'abord élogieuse, et désignait au Grand Siècle des personnes que leur culture, leur élégance et leurs manières rendaient d'un commerce agréable, avant de devenir, très vite, péjorative : il n'y a pas loin de pédant ou prétentieux à bel esprit ; déjà, Trissotin se pare de ce titre. Quant au mot « *consensuel* » (qui résulte d'un consentement ou, ici, qui recherche un accord ou s'y conforme), il est entré dans le vocabulaire politique et sportif dans les années (mille neuf cent) soixante-dix et dérive insensiblement vers le sens de « conformiste ».

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mais l'expression toute entière « *un bel esprit consensuel* » est bien plus intéressante. Dans cinq sur sept occurrences, au singulier ou au pluriel, relevées entre 2005 et 2011 par *Google*, le sens est tout à fait élogieux, parce qu'il s'agit non de « beaux esprits » mais d'un « esprit consensuel » auquel on applaudit en y accolant l'adjectif « bel ».

Exemple 1 : « *La commission ad hoc a fait preuve d'un bel esprit consensuel* »

<http://www.martinique.franceantilles.fr/actualite/politique/61-elus-9-pour-la-collectivite-de-martinique-23-09-2010-86545.php>

lundi 13 juin 2011

Curieusement, les deux exemples où l'expression apparaît comme nettement péjorative relèvent précisément de la revendication d'une entière liberté d'expression. Ainsi, à Jean-Louis Guidoni, président de *Squash Loisirs*, qui reproche à un site de squash (jeu de raquettes) de laisser n'importe qui dire n'importe quoi sur son forum, il est fait la réponse suivante :

Exemple 2 : « *En France où l'on est toujours prompt à donner des leçons de morale à la terre entière, on a toujours eu du mal avec la liberté d'expression et l'irrévérence a quasiment disparu des médias nationaux. Comme nous l'avons rappelé dans les voeux de janvier, un forum ouvert est forcément ouvert à tous et pas exclusivement à quelques beaux esprits consensuels. [...] le sommet dans le lieu commun étant atteint avec la liberté de chacun qui s'arrête là où commence celle des autres. Cet aphorisme a tout à gagner à être complété par le rappel qu'il est en général favorable aux puissants qui sont toujours plus libres et plus égaux que les autres* »

http://www.squashlibre.com/quelques-precisions-sur-le-forum-a_165 dimanche 6 avril 2008

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

L'exemple suivant est également puisé dans un forum (22 août 2010) et porte de façon révélatrice sur le « problème de l'immigration », car nous avons ce problème, comme il y eut naguère (et demain ?) un « problème juif », auquel le regretté Adolf crut pouvoir apporter la « solution finale » :

Exemple 3 : *« laissez moi vous assurez que le cretin beau petit blanc raciste ect que je suis il lui suffit d ouvrir sa fenetre pour voir que plus de la moitié de cet apport socioculturel est en contradiction avec les loi de la republique et je ne parle meme pas de l economie souterraine, alors les beaux esprits consensuels tolerants tiermondistes laissez moi vous rappeler qu a l instar de la fable ici dans le cul de basse fosse de la republique vous etes certes les conseillers mais pas les payeurs »*

<http://www.agoravox.fr/actualites/citoyennete/article/faut-il-denoncer-les-etrangers-43439>

Décidément, cette société où chacun réclame simultanément avec force le respect (pour soi), et le droit d'injurier, d'humilier, de maltraiter, de bannir (pourquoi pas ?) d'occire son prochain, est bien malade. Et puisque j'appartiens désormais aux beaux esprits, je me permets ici de rappeler :

- qu'on ne peut vivre en société sans un minimum de consensus, c'est-à-dire d'accord sur quelques principes et sur quelques règles de vie. Les régimes totalitaires en ont autant besoin que les autres, et l'obtiennent par la chasse au bouc émissaire et la persécution des opposants ;
- que l'injure, l'appel à la haine et au meurtre n'est pas l'expression d'une opinion, mais un premier pas dans le crime ;
- que les intellectuels, eussent-ils « du génie », sont d'autant plus responsables de ce qu'ils disent et écrivent que leur notoriété

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

aggrave leur faute.
– qu'il ne faut jamais laisser sans réponse les discours nauséabonds que la crise fait réapparaître, comme l'orage fait monter les miasmes des égouts, et qu'il faut être d'autant plus vigilants que l'humanité a chèrement payé leurs effets, il n'y a pas si longtemps.

Lundi 20 juin 2011

Démocratie

« Many forms of Government have been tried, and will be tried in this world of sin and woe. No one pretends that democracy is perfect or all-wise. Indeed, it has been said that democracy is the worst form of Government except all those other forms that have been tried from time to time. » (Winston Churchill, speech, House of Commons, November 11, 1947, in *Churchill: His Complete Speeches, 1897–1963*, ed. Robert Rhodes James, vol. 7, p. 7566 (1974))

Churchill aurait-il énoncé sur la question une de ces « vérités définitives en dernière analyse » chères à Dühring ? S'il s'agit de la démocratie entendue comme « le gouvernement du peuple pour le peuple », je serais prêt à l'admettre. Mais le vieux leader (il est alors âgé de soixante-treize ans), entré en politique à vingt-six ans, en 1900, reste par sa formation, malgré l'expérience et les responsabilités accumulées, un homme du XIX^e siècle, comme l'atteste cette référence religieuse à « ce monde de péché et d'affliction ». Comme nous tous, il ne sait rien de l'avenir et les démocraties dont il parle sont celles de l'Antiquité et les régimes qui, depuis, ont usurpé ce titre, et abouti, pour les peuples qui les ont adoptés, à une dépossession du pouvoir au profit d'une nouvelle aristocratie, la fameuse « classe politique ». Les « autres formes de gouvernement » auxquelles il fait allusion sont les dictatures de l'Antiquité, l'Empire romain, le système féodal, la monarchie absolue et les dictatures de notre temps.

Nul doute qu'à ces régimes on doive préférer nos pseudo-démocraties, pour cette seule raison qu'elles ont été jusqu'ici seules aptes à promouvoir et plus ou moins à respecter les libertés. Toutefois elles ne les assurent qu'à leurs citoyens, en

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

temps de paix et hors crises sociales : les étrangers et les peuples colonisés sont exclus de ces droits, les représentants des « classes dangereuses » n'y ont qu'un accès restreint, quand elles ne menacent pas « l'ordre », et les guerres les suspendent purement et simplement, en tout ou en partie : en somme, on ne constate guère de progrès en ce domaine depuis l'Antiquité.

Pourtant, au temps de mon adolescence, je ne mettais pas en doute le bien-fondé de nos institutions, quand je le découvris le texte suivant qui m'a laissé perplexe :

« Dans une démocratie, disait M. l'abbé Coignard, le peuple est soumis à sa volonté, ce qui est un dur esclavage. En fait, il est aussi étranger et contraire à sa propre volonté qu'il pouvait l'être à celle du Prince. Car la volonté commune ne se retrouve que peu ou point dans chaque personne, qui pourtant en subit la contrainte tout entière. Et l'universel suffrage n'est qu'un attrape-nigaud, comme la colombe qui apporta le Saint Chrême dans son bec. Le gouvernement populaire, ainsi que le monarchique, repose sur des fictions et vit d'expédients. Il importe seulement que les fictions soient acceptées et les expédients heureux. »

(Anatole France, *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*
recueillies par Jacques Tournebrochè)

En effet, « *l'universel suffrage* » est le fondement même de notre régime, dont je ne mettais pas en doute la supériorité. Mais son évolution m'a fait comprendre qu'il « *repose sur des fictions et vit d'expédients* ».

On retrouve cette critique exprimée avec force par les Abrons, héritiers du royaume du Gyaman, en Afrique de l'Ouest, étudié par l'ethnologue Emmanuel Terray, qui la résume ainsi :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

« [...] le mécanisme de vote apparaît comme un instrument aussi hasardeux que grossier. Je m'en suis souvent entretenu avec mes interlocuteurs abron ; tout d'abord, l'idée que tous les suffrages pèsent d'un poids égal leur paraît tout à fait saugrenue : il y a des hommes intelligents et il y a des imbéciles, il y a des vieillards expérimentés et il y a d'innocents blancs-becs. Par ailleurs, le vote accuse le clivage entre une majorité et une minorité ; il divise alors qu'il conviendrait de rassembler ; il pousse les uns à l'arrogance et à la présomption, les autres à l'humiliation et au ressentiment ; bref, quel que soit son résultat, il est ruineux pour l'unité du groupe. »

Peut-être les descendants incertains de leurs fiers colonisateurs, auraient-ils en effet intérêt à s'inspirer de la « palabre africaine » qui « *Au sud du Sabara [...] est utilisée de façon à peu près universelle* » et dont toute l'ambition est de parvenir, entre « *les responsables et les porte-paroles de groupes divers, lignages, classes d'âge, quartiers, villages* » à des décisions unanimes et telles que « *personne ne perd la face.* » Ce serait évidemment moins facile dans nos sociétés complexes, et il n'existe pas de solution clé en main, mais si j'étais jeune, je ne manquerais pas de chercher des partenaires pour y réfléchir...

D'avance, je réponds à quelques objections : non, je ne jette pas le bébé avec l'eau du bain, et si le passé peut nous instruire, si l'on ne peut jamais en faire table rase, je sais qu'il ne peut revenir, et qu'il n'y a pas plus de modèle africain que de modèle « occidental » prêt à porter pour la planète. Mais, me direz-vous, il y a tant de peuples qui réclament le suffrage universel, et tant de martyrs ! Leur nombre ne m'impressionne pas : les causes les plus odieuses ou ineptes, comme les meilleures, ont les leurs.

Lundi 27 juin 2011

Portables

Dans l'autobus, sur la banquette d'en face, un employé qui rentre de son travail tient une conférence de presse :

« Allô ! Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

– ...

– Allô, parle plus fort !

– ...

– J'arrive à la station Villiers, tu peux mettre le poulet au four ! »

*

* *

Une jeune femme attend quelqu'un sous un porche. D'une main elle tient une cigarette, et de l'autre une bouteille d'eau minérale. Son téléphone portable est coincé entre son épaule et sa joue. Que n'a-t-elle une troisième main ?

*

* *

Au restaurant, un jeune couple sympathique, bon chic bon genre, dîne en tête à tête à une table voisine. Tous deux parlent haut et fort, gaiement. Chacun, l'oreille collée à son téléphone, poursuit une conversation animée avec son propre interlocuteur invisible

*

* *

Place Danton, au quartier latin. Il marche à grands pas, visiblement pressé, et poursuit sur son portable une conversation dont il fait profiter tout le boulevard Saint-Germain : « Ne t'inquiète pas, chérie, je suis à Roissy, j'embarque dans cinq minutes ! »

*

* *

Bébé progresse majestueusement, absorbé dans ses pensées, et

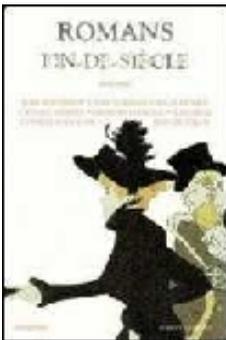
Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

tourné vers l'avenir. Un avenir incertain, mais il ne le sait pas. Maman tient d'une main la poussette, de l'autre son téléphone portable, et reçoit et émet sans cesse des messages très urgents.

Lundi 4 juillet 2011

Décadents

Un critique disait que, lorsqu'il éprouvait quelque doute sur l'authenticité d'un tableau, il lui suffisait de l'accrocher chez lui et de vivre avec pendant une ou deux semaines : un faux ne résistait pas à cette épreuve. Il en va de même avec les œuvres littéraires : on peut lire tout Balzac, ou tout Stendhal, ou tout *À la Recherche du temps perdu* sans se lasser. En revanche, il m'a fallu plusieurs mois pour venir à bout du recueil pourtant passionnant établi par Guy Ducrey et édité par Robert Laffont dans la collection *Bouquins : Romans fin-de-siècle, 1890-1900*. Entre deux de ces textes, je devais me reposer en passant à d'autres lectures. C'est aussi un bon moyen de reconnaître la qualité littéraire, du moins en ce qui me concerne.



Non que toutes ces œuvres qui connurent souvent un grand succès soient égales : certaines sont même remarquablement écrites comme *Les Hors Nature* de Rachilde et le surprenant *Penses-tu réussir ?* de Jean de Tinan, tous deux parus en 1897. Mais la récurrence des thèmes – prostitution, désespérance, décadence – et des situations finit par lasser, de même que les artifices de la narration dans *Monsieur de Phocas*, 1901) et la lourdeur du symbolisme de Jean Lorrain (*Le Mime Bathylle*, 1894) ne peuvent se supporter à haute dose. On a l'impression d'étouffer, enfermé dans l'atmosphère confinée de ce petit cénacle. Finalement, le réjouissant pastiche d'Henri Beauclair et Gabriel Vicaire, *Les Délivrescences d'Adoré Floupette, poète décadent* (1885), venge le lecteur. Seul l'intérêt historique de ce recueil fait que l'on s'y accroche et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

justifie sa publication.

Mais ce qui retient particulièrement l'attention, c'est la hantise de la décadence, qui va à l'encontre du sentiment dominant de l'époque. On est en effet bien loin de la désespérance romantique, produite par le sentiment d'être, au lendemain de l'épopée napoléonienne, né trop tard dans un monde trop vieux et désormais sans perspectives, si bien analysé par Musset dans *La Confession d'un enfant du siècle* en 1836 : « *Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.* » Coincé dans sa niche temporelle, il croit qu'un avenir plus heureux est possible, et son désespoir tient à ce qu'il ne le connaîtra pas.

Certes, le double traumatisme de la défaite de 1870 suivie de l'écrasement de la Commune, qu'on invoque à plaisir, a pu jouer, mais on retrouve ce pessimisme outre-Rhin avec Schopenhauer et même, dans l'Allemagne triomphante, avec Hartmann ; les élucubrations « scientifiques » autour des théories raciales – le mélange inéluctable des races du fait de ce qu'on ne nomme pas encore la mondialisation ne peut conduire, selon les doctes, qu'à la dégénérescence des « races supérieures » ! – y sont aussi pour quelque chose. Mais enfin, la France est encore (et se croira longtemps) une grande puissance, elle prépare activement sa revanche militaire, se dote d'un vaste empire colonial et fait étalage de sa créativité et de sa richesse dans de prestigieuses expositions universelles. En cette fin de siècle que les Décadents assimilent à la fin du monde, la classe ouvrière relève la tête :

- 1884 : *Loi Waldeck-Rousseau sur les syndicats professionnels.*
- 1892 : *Création d'un corps unique d'inspecteurs du travail d'État en France.*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

- 1893 : *Loi sur l'hygiène et la sécurité dans les établissements industriels.*
- 1895 : *Création de la Confédération générale du travail (CGT).*
- 1898 : *Loi sur les accidents du travail.*
- 1906 : *Rétablissement du repos dominical. Création du ministère du Travail.*

(Copié/Collé de *Wikipedia*)

et la pensée dominante est le scientisme, qui affirme que la science résoudra tous nos problèmes ! C'est l'époque de Renan, de Marcelin Berthelot et de Jules Verne !

Alors, s'agit-il du discours de plumitifs ratés, qui projettent sur le monde leur propre échec ? Certes non ! Leur maître est Mallarmé, plusieurs connaissent un grand succès, et la plupart ne doutent pas de leur valeur.

Je crois bien que ces esprits sensibles avaient des antennes, comme beaucoup d'artistes : ce qu'ils pressentent, au sein de cette Europe orgueilleuse et dominatrice au faite de sa puissance, c'est son inéluctable déclin. Le XX^e siècle ne sera pas celui du Jugement dernier, mais il s'ouvrira sur le coup de tonnerre de Sarajevo, et la tempête qui suivra mettra fin à son hégémonie. Ruinée et marginalisée, elle cèdera bientôt le sceptre du monde aux États-Unis.

Lundi 11 juillet 2011

Faut-il renvoyer l'armée dans ses foyers ?

L'armée, ou plutôt ce qu'il en reste !

C'est une suite de communiqués alarmistes publiés dans *Le Monde* qui conduit à se poser la question. Le dernier en date est celui-ci : « *Le ministère des finances a décidé que le défilé militaire du 14-Juillet coûtait trop cher. Comme d'autres démocraties, la France renonce à sa démonstration annuelle. Elle se contentera d'un logiciel de simulation pour donner au pays un aperçu des capacités de son armée.* »

Rassurez-vous, bonnes gens, voici la suite :

« *Ce scénario de fiction le restera-t-il longtemps ? Le 14 juillet 2011 a lieu dans un climat tendu entre les armées et le pouvoir politique. Le débat actuel sur la "surchauffe" que provoqueraient les opérations en cours en témoigne.* »

On sait en effet que le gouvernement, est contraint à négocier avec l'entourage de Khadafi, nos maigres forces, dispersées hors de nos frontières entre de nombreuses et vaines missions dont la plus coûteuse est l'aventure afghane, étant épuisées : notre unique porte-avions est bon pour une révision générale, avions et hélicoptères de combat seront bientôt hors d'usage, comme leurs équipages qu'on n'a plus les moyens de former. Au total, dit le même article, « *Le surcoût des opérations extérieures dépassera sûrement 1 milliard d'euros à la fin 2011, quand 640 millions ont été budgétés.* »

Que les Anglais, comme nous toujours prêts aux rodomontades, en soient au même point, prouve simplement que la nullité de notre coûteuse « classe politique » n'est pas une exception française et est largement partagée dans cette Europe, incapable aussi de se défendre contre la spéculation. On serait tenté de prendre le parti d'en rire, et de suggérer à notre piteux président

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

d'inviter le Guide libyen à planter sa tente dans les jardins de l'Élysée en gage de réconciliation, s'il ne s'agissait de guerres, avec leur cortège de souffrances et de deuil, et si n'était pas compromise la survie de cette civilisation qui a fleuri dans « *l'Europe aux anciens parapets* ».

On aimerait que la campagne présidentielle soit l'occasion de réfléchir sérieusement aux problèmes posés par la défense. On devrait d'abord se méfier de l'attraction exercée sur les états-majors, comme sur tous les techniciens, par les produits technologiques les plus sophistiqués. Que signifie la dissuasion nucléaire, face à des pouvoirs théocratiques prêts à sacrifier à leurs desseins autant de « martyrs » qu'il le faudra, *ad majorem Dei gloriam* ? À quoi bon construire à grands frais ces diplodocus que sont devenus les gros navires de guerre, incapables d'intervenir six mois sur douze et que le premier affrontement enverrait par le fond ? Ne vaudrait-il pas mieux entretenir une flotte plus modeste, capable de garder nos côtes et d'assurer la sécurité des lignes maritimes, à l'heure où la piraterie renaît ? À quoi sert une petite armée de métier, incapable faute de moyens d'assurer ses missions d'intervention à l'extérieur ? Et de quel droit lui confie-t-on de telles missions ? Ne devrait-on pas renoncer à ces guerres microcholines pour s'occuper seulement de la défense du territoire en la confiant d'une part à des volontaires (on n'en manquerait pas, si telle était la fonction assignée à l'armée) et à des réservistes formés à la guérilla, dotés d'un équipement léger et mobile, et d'autre part à des professionnels assurant leur encadrement, leur instruction, l'administration et l'utilisation des armes les plus sophistiquées, avions et missiles, les chars, impressionnants mais bien trop vulnérables, étant envoyés à la casse ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Il serait peut-être temps pour la gauche de se pencher, après un siècle d'oubli, sur la doctrine de « *L'Armée nouvelle* » de Jaurès !

Lundi 18 juillet 2011

Beaux-Arts

Rien n'est en principe plus révélateur des centres d'intérêt de l'auteur d'un ouvrage, si modeste qu'il soit, que de parcourir sa table des matières, sa bibliographie et ses index, si d'aventure il a jugé bon d'en établir. Cette façon d'écrémer un livre en allant droit à ce qui peut nous y intéresser a beaucoup surpris l'un de mes stagiaires, de ceux qui venaient tout droit de l'usine, garçon intelligent mais qui se croyait jusque-là obligé de lire du premier au dernier mot tout ouvrage nouveau, même technique, et même s'il n'y trouverait que deux ou trois pages d'informations nouvelles (pléonasme). Pourtant, j'ai été surpris par les indications que ces instruments fournissaient après les avoir mis en place pour *Au Fil de jours...*

Ou plutôt par ce qu'ils taisaient : parmi les œuvres citées n'apparaissent qu'un tableau et des lithographies, à propos de tout autre chose que la peinture, une photo, quelques films qui ne sont même pas de ceux que j'ai le plus aimés parmi la multitude de ceux que j'ai visionnés au cours de ces sept dernières années. Et pourtant, j'ai consacré une bonne partie de mon activité à l'image et, comme beaucoup d'anciens enseignants, je fréquente assidument spectacles et expositions. C'est sans doute que je n'ai rien de très urgent à dire à ce sujet, peut-être parce que des œuvres plastiques qui bouleversent un adolescent ne procurent plus qu'un intérêt d'ordre intellectuel et un plaisir léger à un vieil homme.

Il en va tout autrement de la musique. Je n'ai reçu aucune éducation musicale, ni de ma famille, qui se régalaient d'opérettes et considérait *Le Beau Danube bleu* comme le sommet de cet art, ni de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'institution scolaire qui, en ce temps-là (mais a-t-elle beaucoup évolué ?) la méprisait ou, au mieux, la reléguait parmi les « matières secondaires ». Pourtant, vers l'âge de vingt ans, et sous l'influence d'un camarade, j'ai été émerveillé par Stravinsky et Honegger. Puis j'ai adoré Jean-Sébastien Bach dont j'ai écouté pour la première fois la *Toccata et fugue en ré mineur* jouée sur le vieil harmonium de l'église d'Étiolles, au cours d'une retraite chez les dominicains du Saulchoir dont le couvent est devenu un I.U.F.M. ! Je suis venu à Éric Satie par l'histoire littéraire. Ces deux compositeurs ont en commun, par-delà les siècles et les techniques, une sorte de rigueur mathématique qui me ravit. De fil en aiguille je me suis intéressé aux grands musiciens baroques, alors assez négligés, enfin à Heitor Villa Lobos dont j'entendis pour la première fois dans *Analyse spectrale de l'Occident*, mémorable émission de radio de 1958, la fameuse *Bachiana Brasileira n° 5*, à ce qu'on appelle à présent les « musiques du monde », rencontrées à la même occasion et au jazz.. Depuis, grâce à ma femme, les concerts sont devenus mon spectacle préféré. Pourtant, faute d'avoir jamais touché à un instrument, je resterai toujours un auditeur passif, incapable d'aller au-delà de l'émotion immédiate, toujours vive malgré l'âge.

C'est une bonne raison de n'en point parler.

Lundi 25 juillet 2011

Mercantis

Quand, tout fier de mon savoir tout neuf, j'appris à mes parents que Mercure était le dieu des commerçants et des voleurs, mon père m'expliqua que l'on trouvait des voleurs dans toutes les professions, et qu'un commerçant honnête était celui qui tirait de ses ventes « un juste bénéfice » qui n'était que la rétribution de son travail. Il ne se doutait pas qu'il suivait en cela la doctrine de l'Église, institution qu'en bon voltairien il jugeait utile, mais qui ne lui inspirait ni sympathie ni respect.

Il travaillait beaucoup, sous-évaluait son travail et oubliait de prendre en compte certains paramètres. C'est ainsi qu'au lendemain de la guerre, disposant d'un peu d'argent (on n'avait rien pu dépenser pendant quatre années de pénurie) et d'une cave remarquable, il fut victime de l'inflation, qui est pain béni pour tout commerçant avisé qui ne manque pas de l'anticiper et de pousser à la roue en toute bonne foi, et se lamentait de renouveler ses marchandises au prix où il les avait vendues ! À la tête d'une petite entreprise qui tournait bien, il serait mort dans le dénuement s'il n'avait pu compter sur la petite pension que lui versa « l'Administration » quand il prit sa retraite.

Tout cela pour dire que je suis loin de méconnaître l'utilité du commerce et de mettre tous les commerçants dans le même sac. Si je parle de mercantis, c'est que je pense aux acteurs de ce monstrueux système économique qui nous régit, et dont le profit est le seul ressort, en l'absence de tout frein et de tout garde-fou, et sans tenir le moindre compte des conséquences sociales de ses pratiques. Signe des temps : les écoles de commerce, longtemps tenues en piètre estime, sont devenues la voie royale qui ouvre les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

carrières les mieux rémunérées, celles dont rêvent les bonnes familles. Ce n'est pas qu'elles brillent par leur efficacité : on y apprend à acheter et vendre tout et n'importe quoi sans se soucier de la nature et du devenir de la marchandise, ce qui entraîne souvent des fiascos amusants, comme celui de *TF1 Droits Audiovisuels* qui s'est vue condamnée à verser 32 millions d'euros d'indemnités au réalisateur Spike Lee dont elle avait acheté un film, à charge pour elle de le commercialiser et... négligé de s'en occuper, après quoi une transaction a été passée pour éviter de faire appel du jugement !

J'ai déjà dit tout le bien que je pensais de la grande distribution, mais c'est peut-être sur Internet que les mercantis s'en donnent le plus à cœur joie. *Le Monde* du 8 août note que certains fournisseurs d'accès à Internet (FAI) américains déroutent certaines requêtes vers des sites payants. Mais quand j'ai fait sur *Google* une requête d'ordre technique (codecs, pour obtenir ces petits logiciels qui permettent d'afficher des fichiers images ou vidéo), j'ai été dirigé sur une espèce de monstre nommé *Uniblue* qui, une fois payé, prend le contrôle de votre machine, en réorganise l'architecture de façon à vous imposer son moteur de recherche débile (*babylon search*)... et ne vous fournit pas le codec requis ! Alors que *K-Lite Codec Pack Full* vous donne gratuitement tout le nécessaire ! C'est du moins ce qui m'est arrivé, la chose vient d'être corrigée, dont acte ! Mieux : voici quelques mois, voulant mettre en ligne le livre de Léon Ichbiah, j'ai scanné les pages et obtenu rapidement la transcription des images en caractères à partir de ma vieille version de *Word*, opération désormais impossible : on vend maintenant ce qui était gratuit !

Mercantis encore, ceux qui par leurs spéculations affament une

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

partie de l'humanité ; mercantis enfin ceux qui ont créé cette fameuse bulle financière dont ils tirent de fabuleux revenus sans offrir la moindre contrepartie, mettant à genoux les nations, pillant leurs richesses, privatisant le Pirée en attendant d'acheter en monnaie de singe le Parthénon, le Colisée et le Louvre et qui, selon le mot de Baudelaire :

*« ferai[en]t volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerai[en]t le monde »*

Mercantis enfin, ces politiciens qui s'agitent vainement comme des pantins et qui ne sont que les zélés serviteurs des banquiers.

Lundi 8 août 2011

Babel

Le grand Eisenstein, quand il découvrit les gratte-ciel, n'éprouva que mépris pour une architecture si peu inventive qu'elle se contentait d'empiler sans fin des étages tous semblables, lui qui avait imaginé la *glass house*. Il semble avoir été entendu, et l'esthétique de nos constructions actuelles le satisferait sans doute davantage.

Quoi qu'il en soit, ces constructions « pharaoniques » évoquent irrésistiblement le mythe biblique de la tour de Babel, qui répond au mythe grec de Prométhée. Le Dieu jaloux de l'Ancien Testament, n'apprécie pas plus que ses collègues de l'Olympe et autres lieux l'ὕβρις, la démesure, parce qu'il prend au sérieux les projets des fils de Noé de bâtir « *une ville et une tour dont le sommet touche au ciel* » (Genèse, 11,4) car, dit-il, « *maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté.* » Et il les disperse en « *confona[ant] leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres !* » (Genèse 11,7)

Mais les hommes sont têtus : voici que non loin des ruines de Babylone, le prince Walid Ibn Talal confie au *Ben Laden Group* la construction, à Djeddah, d'une tour d'un kilomètre de haut, destinée à ridiculiser la tour *Burj Khalifa* de Dubaï et ses 828 mètres ! Mais déjà, Dubaï prépare sa réplique avec un projet de gratte-ciel haut de 2.400 mètres ! On pourrait s'étonner de la naïveté et de l'imprévoyance de ces princes barbares qui, au lieu de préparer l'après-pétrole, gaspillent les richesses qui leur sont échues sans effort pour montrer qu'ils ont le plus grand phallus ! L'histoire, à défaut des dieux, se chargera bientôt d'engloutir dans les sables leurs folles entreprises.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Oui, on s'en étonnerait, si nos princes ne faisaient pas preuve, dans la mesure de leurs petits moyens, de la même impéritie !

Lundi 15 août 2011

Euthanasie

Un récent fait divers a de nouveau ramené au premier rang de l'actualité le problème de l'euthanasie, un médecin ayant mis fin « par compassion » aux jours de plusieurs vieillards arrivés « en fin de vie ». Le cas de ce médecin relève sans doute lui-même de cette compassion, tant il est vrai que ces situations sont difficiles à vivre pour ceux qui y sont quotidiennement confrontés.

J'avoue que je suis, en dépit de mon âge, plus intéressé par les problèmes que posent la vie et le devenir des jeunes que par la fin inéluctable de ceux qui, comme moi, ont derrière eux une longue carrière. Mais le hasard a voulu que récemment, et pour la troisième fois en douze ans, j'aie été tiré *in extremis* des griffes de la Camarde par les progrès de la science, la compétence des médecins et le dévouement des équipes soignantes, que je tiens à remercier encore puisque j'en ai l'occasion. Le hasard – mais ce n'en est pas un à un âge où l'on voit partir un à un ses vieux compagnons de route – a voulu aussi que je perde en quelques jours deux proches qui, ne connaissant probablement pas leurs droits, ont choisi de mettre fin à une existence dont ils n'avaient plus à attendre que souffrances et déchéance en refusant de s'alimenter.

Les dispositions de la loi d'avril 2005 « relative aux droits des malades et à la fin de vie » ou Loi Leonetti, qui excluent l'acharnement thérapeutique, en laissant le soin à l'équipe médicale le soin de décider où il commence, et permettent au patient ou à son représentant de refuser la prolongation d'un traitement inutile me paraissent raisonnables. Encore faudrait-il que chaque citoyen en soit informé le moment venu, et que soit

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

levé le tabou qui dans notre société pèse de façon absurde sur la mort : après tout, il n'y a pas si longtemps que les familles se sentaient tenues d'appeler un prêtre auprès du mourant.

Lundi 22 août 2011

Les Indécrottables

Ouverture ce matin de l'université d'été du P.S. à La Rochelle et interview des candidats à la candidature. Cela suinte l'ennui : suffisance ridicule des uns et, de tous, discours cent fois entendus qui ne peuvent faire oublier que les pratiques politiques de ce parti ne diffèrent pas essentiellement de celles de la droite, comme le rappellent d'ailleurs les choix des représentants sociaux-démocrates au pouvoir dans des pays voisins.

Il me semble que François Hollande se détache du lot, non seulement parce qu'il est actuellement le favori des sondages, mais par certains de ses propos. Plein de bonne volonté, il promet comme ses concurrents un changement de cap, et une orientation décisive vers plus de justice sociale. Celui qui a si longtemps su concilier les contraires dans un parti ingouvernable montre aussi le souci de ne pas opposer entre elles les catégories de Français. Exemple : il ne faut pas prendre de mesures en faveur des « seniors » qui aillent à l'encontre des intérêts des jeunes, et inversement. Comment y parvenir ? En dispensant les entreprises qui embaucheront un jeune et maintiendront un vieux à son poste de payer toute cotisation sociale !!! Élémentaire, cher Watson, car enfin ce sont les socialistes qui ont un jour découvert que les contributions des entreprises aux dépenses sociales n'étaient pas une partie du salaire de leurs employés, mais des « charges » qui les pénalisaient lourdement ! Après quoi on s'est étonné, puis scandalisé, de voir s'agrandir démesurément ce qu'on appelle le déficit de la sécurité sociale !

Non, il n'y a rien à attendre de cette génération de politiciens usés jusqu'à la corde et vieux avant l'âge, et c'est ailleurs, chez les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

jeunes victimes du système, que se forge l'avenir. En attendant, pourquoi ne pas voter François Hollande ? Il est après tout bien gentil, ce mollasson, et ferait un président débonnaire de type Troisième République tout à fait présentable. Et sa présidence bonasse, à défaut d'être plus efficace, serait si reposante, après le passage désastreux aux affaires d'un dirigeant vibronnant et surexcité !

Vendredi 26 août 2011

Rentrée

Pour les enfants, la dernière semaine des « grandes vacances » a toujours, sans doute, une saveur particulière. Temps de transition, elle marque la fin d'une ère de liberté inhabituelle et d'expériences nouvelles : découverte ou redécouverte d'autres lieux, d'autres gens et d'autres activités. Déjà, on fait ses bagages et ses adieux, ou bien de grandes promesses de se revoir : autant en emporte le vent d'automne ! Bientôt, l'on retrouvera d'autres visages et d'autres occupations.

Comme enseignant j'ai eu le privilège envié, à juste titre, de bénéficier de ce rythme tout au long de ma carrière. Les grandes vacances, devenues « vacances d'été » et progressivement allongées, étaient pour moi comme pour beaucoup de mes collègues moins un temps de repos (je consacrais deux semaines aux vacances familiales) qu'une période de ressourcement où je pouvais entreprendre de grandes lectures trop souvent différées pendant l'année scolaire. J'appréciais l'atmosphère estivale de ce Paris déserté par ses habitants et livré aux seuls touristes qui découvraient une ville moyenne riche en monuments et en musées mais plongée dans une torpeur provinciale et dont l'histoire semblait s'être arrêtée au XIX^e siècle. Passant huit à dix heures par jour en bibliothèque (ce furent surtout et successivement celle de l'I.D.H.E.C., alors nichée sous les toits du 92, Champs-Élysées, et la Bibliothèque Nationale longtemps située rue de Richelieu), j'accumulais les matériaux qui me permettraient de bâtir de nouveaux cours à partir de la rentrée, et j'en commençais l'exploitation dans cette dernière semaine d'août.

J'ai toujours aimé le jour de la rentrée comme élève, parce qu'elle

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

était le temps des retrouvailles avec mes camarades et de la découverte des nouveaux manuels, neufs (ils sentaient l'encre fraîche) ou écornés, portant les stigmates d'un service plus ou moins ancien ; comme étudiant, pour toutes les rencontres et les découvertes qu'il annonçait, et comme enseignant, parce qu'il s'agissait souvent encore de retrouvailles avec des collègues et toujours de rencontre avec des élèves puis des étudiants nouveaux, qui me paraissaient à chaque fois appartenir à une nouvelle génération, tant les moeurs changeaient. Et puis ces premiers jours de prise de contact étaient plutôt consacrés à l'accomplissement de rituels qu'à un travail qui, pour être passionnant, n'en était pas moins épuisant et parfois stressant.

Puis est venu le temps de la retraite, et contrairement à beaucoup de collègues qui continuent à suivre religieusement le rythme de l'année scolaire et règlent sur lui leurs occupations et même leurs séjours, j'ignore complètement les dates des vacances scolaires à venir, qui ne me sont rappelées que par les départs et les retours de mes petits-enfants. Mais le moyen d'ignorer, dans un pays comme la France, la date où prennent fin « les grandes vacances » ?

Lundi 29 août 2011

Rêves perdus

Le titre du beau film que Werner Herzog a consacré à la grotte Chauvet m'a fait irrésistiblement penser au livre magnifique de Haruki Murakami dont le titre, *La Fin des temps*, et le sous-titre de la seconde partie, *La Fin du monde*, nous renvoient apparemment à l'autre extrémité de notre histoire – Herzog, lui, traite des commencements – mais dont certains thèmes se rejoignent mystérieusement, à commencer par le métier du héros japonais, *liseur de rêves oubliés*, tandis que l'étrange épilogue du film aurait pu s'intituler, comme la deuxième partie du livre, *Le Pays des merveilles sans merci*.

Il se trouve que je lis actuellement *La Pensée sauvage*, de Lévi-Strauss, autre *liseur de rêves oubliés*, comme tout anthropologue et comme tout archéologue, et que cette lecture, comme ce documentaire, conduisent à s'interroger sur les limites d'une telle entreprise, puisque nous savons aujourd'hui qu'elle est vouée à l'échec, et que les modes de pensée des sociétés disparues nous sont inaccessibles et le demeureront. Et ce n'est pas seulement parce qu'elles nous ont légué trop peu de vestiges, ce qui est en effet le cas de la préhistoire. Quelle que soit l'intelligence et l'empathie déployées par Lévi-Strauss, il parvient seulement à nous faire comprendre que « la pensée sauvage » n'est pas fondamentalement différente de la nôtre, et que les prétendus « primitifs » procèdent de la même manière que nous par classement des objets et des êtres vivants qui les environnent pour s'en rendre maîtres. Mais la saveur que le monde a eue pour eux nous échappe et, au fur et à mesure qu'ils disparaissent, leurs rêves sont bel et bien perdus.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Allons plus loin : nous pouvons bien questionner (de moins en moins, parce que nous les exterminons) les « primitifs », leurs réponses nous sont d'un piètre secours. Lévi-Strauss fait remarquer que lorsque un Indien d'Amazonie dit qu'il « est » tel ou tel animal, se pose d'abord le problème de la traduction, et il observe que dans notre langue, le verbe *être* est l'un des plus polysémiques. Dans le film de Herzog, un savant cite la réponse d'un aborigène australien à un ethnologue qui lui demandait, dans les années 1970, pourquoi il peignait : « Ce n'est pas moi qui peint, c'est la fourmi à miel ! » Et nous voilà bien avancés, même si nous savons que la fourmi à miel est une espèce courante en Australie et que « le rêve de la fourmi à miel » renvoie aux mythes locaux !

Bien mieux : il est probable que quand des systèmes de pensée répandus dans des sociétés contemporaines, voire dans celle à laquelle nous appartenons, sont trop différents du nôtre, ils nous restent complètement étrangers, même si nous sommes capables, intellectuellement, de les comprendre. Connaître de l'extérieur des croyances religieuses dont nous n'avons pas fait l'expérience ne permet pas de les comprendre réellement, et inversement, un esprit religieux n'a aucune idée de ce que peut être l'univers mental et affectif d'un athée. Le respect de l'autre, et même l'amitié qu'on peut nouer avec lui, ne nous donnent pas accès à ses pensées et à « ses rêves ».

L'homo sapiens veut, comme le chien qui marque son territoire, laisser une trace de son passage. Elle semble s'adresser aux générations futures. Pourtant, elle leur sera inintelligible et est par nature éphémère : combien de nos contemporains pourront rivaliser, dans 30 ou 40.000 ans, avec ce peintre de la grotte

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Chauvet qui y a laissé l'empreinte de son auriculaire tordu que l'on retrouve de salle en salle ?. Le *Fellini Satyricon* s'ouvre sur l'image de graffitis et se referme sur celle d'une mosaïque où se figent les protagonistes du récit : on ne saurait mieux illustrer la fonction (imaginaire) de l'œuvre d'art.

Lundi 5 septembre 2011

Experts

Nous avons appris avec intérêt que Bachar el-Assad, qui passe pour être le dictateur (pardon, le président) de Syrie, alors qu'il n'est évidemment qu'une marionnette docile entre les mains de son clan, a pris le risque inouï d'autoriser la Croix-Rouge à visiter la prison de Damas.

Une idée aussi brillante n'est certainement pas venue spontanément à l'idiot de la famille. Elle a dû naître dans la cervelle de quelque conseiller qui sait un peu d'histoire et qui l'aura suggérée, après avoir lu la mésaventure de Maurice Rossel, l'envoyé du CICR qui, en juin 1944, fut chargé d'inspecter pour cette vénérable institution le camp de concentration de Theresienstadt et put témoigner à son retour que les juifs y coulaient des jours heureux, dans des conditions tout à fait décentes. On sait aussi que dans une interview accordée en 1979 à Claude Lanzmann, ce grand humaniste n'a montré ni honte ni regret de s'être si grossièrement laissé berné par la mise en scène des nazis.

Réjouissons-nous donc pour ceux des opposants syriens qu'on n'aura pas massacrés pour présenter un taux d'occupation des cellules acceptable, et à qui cette inspection fournira un court répit. M. Kellenberger sera-t-il moins complaisant pour ce petit dictateur que ne le fut son collègue pour Hitler ? Souhaitons-le pieusement ! Mais la patience dont il témoigne, après une visite de deux jours à Damas, en disant hier son espoir de « *bientôt* (quand la mascarade sera prête ?) *visiter tous les détenus* » est plutôt de mauvaise augure.

Mardi 6 septembre 2011

Adieu Guyane !

L'annonce de la découverte de pétrole au large de la Guyane peut réjouir les prospecteurs, c'est-à-dire les compagnies Shell, Total et Tullow Oil.

Pour ce qui est des populations locales, on sait que l'exploitation de ce genre de richesse, toujours génératrice de corruption et de destruction de l'environnement, est une malédiction si elles sont pauvres, ce qui est le cas. En outre, si le pays recelant des gisements est « indépendant », il voit aussitôt s'installer une dictature, jugée seule capable de protéger les intérêts des sociétés exploitantes.

Mais il se trouve que la Guyane « française » est l'une de ces « poussières d'empire » que l'histoire nous a léguées et auxquelles se cramponne notre vanité. Ce n'est pas que nous fassions grand chose de cette parcelle de forêt amazonienne, jugé naguère assez lointaine et insalubre pour qu'y soient expédiés nos bagnards dans les conditions inhumaines que l'on sait, et qui continue de croupir dans la misère sans que nous nous donnions la peine d'en exploiter les ressources, mais son statut européen, tout en la séparant de ses voisines, Surinam et Guyana, lui assure des aides plus importantes que celles que les anciennes colonies hollandaise et anglaise reçoivent de leurs ci-devant métropoles, d'autant que nous y entretenons une base aérospatiale !

S'il se confirme que « nos » rivages sud-américains recèlent des trésors, gageons que l'indépendance de ce qui n'a pas cessé d'être une colonie, en dépit des artifices juridiques, n'est plus très éloignée. Les Guyanais ne gagneront à cet *aggiornamento* que d'être

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

promus du statut d'assistés à celui d'exploités, et les Gaulois n'y perdront, avec encore un peu de leurs inépuisables illusions de grandeur, que des richesses qu'ils n'ont jamais eues.

Lundi 12 septembre 2011

Nouvelles d'Algérie

C'était en 1963. On venait, à Bourges, d'inaugurer la Maison de la Culture et, sur le grand écran, se déployaient les images superbes de *Que Viva Mexico*, ce film inachevé mais admirable d'Eisenstein. Quand vint l'épisode de *Magney* qui montre la traque des *peones* dans les champs de cactus et leur supplice, je fus submergé de bonheur : pour la première fois, je prenais pleinement conscience du fait que nous avons enfin imposé la paix en Algérie, réalisant un rêve qui avait occupé près de dix ans de ma jeunesse.

Un demi-siècle est passé. Je ne retournerai jamais dans ce beau pays où je voulais finir mes jours. Des nouvelles m'en parviennent régulièrement par la lecture en ligne du journal *El Watan*, dont la rédaction défend dans des conditions difficiles des idéaux qui sont aussi ceux de la gauche française. Il donne de ce malheureux pays une image contrastée, faite de la violence du régime militaire issu du F.L.N. opposée à celle, également atroce, des intégristes, de la misère croissante d'un peuple où ne progressent que l'analphabétisme et l'exploitation des enfants, opposée à l'opulence d'une caste qui dévore les immenses richesses pétrolières dont elle distribue quelques miettes pour acheter ce qu'on appelle « la paix sociale » et qui n'est que la soumission des citoyens, de l'arriération des zones rurales où subsiste l'oppression des femmes, opposée à l'occidentalisation de la partie aisée de la population des villes, et au désespoir des jeunes chômeurs qui cherchent refuge dans cette version totalitaire et toute nouvelle de l'islam qui ose se présenter comme un retour aux sources.

Un ami d'enfance qui a fait un parcours bien différent du mien, dans l'armée et le bâtiment, et que j'ai eu la joie de retrouver grâce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

à ce site, m'a conseillé de lire un auteur algérien qu'il tient en grande estime, Yasmina Khadra, pseudonyme féminin du commandant Mohamed Moulessehoul, qui après une carrière de trente-six ans a pris sa retraite en 2000 pour ne plus se consacrer qu'à l'écriture. Son livre *Les Agneaux du Seigneur* (1998) donne une image saisissante et désespérante de cette terre désolée et de ce peuple tourmenté où rien ne semble avoir changé depuis le départ des colonisateurs.

Yasmina Khadra est à coup sûr un témoin précieux et un homme sympathique. Son combat pour la tolérance et l'émancipation des femmes en fait une figure fraternelle et explique et justifie son immense succès. Pourtant, ce n'est rien moins qu'un écrivain. Aussi n'est-ce pas sans surprise que je lis sur le site *Rue de livres* ces paroles ingénues : « *Je crois que j'ai un style. Mes lecteurs disent le reconnaître entre mille. C'est une façon singulière de raconter, écrire et traiter d'un sujet. Ma langue reste très proche de ma sensibilité de bédouin et je ne peux concevoir un texte sans l'installer dans cette poésie qui a, depuis des siècles, bercé les miens. Je suis très heureux de constater combien, en Occident, mon lectorat est attentif à ma façon d'écrire. Je reçois beaucoup de courrier qui m'encourage dans ce sens. J'ose ainsi espérer contribuer à rapprocher les cultures et à montrer combien nos différences nous enrichissent.* »

Désolé, mais la langue de Yasmina Khadra, après une deuxième et dernière tentative de lecture – *L'Attentat* (2005) – non moins intéressant par son sujet et sympathique par la volonté dont il témoigne de comprendre l'adversaire israélien et même le fanatisme que notre auteur a toujours combattu, est précisément ce qui me détournera définitivement de son œuvre. Comment supporter des descriptions du genre : « *Ses mâchoires se crispent un instant avant de se remettre à rouler sur son visage constamment en rogne* » ;

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ou « *ses moustaches finement articulées autour d'un sourire captatif* » ; ou « *les os de sa nuque saillent davantage sous le regard sévère du maire* » ; ou « *les trois jeunes gens frémissent, chacun de son côté* » ? Et les comparaisons qui fleurissent à chaque détour du récit : « *Les yeux de Sarah s'épanouissent, immenses comme un pré* » ! Le courage me manque pour continuer cette relecture et relever d'innombrables impropriétés : « *Son visage est lézardé par des traînées de rimmel* » comparaisons : « *ses chaussures [...] bâillent comme des gueules de batraciens* » et métaphores : « *Sur les flancs teigneux de la colline, le soir débusque les dernières arêtes du jour et entreprend de les traquer vers les hauteurs de la montagne* » qui se veulent sans doute poétiques !

Le courage, la valeur du témoignage, la sincérité et la noblesse du propos forcent l'estime et méritent peut-être récompense. Mais enfin, ces bons sentiments ne suffisent pas à faire de bonne littérature. Seule une confusion des genres qui me paraît déplorable a pu conduire d'innombrables jurys littéraires et même... l'Académie française à couronner ce brave.

Lundi 19 septembre 2011

Géographie imaginaire

Le temps d'un concours, j'ai su tracer au tableau noir la carte du monde, et y situer les ressources et les réserves de charbon et de pétrole connues (déjà, celles-ci n'excédaient pas dix ans de la consommation mondiale de l'époque, mais on pensait avec raison que la prospection les renouvellerait longtemps encore). Le jury approuva mon dessin et ne fit qu'une critique : j'avais situé Madagascar bien trop au sud. Aujourd'hui encore la Grande Île, lestée de trop de rêves d'enfant, continue pour moi à dériver irrésistiblement vers la latitude du Cap.

Ce souvenir m'est revenu la semaine dernière en visitant à l'Hôtel de Ville l'exposition itinérante : *Le Maroc et l'Europe, six siècles dans le regard de l'autre*. Elle ne manque pas d'intérêt, bien qu'elle ne m'ait rien appris, sinon que le mois de ma naissance se déroulait à Casablanca une course d'automobiles, prélude colonial aux fastes du Paris-Dakar de sinistre mémoire. Mais enfin, il est toujours bon de redonner des couleurs à ses souvenirs, même si je trouve bien frustrante l'inévitable présentation sous vitrines de livres et de revues qu'on aimerait feuilleter.

Ce qui m'a surtout frappé, à part un discours pédagogique aussi lourd et insistant que bien intentionné, c'est la coexistence de deux désignations contradictoires de ce beau pays : on parle de peinture « orientaliste » à propos des représentations de ce qu'on a longtemps appelé « *al Maghreb al aksa* », c'est-à-dire « le pays du Couchant lointain », une sorte de Far-West arabe, en somme. La dénomination arabe est conforme à la géographie, tandis que l'orientalisme, vu de France, réfère à nos fantasmes d'un Orient mythique, celui de Byzance, de Bagdad, de Damas et de La

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Mecque, dont la culture se prolonge au sud-ouest de nos rivages, et à l'ouest de nos frontières, si bien que la Péninsule ibérique offre en partie des aspects « orientaux » !

Voici plusieurs années, comme je disais à une amie autrichienne qui a épousé un Pied-Noir d'Algérie : « C'est alors que tu as rencontré ton prince oriental ? » elle répliqua, très surprise : « Mais non, l'Autriche est bien à l'est de l'Algérie ! » Elle avait matériellement raison, mais sa réaction était d'autant plus vive qu'elle pensait « *Österreich* », Empire de l'Est (à l'Est de Rome), ce que le mot français « Autriche », contaminé par « autruche » qui connote les panaches guerriers du XIX^e siècle, évoque d'autant moins pour moi que nos historiens classaient l'empire des Habsbourgs, avec l'Allemagne, dans la catégorie des « Empires centraux » (au centre de l'Europe).

Ainsi la géographie, au même titre que l'histoire, est-elle, par le fonctionnement même de la langue, en proie à nos fantasmes.

Lundi 26 septembre 2011

Il faut voter aux primaires

De prudents amis m'ont mis en garde contre la participation aux primaires. Ne faut-il pas « *signer l'engagement de reconnaissance dans les valeurs de la Gauche* » ? Voilà bien, de la part du P.S., une de ces « *Précautions inutiles* » qui sentent leur vieillard ! J'adhère à ces valeurs, mais je signerais en plus et sans état d'âme un « *engagement de reconnaissance dans les valeurs de la Droite* » si cela me permettait de participer à des primaires de l'U.M.P., afin d'écarter M. Sarkozy et de choisir un postulant moins nuisible : je ne vois pas en quoi je devrais me sentir plus engagé par cette signature que les élus par leurs promesses de candidats ! Mais un tel engagement ne sera-t-il pas connu des Renseignements Généraux ? N'est-ce pas une atteinte à la vie privée ? N'ayant rien à me reprocher, je me moque des R.G. qui de toutes façons ne se soucient certainement pas de si menu fretin, ayant bien d'autres poissons-chats à fouetter ! Quant au concept de vie privée (« *Pour vivre heureux, vivons cachés* », écrivait La Fontaine en un temps où ce n'était guère encore possible) il s'est constitué au XVIII^e siècle quand le développement des villes a permis un certain anonymat : dans la société rurale et dans les petites villes, chacun a toujours tout su des autres. À l'ère d'Internet, des réseaux de sociabilité et du fichage universel (et heureusement inexploitable, mais pour combien de temps ?) la vie privée appartient au passé, elle n'a plus sa place dans le « village global » où nous vivons : je reçois des publicités pour des voyages en Algérie depuis que je me suis inscrit à l'édition en ligne d'*El Watan*, *Amazon* prend en compte tout ce que j'écris pour me faire des offres ciblées (par exemple, les livres de Murakami m'ont été proposés huit jours après mon article du 5 septembre), et je ne réserve pas un spectacle à la FNAC sans recevoir aussitôt des publicités pour des spectacles du

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

même ordre, etc.

S'il est facile de réfuter certains arguments, les raisons de boycotter les primaires socialistes ne manquent pas. D'abord, leur institution souligne le ralliement définitif du P.S., sous la pression des électeurs, il est vrai, au principe de l'élection du Président de la République au suffrage universel, c'est-à-dire au régime de la monarchie « républicaine » dont on peut cependant constater aujourd'hui les méfaits. Ensuite, une telle pratique, importée des U.S.A., qui sont caractérisés par le bipartisme et la discipline des citoyens, ne peut fonctionner correctement en terre gauloise où il y a presque autant de partis que de fromages – je ne parle pas de ceux qu'affectionnent les élus, mais me réfère au mot fameux de de Gaulle : « *Un pays qui produit 365 sortes de fromages est ingouvernable* » – et où l'indiscipline est considérée comme une vertu. Enfin, il est certain que nos socialistes ne feront guère mieux que leurs concurrents et continueront à plumer les pauvres pour enrichir les riches et résoudre les problèmes posés par l'impéritie des banques et les vertus du sacrosaint marché, à l'instar de leurs collègues grecs et espagnols.

Alors, pourquoi se donner la peine de déposer dans l'urne un bulletin de plus ? Toujours en application du principe du moindre mal : pour tenter d'éliminer celui des deux candidats ayant une chance de l'emporter pour qui je n'aimerais pas être obligé de voter.

Afin de préserver ma vie privée, je n'écrirai pas son nom. Mais je note avec intérêt que des sondages bien habiles (car enfin, on ne sait pas qui votera) et surtout bien habilement manipulés le donnent comme favori, sans doute parce qu'il ne ferait pas le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

poids devant Sarkozy. Et que ses partisans affirment que ces primaires sont truquées par leurs adversaires, qui n'auraient pas ouvert de bureaux de vote dans les secteurs qu'ils jugeaient défavorables à leur cause. Une telle polémique interne confirme l'intuition d'Emmanuel Todd qui avance que les notables du P.S. tiennent trop à leurs rentes confortables d'élus locaux de l'opposition pour désirer le pouvoir présidentiel : le Parti Radical qui fit les beaux jours de la Troisième République, représentant des classes moyennes et venu de la gauche modérée, devint aussi un parti de notables ; on voit où ce choix l'a conduit !

Il faut voter aux primaires si l'on veut déjouer les manœuvres de ces apparatchiks qui redoutent la victoire de leur camp, parce qu'elle les priverait bientôt, selon un mécanisme bien connu, de leurs prébendes d'élus locaux.

Lundi 3 octobre 2011

Anachronismes

J'aime conduire de front deux types de lecture, faisant alterner dans la journée œuvres sérieuses (actuellement Lévi-Strauss et le dernier numéro des *Cahiers du judaïsme* consacré à la communauté juive « *de Constantinople à Istanbul* ») et livres de délasserment, qui sont le plus souvent des *polars*. Le hasard a voulu que je fasse récemment une incursion dans le roman historique qui s'écrit aujourd'hui en pays anglo-saxon, avec deux titres conseillés par deux amis différents ; l'un des auteurs, Ken Follett, est anglais (*Les Piliers de la Terre*) et l'autre, Noah Gordon, américain (*Le Médecin d'Ispahan*) ; ces deux auteurs connaissent un grand succès, jusque dans l'Hexagone.

Une bonne fiche de lecture du second, signée modestement [Hervé M.](#), signale justement que le lecteur éprouve le sentiment d'une parenté entre ces deux auteurs. Il me semble qu'elle tient à l'époque choisie, un moyen âge haut en couleurs, comme il se doit – début du X^e siècle pour l'Anglais, XI^e et début du XII^e siècle pour l'Américain – reprise à des sources probablement assez proches – les combats d'animaux étaient sans doute fort populaires dans l'Angleterre de cette époque, mais ils ne sont nullement nécessaires dans l'un et l'autre des récits, et pourtant on est frappé par leur ressemblance – à l'idéologie très « politiquement correcte » qui parcourt les deux romans, enfin au souci très évident et sans doute très louable de la documentation historique.

Je n'ai trouvé, du point de vue documentaire, que deux erreurs de détail qui elles-mêmes sont très voisines, et que je ne mentionnerai que pour le plaisir pédant que j'ai éprouvé en les relevant, bien qu'il n'y ait pas là de quoi fouetter un chat ! Ken Follett fait cuisiner un plat de courgettes à une ménagère anglaise plus de quatre siècles avant la découverte de l'Amérique, alors que cet excellent produit n'a atteint l'Europe qu'au XVII^e, via l'Italie,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

et n'a envahi notre Midi qu'au XVIII^e ! Curieusement, c'est un autre détail culinaire qui m'a arrêté chez Noah Gordon : débarquant à Calais, le jeune héros a le plaisir de grignoter... des olives ! Je sais que la côte française de la Manche est située au sud de l'Angleterre, mais le Midi était bien loin, à cette époque, et j'imagine mal que l'on servît à la terrasse des cafés de Flandre, autour de l'An Mil, ces jolis petits fruits pour accompagner le pastis ! J'oubliais les baleines dont Ken Follett orne généreusement le vêtement féminin médiéval : je ne sais pas qu'on les ait utilisées avant le XVI^e siècle...

Mais ce ne sont là que fautes très vénielles, et qui peuvent passer totalement inaperçues d'un lecteur emporté par le récit, qui est habile et entraînant, bien que dans les deux cas j'aie eu l'impression que les auteurs avaient plus de mal que je n'en aurais éprouvé, comme lecteur, à abandonner leur sujet, alors que je commençais à souhaiter de passer à autre chose. Ce qui me paraît irréductiblement faux dans ce genre littéraire est la contradiction entre une vraisemblance obtenue à force de petits détails vrais qui reste de l'ordre de la « couleur locale » chère aux romantiques, et le caractère forcément contemporain des personnages, de leurs sentiments, de leurs préoccupations et de leurs conduites, nécessairement conformes aux codes bien-pensants des auteurs, qu'il s'agisse de « bons » ou de « méchants », car ces œuvres ne semblent pouvoir fonctionner que selon ces critères. Il s'ensuit que par une sorte d'effet boomerang, le lecteur naïf s'étonne de voir à quel point le passé – si agréablement dépaysant – peut cependant ressembler à notre présent, l'un et l'autre étant caractérisés par les clichés contemporains.

C'est probablement que nous n'avons aucun moyen de redonner

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

vie à ce qui est mort. La seule façon de visiter le passé est de se reporter aux œuvres qu'il a laissées : c'est à la fois plus ardu et tout aussi illusoire, puisque le lecteur ne pourra les parcourir qu'avec les lunettes et les œillères du présent.

P.S. Assisté mercredi dernier à une séance de *Ciné-Histoire* consacrée à Jorge Semprun, qui a reçu un hommage bien mérité. Mais fallait-il décerner à cet homme droit, lucide et courageux le titre de grand écrivain ? Quelques formules bien frappées et de bons scénarios ne peuvent faire oublier qu'il écrit si mal, du moins en français, qu'il est à peu près illisible. Même problème qu'avec Yasmina Khadra : l'engagement politique et la qualité du témoignage ne suffisent pas à faire un grand ni même un bon écrivain. Que des intellectuels entretiennent cette confusion me consterne : c'est trop ignorer ou mépriser notre langue.

Lundi 10 octobre 2011

Droite et Gauche

HECTOR - Mon poids ? Ce que je pèse, Ulysse ? Je pèse un homme jeune, une femme jeune, un enfant à naître. Je pèse la joie de vivre, la confiance de vivre, l'élan vers ce qui est juste et naturel.

ULYSSE - Je pèse l'homme adulte, la femme de trente ans, le fils que je mesure chaque mois avec des encoches, contre le chambranle du palais... Mon beau-père prétend que j'abîme la menuiserie...

Je pèse la volupté de vivre et la méfiance de la vie.

HECTOR - Je pèse la chasse, le courage, la fidélité, l'amour.

ULYSSE - Je pèse la circonspection devant les dieux, les hommes, et les choses.

Jean Giraudoux (*La Guerre de Troie n'aura pas lieu*)

On nous dit que la vieille distinction politique entre Gauche et Droite est caduque, et ne rend plus compte du positionnement des partis. Il est vrai qu'elle a beaucoup servi depuis la fameuse séance de la Constituante du 28 août 1789 qui l'aurait instituée, et qu'on l'a appliquée à tort et à travers à des pays comme le Liban qui ne sont jamais sortis de la féodalité. Mais il est également vrai, et ceux qui ont le double privilège d'avoir longtemps vécu et de conserver quelque curiosité le savent bien, que la négation de cette opposition a toujours fait partie de l'arsenal de la Droite, qui ne cesse depuis une soixantaine d'années au moins de la brandir. Ce qui est peut-être nouveau, c'est que le doute semble gagner du terrain dans certains esprits qui appartiennent de toute évidence à l'autre camp.

Faut-il rappeler ce qui fonde la distinction ? Écartons d'abord l'opposition entre « parti de l'ordre » et « parti du mouvement » comme non pertinente : il y a un ordre établi qui est celui du

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

règne du plus fort (ou du plus habile, ce qui revient au même) ou des héritiers de ceux qui furent en leur temps forts ou habiles, et un ordre souhaitable – ni réalisé, ni peut-être réalisable, mais dont il faudrait s'approcher – qui garantirait un minimum de sécurité et de dignité à tous, y compris les plus faibles ; il y a un mouvement qui tend à introduire de nouvelles normes dans la société et un mouvement qui tend à revenir à des normes anciennes, souvent fantasmées. Il est évident qu'on peut être partisan d'un ordre ou de l'autre et d'un mouvement ou de l'autre, que l'on soit de gauche ou de droite. La Droite a beau jeu de dénoncer le « conservatisme » de ceux qui croient pouvoir défendre « leurs acquis » dans un monde où tout change (mais elle ne prévoit évidemment pas pour eux de parachutes dorés), et de dire à la Gauche, comme le fit Giscard d'Estaing à Mitterrand dans le fameux débat de 1974 : « *vous n'avez pas le monopole du cœur* ». On pourrait objecter qu'avoir du cœur, à droite, signifie se montrer charitable et faire confiance à l'initiative privée pour adoucir le sort des malheureux. Mais c'est ce même homme de droite qui mit fin (pour un temps, hélas !) à l'extrême misère dans laquelle étaient plongés beaucoup de petits retraités, qui institua le divorce par consentement mutuel et légalisa l'interruption volontaire de grossesse ! Il est vrai qu'il se réclamait de ce lieu improbable qu'on appelle le Centre.

Beaucoup d'autres oppositions, qui ont pu paraître à certains moments fondamentales, n'ont été que circonstancielles. On a eu d'abord et longtemps une Gauche colonialiste parce que persuadée que nous avions une « mission civilisatrice ». En ce temps-là, les écrivains témoins de leur temps ne se donnaient pas la peine d'aller voir ce qu'était une guerre coloniale et s'ils se rendaient ensuite en pays conquis, ils n'y trouvaient, comme nos

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

touristes, que les plaisirs de l'exotisme et côtoyaient la misère et l'humiliation des « indigènes » sans les voir. On a vu la Droite combattre d'abord l'aventure coloniale où l'on gaspillait et dispersait nos forces au lieu de les consacrer entièrement à la revanche contre l'Allemagne. Puis Droite et Gauche ont échangé leurs positions respectives, comme dans une figure de danse. Le débat à propos de l'organisation du marché, opposant les « libéraux » qui prônent de laisser au patronat la plus grande latitude, aux socialistes et communistes qui voulaient l'encadrer sévèrement par un corset de règlements et l'appropriation par l'État des moyens de production et d'échange n'était pas moins superficiel : les nationalisations, qui sont apparues plus tard comme emblématiques de la Gauche, ont été voulues par la Droite, et contre le Parti Communiste, pour renflouer des entreprises en faillite, aux frais du contribuable, comme on le fait aujourd'hui en « recapitalisant » les banques, à ce détail près, qui a son importance, que l'État en prenait aussi le contrôle. Il ne s'agissait en fait que de mesures techniques, et le Parti Socialiste n'a pas été le dernier à tenter de renflouer les caisses de l'État en revendant ces mêmes entreprises après les avoir remises à flot.

Pour comprendre l'opposition Gauche-Droite, laissons les marchands parler de « valeurs », et tenons-nous en aux sentiments et aux convictions fondamentales qui animent les citoyens de nos démocraties très imparfaites. Car il s'agit bien moins de raison que de sensibilité, et c'est si vrai que l'on peut classer un homme ou une femme à gauche ou à droite presque au premier coup d'œil : si ce n'est pas une question de morphologie, c'est à coup sûr une façon d'être au monde. Il y a, à droite, cette conviction que chacun a ce qu'il mérite et est responsable de son sort ; l'exaltation du travail et de la famille, considérée comme

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

appartenant, ainsi que tout l'ordre social, à « l'ordre naturel » en découlent. Dans cette optique, il n'est pas étonnant que l'on se propose aujourd'hui de dépister dès l'âge de cinq ans les enfants « à risque » et « à haut risque », puisque l'on naît fainéant et délinquant ou travailleur et discipliné ; et que l'on procède sans ménagements aux ajustements qu'exigent l'évolution des techniques... et les financiers, dont les vertus sont ptouvées par leur richesse toujours croissante et toujours insuffisante. À gauche, les héritiers de Jean-Jacques Rousseau croient plus ou moins que l'homme est bon et que c'est la société qui est responsable des échecs et des dévoiements des individus ; c'est donc sur elle qu'il convient d'agir, pour mettre de l'ordre dans le désordre qui nous est donné, d'autant que ses institutions, à commencer par la famille, ont une histoire et ne cessent de changer ; la croyance au progrès, l'appel à la solidarité, le désir de justice sociale, la défiance à l'égard de l'autorité en résultent. Mais les bonnes intentions de la Gauche sont plus difficiles à appliquer que le « réalisme » de la Droite, et même impossibles, du moins dans le cadre désuet des états-nations, à l'ère de la mondialisation, quand le pouvoir réel est passé des nations aux multinationales. De là les discours totalement irréalistes des politiciens qui ne veulent pas le reconnaître et qui parlent de « démondialisation » ou affirment et croient probablement que la France est encore un grand pays, ce qui ne peut engendrer que des déceptions quand, d'aventure, ils parviennent au pouvoir.

On ne choisit pas vraiment entre ces deux visions du monde, elles nous sont imposées par ce mélange d'inné et d'acquis qui fait de nous ce que nous sommes. Bien entendu, chacune a sa part de vérité, mais aussi sa part de naïveté et d'illusion. Ces tendances sont trop profondément enracinées dans notre culture pour

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

disparaître de si tôt. C'est la logique du système politique dans lequel nous vivons, les circonstances transitoires qui font que « *La France veut être gouvernée au centre* » (Valéry Giscard d'Estaing, encore !) et la difficulté pour une « classe politique » paresseuse et incapable de raisonner à l'échelle mondiale qui peuvent laisser croire le contraire. Car les solutions de gauche sont aujourd'hui à inventer. Ce n'est pas dans notre petit hexagone qu'on les forge, mais dans ce grand mouvement encore informe qui agite la jeunesse du monde.

Lundi 17 octobre 2011

Confort

Connaissez-vous l'Hôtel de Sens ? L'ancienne demeure des archevêques de Sens, construite à la fin du XV^e siècle près des berges de la Seine et de rues dont les noms ont gardé le charme du passé (rue des Lions Saint-Paul, rue du Prévôt, rue du Figuier, rue des Nonnains-d'Hyères...) est l'un des rares bâtiments très anciens qui subsiste dans ce Paris qui s'est renouvelé sans cesse avant de devenir ce musée figé qui ravit les touristes et laisse dormir à la belle étoile une bonne partie de ses habitants. Henri IV y logea la reine Margot, après l'annulation de leur mariage. À cette époque où l'on ne songeait certes pas à la théorie de la communication, mais où tout faisait sens, même les graffitis, un « *hypocrite cagot* » traça sur ses murs celui-ci :

*« Comme reine tu devrais être
Dedans ta royale maison
Comme putain, c'est bien raison
Que tu loges au logis d'un prêtre »*

J'y ai longtemps conduit, chaque année, des groupes de professeurs techniques, au temps où le fonds de la bibliothèque Forney (transporté depuis rue Titon) y était déposé. C'était l'endroit idéal pour retrouver le nom d'une pièce précise d'un instrument ou d'une machine depuis longtemps oubliés, et pour se documenter sur tous les métiers d'art. Aujourd'hui, n'y subsistent que la bibliothèque, un service iconographique et quelques belles salles qui abritent des conférences ou des expositions comme celle qui m'a valu d'y retourner jeudi.

Il s'agit de *Gaz à tous les étages, La naissance du confort 1850-1920*. De

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

cette manifestation fort bien organisée, j'ai rapporté quelques informations. En premier lieu, j'ignorais la fin tragique de Philippe Lebon, inventeur français du gaz de ville (mais il y en eut d'autres ailleurs, simultanément, comme c'est toujours le cas) : il fut retrouvé assassiné sur les Champs-Élysées ; mais qu'allait-il faire en ces mauvais lieux ? D'autre part, j'ai appris que le moteur à explosion à gaz avait précédé le moteur à pétrole ; que les premières conduites de gaz étaient faites de troncs de pins creusés et goudronnés (des vestiges en sont présentés) et que le coke – ces gros boulets de charbon tous identiques m'intriguaient dans mon enfance, mais je n'ai jamais cherché à savoir d'où ils provenaient – était un résidu de la fabrication du gaz à partir de la houille.

Mais aussi, j'ai retrouvé la sensation éprouvée dans les années 1970 quand, visitant avec des stagiaires le *Musée des Arts et traditions populaires*, sis alors au Bois de Boulogne, je retrouvai dans des vitrines, soigneusement étiquetés à la mode structurale (« instrument de ramassage en bois à trois dents » ou quelque intitulé de la même veine désignant les fourches en bois de mon enfance) les vêtements, outils et instruments agricoles que j'avais portés et maniés au Morvan. Je crois qu'un homme ou une femme nés dans le premier tiers d'un siècle appartiennent pour une bonne part au siècle précédent. Toujours est-il que cette fois j'ai eu la surprise de retrouver un petit réchaud à gaz bleu de 1900 à deux foyers et un petit four tout semblable à celui que j'avais vu fonctionner dans l'arrière-boutique de mes parents, qui le tenaient de mon grand-père ; de gros fers à repasser en fonte sur leur réchaud à gaz que j'avais vu employer, dans leur atelier aveugle, par les ouvrières de la teinturerie d'en face ; le bec de gaz qui éclairait ma rue au lendemain de la guerre (l'exposition précise

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

que la place de la Concorde était encore éclairée au gaz dans les années 1960), etc. Un Maori du XIX^e siècle, transporté au *Musée du quai Branly*, n'aurait pas été plus surpris et mortifié !

Surtout, le sujet de l'exposition – *La naissance du confort* – prêtait à réflexion, le jour même où la presse se demandait comment la planète pourrait nourrir les neuf ou dix milliards d'êtres humains qui devraient la peupler dans quelques décennies (mais les prévisions démographiques sont aussi incertaines que celles de la météorologie), et où l'on faisait remarquer, dans d'autres articles, que la mondialisation, qui effraie tant les pays « développés » devenus frileux avec l'âge, au point d'y être diabolisée ou « démonisée », puisque certains réclament la « démondialisation », était au contraire perçue comme un motif d'espérance par la majorité des habitants des pays « émergents ». Les uns craignent de connaître à leur tour la grande misère qu'ils ont longtemps imposée au reste du monde, les autres croient possible de rattraper le niveau de vie des premiers. Et si tous avaient tort ? L'appauvrissement des pays « riches » est dû en grande partie au système néo-féodal qu'ils ont laissé s'installer au profit de ce qu'on appelle bêtement « l'industrie financière », qui est bien la seule industrie incapable de produire des richesses, son seul objectif étant de dépouiller la masse des citoyens pour en enrichir un tout petit nombre. Il y a là un problème politique qui peut être résolu par une meilleure gouvernance. D'autre part, « *our American way of life* », comme disait fièrement (féroce) le triste Bush provoque l'épuisement des ressources de la planète par la surconsommation des uns, tandis que 850 millions de leurs semblables sont sous-alimentés. Il est impensable, non seulement d'étendre ce modèle, mais aussi de le maintenir là où il existe.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

L'aspiration à plus de confort et à des conditions de vie plus dignes, qui s'exprimait avec optimisme au cours de notre XIX^e siècle, et que cette exposition donne à voir, est légitime. Mais l'humanité doit renoncer à l'ignoble et mortifère idéologie consumériste et individualiste qui s'est imposée et s'habituer rapidement à l'idée que la croissance des richesses ne peut pas être exponentielle (du moins tant que nous serons incapables d'exploiter d'autres planètes) et qu'une limitation de tous les appétits matériels et un partage sont indispensables si elle veut survivre. En est-elle capable ?

Lundi 24 octobre 2011

Névroses

*« Leurs pieds nus sont chaussés de sandales delphiques,
Ils lèvent vers le ciel des fronts scientifiques. »* (Guillaume Apollinaire)

Visite, la semaine dernière, de la collection Stein au Grand Palais. Beaucoup de monde, bien sûr : où sont les expositions et les musées de ma jeunesse, où le visiteur pouvait prolonger autant qu'il le voulait le tête-à-tête avec un chef-d'œuvre sans gêner personne ni être importuné ? Mais il faut se réjouir de cette affluence, due au travail de ma génération d'enseignants et de quelques autres et qui témoigne, quoi qu'en disent des esprits chagrins, de l'élévation du niveau culturel.

Les musées sont, avec peut-être les mosquées, les synagogues et quelques édifices sectaires, les vrais temples de notre hexagone. On y observe les mêmes attitudes que dans les églises de jadis : cela va de l'émotion (religieuse ou esthétique, c'est tout un), du recueillement et du respect à l'indifférence de ces deux commères papotant haut et fort en parcourant les salles, sans se soucier des autres visiteurs derrière qui elles se promenaient, jetant à peine, parfois, un regard aux œuvres exposées, en passant par l'intérêt des connaisseurs et le bonheur de jeunes couples surtout occupés d'eux-mêmes.

Comment ne pas admirer, outre cette magnifique collection et l'intelligence de sa présentation, le coup d'œil presque infallible des Stein, ces remarquables collectionneurs, qui firent sans doute quelques erreurs que l'exposition laisse entrevoir et qui ne méritent pas d'être retenues, mais qui surent reconnaître le génie d'un Matisse, d'un Cézanne, d'un Picasso et de bien d'autres ? Et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

qui furent des amateurs assez sincères pour acheter des reproductions de tableaux qu'ils n'avaient pas les moyens d'acquérir, comme ces lithographies de Renoir et de Degas ? Il est peu probable que la plupart des collectionneurs d'aujourd'hui soient capables d'une telle démarche, ou de faire de bons placements, eux pour qui les œuvres d'art, pour lesquelles ils n'éprouvent que les sentiments d'Harpagon pour sa cassette, ne sont que des « valeurs » au même titre que le cacao, le coton, le palladium, le tungstène et les droits humains.

Toutefois, une information fournie par l'exposition donne à réfléchir : Michael Stein et sa femme restèrent ou retournèrent un moment aux U.S.A. afin de consolider la fortune de la fratrie. Derrière l'effervescence artistique du Paris du XIX^e siècle et des années folles, comme en arrière-plan de toute grande époque de création, il y a le labeur de peuples entiers. Les hommes travaillent d'abord, à ce qu'ils croient, pour assurer leur existence et celle de leurs proches. Mais depuis l'aube de l'humanité, une part considérable du fruit de leur peine est consacrée (détournée ?) au profit de la religion et de l'art qui en fut un temps l'héritier après l'avoir humblement et magnifiquement servie, et avant que ses productions ne soient plus que des biens monnayables, au service de financiers insensibles et gloutons.

C'est que « *L'homme ne vit pas seulement de pain* » (Matthieu, IV, 3). Animal compliqué, hissé péniblement et de fraîche date sur les basses branches de l'arbre de la connaissance, il s'efforce de comprendre le monde dont il n'est qu'une infime partie : mission impossible. Aussi doit-il beaucoup sacrifier à ses émotions et à ses névroses, et peiner pour permettre à des artistes de les entretenir et à de vieilles dames de jouer les pythies en s'écoutant proférer

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

des phrases du genre : « *Pigeons sur l'herbe, hélas*
Pigeons grands pigeons sur l'herbe rase... »

Hélas !

Lundi 31 octobre 2011

Charia

Décidément, l'intolérance a de beaux jours devant elle. En prenant fait et cause pour *Charlie Hebdo* après l'attentat qui a détruit ses locaux, la presse n'a pas seulement eu une réaction corporatiste : la liberté d'expression est l'un des piliers de la démocratie, et doit être défendue comme telle. Si un particulier ou une communauté religieuse, ethnique ou autre s'estiment offensés par son usage, ils ne peuvent en aucun cas se faire justice, mais doivent s'adresser aux tribunaux pour leur demander protection et, éventuellement, réparation.

Encore faut-il, pour l'admettre, vouloir vivre ensemble, c'est-à-dire respecter ceux qui ne pensent pas comme nous ou qui nous paraissent différents à quelque égard que ce soit, et accepter de partager avec eux les mêmes droits, les mêmes devoirs et la même terre. C'est malheureusement de moins en moins le cas : les intégrismes de tous poils se portent bien par les temps qui courent. Intégrismes religieux, bien sûr, mais aussi intégrisme nationaliste et raciste qui ose se réclamer de la laïcité, laquelle n'a pas d'autre raison d'être que la tolérance. Et l'on assiste dans tous les médias à une étrange et inquiétante compétition non seulement pour dénoncer ceux qui manipulent les croyances religieuses afin d'imposer leur loi, mais pour tourner en dérision les croyants eux-mêmes. Admirons le courage et la créativité de ceux qui s'en prennent au christianisme, depuis longtemps acquis en France, dans toutes ses composantes et sauf à ses marges, à la démocratie. Les attaques féroces d'un Buñuel contre l'Église au temps où elle était le plus ferme soutien du franquisme et faisait peser sur l'Espagne une chape de plomb étaient un des aspects d'un combat indispensable pour la liberté. Mais en un temps et un

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

lieu où les églises chrétiennes ne font plus que survivre péniblement et où la plupart des croyants sourient des prétendus blasphèmes des mécréants, parce qu'ils ont compris que seul un croyant peut blasphémer, de telles attaques ne témoignent plus que de la débilité ou de la perversité de ceux qui s'y livrent.

Admironons aussi l'intelligence de ceux (souvent les mêmes) qui s'attaquent à l'islam au temps du printemps arabe, c'est-à-dire alors qu'il opère, non seulement en Europe mais partout dans le monde, un *aggiornamento* sans précédent dans son histoire, et où les politiciens qui utilisent cette religion pour faire carrière commencent à comprendre qu'ils doivent en présenter une version modernisée, affirmer leur attachement à la démocratie et promettre de respecter l'émancipation des femmes. Dans ce contexte, le modèle n'est plus la théocratie iranienne, mais la démocratie turque. Celle-ci n'est sûrement pas parfaite, mais quel pays occidental pourrait se poser en donneur de leçons ? Mais la charia, Monsieur ? Les nouveaux dirigeants de la Libye et de la Tunisie ne s'y réfèrent-ils pas ? Sans doute, et aussi la plupart des pays musulmans. Mais la façon dont elle est comprise et appliquée varie beaucoup selon les lieux, et seuls quelques régimes particulièrement arriérés en font l'application moyenâgeuse que décrit la presse française. Les autres s'efforcent, tout en modernisant (trop lentement) leur législation, de suivre « le chemin de Dieu », ce qui ne devrait pas surprendre dans un pays qui a érigé, contre tout bon sens, la laïcité en une sorte de religion civile qui prêche une morale très strictement conforme à la tradition chrétienne. Ainsi la haine nourrit la haine : nos médias entretiennent une peur irraisonnée de l'islam et en font leur fonds de commerce, alimentant l'intégrisme religieux, au grand dam de la majorité de nos concitoyens musulmans qui n'ont rien de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

commun avec lui, et de tous leurs coreligionnaires qui, dans leurs pays, le combattent. Cela rapporte, et détourne des vrais problèmes, ou plutôt de ceux que nous pourrions traiter, pour focaliser notre attention sur des problèmes qui se posent ailleurs, en des lieux où nous ne pouvons ni ne devons légiférer.

Il faut que nos humoristes prennent la mesure de leurs dérives et trouvent d'autres sources d'inspiration. En attendant, le sinistre clan Le Pen a tout lieu de se réjouir : la bête a jeté son venin, qui n'a pas fini d'empoisonner nos sociétés. Il est grand temps qu'elles se ressaisissent !

Lundi 7 novembre 2011

Post-scriptum : Une lectrice aussi attentive que fidèle ayant fait des réserves, peut-être justifiées, sur les lignes qui précèdent, je crois utile de retranscrire ici ma réponse :

« En fait, les dessins de Charlie-Hebdo m'ont beaucoup amusé, mais [mon fils] m'a fait remarquer que c'était devenu leur fonds de commerce, et je me suis rendu compte que ce genre de campagne, qu'on retrouve jusque dans Le Monde de Plantu, était pour le moins ambiguë (elle flatte le racisme) et à coup sûr contre-productive (elle excite les fanatiques et les place en position de victimes, ce qui est un comble, blessant au passage les musulmans progressistes). Peut-être aurais-je dû le dire comme ça ? »

J'ajoute que les chrétiens, en particulier les protestants français qui ont été de tous les combats pour la liberté et l'ont souvent chèrement payé, méritent autant que d'autres le respect. Et que (c'est un athée qui écrit) ceux qui participent à cette double campagne devraient se demander s'ils sont bien au clair avec la religion et s'ils ne haïssent pas chez d'autres le machisme qui est en eux, exprimant ainsi la jalousie qu'ils ressentent à l'égard de ceux qui réalisent des fantasmes qu'ils n'osent avouer ?

Vendredi 11-Samedi 12 novembre 2011

Grenouilles

Mercredi dernier, j'entendais sans vraiment l'écouter, sur France-Culture, une interview de la fille Le Pen. Je pensais n'avoir rien à apprendre de (ou sur) ce clone du vieux démagogue qui, pour s'en démarquer, repeint de son mieux la façade de la hideuse boutique familiale. Eh bien, je me trompais : comme sa dernière trouvaille était de se proclamer gaulliste, elle fit une citation que je ne connaissais pas. À un quidam qui lui disait que la France était un petit pays, de Gaulle aurait répondu : « *Redressez-vous, Monsieur !* » Après une courte incursion sur Internet, j'ai l'impression qu'il s'agit d'une lettre adressée en 1970 à Chevènement, pour l'encourager à se présenter (déjà !) à l'élection présidentielle en candidat « souverainiste » et que l'anecdote est – peut-être de bonne foi – quelque peu arrangée.

Mais qu'importe ? Le mot « redresser » est typiquement gaullien. De Gaulle croyait avoir passé sa vie à « redresser la France », à laquelle il s'identifiait, alors qu'il ne faisait que se gonfler comme la grenouille d'Ésope. Mais ce n'est pas un hasard si l'histoire de *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf* a été reprise magistralement par notre fabuliste : le vieux général souffrait d'un mal qui atteint toute notre « classe politique », et de longue date. La vanité et l'enflure sont dans les gènes du coq gaulois et constituent, plus sûrement que la vérole, le mal français par excellence. Tous ceux qui nous dirigent ou aspirent à nous diriger, des moins mauvais aux plus médiocres, en sont irrémédiablement atteints. Et il se trouve toujours assez de vils courtisans pour flatter basement leur vice, sans craindre le ridicule, comme ce journaliste (Benhamou ?) qui, au lendemain du G20 de Cannes, osait écrire que Sarkozy était apparu comme « *l'égal d'Obama* » et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

« *l'un des maîtres du monde* » ou ces autres : « "Dans cette grande crise, la France est plutôt une force de proposition et d'action. C'est un capital", *insiste un ministre. Tout au long du G20, Nicolas Sarkozy devrait jouer cette carte, montrant qu'il se bat jour et nuit. Et que, non content de parler d'égal à égal avec Barak Obama et le chinois Hu Jintao, il les bouscule pour tenter de "reconstruire un monde avec des règles", selon la formule de son conseiller spécial **Henri Guaino**.* » (*Les Échos* du 3 novembre 2011, article signé Furbury). Ce Monsieur Fourberie aurait-il tenté de nous faire rire aux dépens de notre cher président ?

Le hasard a voulu que je visite, l'après-midi de ce même jour, l'exposition du Petit-Palais consacrée à la Comédie Française. Passée la petite émotion de retrouver les reliques de la seconde religion (celle des classiques du XVII^e siècle) qu'on m'a inculquée – des bustes et statues superbes qui ont valu à leurs auteurs une entrée gratuite à vie, deux ou trois beaux costumes, quelques objets et surtout des tableaux, dont pas mal de croûtes, mais qui valent quand même par leur intérêt documentaire – pourquoi m'ont-elles laissé un goût un peu amer ? Tout cela sent la poussière et le renfermé, et l'on étouffe dans ce cercle des sociétaires dont on devine les préjugés et la vanité. Je sais bien que le répertoire de ce théâtre se renouvelle sans cesse, et qu'il est ouvert à toutes les modes, les pires et les meilleures. Mais pourquoi n'en rien montrer, sauf par le biais de maquettes entassées jusqu'au plafond et sans qu'on ait prévu d'échelles pour permettre aux visiteurs de les examiner ? Et pourquoi vouloir figurer tout vif au Cabinet des Antiques ?

Mais revenons à nos grenouilles, dont nous ne nous sommes

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

guère éloignés. Au début des années 60, je servais de guide à des fonctionnaires de la Sécurité Sociale marocaine venus en stage dans ce qui n'était déjà plus « la Métropole ». La découverte des merveilles de Paris les éblouissait depuis huit jours – l'un d'eux s'écria même naïvement, comme notre autocar suivait les quais : « Mais qu'est-ce que nos rois ont fait pendant tout ce temps ? » et fut aussitôt rappelé à l'ordre par ses compagnons – je reçus pour instruction de les conduire à Sarcelles, ville prometteuse encore en chantier mais que l'on donnait volontiers en exemple. Ils furent enchantés de cette journée et me dirent : « Paris a donc des quartiers modernes ? Et nous n'avions visité jusqu'ici que la Kasbah ! » Quand aujourd'hui je me redresse pour contempler « ce cher et vieux pays » que j'aime tant, je vois de superbes Kasbah, de belles banlieues résidentielles, des villages pimpants (mais pendant combien de temps aurons-nous les moyens de les entretenir ?) entourés de mornes cités coupées du monde, où se sont reconstituées des zones de non-droit dont les habitants paraissent voués à la désespérance, comme ceux de la Cour des Miracles dans le Paris du moyen âge. Et je vois une vieille capitale qui sombre lentement dans un sommeil provincial : on s'y couche tôt ou on s'y calfeutre chez soi de bonne heure, presque tous les quartiers sont morts passé vingt heures, on s'y lève tard et il est interdit de jouer ou d'écouter de la musique ou de faire la fête. Enfin je vois un peuple frileux et moutonnier qui ne comprend rien à ce qui lui arrive et s'en prend volontiers aux étrangers qui font tant bien que mal tourner la machine, et des entreprises rapaces qui refusent d'embaucher du personnel qualifié, de payer décemment et de former celui qu'elles sont quand même obligées d'employer, et qui fournissent à regret des prestations dont la qualité baisse de jour en jour.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Les atouts ne manquent pourtant pas à la France, plus favorisée par la nature et l'histoire que beaucoup de nations voisines dont les citoyens acceptent sans douleur d'appartenir à de petits pays et s'en tirent souvent mieux que nous. Mais elle souffre depuis des décennies d'une très mauvaise gouvernance et n'a plus depuis longtemps la taille critique qui lui permettrait de soutenir ses prétentions. Si nous n'avons pas la chance et le mérite (les deux vont quelquefois de pair) de sauver le projet européen et de le réorienter vers plus de démocratie, les temps sont proches où celles des grenouilles qui n'auront pas crevé à force de s'enfler toucheront le fond !

Lundi 14 novembre 2011

Notation

J'ai tendance à rejeter en bloc toutes les initiatives de la clique perverse qui nous gouverne : quand je parle de perversité, je pense en particulier à la traque des Roms, des sans papiers et de leurs enfants, aux mesures de refoulement des diplômés étrangers, ainsi qu'aux quelques centaines de millions grappillées sur les maigres revenus des chômeurs et des malades traités en délinquants, et de la grande majorité des travailleurs, tandis que nos entreprises se dispensent de payer leurs charges sociales quand elles n'en sont pas dispensées, que nos élus refusent de partager l'effort et que l'Élysée poursuit impunément le gaspillage des deniers de l'État en G6 ou G20 à grand spectacle, aussi inutiles que dispendieux, et en sondages destinés à gratifier des proches et à manipuler l'opinion. Aussi ai-je vu d'abord, dans le projet de confier entièrement la notation des enseignants aux chefs d'établissement, une nouvelle manifestation des tendances caporalistes de l'extrême droite au pouvoir, si visibles aussi dans le projet d'imposer un uniforme aux élèves. Et puis je me suis donné la peine d'y réfléchir en me limitant, cela va de soi, au cas du second degré, le seul que je connaisse.

J'ai dit ailleurs (voir *Témoignages, L'École de la République*, pages 80-81) que je n'ai jamais été hostile à la notation des enseignants, et pour quelles raisons. Encore faut-il que l'instance chargée de la notation soit reconnue comme compétente, ce qui était incontestablement le cas, à mes yeux, des inspecteurs généraux de qui j'ai toujours relevé, même lorsque la massification de l'enseignement les a conduits à déléguer la tâche de noter les professeurs du second degré à un corps nouveau, celui des I.P.R. (inspecteurs pédagogique régionaux). Mais ils sont restés les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

seuls, du moins jusqu'à ma retraite, à inspecter les classes post-bac, où j'enseignais. Je tenais à ce privilège, considérant qu'à quelques exceptions près le corps des I.P.R., composé d'enseignants d'esprit souvent étroit et conservateur, était des plus médiocres. Ces inspecteurs sont donc chargés, actuellement, d'attribuer à chaque enseignant une « note pédagogique » et, à moins que les I.P.R. aient fait de grands progrès, on ne perdra rien à leur retirer ce privilège.

Comme les inspecteurs ne peuvent intervenir que ponctuellement et dans le domaine de leur compétence, vraie ou supposée, c'est-à-dire la matière qu'ils ont eux-mêmes enseignée, les chefs d'établissement attribuent à chaque professeur une « note administrative » qui est censée prendre en compte leur assiduité, leur autorité, etc. Dans les faits, et « de mon temps », l'éventail de ces notes administratives était très fermé, et elles étaient excellentes tant qu'on ne posait aucun problème. J'ai bien ri, à mes débuts à Bourges, quand un de mes vieux collègues, âgé d'une cinquantaine d'années, est allé faire une scène à notre directeur (on ne parlait pas alors de proviseurs dans les lycées techniques) : il lui reprochait de le laisser plafonner depuis plusieurs années à 18/20 et réclamait à corps et à cris un 19 ! Car les proviseurs ne sont que des collègues, et on a vu des professeurs techniques d'E.N.N.A., mécontents de s'entendre dire par sa secrétaire que M. le Directeur était occupé et ne pouvait les recevoir immédiatement, ouvrir d'un coup de pied la porte de son bureau !

La logique du projet gouvernemental conduirait à confier l'administration des établissements secondaires non plus à des enseignants, mais à des administrateurs professionnels. Ces

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

personnels seraient mieux en mesure de réorienter vers d'autres carrières ceux des maîtres qui se sont fourvoyés dans celle-ci : ils sont peu nombreux, mais font beaucoup de mal aux élèves et à eux-mêmes. Les proviseurs seraient aussi mieux à même de rappeler à l'ordre les négligents. On objectera que, n'ayant pas enseigné, ils seraient tout à fait incapables d'animer un projet pédagogique, mais j'ai vu un énarque piloter avec beaucoup de compétence l'expérimentation du contrôle continu. Il possédait au plus haut point les qualités requises dans ce genre de fonction, qui sont le dynamisme, le sens des relations humaines et l'esprit de synthèse. Toutefois, il ne sortait jamais de son rôle d'organisateur et d'arbitre, et n'a sans doute jamais mis les pieds dans une classe, c'est-à-dire qu'il ne se mêlait absolument pas de pédagogie. En revanche, il s'appuyait sur des équipes d'inspecteurs généraux, d'inspecteurs de l'enseignement technique, d'enseignants et de « formateurs de formateurs » qui savaient leur métier.

La mutation envisagée supposerait donc que les enseignants du terrain aient à leur disposition des formateurs capables de les aider à construire leur projet, à évaluer leur propre pratique et à l'améliorer, ce qui a un coût. Inutile de dire que nos dirigeants actuels, qui ne considèrent pas l'éducation comme un investissement nécessaire et n'y voient qu'une dépense inévitable et qui ne peut servir, au mieux, qu'à formater des esprits bien pensants et soumis, sont incapables de mener à bien cette réforme et même de la concevoir.

Lundi 21 novembre 2011

Jouets

L'exposition *Des jouets et des hommes* consacre le déclin des jouets, déchus de leur statut immémorial d'objets du désir, qui s'exprimait

*« Sur les vitres des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence »,*

en objets de curiosité extraits pour quelques semaines des refuges qu'ils ont trouvés auprès de collectionneurs, vieux enfants d'autrefois égarés dans notre époque. C'est un aspect mineur de l'accélération de l'Histoire.

Le visiteur âgé que je suis n'y aura rien appris, sinon que, décidément, règne depuis quelque temps une conception bien pesante de la muséographie qui conduit à asséner au public, par souci « pédagogique », comme s'il n'était composé que d'enfants obtus ou récalcitrants, la prédication des vérités éternelles du prêt à penser d'aujourd'hui. J'avais signalé ce travers à propos de l'exposition *Le Maroc et l'Europe, six siècles dans le regard de l'autre* (voir p324). Ici, la leçon à apprendre, inlassablement répétée, est qu'on élevait très différemment les garçons – à eux les voyages, l'aventure et la guerre, c'est-à-dire l'épanouissement – et les filles, confinées dans leur intérieur et réduites aux tâches domestiques. La belle découverte ! On oublie simplement que la grande majorité de la population était paysanne, que dans ce milieu comme dans la classe ouvrière qui en est issue et a connu un essor extraordinaire au XIX^e siècle, ou chez les commerçants, les femmes prenaient largement leur part des travaux des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

hommes, et que les jouets présentés étaient presque tous réservés à une frange étroite et très privilégiée de la société. Versons quand même une larme sur le sort des patriciennes et des bourgeoises d'antan, et félicitons-nous des progrès accomplis : aujourd'hui les deux sexes partagent les mêmes tâches, ou tendent à les partager. Certes, les femmes ne peuvent renoncer au métier de reproductrices, car certaines contraintes physiologiques demeureront tant qu'on ne sera pas passé de la conception à la gestation *in vitro* ; et le jour où l'on y parviendra, si le temps nous en est laissé par notre folie suicidaire, le sexe n'aura plus de fonction : on sera donc bien avisé de s'en débarrasser. Mais en attendant, nos compagnes ont accès – en droit sinon en fait – à toutes les fonctions. Moyennant quoi un couple ne peut vivre décemment sans deux salaires parce que, toutes choses égales d'ailleurs, on les a divisés par deux !

Mais revenons à nos moutons, bien moins représentés dans cette exposition et dans le bestiaire enfantin d'autrefois que chevaux, chiens et ours, mais je parle évidemment des jouets en général. De même que les logis du peuple disparaissent beaucoup plus vite que les palais, « *les jouets inférieurs des obscures espérances* », pour paraphraser Guillaume Apollinaire, ne nous sont pas parvenus. Ici, même la poupée de chiffon est un objet de luxe, avec trois têtes et douze membres interchangeables, dont un assortiment de négrillon, hommage à notre glorieux empire colonial. En revanche, si le cheval en bois dit « de Charles Ier », grossier assortiment de planches daté de 1610, surprend par sa rusticité, trois ou quatre jouets au moins se gravent dans la mémoire par le luxe inouï dont ils témoignent. Le cheval mécanique (1862-1865) du prince impérial Napoléon Eugène Louis Jean Joseph Bonaparte, né en 1856, est revêtu de peau de poulain et de crin,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

harnaché de cuir et orné de bronze doré et d'ivoire. Parmi les autos rutilantes (et le bateau) à pédales, trône un superbe phaéton double place de 1905 qui paraît si lourd qu'il devait donner bien du mal aux petites jambes auxquelles il était destiné ; dans une catégorie voisine figure une superbe calèche « chinoise » toute en bois (de fabrication française) qui devait être tractée par des poneys. Mais ce sont deux poupées de la taille d'un enfant qui remportent la palme : France et Marianne ont été offertes par souscription nationale aux princesses Elizabeth et Margaret, alors âgées de douze et huit ans, lors de la visite officielle de George VI en 1938 (je me souviens encore, n'en déplaise à feu mon père, de leur passage sous nos fenêtres dans une interminable limousine découverte qui devait être une Rolls Royce). La garde-robe des poupées comprenait 365 tenues différentes, robes de soirée et luxueuses fourrures incluses, dues aux plus grands couturiers : Madeleine Vionnet, Jean Patou, Jeanne Lanvin, Vuitton, Cartier... Le reste – salles de classe avec maîtresse et élèves, boutiques diverses, dînettes, appareils ménagers miniatures pour les filles, soldats, chevaux et bateaux, trains, autos, garages et avions, pour les garçons, jouets unisexes tels que fermes, arches de Noé, pantins gymnastes, cirques et petits jouets mécaniques que l'on remontait comme une montre, à l'aide d'une clé, n'était pas fait pour m'étonner : tous ces joujoux figuraient dans notre panoplie d'enfants gâtés. Je m'étonnerais plutôt de l'absence du théâtre de marionnettes et du projecteur Pathé-Baby qui nous ont occupés tant d'heures, nos parents bénéficiant de représentations et projections privées que nous organisions, du modeste yoyo soumis aux caprices de modes périodiques et des armes, seulement mentionnées, je crois, ou peintes, comme le fusil et le sabre du futur empereur François-Joseph coiffé d'un colback... à l'âge de deux ans !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

De manière significative, la rétrospective s'arrête avant l'an 2000, si l'on excepte quelques robots et une allusion au Tamagochi, né en 1997. C'est que les jouets réels, du moins si je puis généraliser les conclusions que je tire de l'observation de mes petits-enfants et des gamins de mon entourage, font place de très bonne heure aux jouets virtuels. Les poupées (dont ma petite-fille n'a jamais fait grand cas), les peluches (sauf celles qui servent de doudous jusqu'à l'adolescence (au moins), les voitures,, la toupie, la caisse enregistreuse et le cheval sont délaissés au plus tard vers l'âge de sept ans. Le moment est alors venu pour les enfants de s'entraîner à affronter ce meilleur des mondes (possibles) qu'on leur prépare, grâce aux jeux électroniques et aux jeux vidéos de simulation et d'aventure. Le temps des soldats de plomb est bien fini : sur l'écran, on tire sur tout ce qui bouge, et on laisse souvent sa peau dans ces combats ! Mais ce ne sont que des guerres virtuelles, et bien sûr on s'en relève toujours. Des esprits chagrins diront que cela fait perdre aux jeunes le sens de la réalité. Pourtant, c'est sans doute la meilleure façon de se préparer à l'apocalypse.

Lundi 28 novembre 2011

Sondages

Mon journal habituel et haï (mais quel autre lire dans ce pays ?) vient encore de se distinguer. *Le Monde*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se livre aujourd'hui à un sondage tellement bête qu'il est en quelque sorte un modèle du genre.

Il brille d'abord par son originalité et son intérêt, puisqu'il s'agit de décider « *Quelle est la personnalité de l'année ?* » À question idiote, on serait tenté de proposer une réponse idiote, comme par exemple : ça dépend du jour où vous le demandez ! Les médias, dont vous êtes un beau fleuron hexagonal, sont bien placés pour le savoir, eux dont la fonction est précisément de vendre chaque jour du nouveau. Ça dépend aussi bien sûr du public que vous consultez ! Qui peut répondre à ce genre d'enquête : des gens comme moi, qui n'ont rien de mieux à faire, c'est-à-dire des inactifs donc, si l'on en retire la masse des chômeurs qui ont d'autres chiens à fouetter, la tranche la plus âgée de votre lectorat qui lui-même ne doit pas être très jeune, donc un public peu représentatif parce qu'il est largement déconnecté des centres d'intérêt, des goûts, des modes et des opinions du jour, même s'il garde assez de curiosité pour vouloir se tenir au courant et vous lire.

Mais bien sûr, et c'est une autre caractéristique des sondages, on ne vous demande pas de réfléchir. Votre avis n'intéresse pas le sondeur, il vous demande seulement de choisir parmi les réponses qu'il a lui-même sélectionnées :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Total des votes : 4 882

| | | | |
|--|--|--|---|
|  |  |  |  |
| Irina Frachon L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. | Al Askari L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. | Stéphane Hessel L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. | Angela Merkel L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. |
| voix | voix | voix | voix |
|  |  |  |  |
| Omar Sy L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. | Vladislav L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. | Peter Dinkov L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. | Sheikh Ahmad al-Jarrah L'empire du mal est en train de s'effondrer. Les dirigeants du monde entier doivent se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. C'est le moment de se réunir pour discuter de la manière de gérer la crise mondiale. |
| voix | voix | voix | voix |

J'avoue que, bien que j'aie la chance de pouvoir consacrer environ deux heures par jour à m'informer de ce qui se passe sur notre petite planète (et ailleurs, dans la très faible mesure où nous le savons) je ne suis capable, de prime abord, de ne reconnaître que deux personnes parmi les photos ci-dessus, Stéphane Hessel et Angela Merkel. J'ai en tête beaucoup d'informations au sujet de Weiwei mais ne suis pas certain de pouvoir reconnaître ses traits. J'ai naturellement entendu parler de tous les autres, mais n'ai même pas retenu leurs noms. J'imagine qu'il en va de même pour l'immense majorité des Français, à part ceux qui se précipitent pour voir les films grand public et qui auront retenu le nom d'Omar Sy. Le film qu'il interprète paraît très sympathique, et en recueillant les suffrages d'un vaste public, il contribue sans doute plus efficacement que toutes les analyses et tous les sermons à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

combattre le racisme : c'est dire que je suis loin de le mépriser. Mais enfin, il ne m'a jamais paru urgent de voir un film qui plaît à tout le monde, ce qui signifie qu'il n'apporte rien au septième art, et qu'on peut laisser passer la foule pour le voir, et même attendre sa diffusion à la télé.

Pour en revenir à notre sondage, cela revient, me semble-t-il, à donner le choix entre l'auteur du brûlot *Indignez-vous*, qui a eu un retentissement incontestable et la chancelière allemande, dont dépend pour un temps l'avenir immédiat de l'Europe ; gageons que c'est le premier qui sera retenu par un public chauvin, et allons aux résultats. Surprise ! Cette enquête est datée du 28 novembre, mise à jour le 29, et en ce dimanche 4 décembre où j'écris, tout ce que je puis savoir est qu'elle a reçu 6210 réponses à onze heures trente ! Les résultats ne sont pas encore publiés, on peut seulement lire des réactions de lecteurs. Les uns auraient aimé voter DSK (j'y avais songé, à cause du tapage que l'on fait autour de ce malheureux, héros bien involontaire d'un piteux fait-divers qui serait déjà oublié s'il n'était juif), la plupart condamnent ou moquent justement cette initiative indigne d'un journal qui se respecte et respecte ses lecteurs (l'un d'eux parle très justement de presse « *people* »).

Je fais le pari que Hessel sera désigné, tant il est évident que toute l'opération a été montée pour lui assurer un nouveau coup de pub. À suivre...

Lundi 5 décembre 2011

Pari gagné !

Résultats publiés ce matin sur Internet :

Votez : 11/20/2011

Stéphane Hessel, votre personnalité de l'année 2011

1 MARDI 14 DÉCEMBRE 2011 • 10:52 • Mis à jour le 15 12 11 09:41

Recommander Partager 1 098 personnes ont commenté ce

Total des votes : 8 641

| Candidate | Score |
|-------------------------|-------------|
| Irène Frachon | 4 118 votes |
| Stéphane Hessel | 1 381 votes |
| Angèle Mercier | 1 157 votes |
| Quintus | 1 133 votes |
| Maël Lomès | 1 089 votes |
| Paul Jayas | 714 votes |
| Cherif Hamza El Hachimi | 688 votes |

Toutefois, j'ai sous-estimé Irène Frachon : son score confirme l'âge moyen élevé de celles et ceux qui ont répondu à l'enquête, et reflète leur souci sécuritaire et le soin qu'ils prennent de leur santé. L'ensemble des résultats montre à quel point ce sondage est exemplaire et même caricatural : les lauréats figurent sur la première ligne, et le score des autres correspond au classement... du journal, qui mérite bien le surnom de *L'Immonde* !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Je note avec satisfaction que mon article était écrit pour l'essentiel dès vendredi, comme d'habitude. Et avec encore plus de satisfaction que nombre de lecteurs ont également dénoncé cette manipulation grossière.

Avis aux électeurs qu'on abreuve de chiffres truqués ! Mais quelle marge de liberté reste-t-il au citoyen pour l'exercice de ses droits ? Et comment ose-t-on encore parler de démocratie ?

Mardi 6 décembre 2011

Résignation

En 1956, j'entrepris de faire le tour des principales villes d'Espagne. La faiblesse de la peseta (7 pour 1 franc, je crois) et mes maigres émoluments d'élève professeur m'en donnaient largement les moyens. Pourtant, désireux de rencontrer les gens, je choisis de descendre dans de petites *pensiones* où l'on mangeait à la table d'hôte, et de voyager par le train en quatrième classe.

C'était un temps où la sombre et sanglante dictature du généralissime Francisco Franco écrasait le pays de tout son poids. L'Espagne, sous la férule des soldats, des policiers, des moines et des prêtres omniprésents demeurait figée dans le XIX^e siècle : agriculture archaïque, industrie embryonnaire, petites cités sans banlieues : on passait directement de la ville à la campagne, sans transition. Quant aux trains, ils arrivaient en gare « à partir de » l'heure prévue. Un jour, entre Saint-Jacques de Compostelle et Valladolid, comme mes compagnons de voyage plaisantaient sur le retard de notre train, l'un d'eux entreprit, pour passer le temps, de nous raconter comment il avait mis douze heures pour faire un court trajet. En guise de conclusion, il se tourna vers moi et me dit : « Vous voyez, Monsieur, mes cheveux blancs (*cañas*) : ils ont blanchi ce jour-là ! » et il ajouta que nous avions bien de la chance, en France. Avec la belle inconscience de la jeunesse, je lui répondis que ce n'était pas de la chance, parce que nous n'accepterions jamais de tels retards. Un silence gêné s'ensuivit : chacun se méfiait de son voisin...

Un soir de la semaine dernière, vers dix-huit heures, c'est-à-dire au moment où les « travailleurs, travailleuses » chers à Arlette Laguiller rentraient chez eux, fourbus, je me retrouvai sur le quai

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

d'une gare de la banlieue parisienne, à cinq stations de Montparnasse. Dix minutes s'étant écoulées après le passage prévu du train, je demandai à une voyageuse ce qui se passait : « Vous tombez de la lune, ou quoi ? C'est tous les jours pareil ! » Un peu plus tard, une affiche lumineuse annonça que le train avait du retard, sans autres précisions. De temps à autre, des convois passaient dans les deux sens, et les voyageurs étaient priés de s'éloigner du bord du quai. Cela dura longtemps encore... Autour de moi, les gens souriaient vaguement, résignés à leur sort.

Pourtant nous n'avons pas l'excuse de sortir saignés à blanc d'une guerre civile atroce, et nous vivons sous un régime qui ne se maintient pas par la terreur et se réclame même très haut de la démocratie ! Mais nous avons perdu au cours des trente glorieuses, en confiant le pouvoir à un autre général bedonnant, marchand de sable bonace, la vertu, au sens où l'entendait Montesquieu, c'est-à-dire la passion du bien public. Voici venu le temps des vaches maigres, et il ne nous reste plus, pour y faire face, que des accès de violence, des manifestations symboliques également inefficaces et, surtout, la résignation.

Lundi 12 décembre 2011

Du progrès

Chacun sait qu'un récipient à moitié plein est à moitié vide, on le décrira au moyen de l'une ou l'autre formule, ce n'est qu'une question de point de vue ou de tempérament. Il en va de même de la croyance au progrès.

Elle est née au Siècle des Lumières : « *Les arts, les sciences ont fait depuis peu beaucoup de progrès.* » lit-on dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, 4^{ème} édition (1762) De l'avancement des techniques et du savoir à l'accroissement du bien-être pour tous et du bonheur, il n'y avait qu'un pas, qui fut allègrement franchi. Cette croyance domine le XIX^e siècle : les Français, toutes classes confondues, y ont largement adhéré, comme en témoigne dans nos vieilles villes la coexistence pacifique des rues et cafés « des entrepreneurs », « du progrès » et « des prolétaires ». Pourtant, à son apogée, elle est combattue par la désespérance « fin de siècle » qui ne voit partout que décadence : il est vrai que ce mouvement n'a touché qu'un microcosme artistique et littéraire !

Aujourd'hui, on peut encore souscrire sans réserve à la formule du *Dictionnaire de l'Académie française* : « *Les arts* (c'est-à-dire les techniques), *les sciences* » font toujours « *beaucoup de progrès* », et le mouvement ne cesse même de s'accélérer. Bien sûr, personne ne croit plus que les beaux-arts soient susceptibles de progresser : on ne voit pas en quoi les œuvres d'un Picasso ou d'un Giacometti seraient supérieures aux figures du Tassili, de la grotte Chauvet, de Giotto, ou aux sculptures « nègres », produits d'une histoire aussi longue que celle qui nous a conduits à Rodin, ou les bijoux de Cartier plus beaux que ceux de Pompéi ou du temps d'Alexandre le Grand.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Il faut beaucoup de naïveté ou de foi pour entretenir l'espérance de trouver dans l'essor de nos connaissances et de nos savoir-faire une solution à tous nos problèmes, en ce monde occidental dont le déclin dû à la mondialisation qu'il a si ardemment promue, semble la démentir. Mais qu'en pensent les masses humaines tellement plus considérables des pays « émergents » et leurs élites ? Bénéficiaires de cette redistribution des cartes, qui après tout n'est pas la première de l'histoire, elles sont en droit de croire à leur tour à des jours meilleurs. Et il est vrai que seuls des esprits chimériques ou ignorant tout de l'histoire peuvent rêver de revenir en arrière, non seulement parce que c'est impossible, mais surtout parce que ce n'est pas souhaitable : on ne peut renoncer, quand on y a goûté, ni à l'aspirine, ni au confort matériel, ni aux droits et aux libertés que la modernité nous a apportés.

L'ennui est qu'aucun dirigeant de ce monde n'imagine, pour continuer d'avancer, de prendre de nouveaux chemins : le travail des enfants et le recours à diverses formes d'esclavage est aujourd'hui comme hier le seul moyen de tirer des sociétés misérables de l'ornière, et la relance de la production de biens toujours plus périssables et inutiles la seule solution que ceux des économistes qui ont l'oreille des puissants soient capables de recommander. Moyennant quoi la planète est pillée et ravagée, et nous allons tout droit dans le mur ! Tchernobyl, Fukushima, la pollution croissante et la fonte des glaciers sont de premiers avertissements. Faudra-t-il évacuer Paris à la prochaine catastrophe nucléaire pour qu'on les entende ? Sans doute, en vertu de ce que j'ai appelé ([p.81](#)) le principe de Karski !

Lundi 19 décembre 2011

Nouvelle histoire de l'infamie

Bonnes gens, dormez tranquilles et passez de bonnes fêtes : vos députés veillent à ce que vous retrouviez, l'été prochain, des campings propres ! Et s'il leur arrive de faire un peu de démagogie, comme en inscrivant dans la Constitution, en début de législature, le « droit au logement » (mais où irions-nous, ma chère, s'il fallait loger tous les chômeurs, les sous-prolétaires et autres asociaux ?) ils savent se rattraper. En témoignent la *loi d'orientation et de programmation pour la performance de la sécurité intérieure* (dite Loppsi 2, 2010) qui interdit de résider en permanence dans une yourte et, plus récemment, une loi qui s'attaque « *aux habitats légers de loisirs et à l'hébergement de plein air et portant diverses dispositions relatives au tourisme.* »

C'est le passage suivant, d'apparence inoffensive, qui met en émoi les associations d'aide aux mal logés :

*« Chapitre V - Justification de la domiciliation du locataire d'emplacement
« Art. L. 335-1 (nouveau). – En cas de location dans un terrain de camping et caravanage ou un autre terrain aménagé à cet effet d'un emplacement, équipé ou non d'un hébergement, pour une durée supérieure à trois mois, le locataire fournit au loueur un justificatif de domicile de sa résidence principale datant de moins de trois mois.*

« Le premier alinéa n'est pas applicable en cas de relogement provisoire effectué à la demande ou avec l'accord du maire de la commune d'implantation du terrain. »

Il s'agit en effet de rien moins que de jeter à la rue entre 70 000 et 120 000 personnes – travailleurs précaires ou non, mais trop mal payés pour se loger autrement, étudiants désargentés et surtout familles mono-parentales pauvres – qui n'ont pas trouvé d'autre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

abri, en leur interdisant de faire d'une caravane ou d'un mobil-home leur résidence permanente. Pour en savoir plus, on peut se reporter au *Journal Officiel* du 16 décembre 2011, pages 7829 à 7849 : <http://www.assemblee-nationale.fr/13/pdf/cri/2011-2012/20120057.pdf>

On y verra que le prétexte invoqué est de maintenir et d'améliorer le standing de notre « hôtellerie de plein air », source d'importants revenus, en évitant que certains campings ne se transforment en bidonvilles : « *Il est hors de question de cabaniser les terrains de camping comme on a pu le voir dans certaines régions* » s'est écrié dans un bel élan oratoire M. Jean-Louis Léonard (U.M.P.), rapporteur du texte ! Évidemment, il ne lui est pas venu à l'esprit que le meilleur moyen d'éliminer les bidonvilles est de construire en masse et à des prix abordables...

Pourtant, M. Chasseigne lui a fait remarquer : « *On estime qu'entre 60 000 et 120 000 personnes vivent dans ces habitations, en raison de leur précarité et de leur impossibilité à se loger normalement. Cette situation résulte – il faut le dire – d'une politique du logement social largement insuffisante.* » Ce qui ne l'a pas empêché, au bout du compte, de s'abstenir au nom des son groupe qui réunit les débris du P.C.F. et quelques poussières « de gauche » ! Moyennant quoi, le texte est passé avec l'approbation enthousiaste de tous les autres groupes.

Les noms des députés qui ont pris cette belle initiative et ceux de leur collègues qui les ont suivis devraient passer à la postérité : on ne saurait trouver meilleurs modèles de cette bourgeoisie hypocrite et féroce qui tout au long de notre histoire a traqué ceux qu'elle réduit à la misère. C'est pourquoi, afin de vous éviter de trop longues recherches, voici la liste des intervenants (j'espère

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ne pas en avoir oublié) :

M. Jean-Louis Léonard (rapporteur du texte, U.M.P), Pascale Got (Socialiste, et co-auteur du projet), François Brottes, Mme Annick Le Loch (Socialiste, radical, citoyen et divers gauche), M. Jean Lassalle (non inscrit), M. André Chassaigne (Gauche démocrate et républicaine), MM. Philippe Boënnec, Serge Poignant (président de la commission des affaires économiques) et Jean-Marie Sermier (Union pour un Mouvement Populaire), M. Stéphane Demilly (Nouveau Centre) en présence de M. Frédéric Lefebvre (secrétaire d'État).

On peut leur écrire à partir du site de l'Assemblée Nationale :
http://www.assemblee-nationale.fr/qui/xml/liste_alpha.asp?legislature=13

Bien entendu ce texte inapplicable a peu de chance de passer la barrière du Sénat. Comme beaucoup de nos lois depuis quelques années, il n'est que le produit d'une gesticulation destinée à donner des gages aux couches les plus réactionnaires de l'électorat. Il dit aussi l'urgence d'écarter du pouvoir les individus ignobles qui en ont pris l'initiative ou qui, même dans l'opposition, les ont suivis.

On me reprochera sans doute une position « populiste ». Pourtant je ne suis pas de ces Gribouille qui se jettent à l'eau pour se protéger de la pluie. Je sais que le Front National, s'il parvenait par malheur aux affaires, ferait bien pis ! Ce n'est pas une raison pour accepter n'importe quelle scélératesse !

Mercredi 21 décembre 2011

Noël 78

Il ne s'agit pas de l'année 1978, mais du nombre des Noëls que j'ai vécus, encore que les quatre premiers ne m'aient laissé aucun souvenir. Mis à part ceux que j'ai passés « sous les drapeaux », l'un en Allemagne et deux autres en Algérie, tous ne m'ont laissé que de bons souvenirs même si, avec le temps, cette fête du solstice d'hiver a changé complètement de signification, pour moi et pour quelques autres.

Il m'est arrivé, à la fin de mon enfance, de me demander comment des religions aussi belles et puissantes que celles du paganisme antique ont pu céder la place aux sombres monothéismes, et comment toute une société pouvait se déprendre de ses croyances. Je ne me doutais pas que j'étais appelé à assister à une semblable mutation historique, ou plutôt à la vivre. Non que l'étroitesse de mon point de vue de « témoin gaulois » m'empêche de me rendre compte que le christianisme vit encore dans bien des cœurs, surtout sous sa forme protestante, et sous d'autres cieux. Et puis, la déchristianisation n'est pas une nouveauté dans notre « cher et vieux pays ». Dès 1943, deux aumôniers de la Jeunesse Ouvrière Catholique, les abbés Henri Godin et Yvan Daniel, publiaient *France, pays de mission*, un livre qui sonnait l'alarme, et qui fut entendu par Suhard, le vieux cardinal admirateur de Pétain mais fondateur des prêtres-ouvriers, et les historiens commencèrent à se demander si, dans ses profondeurs, la Fille aînée de l'Église avait jamais été vraiment chrétienne !

Mais enfin, elle en gardait encore l'apparence. Noël restait avant tout la fête de la Nativité, l'Église était omniprésente d'abord par

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

ses soutanes et par les voiles, cornettes et costumes pittoresques de ses ordres monastiques, et ses fêtes régentaient le calendrier scolaire, en toute laïcité. Aujourd'hui son clergé, exsangue, s'est fait invisible, ses temples, fermés à l'ordinaire s'ils ne présentent pas d'intérêt touristique, n'ouvrent parcimonieusement qu'à l'occasion de quelques messes ou de quelques concerts et, faute d'entretien, tombent peu à peu en ruines. C'est le cas de l'église de mon village qui, comme tant d'autres, n'a plus de curé depuis longtemps, et la presse vient de signaler que c'est aussi le sort des églises parisiennes, et des plus prestigieuses : la pluie tombe à Saint-Philippe du Roule ; à Saint-Augustin, ce sont les pierres ! La papauté, dont ce qu'il reste de croyants rejette presque à l'unanimité les enseignements, ne subsiste que par les médias, et les fêtes juives et musulmanes, qui ne concernent ici que des minorités, sont plus visibles que les siennes. Quant à Noël, c'est une fête des enfants, de la famille et surtout des commerçants, et la grande bouffe du réveillon (mais je ne crache pas dans la soupe) en est la principale manifestation. Son symbole, la crèche, est devenu si anodin, ou plutôt son sens est si bien oublié qu'il n'est guère de familles athées ou non chrétiennes qui n'en fassent un ornement du sapin païen qui l'abrite depuis plus d'un siècle, parce qu'elle ne renvoie plus, comme lui, qu'à des légendes presque oubliées.

Comment en est-on venu là ? Le travail de sape des philosophes des Lumières, poursuivi tout au long du XIX^e siècle, n'explique pas tout. Les grandes religions étaient étroitement liées par leur histoire et leurs symboles au monde agraire qui a presque disparu, et la pilule, en rendant caduque la morale sexuelle qu'elles prênaient, leur a donné le coup de grâce. Elles ne subsistent plus que de deux manières. La première est de s'adapter à la nouvelle

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

donne par l'oubli de leurs dogmes et le rejet de leur morale pour devenir une simple marque de reconnaissance sociale liée à de bons sentiments, comme la charité et la tolérance. Cela demande une souplesse dont le protestantisme s'est montré plus capable que le catholicisme, mais ne peut qu'aboutir à leur dilution. La seconde est de s'accrocher à un passé plus ou moins mythique en renchérisant sur la morale traditionnelle et sur les dogmes, et cela s'appelle l'intégrisme. Toutes les religions en offrent des exemples également haïssables, mais les variantes musulmanes sont les plus florissantes parce qu'elles peuvent puiser dans une immense réserve d'analphabétisme et de frustrations.

Je suis heureux de vivre en une de ces rares époques et en un pays où le libre examen et le rejet de toute religion est possible, et n'éprouve certes aucun regret en constatant cette évolution, mais l'avenir me paraît chargé de menaces. À la fin du paganisme avaient brillé quelques lumières philosophiques. Puis est venue la nuit monothéiste qui les a occultées. Le spectacle du monde ne me porte pas à penser que le temps de la raison est venu, mais plutôt celui d'un obscurantisme encore plus noir, et de nouveaux fanatismes. Que le Ciel nous en garde !

Lundi 26 décembre 2011

INDEX

Noms cités

Thèmes

Oeuvres et publications citées

INDEX DES NOMS CITÉS



Abdeljalil Moustapha 249
Akiko 258
Aldebert Jean-Michel 191
Alexandre le Grand 365
Allègre Claude 180
Alliot-Marie Michèle 222
Amalric Mathieu 211
Amat Jorge 77
Apollinaire Guillaume 143,229,354
Ardant Fanny 211
Aron Raymond 226
Assouline Pierre 225-226
Aubry Martine 169
Baartman Saartjie 189
Bach Jean-Sébastien 302
Bainter Fay 36
Balkin Karen 36
Balzac (Honoré de) 75,199,296
Beaucitron (Pollard Harry) 164
Beauclair Henri 296
Beaumarchais (Pierre-Augustin Caron de)200
Befve Pierre 56
Beineix Jean-Jacques 56
Ben Ali (Zine el-Abidine) 222,223,242,248
Benbassa Esther 119
Benjamin Walter 104

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Ben Laden Oussama 266
Berlusconi Silvio 234,259
Bernard Jean 127
Berthelot Marcelin 298
Bigéard Marcel 138
Blum Léon 248
Borges Luis 199
Bosch Roselyne 77
Bourguiba Habib 248
Boutin Christine 135
Bové José 217
Braive Michel 76
Brassens Georges 213
Brel Jacques 212
Brecht Bertolt 224
Briscoe Hélène 143
Buisson Patrick 191
Burke Edmund 280
Cadet 11
Camus Albert 226,285
Cartier (joaillier) 365
Cartier-Bresson 32
Céline Louis Ferdinand 287
Cézanne 341
Cellard Jacques 65,66
Chabrol Claude 51
Chaplin Charles Spencer 263
Charles Ier 355
Chateaubriand (François-René de) 195,220
Chauvel Louis 232
Chevènement 347

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Chirac Jacques 78,140,187
Christie William 149
Churchill Winston 291
Clark Larry 182,190
Claudel Paul 36
Claval Sylvie 64
Collinot Maurice 105
Cuvier 190
Cyrulnik Boris 226
Daladier Édouard 248
Daniel Yvan 370
De Boer-Buquicchio Maud 207
Decaux Alain 248
Degas 341
De Gaulle Charles 50,77,235,237,247,268,327,347
Delanoë Bertrand 182,223
Delteil Gérard 119
Deneuve Catherine 211
Depardieu Gérard 211
Desplechin Arnaud 211
Descartes René 145
Descoings Richard 145
Devos Emmanuelle 211
Diderot Denis 35,200
Didier Paul 247
Duby Georges 46
Ducrey Guy 296
Dudouet François-Xavier 140, 153
Dumézil 44
Dumont René 50
Duneton Claude 64

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Duvallier Jean-Claude 222
Eco Umberto 259
Eisenstein S. M 307,321
El-Assad Bachar 318
El Baradeï Mohamed 249
Éluard Paul 104
Engels Friedrich 280
Enslar Eve 35
Eolas M^e 276
Épicure 76
Essebsi Béji Caïd 248
Euripide 198
F'Murr 62
Ferney Alice 26
Feuillère Edwige 211
Flaubert Gustave 199,200
Follett Ken 329,330
Fouché Joseph 220,247
Frachon Alain 237
Frachon Irène 361
France Anatole 292
Franco Francisco 130,363
Freud Sigmund 196
Furbury Pierre-Alain 348
Gabin Jean 211
Gainsbourg Serge 33
Gallimard 264
Ghannouchi Mohammed 223,248
Gell Alfred 76
Genet Jean 65,66
George VI 356

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Giacometti 365
Gide André 35
Giono Jean 26
Giotto 365
Giscard d'Estaing 333,336
Glad Vincent 199
Godin Henri 370
Gollnisch Bruno 223
Gordon Noah 329,330
Gosciny et Uderzo 217
Grass Günter 127
Grémont Éric 140,153
Grignan (Mme de) 214
Grund Helen 196
Guéant Claude 261,262
Guidoni Jean-Louis 288
Haenel 82
Hartmann Karl Robert Eduard von 297
Hays Will H. 36,117
Hellman Lilian 36
Henri IV 337
Hepburn Audrey 36
Herzog Werner 315
Hessel Stéphane 195,220,225-227,359
Himmler Heinrich 234
Hitler Adolf 105,155,184,234,318
Hollande François 311,312
Homère 198
Honegger Arthur 36,302
Hopkins Miriam 36
Houellebecq Michel 199,245

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Hugo Victor 18,99,199
Ikor Roger 184
Indridason Arnaldur 35
Ionesco Eugène 234
James Henry 264
Jauffret Régis 200
Jaurès 300
Jeanne d'Arc 261
Jean-Paul II 35
Jésus 106
Jorland Gérard 118
Jospin Lionel 10
Kadhafi Mouammar 242,249,299
Kafka Franz 273
Karski 82
Kechiche Abdellatif 189
Kellenberger Jakob 318
Kennedy John Fitzgerald 234
Khadra Yasmina 322,331
Kundera Milan 264
La Fontaine 68,104,107,215,326
Lacoste Robert 138
Laguiller Arlette 363
Lanzmann Claude 39,81-82,318
Lao Tseu 62
Laval Pierre 247
Lavault Maria 10,75
Lavault Paulette 10
Lavault Roger 10
Lee Spike 304
Lellouche Pierre 184

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Le Pen Jean-Marie 284,346
Le Pen Marine 223,347
Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, dit) 42, 281
Lévêque Claude 32
Lévi-Strauss Claude 315
Lodge David 55
Louis XVIII 220
Lucrèce 76
Maalouf Amin 7
Mac Laine Shirley 36
Magritte René 61
Maistre (Joseph de) 280
Mallarmé Stéphane 298
Marguerite de France (la reine Margot) 337
Malraux André 46
Marraine (Alexandrine Roulier) 104,105
Matisse 341
Mauriac François 261
Marx Karl 41,51,129,161,176,177,280,281
Mata-Hari 247
Mattes Ulrich 127
Maupassant 164,168
Maurel Érick 160
Mauriac François 261
Mead Margaret 20
Mercier Louis Sébastien 63
Merkel Angela 359
Merle Pierre 270
Michelet Jules 46,176
Millot Lorraine 267
Mitterrand François 6,79,140-141,333

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Moïse 106
Molière 61,135
Mollet Guy 54,138,183
Mongibeaux Pierre 247
Montaigne (Michel de) 68,106
Montesquieu (Charles-Louis, baron de La Brède et de) 280,283,
364
Mornet André 247
Moubarak Hosni 234,237,242,249
Moussa Amr 249
Murakami Haruki 315,326
Musset (Alfred de) 297
Mussolini Benito 105
Nadar Félix 76
Napoléon 66
Napoléon Eugène Louis 355
Obama Barack 74,234,243,266
Papon Maurice 160
Parisot Laurence 261
Parrot Jean-François 36
Péguy Charles 193
Pérec Georges 199
Peschanski Denis 77-78,80
Pétain Philippe 247,370
Picasso 341,365
Pie XII 127
Pintard René 214
Pinto Isaac 78
Pollard Harry (Beaucitron) 16
Proudhon Pierre Joseph 280,281,282,283
Proust Marcel 35

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Queneau Raymond 42,97,104,220
Rabelais François 35
Rachilde 296
Racine Jean 198
Rajsfus Maurice 119
Rameau Jean-Philippe 149
Rebsamen François 169
Reding Viviane 184
Renan Joseph Ernest 298
Renoir Jean 341
Rérolle Raphaëlle 143-144
Rey Alain 65,66
Rey préfet des Pyrénées Atlantiques 160
Rocard Michel 140
Roché Henri-Pierre 195
Rodin Auguste 365
Rossel Maurice 318
Rostand Jean 107
Rousseau Jean-Jacques 215
Rousselot Fabrice 267
Saint-Amant 215
Saint John Perse 36,195
Sarkozy Nicolas 77,80,118,155,160,184,187,191,222,249,259,279,
326,328,347
Satie Éric 302
Schlöndorff Volker 127
Schmidt Eric 158
Scianna Ferdinando 32
Sedighi Kazem 117
Séguin Philippe 6
Sénèque 198

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Sévigné (Mme de) 214
Schopenhauer Arthur 297
Semprun Jorge 331
Shakespeare William 195,196,197
Simenon Georges 200
Sissa Élie 77
Somoza Anastasio 234
Souleiman Omar 234
Soustelle Jacques 138
Staline (Joseph Vissarionovitch Djougachvili, dit) 41,42,81
Stambul Pierre 58,120
Stein (Michael, Gertrude, etc.) 341-342
Stern William 200
Strauss-Kahn Dominique 276
Stravinsky Igor 302
Suhard Emmanuel (cardinal) 370
Talleyrand (Charles Maurice de) 220,247
Tantaoui Mohammed Hussein 249
Tattegrain Jean Bernard 164
Terray Emmanuel 280,283,292
Théry Irène 279
Thioub Ibraïma 131
Tinan (Jean de) 296
Todd Emmanuel 328
Toulouse-Lautrec (Henri de) 64-65
Tournier Michel 123
Trotski Léon (Lev Davidovitch Bronstein, dit) 42,281
Truffaut François 196
Tujagu Isabelle 36
Uderzo et Goscinny 217
Vacheret 5

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Vaneigem Raoul 37,42
Verne Jules 14,199,298
Vian Boris 66
Vicaire Gabriel 296
Vigny (Alfred de) 105
Villar Denis 58
Virgile 198
Voragine (Jacques de) 52
Wajda Andrzej 78
Walid Ibn Talal 306
Wargnier Régis 188
Weiwei Ai 359
Weizembaum Joseph 274
Wyler William 35
Yourcenar Marguerite 264

Quelques Représentants du Peuple 369

INDEX THÉMATIQUE



| | |
|---------------------|--|
| Abonnements | 171,253,268 |
| Athéisme | 195 |
| Beaux-Arts | 302,315,341 |
| Catholicisme | 115,207 |
| Censure | 182 |
| Christianisme | 40, 370 |
| Cinéma | 35,55,77,188,211,315 |
| Classe politique | 68,140,145,268,273 |
| Communistes, P.C. | 12,50,54,81,120,121,235,246 |
| Conformisme | 354 |
| Culture | 143,178,198,214,301 |
| Décolonisation | 319,321 |
| Démocratie | 73,86,140,159,187,280,29,363 |
| Eau Gaz Électricité | 171,253,258 |
| Écologie | 50,104,125,180,217,250,254,257,337 |
| Économie | 47,83,153,162,180,303 |
| Écriture | 62,97,198 |
| Élites | 129-132,140,145 |
| Enfants | 18,29,354 |
| Enseignement | 13,21,23,32,122,164,175,313,351 |
| Esprit de cour | 5,191,347 |
| Europe | 50,68,72,87,93,129 |
| Fascisme | 121,259,281 |
| Front National | 261 |
| Géographie | 324 |
| Gouvernance | 38,68,82,89,129,131,133,135,186,220,229, |

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

| | |
|-----------------------|--|
| | 232,239,259,306,311,347 |
| Guerre | 54,58,59,138-139,183,193,299 |
| Histoire | 45,50,124 |
| Ideologie | 41,46,85,86,116,175,178,199,235,332 |
| Immigration | 26,77,108,132,145,160,213,261,262,281 |
| Internet | 49,135,158,278,283,304 |
| Intolerance | 220,228,345 |
| Islam | 93, 92,115,228 |
| Israël | 58,196,225-227 |
| Japon | 257 |
| Justice | 266,276 |
| Laïcité | 92,94,118,207 |
| Langage | 63,284 |
| Lectures | 18,35,39,112,214,245,264,296,321,329 |
| Mai 1968 | 3,50,109,235,236 |
| MEDEF | 261,262,263 |
| Médias | 77,228,236,358,361 |
| Métissage | 177,178,262 |
| Mort | 97-104,308 |
| Nazisme | 58,81,127,155,192 |
| Nucléaire | 81,147,250,257,258,286 |
| Papauté | 92,116,127,207,258 |
| Pauvreté | 51,52,86,146,151,152,162,181,186, 220,253, 254, 367 |
| P.C. | voir Communistes |
| Photo | 32,75,182 |
| Politiquement correct | 26,60,180,262 |
| Printemps arabe | 220,234,236,242,247,318 |
| Progrès | 365 |
| P.S. | voir Socialistes |
| Psy.... | 7,107,274 |

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

| | |
|-------------------|---|
| Racisme | 26,108,119,120,287 |
| Révolution | 40,68,83,87,145,247,280 |
| Roman historique | 329 |
| Roms | 155,160,169,184 |
| Shoah | 39,81,127,192,195 |
| Société | 24,38,151,158,173,207,211,254,294 |
| Socialistes, P.S. | 51,54,73,83,101,140,147,156,170,183, 192,202,204,230,269,274,326 |
| Souvenirs | 10,14,18,164 |
| Sports | 14,18 |
| Tolérance | 45,92,115 |
| Torture | 138,220,266,318 |
| TV | 18,28,45,55,57,127,190,195,211 |
| Tzigane | 77,78,79 |
| U.M.P. | 170,182,202,261 |
| Vacances | 14,29,34,148 |
| Vieillesse | 97-107,229,232 |
| Violence | 42,43,87,88,123,151,173,223,266,277 |

INDEX DES OEUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES



- À la Recherche du temps perdu* (Marcel Proust) 296
Alcools, Zone (Guillaume Apollinaire) 143
Alcools, Vendémiaire (Guillaume Apollinaire) 229
Amédée ou Comment s'en débarrasser ? (Georges Ionesco)
Andromaque (Racine) 198
Churchill: His Complete Speeches, 1897–1963 291
Claude Gueux (Victor Hugo) 200
Collection littérature (Lagarde et Michard) 13
Combats avec Méduse (Emmanuel Terray) 280,293
Confessions d'un révolutionnaire (Pierre-Joseph Proudhon) 280
Cyrano de Bergerac (Edmond Rostand) 21
Deaf sentence (David Lodge) 55
Dictionnaire de l'Académie (1764) 365 (1832-1835) 67
Dictionnaire du Français non conventionnel (Jacques Cellard et Alain Rey) 65
Discours à l'occasion de la remise du XVIIe Premi Internacional Catalunya, 2005 (Claude Lévi-Strauss) 181
Discours à la Chambre des pairs, 1847 (Victor Hugo) 99
Dom Juan, I,1 (Molière) 61
D'un Château l'autre (Louis Ferdinand Céline) 40
Écrits (Walter Benjamin) 97
Essais, XVII, II, De la presumption (Montaigne) 68
Ève (Péguy) 193
Fables (La Fontaine) 68,104,107
Félix le Chat (Pat Sullivan) 103
France, pays de mission (Henri Godin et Yvan Daniel) 370

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

- Gombo* (Gérard Delteil) 113
Genèse 306
Grâce et dénuement (Alice Ferney) 26
Histoire de ma vie (George Sand) 103
Indignez-vous (Stéphane Hessel) 220
Kamasoutra (Vâtsyâyana) 118
Kéraban le tétu (Jules Verne) 14
L'Âge de la photographie (Michel Braive) 76
L'An 2440 (Louis Sébastien Mercier) 63
L'Art d'être grand-père (Victor Hugo) 18
L'Art et ses agents (Alfred Gell) 76
L'Attentat (Jasmina Khadra) 321
L'Étranger (Albert Camus) 285
L'Hygiène de l'assassin (Amélie Nothomb) 97
L'Instant fatal (Raymond Queneau) 97,104
L'Internationale (Eugène Pottier, musique de **Pierre Degeyter**) 283
L'Internement des tsiganes en France 1940-1946 (Denis Peschanski) 79
L'École des femmes (Molière) 21
La Bible 35,36,87,194
La Carte et le Territoire (Michel Houellebecq) 198, 245
La Fin des Temps (Haruki Murakami) 315
La Légende dorée, Saint Jean l'Aumônier (Jacques de Voragine) 52
La Modification (Michel Butor) 246
La Pensée sauvage (Claude Lévi-Strauss) 315
La Vida es un sueño (Calderón) 197
La Voix (Arnaldur Indridason) 35
Le Barbier de Séville, I,3 (Beaumarchais) 21
Le Bouquet des expressions imagées – Encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française (Claude Duneton et Sylvie Claval) 63
Le Bourgeois gentilhomme (Molière) 135
Le Cantique des cantiques 44,117

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

- Le Chevalier, la femme et le prêtre* (Georges Duby) 46
Le Cousin Pons, 1847 (Honoré de Balzac) 75
Le Génie des Alpagnes (F'Murr) 75
Le Guide Baedeker 199
Le Lièvre de Patagonie (Claude Lanzmann) 39
Le Livre de la jungle (Rudyard Kipling) 242
Le Mariage de Figaro, V, 3 (Beaumarchais) 200
Le Médecin d'Ispahan (Noah Gordon) 329
Le Noyé du grand canal (Jean-François Parrot) 36
Le Rouge et le Noir (Stendhal) 200
Les Agneaux du Seigneur (Jasmina Khadra) 321
Les Bijoux indiscrets (Diderot) 35
Les Eaux mêlées (Roger Ikor) 184
Les États-Désunis (Vladimir Pozner) 114
Les Fleurs du mal (Baudelaire) 182
Les Habits neufs de l'Empereur (Hans Christian Andersen) 264
Les Mille et une Nuits 117
Les Misérables, L'Argot (Victor Hugo) 199
Les Monologues du vagin (Eve Ensler) 35
Les Opinions de M. Jérôme Coignard recueillies par Jacques Tournebroke
(Anatole France) 292
Les Particules élémentaires (Michel Houellebecq) 245
Les Piliers de la Terre (Ken Follett) 329
Lettre à Bebel (Friedrich Engels) 280
Lettre du 27 mai 1680 (Mme de Sévigné) 214
Madame Bovary (Gustave Flaubert) 182,200
Malheur aux barbus (Pierre Dac et Francis Blanche) 5
Mein Kampf (Adolf Hitler) 116
Mémoires d'Outre-Tombe (Chateaubriand) 220
Moïse (Alfred de Vigny) 105
Remarques à propos d'Arturo Ui (Bertolt Brecht) 224

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

- Pour comprendre les media* (Mc Luhan) 123
Pouvoir tout dire (Paul Éluard) 97
Romans fin-de-siècle, 1890-1900 (Collection *Bouquins*) 296-298
Roméo et Juliette (Sakespeare) 21
Shoab (Claude Lanzmann) 39,81
Siddhanta Ciromani 250
Tartuffe (Molière) 227
The Tempest, IV,1 vers 156–158 (William Shakespeare) 195
Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations (Raoul Vaneigem)
37,40
*Travail flexible, salariés jetables. Fausses questions et vrais enjeux de la lutte
contre le chômage* (Collectif) 254
Une Société à soigner – Hygiène et salubrité publiques au XIXème siècle
(Gérard Jorland) 84
Voyage au bout de la nuit (Louis Ferdinand Céline) 287
Zig et Puce (Alain Saint-Ogan) 257

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Presse et Internet

Al-Djazira 236
Amazon 326
Babylon search 304
Blackberry 150
El Watan 321,326
Face-Book 275
France 24 236
France Culture 287
Google 135,136,158,159,225,250,288,304
K-Lite Codec Pack Full 304
La Semaine de Suzette 264
Le Courrier de l'UNESCO (Juin 2000)
Le Figaro 49
Le Monde 26,35,45,49,57,63,84,89,131,138,143,158,182,208,209,
232,236, 261,270,279,299,305,346,358,361
Le Père Duchesne (1790)
Les Échos 348
Les Limites de la croissance (club de Rome, 1972)
Libération 267
New York Times
Solidarité avec le peuple de Gaza (US n° 677 du 2 février 2009)
Twitter 275
Uniblue 304
Wikipedia 83,196,199,298

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Peinture

- Ceci n'est pas une pipe* (Magritte) 61
Lithographies (Toulouse-Lautrec) 64-65

Photographie

- Le Crépuscule du jaguar* (Claude Lévêque) 32

Films et vidéos

- L'Île des Pachydermes* (Beineix) 56
La France des camps (Denis Peschanski et Jorge Amat) 77
La Grotte des rêves perdus (Werner Herzog) 315
La Rafle (Roselyne Bosch) 77
La Vénus noire (Abdellatif Kechiche) 189
Le Neuvième Jour (Volker Schlöndorff) 127
Les Shadoks (Jacques Rouxel) 268
Man to man (Régis Wargnier) 188
Que Viva Mexico (S. M. Eisenstein) 321
Rois et Reine (Arnaud Desplechin) 211
The Children's Hour (*La Rumeur*, William Wyler) 35
Une journée particulière (Ettore Scola) 263
Vidéo Ina - Essai des habits d'académicien (Claude Lévi-Strauss) 124

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Musique

Bachiana Brasileira n° 5 (Heitor Villa Lobos) 302

La Danse des Morts (Arthur Honegger) 36

Le Beau Danube bleu (Johann Strauss) 301

Toccata et fugue en ré mineur (Jean-Sébastien Bach) 302

TABLE DES MATIÈRES



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

AVERTISSEMENT

ANNÉES 2004-2006

| | |
|---|----|
| <u>Les Importants</u> (Mercredi 24/02/2004) | 5 |
| <u>Psychogénétique</u> (Vendredi 21/10/2005) | 7 |
| <u>Portraits oubliés</u> (1) (Mardi 21/03/2006) | 10 |
| <u>Morceaux choisis</u> (Mardi 2/05/2006) | 13 |
| <u>Plages</u> (Mardi 25/07/ 2006) | 14 |
| <u>L'Art d'être grand-père</u> (Mardi 25/07/2006) | 18 |
| <u>La scène du Balcon</u> (Mercredi 26/07/2006) | 21 |
| <u>Convivialité</u> (Mercredi 26/07/2006) | 23 |
| <u>Sur un Cliché raciste</u> (Mardi 8/08/2006) | 26 |
| <u>Choses vues</u> (Lundi 14/08/2006) | 28 |
| <u>Crevettes</u> (Mardi 26/09/2006) | 29 |

ANNÉE 2009

| | |
|---|----|
| <u>Photographes</u> (Vendredi 24/07/2009) | 32 |
| <u>Choses vues</u> (Vendredi 24/07/2009) | 34 |
| <u>Polars</u> (Mardi 28/07/2009) | 35 |
| <u>Robots</u> (Dimanche 2/08/2009) | 38 |
| <u>Lanzmann</u> (Samedi 8/08/2009) | 39 |
| <u>Vaneigem</u> (Mercredi 2/09/2009) | 40 |
| <u>Quelle histoire !</u> (Mardi 15/12/2009) | 45 |

ANNÉE 2010

| | |
|---|----|
| <u>Le Monde</u> (Janvier 2003 à Janvier 2010) | 49 |
| <u>Siècles et Cycles</u> (Lundi 25/01/2010) | 50 |
| <u>Misèreux</u> (Samedi 30/01/2010) | 52 |

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

| | |
|---|-----|
| <u>Bonnes nouvelles</u> (Vendredi 18/06/2010) | 138 |
| <u>Oligarchie</u> (Lundi 28/06/2010) | 140 |
| <u>Perle de culture</u> (Samedi 3/07/2010) | 143 |
| <u>La Fabrique des élites</u> (Mardi 6/07/2010) | 145 |
| <u>Bourgogne</u> (Jeudi 15/07/2010) | 148 |
| <u>Sagesse paysanne</u> (Jeudi 22/07/2010) | 151 |
| <u>Fantasmagories</u> (Mardi 27/07/2010) | 153 |
| <u>Roms et Gens du voyage</u> (Mardi 3/08/2010) | 155 |
| <u>Vie privée et technologie</u> (Lundi 9/08/2010) | 158 |
| <u>Bégaiements</u> (Dimanche 15/08/2010) | 160 |
| <u>Grande distribution</u> (Mardi 24/08/2010) | 162 |
| <u>Fous-rires</u> (Jeudi 5/10/2006-Lundi 30/08/2010) | 164 |
| <u>Merci, M. Rebsamen !</u> (Mardi 7/09/2010) | 169 |
| <u>Un Détail</u> (Jeudi 16/09/2010) | 171 |
| <u>Politesse</u> (Mercredi 22/09/2010) | 173 |
| GÉNÉRATIONS I. <u>Vieilles lunes</u> (29/09/2010) | 175 |
| GÉNÉRATIONS II. <u>Nouvelles lunes</u> (4/10/2010) | 178 |
| GÉNÉRATIONS III. <u>Autres lunes</u> (13/10/2010) | 180 |
| <u>Courage politique</u> (Mardi 12/02/2010) | 182 |
| <u>Pouvoir et paranoïa</u> (Mardi 19/10/2010) | 184 |
| <u>Pédagogie et gouvernement</u> (Mardi 26/10/2010) | 186 |
| <u>Pornographie</u> (Mardi 2/11/2010) | 188 |
| <u>Impunité</u> (Mardi 9/11/2010) | 191 |
| <u>11 Novembre</u> (Mardi 16/11/2010) | 193 |
| <u>De l'éternité</u> (Mardi 23/11/2010) | 195 |
| <u>La grande Braderie</u> (Mardi 30/11/2010) | 198 |
| <u>Paris Bling Bling</u> (Mercredi 2/02/2011) | 202 |
| <u>Un courriel de la Mairie de Paris</u> (Lundi 21/02/2011) | 204 |
| <u>La Calotte du pape</u> (Mardi 7/12/2010) | 207 |
| <u>Rois et reine</u> (Mardi 14/12/2010) | 211 |
| <u>Identité nationale</u> (Mardi 15/12/2010) | 213 |

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

| | |
|--|-----|
| <u>Sévigné : sincérité et conventions</u> (Mardi 21/12/2010) | 214 |
| <u>La nouvelle Bataille du Larzac</u> (Mardi 28/12/2010) | 217 |

ANNÉE 2011

| | |
|---|-----|
| <u>Jours de Fêtes</u> (Mardi 4 janvier 2011) | 220 |
| <u>La Tunisie comme révélateur</u> (Lundi 17 janvier 2011) | 222 |
| <u>Faut-il s'indigner ?</u> (Mercredi 19 janvier 2011) | 225 |
| <u>Les Beaux Titres</u> | 228 |
| <u>Guerre des générations ?</u> (Mardi 25 janvier 2011) | 229 |
| <u>Niches fiscales</u> (Mardi 1 ^{er} février 2011) | 232 |
| <u>Comment s'en débarrasser ?</u> (Lundi 7 février 2011) | 234 |
| <u>Médias et information</u> (Lundi 14 février 2011) | 236 |
| <u>Le Cygne noir</u> (Lundi 21 février 2011) | 239 |
| <u>Le Livre de la jungle</u> (Lundi 28 février 2011) | 242 |
| <u>La Carte et le territoire</u> (Lundi 7 mars 2011) | 245 |
| <u>Révolutions et continuité</u> (Lundi 14 mars 2011) | 247 |
| <u>Un Mythe vert</u> (Lundi 21 mars 2011) | 250 |
| <u>Abonnements</u> (Lundi 28 mars 2011) | 253 |
| <u>Jetables</u> (Lundi 4 avril 2011) | 254 |
| <u>Japon</u> (Lundi 11 avril 2011) | 257 |
| <u>Sœurs latines</u> (Lundi 18 avril 2011) | 259 |
| <u>L'Aveu</u> (Mardi 26 avril 2011) | 261 |
| <u>Pléiades</u> (Lundi 2 mai 2011) | 264 |
| <u>Far-West</u> (Lundi 9 mai 2011) | 266 |
| <u>Tarifs</u> (Lundi 16 mai 2011) | 268 |
| <u>Notation</u> (Mardi 24 mai 2011) | 270 |
| <u>Pseudo-dialogues</u> (Mercredi 25 mai 2011) | 273 |
| <u>Sur l'affaire D.S.K.</u> (Lundi 30 mai 2011) | 276 |
| <u>Il faut lire Proudhon</u> (Lundi 6 juin 2011) | 280 |
| <u>Le Verbe gaulois</u> (Lundi 13 juin 2011) | 284 |

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

| | |
|---|-----|
| <u>Quand le Diable montre ses cornes</u> (Lundi 20 juin 2011) | 287 |
| <u>Démocratie</u> (Lundi 27 juin 2011) | 291 |
| <u>Portables</u> (Lundi 4 juillet 2011) | 294 |
| <u>Décadents</u> (Lundi 11 juillet 2011) | 296 |
| <u>Faut-il renvoyer l'armée ?</u> (Lundi 18 juillet 2011) | 299 |
| <u>Beaux-Arts</u> (Lundi 25 juillet 2011) | 302 |
| <u>Mercantis</u> (Lundi 8 août 2011) | 304 |
| <u>Babel</u> (Lundi 15 août 2011) | 307 |
| <u>Euthanasie</u> (Lundi 22 août 2011) | 309 |
| <u>Les Indécrottables</u> (Vendredi 26 août 2011) | 311 |
| <u>Rentrée</u> (Lundi 29 août 2011) | 313 |
| <u>Rêves perdus</u> (Lundi 5 septembre 2011) | 315 |
| <u>Experts</u> (Lundi 6 septembre 2011) | 318 |
| <u>Adieu Guyane !</u> (Lundi 12 septembre 2011) | 319 |
| <u>Nouvelles d'Algérie</u> (Lundi 19 septembre 2011) | 321 |
| <u>Géographie imaginaire</u> (Lundi 26 septembre 2011) | 324 |
| <u>Il faut voter aux primaires</u> (Lundi 3 octobre 2011) | 326 |
| <u>Anachronismes</u> (Lundi 10 octobre 2011) | 329 |
| <u>Droite et Gauche</u> (Lundi 17 octobre 2011) | 332 |
| <u>Confort</u> (Lundi 24 octobre 2011) | 337 |
| <u>Névroses</u> (Lundi 31 octobre 2011) | 341 |
| <u>Charia</u> (Lundi 7 novembre 2011) | 344 |
| <u>Grenouilles</u> (Lundi 7 novembre 2011) | 347 |
| <u>Notation</u> (Lundi 14 novembre 2011) | 351 |
| <u>Jouets</u> (Lundi 28 novembre 2011) | 354 |
| <u>Sondage</u> (Lundi 5 décembre 2011) | 358 |
| <u>Pari gagné !</u> (Mardi 6 décembre 2011) | 361 |
| <u>Résignation</u> (Lundi 12 décembre 2011) | 363 |
| <u>Du progrès</u> (Lundi 19 décembre 2011) | 365 |

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Nouvelle histoire de l'infamie (Mercredi 21 décembre 2011) 367

Noël 78 (Lundi 26 décembre 2011) 370

